





L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU

LA GUERRE DES ALBIGEOIS.

TYPOGRAPHIE DE VEUVE DIEULAFOY,
rue des Chapeliers, 13, Toulouse.



Lith Raynaud Toulouse.

L'ÉPOPÉE
TOULOUSAINE
OU
LA GUERRE DES ALBIGEOIS

Poème en 24 Chants, avec des Notes historiques,

PAR M. FLORENTIN DUCOS

Chevalier de la Légion d'Honneur,

DOCTEUR EN DROIT, MAINTENEUR DE L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE.

Gloriæ Majorum !

TOME II.



TOULOUSE
DELBOY, LIBRAIRE
rue de la Pomme, 71.

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE
rue de la Paix, 8.

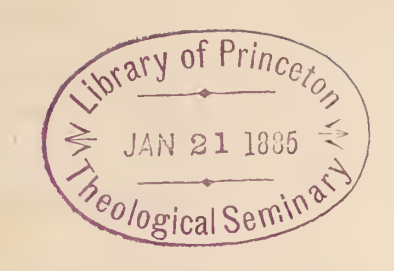
1850



CHANT TREIZIÈME

SOMMAIRE.

Le vieux Raymond rentre dans Toulouse. — Léonor apprend la mort de son frère. — Allocution de Raymond au chef des Capitouls. — Adieux de Raymond à Toulouse. — Léonor va demander à Montfort le corps de son frère. — Obsèques du Roi Pierre. — Montfort entre dans Toulouse. — Il frappe une contribution. — Les Croisés dégradent les monuments de la ville. — Ludovic frappe un Croisé. — Sa maison est envahie. — Il est tué. — Insurrection des habitants. — Lévis menace d'incendier la ville. — Etienne et Saturnin intercèdent la Vierge en faveur de Toulouse.—Lévis donne le signal de l'incendie.—St-Dominique éteint miraculeusement les feux. — Dans la nuit, Foulque et Montfort font arrêter les citoyens les plus notables. — On démolit les remparts de Toulouse.



CHANT TREIZIÈME.

—

Quelques débris épars de la puissante armée
Rentrent confusément dans Toulouse alarmée.
Le Comte, avec la nuit, veut encor visiter
Ces remparts, ce palais qu'il va bientôt quitter,
Le toit de ses aïeux, ce magnifique asile
D'où le sort des combats (triste vaincu !) l'exile.
Telles, si nous croyons des récits peu certains,
S'échappant du tombeau, les ombres des humains
Errent pendant la nuit, et leur plus douce envie
Est de revoir les lieux que fréquenta leur vie.

La comtesse attendait. Hélas ! naguère encor,
Nul trouble n'agitait l'âme de Léonor.

Souriant au bonheur, son cœur sans défiance
D'un succès assuré caressait l'espérance,
Cherchant quelle surprise, ou quel gage d'amour
Du Comte triomphant charmerait le retour.

Mais Raymond est entré, l'œil hagard, le front pâle;
Sans voix pour annoncer la nouvelle fatale,
Il s'assied. La comtesse, à l'aspect de Raymond,
D'un noir pressentiment éprouve le frisson;
Un vain ménagement lui dérobait encore
Le sort infortuné d'un frère qu'elle adore.
« Et Pierre ? a-t-elle dit.... — Ne m'interrogez pas,
» Répond le Comte.... Il est de glorieux trépas !....
»—O ciel ! mon frère est mort !... » Et Léonor, tremblante,
Sur le parquet de cèdre est tombée expirante.
Le Comte la relève, alarmé pour ses jours ;
Ses femmes, à l'envi, prodiguent leurs secours;
Et bientôt elle sent se rouvrir (ô misère !)
Son sein à la douleur, ses yeux à la lumière.

Au chef des Capitouls, qu'il mande auprès de lui,
Raymond parle en ces mots: « Noble et fidèle appui,
» De ce jour malheureux vous connaissez l'outrage;
» Le destin des combats a trahi mon courage ;
» Ils sont morts, ces guerriers qui combattaient pour moi !
» Aujourd'hui, de Montfort vous subirez la loi.
» Le malheur, qui toujours s'attache à ma poursuite,
» Devant mes ennemis me condamne à la fuite.

» Vous avez vu rentrer quelques soldats épars,
» Qui ne peuvent suffire à garder ces remparts.
» Bannissez tout projet de folle résistance;
» N'allez pas de Montfort exciter la vengeance,
» Et fournir un prétexte à sa sombre fureur;
» Gardez-vous d'irriter un farouche vainqueur.
» Que la grande cité, ma bonne et chère ville,
» Se conserve en vos mains florissante et tranquille.
» Soumettez-vous. Je viens dégager votre foi; [1]
» Je vous rends le serment qui vous lie envers moi.
» Je vais, en attendant que Rome soit mon juge,
» A la cour d'Angleterre implorer un refuge.
» Là, peut-être pour moi naîtront de meilleurs jours;
» La justice et le temps viendront à mon secours.
» Si la maison de France, à mes vœux moins contraire,
» A ces tristes débats veut rester étrangère,
» Montfort sera réduit au sort d'un conquérant;
» Sa gloire passera comme passe un torrent.
» Quelquefois, quand la trombe ébranle le rivage,
» Le chêne séculaire est brisé par l'orage;
» Mais si la branche éclate à ce souffle ennemi,
» Le tronc résiste encor, dans le sol affermi;
» Et, l'orage apaisé, sa féconde racine
» Par un jet vigoureux répare sa ruine.
» La trombe, c'est Montfort; l'arbre, le sol profond,
» C'est vous, ami; c'est moi, mon antique maison;
» Chêne dont votre amour féconde les racines,
» Et qui repoussera du sein de ses ruines.

» Si quelque jour le sort, dépouillant sa rigueur,
» De revoir ces remparts m'accordait le bonheur,
» Oh ! qu'au moins dans vos cœurs je retrouve une place !
» Que du ciel désarmé j'obtienne cette grâce !
» Adieu !.... ce doux espoir rien ne peut me l'ôter.
» Approchez, digne ami ; qu'avant de vous quitter,
» Dans cet embrassement l'amitié nous unisse !
» Qu'au cœur des Toulousains ce baiser retentisse ! »

Il dit ; et, confondant leurs communes douleurs,
Dans les bras l'un de l'autre ils répandent des pleurs.
De ces embrassements s'arrachant avec peine,
Raymond court préparer son départ pour la Guienne.

Le jour brillait à peine à la voûte des cieux,
Ce prince, abandonnant le toit de ses aïeux,
Suivi d'un écuyer, laisse Toulouse veuve.
Bientôt il a franchi la porte Villeneuve ;
Son coursier consterné monte, et du Calvinet
Ses pas faibles et lents gravissent le sommet.
Calvinet ! mont obscur qu'attend un jour de gloire,
Les siècles étonnés garderont ta mémoire ! [2]

Là, le Comte s'arrête, et ses derniers regards
Parcourent tristement l'enceinte des remparts,
Tous ces clochers aigus, ces tours, la ville entière
Que déjà le soleil inonde de lumière ;

Et jamais la cité, gloire de ses aïeux,
N'avait paru si grande et si belle à ses yeux.
Ainsi, dans les douleurs d'une lente agonie,
Le regard du mourant se tourne vers la vie,
Et jamais tous ses biens qu'il quitte avec regret,
A son cœur déchiré n'offrirent tant d'attrait.
Ne pouvant contenir sa douleur, il s'écrie :
« Adieu, Toulouse! adieu, chère et sainte patrie,
» Qu'ennoblissent la gloire et le culte des arts!
» L'Orient s'est courbé sous tes fiers étendards,
» Et moi je vais subir l'arrêt qui nous sépare;
» Je t'abandonne aux mains d'un conquérant barbare.
» Adieu, fortune! adieu, doux rêves de bonheur!....
» Adieu!.... ce mot cruel me déchire le cœur....
» Hélas! que n'ai-je pu, sous le fer des batailles,
» Tomber en défendant l'honneur de tes murailles!
» Et toi, mon fils, et toi dont j'espérais l'appui,
» Hier dans les combats, dans l'exil aujourd'hui;
» Hélas! qui me dira, si, pleurant ma patrie,
» Je dois encor pleurer ou ta mort.... ou ta vie!!!
» C'en est donc fait, le ciel a changé mon destin;
» Le sceptre des Raymonds s'échappe de ma main,
» Et leur glaive émoussé, comme un fer inutile,
» Dans l'ignoble fourreau va chercher un asile.
» Pourtant, quel roi puissant m'eût jamais fait la loi,
» Si Rome n'eût armé le monde contre moi! [3]
» Et toutefois l'espoir dans mon sein peut renaître:
» Rome qui m'a perdu, me sauvera peut-être. »

Il s'éloigne; le fleuve a gémi sous l'esquif,
Et porte à l'autre bord l'illustre fugitif.

Demeurée au château, dans sa fuite si prompte,
La triste Léonor n'a pu suivre le Comte.
Le dévoûment d'un frère et son affreux malheur
Imposent un devoir à sa noble douleur.
Son cœur pour l'accomplir s'armera de courage.
Un long crêpe flottant a caché son visage;
Sur ses bras, sur ses pieds qu'elle traîne affaiblis,
Le deuil qui la revêt descend à larges plis.
Elle a franchi le seuil du palais, les murailles;
Elle marche, affrontant l'appareil des batailles;
Elle ne s'émeut point à l'aspect des soldats;
Une forêt de dards n'arrête point ses pas.
Deux femmes l'ont suivie, un page la devance;
Dans le camp ennemi la voilà qui s'avance;
Et le croisé surpris sent tomber sa fureur
Aux signes respectés d'une immense douleur.
Oh! quand le dévoûment fait tressaillir son âme,
Quel courage est égal à celui d'une femme!
Tout péril disparaît devant ce noble effort.

La comtesse a trouvé la tente de Montfort.
Elle entre; voit ce chef sans casque, sans armure,
Et n'ose contempler sa terrible figure,
Ces yeux en feu, ce front qu'agite le courroux.
Léonor en tremblant embrasse ses genoux:

« Voici de tes vaincus et la sœur et l'épouse;
» Montfort, vois à tes pieds Saragosse et Toulouse!
» Dit-elle. Le succès calme l'inimitié;
» Vainqueur, sois généreux! j'implore ta pitié. [4]
» Je viens te demander la dépouille d'un frère.
» Oh! laisse-toi fléchir, exauce ma prière!
» Pour rendre un triste hommage à ses restes chéris,
» Tu le vois, je me livre aux glaives ennemis.
» Aux coups qui l'ont percé je me serais offerte;
» Je le devais; je suis la cause de sa perte.
» C'est pour moi que, fuyant la paix de ses états,
» Il est venu tenter le hasard des combats.
» Laisse-moi le revoir! oh! que je puisse encore
» Inonder de mes pleurs ce frère que j'adore;
» Le presser dans mes bras! et puis, je creuserai
» La tombe où, près de lui, plus tard je descendrai. »

Montfort ne peut cacher le trouble qui l'oppresse;
Et lui tendant la main: « Relevez-vous, princesse!
» Le roi Pierre est tombé sous le fer des combats;
» Il emporte avec lui l'honneur d'un beau trépas.
» Le guerrier dont la vie est au bout d'une lance,
» Dans la mort des héros trouve sa récompense;
» Et moi-même, s'il plaît à la bonté de Dieu,
» Pour la fin de mes jours, je n'ai pas d'autre vœu.
» Mais le guerrier chrétien, même au sein des alarmes,
» Doit un compte fatal de l'emploi de ses armes;
» Et, malgré le respect qu'impose la douleur,

» Du prince d'Aragon je condamne l'erreur.
» Il servit votre cause; elle vous semble juste;
» Je le veux. Mais il est un tribunal auguste,
» Arbitre souverain des peuples et des rois,
» Et Pierre, en succombant, a méconnu ses lois;
» Et le ciel l'a puni. Je veux croire que Rome,
» En condamnant le roi, peut pardonner à l'homme.
» Je remets en vos mains ses restes précieux ;
» J'aime de votre amour ce soin religieux.
» Ces honneurs que commande et son rang et sa gloire,
» Je veux, ainsi que vous, les rendre à sa mémoire.
» Fiez-vous aux guerriers soumis à mon pouvoir;
» Mon camp est un asile où règne le devoir.
» D'un prince malheureux ils garderont l'épouse;
» Vous serez respectée aussi bien qu'à Toulouse.
» Princesse que j'honore, allez, ne craignez rien! »

Il termine, à ces mots, un pénible entretien.
Dans un réduit obscur Léonor est entrée.
Là, s'offre à ses regards la dépouille adorée;
Le cadavre de Pierre est là, sanglant, meurtri.
Léonor le contemple, et son œil attendri
A reconnu ces traits, ce front dont la mort pâle
N'avait pas effacé la beauté martiale;
Cette bouche livide et maintenant sans voix,
Qu'un sourire si noble anima tant de fois.
Elle touche, elle presse et ses mains et ses armes,
Où sa lèvre s'attache, où ruissellent ses larmes;

Couvre ce corps glacé de ses gémissements,
Mêle des cris confus à ses embrassements;
Soupire..... et de son cœur apaise enfin l'orage.
A travers les sanglots sa voix s'ouvre un passage:

« O frère!... roi puissant!... mon salut!... mon espoir!..
» Hélas! dans quel état je devais te revoir!...
» Quel démon t'inspira la fatale pensée
» De secourir ta sœur.... plût au ciel, délaissée!... [5]
» Toulouse va périr sous les coups de Montfort;
» Tu ne l'as pas sauvée, et toi te voilà mort!...
» Tu n'es donc plus!... la mort dut te prendre avec joie;
» Tant de dons glorieux sont devenus sa proie!.....
» Hélas! que n'ai-je pu prévenir l'assassin,
» Tourner sur moi le fer qui te perça le sein,
» M'offrir seule victime à sa rage assouvie,
» Et payer de mon sang une si belle vie!....
» C'en est fait; mon bonheur, ma gloire, mon orgueil,
» Tout s'efface avec toi dans la nuit du cercueil. »
Elle dit, et les pleurs inondent son visage.

Cependant, on écarte une sanglante image.
Les servants empressés, confondant leurs regrets,
Disposent pour le roi les funèbres apprêts.
De l'aiguière d'argent s'épanche une onde pure,
Qui détache un sang noir figé sur la blessure;
D'industrieuses mains, sur le front du héros
D'un liquide parfum ont répandu les flots;

On lave dans le nard, on arrose, on essuie
Ses cheveux en désordre, et sa barbe salie;
Au lin éblouissant qui va couvrir son corps,
La myrrhe et l'aloès prodiguent leurs trésors.
On rend au chevalier son armure brillante,
Ses gantelets de fer, sa cuirasse pesante,
Le glaive qui sommeille au fourreau ciselé,
La chaussure où reluit l'éperon étoilé;
L'écharpe des tournois, à la gloire fidèle.
Une couronne d'or sur son front étincelle;
Un sceptre est dans sa main; symbole du pouvoir,
Il arme cette main qui ne peut se mouvoir,
Et la pompe d'un roi survit à sa ruine.
Sous le manteau d'azur, sous la pourpre et l'hermine,
Brille un lit de parade au chevet radieux;
Là repose le prince, offert à tous les yeux.
Un magnifique dais sur son front se balance
Et porte les débris d'une héroïque lance.
Sur de riches coussins, à ses pieds disposés,
Les insignes royaux demeurent exposés,
Les armes du héros et son écu sans tache,
Et le casque superbe à l'ondoyant panache.
Mille cierges ardents, nuit et jour allumés,
Scintillent dans ces murs nuit et jour parfumés;
Dans des vases d'airain l'encens fume et s'exhale.

Montfort veut honorer la majesté royale.
Il choisit vingt guerriers du plus noble écusson,

Et les donne pour garde au prince d'Aragon.
Huit fois le jour succède à la nuit étoilée,
Et les guerriers pieux prolongent leur veillée.
Au neuvième soleil, pour le convoi royal,
L'airain religieux donne enfin le signal.
A ses accents plaintifs, on voit un char funèbre
Conduire lentement le souverain de l'Ebre
Vers l'enceinte sacrée, où des vœux solennels
Du bienheureux saint Jacque honorent les autels.
Compagnon de sa gloire et de ses funérailles,
Zarcos qui le portait au milieu des batailles,
Suivait, s'associant à de nobles douleurs,
Et de ses yeux gonflés laissait tomber des pleurs.
Des chevaliers nombreux, dans un morne silence,
Inclinaient en marchant la pointe de leur lance;
Et le peuple, accourant où la pompe passait,
Avide de spectacle, à l'entour se pressait.

Les chants étaient finis, la prière cessée.
Dans un triple cercueil la dépouille est placée;
Le cèdre incorruptible en ses flancs a reçu
Le suaire royal au merveilleux tissu,
Ce vêtement dernier de la grandeur humaine;
Le cercueil odorant est couvert par le chêne,
Et le chêne à son tour s'enferme étroitement
Dans le plomb que revêt une lame d'argent.
A côté de l'autel qui le prend sous sa garde,
Au sein d'un mur épais que l'orient regarde,

Le marbre funéraire environne de deuil
Et la dépouille auguste et le triple cercueil.

Tandis que Léonor, dans l'ombre et la retraite,
Arrosait de ses pleurs une tombe muette,
Toulouse se courbait sous le joug de Montfort.
Il entre dans la ville, il occupe le fort.
Les remparts sont ouverts à sa troupe inhumaine.
Il te possède enfin, cité palladienne,
Espoir, rêve éternel de son ambition;
Te voilà dans le deuil et dans l'oppression!
Un insolent vainqueur insulte à ta défaite!
Dans un réseau de fer il étreint sa conquête.
Ses soldats odieux, effroi des habitants,
Ont envahi les tours, les postes importants.
Leur brutale fureur se répand dans les rues;
On voit fuir devant eux les femmes éperdues;
Et chacun les évite, et leur orgueil blessé
Ne rencontre en tous lieux qu'un silence glacé.
Adieu les chants d'amour! adieu les voix errantes
Qui charmaient de ces nuits les ombres transparentes!
Plus de joyeux refrains, plus d'aimables concerts;
Ces murs restent muets, ces murs semblent déserts.
Ainsi, lorsque la neige a blanchi les montagnes;
Quand l'aquilon glacé souffle dans nos campagnes,
La nature languit, et des champs désolés
L'oiseau fuit, et se tait dans les bois dépouillés.

Du superbe Montfort aigrissant la blessure,
Foulque le nourrissait de fiel et d'imposture.
On devait l'accueillir comme un libérateur,
Et Toulouse se cache aux yeux de son vainqueur;
Il cherche à se produire, et tout sur son passage
D'un peuple consterné lui présente l'image;
Il se dit souverain, mais aucun ne lui rend
Les suprêmes honneurs qu'il croit dûs à son rang!
L'impérieux Montfort, que ce silence outrage,
Mande les Capitouls et leur tient ce langage :

« Votre cité rebelle est donc en mon pouvoir!
» Le ciel a confondu ses vœux et son espoir.
» Le Dieu qu'elle offensait m'a donné la victoire;
» Le soin de sa vengeance et celui de sa gloire
» Sont remis à mon bras; et ce n'est pas en vain
» Que je suis dans vos murs, les armes à la main.
» Je devrais commencer par cette impure hostie,
» Par ce foyer infect de crime et d'hérésie,
» Et par les feux vengeurs, sans espoir de pardon,
» Dévorer à la fois et l'hydre et le poison.
» Mais, aux sages légats que l'Esprit-Saint inspire,
» J'abandonne le soin d'absoudre ou de maudire;
» Ne réservant pour moi, quand ils les ont dictés,
» Que l'honneur d'accomplir leurs ordres respectés.
» Reconnaissez mes droits; que votre front s'incline
» Devant l'élu qu'arma l'autorité divine!
» Vos remparts, vos trésors, vos jours, tout est à moi,

» Et la nécessité vous fait subir ma loi.
» Cent mille marcs d'argent rachèteront vos têtes.
» C'est le sort des vaincus; sachez bien que vous l'êtes;
» Et surtout que de vous nul ne mette en oubli
» Que, lorsque j'ai parlé, je veux être obéi. »

A ces mots, qu'accompagne un regard de colère,
Le chef des Capitouls répond, sûr de déplaire:
« Sire comte, il est vrai, le destin des combats
» Nous donne un souverain que nous n'espérions pas.
» Vous avez triomphé, nous devons nous soumettre. [6]
» Mais, si dans ces remparts vous commandez en maître,
» Votre franchise au moins n'aura pas déguisé
» La dureté du joug qui nous est imposé.
» Condamnés à subir de nouvelles entraves,
» Sommes-nous vos sujets, sommes-nous vos esclaves ?
» Sujets?.... c'est un contrat du prince aux citoyens;
» Des droits et des devoirs, réciproques liens;
» L'amour que récompense un appui tutélaire;
» Un père et des enfants. Esclaves?... au contraire,
» Notre triste devoir, si j'ose l'exprimer,
» Est de vous obéir, mais non de vous aimer.
» Excusez ma candeur; mais l'amour craint la force;
» Avec l'oppression il fit toujours divorce.
» Quand la charge est trop lourde, on craint de succomber;
» On ne la porte plus, on la laisse tomber.
» Contentez-vous du fruit, doux trésor de l'année;
» Ne portez pas à l'arbre une avide cognée.

» Toulouse, dont la guerre a dévoré le sein,
» Subit depuis dix ans le plus affreux destin;
» De son peuple éperdu la fortune épuisée
» Ne peut..... »

« Si la rançon est par vous refusée,
» Malheur! répond Montfort. De vos caprices vains
» Mille otages choisis répondront dans mes mains.
» Mon épée a vaincu sans émousser sa lame,
» Et vos maisons de bois doivent craindre la flamme.
» Qu'on se retire! »

Alors, la rage dans le cœur,
Du palais de Raymond l'indigne possesseur
Exerce sur ses murs une ignoble vengeance;
Des riches ornements l'aspect même l'offense.
La hache et le marteau font tomber en débris
L'écusson glorieux, les symboles proscrits,
Ces emblèmes muets d'une si belle histoire,
Témoins ingénieux de deux cents ans de gloire.
A la voix de Montfort, sous des bras étrangers,
L'arabesque ondoyante aux caprices légers,
Les festons enlacés de fleurs et de feuillages,
Les vampires ailés fantastiques images,
Par la flamme noircis, par le fer mutilés,
Jonchent confusément les marbres ébranlés.

Le soldat suit bientôt cet exemple barbare.
Dans le sein de la ville, où son ardeur l'égare,

Aux temples, aux palais, sur chaque monument,
Il poursuit sans relâche un frivole ornement,
Et livre, en insultant la cité profanée,
Aux armes de Toulouse une guerre acharnée.
Mais l'habitant s'indigne; un frémissement sourd
Roule au sein de la ville; il s'étend jusqu'au bourg;
Et le volcan muet que chaque cœur recelle,
Pour éclater bientôt n'attend qu'une étincelle.
Tel, au pied de l'Etna qu'agite un tremblement,
Sort du sein de la terre un sourd mugissement,
Terrible précurseur de la lave enflammée
Qu'il s'apprête à vomir dans des flots de fumée.

Un jeune homme, héritier d'une illustre maison,
Dont un croisé stupide outrageait le blason,
Du sommet de son toit, où grondait sa colère,
Au front de l'agresseur jette une lourde pierre,
Et soudain le barbare atteint et gémissant,
Roule sur le pavé qu'il rougit de son sang.
Un cri s'élève, et puis une rumeur immense;
Des hurlements confus, présages de vengeance,
Des blasphèmes affreux, des menaces de mort,
Généreux Ludovic, t'ont révélé ton sort.
Les croisés accouraient pour défendre leur frère;
Ils l'ont trouvé fermant les yeux à la lumière.
Sa mort, ce sang qui fume excite leur courroux.
Aux plaines de Muret, s'il a trompé leurs coups,
Ludovic aujourd'hui verra sa dernière heure.

Une troupe nombreuse assiège sa demeure.
Tous les bras sont armés, tous agitent le fer;
Tous les arcs sont tendus, les traits sifflent dans l'air.
Lui cependant, blotti contre un pan de muraille,
Livre à ces forcenés une étrange bataille;
Il résiste; il attaque, il brave l'ennemi;
Des périls renaissants son cœur n'a pas frémi;
Et, tandis qu'il échappe aux flèches décochées,
Ses deux mains font pleuvoir des tuiles arrachées.
Des amis généreux qu'appelle le danger,
Autour de Ludovic accourent se ranger;
Leur courage est pareil, leurs armes sont égales;
Les Franks sont abattus sous les tuiles fatales,
Et la grêle qui tombe et redouble ses traits,
Sème un affreux ravage aux rangs les plus épais.

Mais bientôt d'assaillants survient une cohorte;
Sous les coups de la hache ils ont brisé la porte;
Dans la maison proscrite ils courent en fureur.
Ludovic pouvait fuir; mais il songe à sa sœur....
A sa sœur jeune et belle.... Hélas! seule et tremblante,
Ce combat la remplit de trouble et d'épouvante;
Au fond d'un oratoire abritant ses terreurs,
Au pied d'un crucifix elle versait des pleurs....
Tout-à-coup (quelle angoisse à la sienne est pareille!)
Un tumulte effroyable arrive à son oreille;
Des trépignements sourds, un bruit toujours croissant;
Du fer contre le fer le choc retentissant.

Les braves défenseurs étaient là ; leur courage
Aux nombreux assaillants dispute le passage.
Mais que peut espérer leur généreuse ardeur?
Un beau trépas : le nombre écrase la valeur.
Le désespoir prolonge une lutte impuissante.
La pique au large fer, la hache frémissante,
Les javelots aigus, les glaives sont plongés
Au sang des Toulousains qui tombent égorgés.

Les croisés ont franchi l'obstacle. Ivres de rage,
Sur les corps des mourants ils se font un passage.
Jusque dans l'oratoire, asile respecté,
L'un d'eux entre..... A l'aspect de la jeune beauté,
Les yeux étincelants de luxure et de joie,
Comme un tigre féroce, il bondit sur sa proie.
Isaure se débat dans ses bras..... Mais soudain,
Un poignard, du barbare a traversé le sein.
Ludovic l'a frappé ; Ludovic, c'est lui-même :
Le ciel le rend encore à cette sœur qu'il aime.
Sa sœur le voit, l'implore : « O mon frère, c'est toi !...
» Devance ces bourreaux, ces monstres... sauve-moi !...
» Sauve-moi de leurs mains !.... ami, je t'en conjure ;
» Que le ciel ait mon âme exempte de souillure !
» Là, mon sein.. là, mon cœur.. frappe !.. Que tardes-tu?
» Ils entrent.... ils sont là.... la mort, c'est la vertu....
» Frappe !.. enfonce le fer !.. prouve-moi que tu m'aimes ! »

Et sa parole expire. et sur ses lèvres blêmes

Le sourire se mêle à l'éternel sommeil,
Et sur son sein de lis jaillit un sang vermeil.
Ludovic la soutient, et sa main qui s'égare
A retiré le fer, providence barbare;
Ce fer qui fume encor; ce poignard, ô destin!
Qui dégoutte d'un sang si cher à l'assassin.
« Jour fatal! jour horrible! ô sœur! ô pure hostie!
» Pour sauver ton honneur, j'ai dû prendre ta vie....
» Mourons à notre tour! c'est trop souffrir de maux!.... »
Et soudain il s'élance au-devant des bourreaux.
Il frappe, il est frappé, frappe encore, extermine;
Cent glaives ennemis déchirent sa poitrine;
Qu'importe? Il tombe heureux et s'entoure de morts.
On meurtrit son visage, on mutile son corps,
Et sa tête est offerte à la terreur publique :
Ce trophée inhumain saigne au bout d'une pique.

Ce spectacle hideux, ces atroces fureurs,
D'un besoin de vengeance embrasent tous les cœurs.
Le tocsin a donné le signal des alarmes;
Le peuple se soulève; il court, il prend les armes;
On s'attroupe, on s'assemble, on marche, et par torrents
L'émeute échevelée entraîne tous les rangs.
Des fossés sont ouverts, des chaînes sont tendues;
On découvre les toits, on dépave les rues;
Les femmes, les enfants, étrangers à la peur,
Travaillent, enflammés d'une commune ardeur.
Les vieux fers sont fourbis, et la rouille s'efface;

On roule des fardeaux; on assemble, on entasse
Des poutres, des rochers, des troncs d'arbre, des chars;
Partout la barricade élève ses remparts.
Derrière cet abri, nul effroi ne les touche.
Mort aux Franks! c'est le cri qui sort de chaque bouche;
Et sur les Franks épars que peut frapper son bras,
Le peuple, ô Ludovic! a vengé ton trépas.

Mais c'est dans ta maison qu'éclate sa colère.
Là, deux cents meurtriers reçoivent leur salaire.
Ils sont cernés; pour fuir, nul secours, nul chemin;
On occupe la rue, on garde le jardin.
Dans ce funeste lieu, tout souillé de leur crime,
Ils vont être immolés auprès de leur victime;
Des bûchers dévorants sont dressés autour d'eux,
Et ces monstres cruels périssent dans les feux.
Ainsi, pendant l'hiver, sous des roches stériles,
Le berger qui découvre un amas de reptiles,
Court l'entourer de chaume, et l'essaim venimeux
Qu'engourdissait le froid, expire dans les feux.

La trompette au loin gronde. Une troupe guerrière
Précipite ses pas dans des flots de poussière;
Des cavaliers nombreux, commandés par Lévis,
Courent, pour imposer à ce peuple insoumis.
Mais, que peut des croisés l'ardeur impatiente?
Partout au-devant d'eux l'obstacle se présente,

L'obstacle formidable ; et, voulant le dompter,
Contre la palissade ils viennent se heurter.
Devant ces révoltés, ignoble populace,
Ils ont vu s'amortir leur impuissante audace;
Une grêle de traits qui sifflent dans les airs,
Les tuiles, les cailloux, mille carreaux divers
Tombent avec fracas; sous leurs pesantes masses,
Brisent les boucliers, les casques, les cuirasses ;
Et le Frank téméraire, en secret alarmé,
Recule cette fois devant le peuple armé.

Lévis qui, hors d'atteinte, observe cet orage,
Voyant de ses guerriers s'ébranler le courage,
Près de lui les rappelle ; et, d'un tertre élevé,
Sur ce peuple mutin contre lui soulevé,
Son orgueil fait tomber ces paroles hautaines :
« Peuple, soumettez-vous ! qu'on détende ces chaînes !
» Détruisez ces remparts ! que vos dociles bras
» Nivellent ce terrain affermi sous nos pas !
» On séduit vos esprits, on trompe votre zèle.
» De qui donc pensez-vous embrasser la querelle?
» Qui peut porter un peuple à se sacrifier
» Pour des mutins obscurs que je veux châtier ?
» J'attends le repentir ; je l'attendrai deux heures ;
» Plus tard, la torche ardente embrase vos demeures ;
» Et Toulouse, qui brûle avec ses habitants,
» N'est plus qu'un peu de cendre abandonnée aux vents! »

Lévis se tait. Soudain, comme un volcan qui gronde,
Comme des flots lancés par la mer furibonde,
Ce peuple qui s'agite et se roule en tous sens,
Vomit, à flots amers, l'injure par torrents.
Ce sont des cris confus, des murmures sauvages,
D'indicibles clameurs, des défis, des outrages,
Et mille traits lancés dans les airs obscurcis,
Dont la grêle étourdit les croisés indécis :

« Montfort brûler Toulouse! ô délire! ô blasphème!
» Sait-il qu'en nous frappant il se punit lui-même?
» Disaient-ils. Lui, brûler la ville au grand renom?
» De sa belle couronne arracher ce fleuron?
» Effacer tant de gloire?.... Il n'oserait, peut-être!
» Va-t-en, digne valet de ton barbare maître!
» Dis-lui bien que ce peuple aime mieux mille fois
» Expirer dans les feux, que vivre sous ses lois. »

Etienne et Saturnin que protège Marie,
Ont tremblé pour le sort de leur ville chérie.
Ils marchent vers son trône, et courbant à ses pieds,
Dans un profond respect leurs fronts humiliés :
« Espoir des affligés, du ciel reine puissante,
» Ecoutez, disent-ils, notre voix suppliante!
» Nous recourons à vous pour des infortunés;
» Toulouse va périr, si vous l'abandonnez.
» Cette ville célèbre, aux souvenirs antiques,

» Aux palais éclatants, aux saintes basiliques,
» Des glorieux martyrs ossuaire divin,
» Qui reçut le baptême au sang de Saturnin,
» Qui voue à votre culte et ses fils et ses femmes;
» Cette noble cité va périr dans les flammes.
» Sauvez-la! nulle part Jésus n'est plus aimé,
» Ni d'un encens plus pur votre autel parfumé.
» Vierge sainte, exaucez nos soupirs et nos larmes! »

Et la Vierge répond : « Dissipez vos alarmes.
» Vous le savez, le ciel a déjà prononcé,
» Et de Toulouse en vain le sort est menacé.
» Mon souffle écartera les traits de l'anathème;
» Les flammes s'éteindront devant ces toits que j'aime.
» Envoyé par mon ordre, un messager divin
» Jusqu'à ces murs proscrits va s'ouvrir un chemin,
» D'un saint Religieux échauffera le zèle,
» Et défendra ce peuple abrité sous son aile.
» Par un prodige heureux, permis à mes élus,
» Les feux seront éteints. Allez; ne craignez plus. »

Cependant l'heure sonne, et Lévis, qui se lasse,
Ose de sa vengeance accomplir la menace;
A l'immense forfait sa fureur se résout;
Ses ordres sont donnés; il a disposé tout.
De féroces soldats, alignés dans les rues,
Des quartiers condamnés gardent les avenues.

Le soufre, le goudron, la résine, la poix,
La paille amoncelée au pied des murs de bois,
Tout prêts à recevoir la torche qui scintille,
N'attendent qu'un signal pour embraser la ville.

Le signal est donné. Tout-à-coup l'air frémit;
Une sombre colonne et s'élève, et grossit;
Les cieux sont obscurcis par d'immenses nuages.
Comme l'éclair jaillit du sein des noirs orages,
La flamme, s'échappant des épais tourbillons,
Traverse la fumée en rapides sillons;
Elle monte à longs jets, et s'élance, hardie,
Et sa marche fougueuse élargit l'incendie.
Poussés en divers sens, les feux se sont croisés;
Les vieux toits vermoulus pétillent embrasés.
Comme un vautour avide, aux ardentes prunelles,
La flamme au vol sinistre étend ses vastes ailes;
Si le ciel n'eût veillé sur un peuple chéri,
Dans cet embrasement Toulouse aurait péri;
Mais Dieu de ses bontés accomplit le miracle.

Tout-à-coup, ô surprise! ô merveilleux spectacle!
Un homme, au front modeste, empreint de majesté,
Marche à travers les feux dont il est respecté,
Laissant flotter les plis d'une robe de bure,
Dont le chanvre indigent a noué la ceinture.
Rejeté sur l'épaule, un grossier capuchon

Laisse sa tête nue et découvre son front ;
Il tient un crucifix, symbole pacifique ;
Chacun le reconnaît, et nomme Dominique.
C'est lui-même. Il s'élance, ange réparateur,
A travers des périls inconnus à son cœur.
Au milieu de la flamme, il s'agenouille, il prie ;
Sa bouche a prononcé le saint nom de Marie ;
Sa main trace une croix, ce signe rédempteur
Qui de la mer tonnante apaise la fureur,
Qui console la terre et fait trembler l'abîme.
Aussitôt, descendant de sa plus haute cime,
L'incendie, à ce signe, a rabaissé son vol,
Et, d'une aile timide, il va rasant le sol.
Le saint redouble alors d'ardeur et de prière ;
Il tient dans ses élans la flamme prisonnière ;
Il marche ; les brandons tombent anéantis,
Et les feux sous ses pas s'éteignent amortis.

Etonné, confondu, dans un pieux silence,
Le peuple palpitait de joie et d'espérance ;
Les soldats de Lévis frémissent de terreur.
Leur chef, pâle, tremblant et saisi de stupeur,
Reconnaît à ces traits la puissance divine,
Et devant le miracle il se tait et s'incline.

D'une voix forte et l'œil tout rayonnant de foi,
Dominique s'écrie : « Amis, écoutez-moi !

» Peuple, soumettez-vous! qu'une fausse énergie
» Se courbe sous la main du Dieu qui l'humilie!
» Le ciel, pour vous parler, daigne emprunter ma voix;
» A moi, pécheur indigne, il révèle ses lois.
» Plus de guerre entre vous! sa volonté l'ordonne.
» Plus de sang répandu, quand sa bonté pardonne!
» Plus de haine aujourd'hui! ce serait l'offenser.
» Rome sur vos destins va bientôt prononcer.
» Accomplissez sa loi; ce sera votre gloire.
» Et vous, nobles guerriers, si grands par la victoire,
» Gardez-vous d'immoler par le fer et le feu
» Des êtres qui sont faits à l'image de Dieu!
» Les vaincus ne sont pas livrés à vos colères;
» Le sang du Golgotha les a rendus vos frères;
» Qu'ici l'obéissance éteigne le courroux!
» Plus de haine contre eux, plus de guerre entre vous! »

Ainsi dit Dominique. A ses désirs rendue,
Du ciel qui l'inspirait la paix est descendue.
De son charme adorable elle remplit les cœurs;
Les vaincus rassurés se mêlent aux vainqueurs;
Les fossés sont comblés, on abaisse les chaînes,
Et Lévis sent tomber ses armes et ses haines.

Mais Foulque dans la nuit veillait.... Foulque et Montfort
Contre la paix publique unissent leur effort.
Deux cents bourgeois choisis, deux cents noms respectables

Sont inscrits sans pitié sur de funestes tables. [7]
On court, on les arrache aux douceurs du repos;
Des geôliers inhumains ont ouvert les cachots;
Sans que la foi promise arrêtât ces perfides,
On vous plonge vivants dans ces gouffres humides,
Vénérables martyrs, héros de probité,
Vous, l'amour et l'orgueil de la noble cité.
Vous y fûtes jetés, Bernard, Jordan, Mortagne,
Moltadis, Montaigut, Labarthe, Rouaix, Lomagne,
Et vous tous dont le nom empreint de quelque éclat,
Peut réchauffer le peuple en un jour de combat!
La science, les arts, la vertu, la richesse,
La sublime éloquence et l'antique noblesse
Fournissent leur tribut d'illustres prisonniers;
Dans les rangs les plus hauts, comme dans les derniers,
Les terreurs de Montfort vont prendre leurs ôtages.

Et quand le jour naissant éclaira ces rivages,
Un spectacle funeste attristait les regards.
Occupés à briser ces antiques remparts,
Mille bras acharnés t'enlevaient, ô Toulouse!
La couronne de murs dont tu fus si jalouse. [8]
Les tours, qui maintenant ne se défendent pas,
Sous le bélier tonnant croulent avec fracas.
La pioche au bec de fer dévore pierre à pierre
Les créneaux descendus au niveau de la terre;
Les donjons sont tombés, emportant avec eux
Et les grands souvenirs et les noms glorieux.

Pétri par les Romains, le dur ciment résiste;
Mais l'enceinte s'ébranle au choc de la baliste,
Et sur ses fondements on jette avec mépris
Une vaste ruine et d'informes débris.



NOTES DU CHANT TREIZIÈME.

---

[1] Soumettez-vous. Je viens dégager votre foi.

Dans cette partie de son œuvre, le poète a cru devoir s'écarter de l'histoire; il en avait le droit, un poème n'est pas une gazette. Ici l'histoire était trop traînante, trop prosaïque, pour que la muse pût s'astreindre à suivre sa marche; la muse a senti qu'elle avait des ailes, elle en a usé pour prendre un vol plus élevé. Historiquement parlant, voici les faits :

« On n'eut pas plutôt appris à Toulouse le succès de la bataille de Muret, que toute la ville fut dans le deuil et dans la consternation. Il n'y était resté en effet aucun citoyen qui n'eût à regretter la mort de son parent ou celle de son ami. Les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges qui s'y étaient réfugiés, ayant tenu conseil, et voyant qu'ils n'avaient pas assez de forces pour résister aux armes victorieuses de Simon de Montfort, résolurent de se retirer et de céder au temps. Le comte Raymond en partant déclara entre autres choses aux Toulousains, qu'il était résolu de retourner à Rome

pour y porter ses plaintes au Pape des vexations que lui et ses alliés avaient à souffrir, et qu'en attendant il les chargeait du soin de pourvoir à leur sûreté, et de se défendre en cas d'attaque. Ce prince et les deux comtes, ses alliés, sortirent ensuite de Toulouse. Raymond fit le voyage de Rome, mais ce ne fut pas sitôt ; un ancien auteur fait entendre qu'il se retira alors à la cour du roi d'Angleterre, son beau-frère.

» Cependant les évêques et les abbés qui étaient demeurés à Muret après la bataille, crurent devoir profiter de cette conjoncture, pour engager les Toulousains à se soumettre entièrement aux ordres du Pape et de ses légats ; et ils entrèrent là-dessus en négociation avec ces peuples, qui promirent une entière obéissance. Comme ces prélats ne se fiaient pas aux promesses des Toulousains, à cause qu'ils avaient donné autrefois dix des plus qualifiés d'entr'eux en ôtage, et qu'ils les avaient *laissé tomber en commise*, ils demandèrent deux cents ôtages entre les principaux bourgeois de Toulouse. Enfin, ces peuples, après avoir longtemps disputé sur le nombre, en offrirent soixante. Les évêques en furent contents ; mais quand il fallut les livrer, les Toulousains retirèrent leur parole et il n'y eut rien de conclu. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 22, ch. 58.)

« Durant le séjour du cardinal Pierre de Bénévent à Narbonne, les comtes de Foix et de Comminges se rendirent dans cette ville, pour implorer sa miséricorde et lui demander la restitution de leurs biens.......... Les habitants de Toulouse se soumirent aussi à ce légat, et envoyèrent à Narbonne sept de leurs consuls, qui lui firent serment le 25 avril de l'an 1214, tant en leur nom qu'en celui de leurs collègues et de tout le peuple de la ville ; ils promireut de la purger entièrement d'hérétiques, de ne donner aucun secours au Comte de Toulouse et à son fils contre l'Eglise romaine, nonobstant le serment de fidélité qu'ils leur avaient prêté ; de lui donner autant d'ôtages qu'il souhaiterait pour l'assurance de leurs promesses, et d'obliger tous les citoyens au-dessus de quátorze ans à faire un pareil serment. » (*Ibid.*, ch. 69.)

« Le concile de Montpellier (1215) disposa provisionnellement en faveur de Simon de Montfort, des domaines du Comte de

Toulouse et de tout le pays conquis par les croisés......... Le cardinal Robert de Corçon avait convoqué le concile préférablement dans cette ville, tant à cause de sa situation favorable et de sa proximité de Toulouse, qui est, dit-il, la clé et le réceptacle de l'hérésie, qu'à cause de sa sûreté, de sa grandeur, et de la fertilité du pays; toutefois il ne présida pas le concile; ce fut le cardinal Pierre de Bénévent, légat dans la province... Après l'ouverture du concile, ce cardinal appela chez lui les prélats et leur dit : « Je vous conjure, par le jugement de Dieu » et par l'obéissance que vous devez à l'Eglise romaine, de me » donner, sans aucun respect humain, un fidèle conseil, sui- » vant vos lumières, touchant celui à qui il convient, pour » l'honneur de Dieu et de l'Eglise, pour la paix du pays et » pour le purger entièrement d'hérésie, de donner la ville de » Toulouse que le comte Raymond a possédée, et tous les au- » tres domaines que l'armée des croisés a conquis. » Les évêques demandèrent quelque temps pour délibérer, et ayant consulté chacun en particulier les abbés et les autres ecclésiastiques de leurs diocèses qui étaient présents, ils mirent leurs avis par écrit, et convinrent tous unanimement de choisir le comte de Montfort *pour prince et monarque de tout le pays.* Ils prièrent en même temps le légat de l'investir de tous ces domaines; mais ce cardinal ayant examiné ses pouvoirs, et trouvé qu'il n'avait pas assez d'autorité pour donner cette investiture avant que d'avoir consulté le Pape, le concile prit le parti de députer à Rome l'archevêque d'Embrun et quelques ecclésiastiques pour prier le Pape de leur donner Simon de Montfort *pour seigneur et monarque du pays.* » (*Ibid.*, ch. 77.)

« Après le concile, le cardinal légat envoya Foulque, évêque de Toulouse, dans cette ville, pour en prendre possession, de même que du Château-Narbonnais qui servait de palais au Comte. Les Toulousains se soumirent volontairement à cet ordre, livrèrent la ville et le château à leur évêque, et obligèrent le comte Raymond, son fils, et les comtesses leurs femmes, de se retirer dans la maison d'un simple particulier nommé David de Roaix. Foulque mit garnison dans le Château-Narbonnais, aux dépens des habitants, qui lui donnèrent outre cela pour la sûreté de leurs promesses, douze de leurs

consuls, que le légat envoya en ôtage à Arles, avec ordre d'y demeurer tout le temps qu'il jugerait à propos. Nous apprenons à peu près l'époque du départ de ces ôtages, par un acte suivant lequel les douze autres consuls ou capitouls, qui étaient restés à Toulouse, ayant convoqué le 20 de février de l'an 1215 l'assemblée générale de la bourgeoisie, il fut résolu, quoique le nombre de seize consuls fût nécessaire, selon les statuts, pour gouverner la ville, que les douze qui restaient en auraient l'administration jusqu'à la fin de leur consulat.» (*Ibid.*, ch. 78.)

« Louis, fils de Philippe-Auguste (qui s'était croisé), s'arrêta à Saint-Gilles avec ses troupes; il y reçut les députés que le concile de Montpellier avait envoyés à Rome, et qui portaient la réponse du Pape, datée du 2 avril. Par cette réponse, qui était adressée au légat, aux évêques et à Simon de Montfort, Innocent III commettait à ce général la garde de tous les domaines que le Comte de Toulouse avait possédés, de toutes les terres que les croisés avaient conquises, et de celles que le légat tenait en ôtage, jusqu'à ce qu'il en eût été décidé autrement au concile général qu'il avait convoqué à Rome pour le premier de novembre suivant. Il donna de plus à Simon les revenus de tous ces domaines, avec l'exercice de la justice et de la juridiction jusqu'à ce temps-là. Il exhorte ce général, à la fin de sa lettre, de ne pas refuser cette commission; exhortation assez inutile, car Simon n'était que trop bien disposé à une obéissance aveugle sur cet article. » (*Ibid.*, ch. 82.)

« Le Comte de Toulouse et son fils, informés de la disposition provisionnelle que le Pape Innocent III avait faite de leurs domaines, en faveur de Simon de Montfort, se convainquirent de plus en plus que toutes leurs soumissions étaient inutiles; qu'on en voulait bien moins à leurs sentiments ou à leur conduite, qu'à leurs états, et qu'enfin Simon ne cherchait qu'à s'agrandir à leurs dépens. Sur cela, ils prirent le parti de sortir de Toulouse, où ils ne pouvaient plus demeurer avec bienséance. Un ancien historien anglais fait entendre que le père se retira alors à la cour de Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, son beau-frère, et qu'il fit hommage du comté de Toulouse à ce prince, qui lui donna dix mille marcs d'argent pour se sou-

tenir. Il est certain du moins que le jeune Raymond se rendit à la cour d'Angleterre, et que le roi Jean, son oncle, prit hautement sa protection. Quant aux deux princesses d'Aragon leurs femmes, elles se retirèrent en Provence. » (*Ibid.*, ch. 85.)

« Simon envoya à Toulouse Guy son frère, avec plusieurs chevaliers pour prendre en son nom possession de cette ville, dont les habitants lui prêtèrent serment de fidélité sans aucune difficulté. Ils obéirent également, quoiqu'à leur grand regret, aux ordres que Guy leur donna d'abattre leurs murailles, et ils mirent aussitôt la main à l'œuvre.......... Il (Montfort) alla avec le légat rejoindre le prince Louis à Fanjaux, d'où ils se rendirent ensemble à Toulouse, suivis de tous les croisés. Les principaux de la ville vinrent au-devant d'eux, et leur firent leurs soumissions.

» Quelques historiens du temps font entendre que Louis assiégea d'abord Toulouse dans les formes, et que les habitants ayant demandé à capituler, il leva le siége, à condition qu'ils détruiraient leurs tours et leurs fortifications, suivant la volonté de Simon de Montfort ; qu'ils chasseraient de la ville tous les hérétiques qui ne voudraient pas se convertir, et qu'ils seraient dans la suite bons catholiques et obéissants aux ordres du Pape. Mais Louis peut avoir imposé ces conditions aux Toulousains, sans avoir assiégé leur ville. Il paraît, en effet, par le témoignage d'un ancien auteur *, que Louis et Simon étant entrés sans difficulté dans Toulouse, délibérèrent sur la manière dont ils traiteraient les habitants. « Simon assembla » alors son conseil, dit cet historien, auquel se trouvèrent en- » tr'autres le prince Louis et Foulque, évêque de Toulouse. » Ce prélat fut d'avis de mettre le feu aux quatre coins de la » ville, pour tirer vengeance des maux que les Toulousains » avaient faits aux croisés ; mais le sentiment de Simon de » Montfort prévalut ; ce général se contenta de brider les Tou- » lousains par la destruction de leurs fortifications ; il ne con- » serva que le Château-Narbonnais, où il mit une bonne gar- » nison et établit sa demeure. » (*Ibid.*, ch. 87.)

* Le Languedocien anonyme.

Le concile de Latran ayant adjugé le comté de Toulouse à Montfort, ce général prit une seconde fois possession de la ville.

« Simon de Montfort, après avoir pris possession du duché de Narbonne, malgré les oppositions de l'archevêque Arnaud, se rendit à Toulouse. Aussitôt après son arrivée, il convoqua dans le Château-Narbonnais, le 7 de mars de l'an 1216, tous les habitants de la ville et du faubourg, qui lui firent hommage, et lui prêtèrent serment de fidélité, de même qu'à Amaury son fils qui était présent. Ces peuples les reconnurent tous deux et leurs successeurs pour leurs seigneurs, et les notaires datèrent depuis leurs actes, *Simon étant comte de Toulouse.* Le lendemain *mardi* 8 *de mars*, le nouveau comte ayant convoqué *les consuls*, le commun conseil et le peuple de Toulouse, il leur fit à son tour le serment suivant : « Je, Simon » de Montfort, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte » de Toulouse et de Leycestre, vicomte de Beziers et de Car» cassonne, je jure de bonne foi, et je promets que je serai » bon seigneur et fidèle à l'honneur de Dieu et de la sainte » Eglise, envers tous les hommes et toutes les femmes de » Toulouse et du faubourg, et que je conserverai de bonne » foi et défendrai l'Eglise de Toulouse et tous les citoyens, » dans leurs personnes et dans leurs biens, sauf la justice en » toutes choses ; et si je manque en quelques-uns de ces arti» cles, je me corrigerai, après en avoir été averti et avoir » connu la vérité, par le conseil des prud'hommes, pour ne » pas encourir le crime de parjure ; ce qu'à Dieu ne plaise. » Amaury son fils prêta le même serment. Il fit ensuite raser entièrement les murs de la cité, du bourg de Toulouse, aplanir les fossés, abattre toutes les tours des maisons qui étaient en grand nombre, et enlever les chaînes des rues pour ôter toute occasion de révolte. Il fit fortifier dans la même vue le Château-Narbonnais, et retirer la terre dont il était rempli jusqu'au faîte. Il y fit ouvrir en même temps une porte du côté du levant, pour entrer et sortir à l'insu des habitants et malgré eux ; il fit de plus creuser un large fossé entre ce château et la ville, et l'entoura de fortes palissades. » (*Ibid.*, ch. 102.)

[2] Calvinet ! mont obscur qu'attend un jour de gloire,
Les siècles étonnés garderont ta mémoire !

Allusion à la bataille de Toulouse, qui fut livrée le 10 avril 1814, et qui ferma l'ère des grandes batailles de l'empire. Dans cette journée à jamais célèbre, vingt mille Français soutinrent l'effort de près de cent mille Anglais, Espagnols ou Portugais. Toulouse, à l'aspect du levant, est dominée par une ceinture de coteaux dont le *Calvinet* est le sommet culminant. — (Voir le *Précis des Evènements militaires devant Toulouse*, par M. le général Lapène.)

[3] Pourtant, quel roi puissant m'eût jamais fait la loi,
Si Rome n'eût armé le monde contre moi !

Ces vers ne sont que la traduction d'un passage de la *Canso de la Crozada contra los eretges albiges*, attribuée à Guillaume de Tudèle, et que depuis l'on a donné pour épitaphe au malheureux Raymond VI, qui, dans le poème, est appelé Raymond le Vieux.

No y a home sur terra per gran senhor que fos
Quem jettés de ma terra si la gleysa non fos.

Le texte de la *Canso* présente une variante :

« Que non es en est mon nulhs om tan poderos
» Que mi pogues destruire si la gleyza non fos. »
(Vers 3806-3807.)

[4] Vainqueur, sois généreux ! j'implore ta pitié.

L'auteur du poème, admirateur passionné des grands modèles de l'antiquité, n'a pu s'empêcher de consigner ici l'imitation de la scène la plus pathétique de l'Iliade : Priam aux genoux d'Achille, et lui redemandant le corps de son fils.

[5] Quel démon t'inspira la fatale pensée
De secourir ta sœur.... plût au ciel, délaissée !

Cette ellipse rappelle celle encore plus forte que Racine a cru pouvoir employer dans *Andromaque*. — C'est Hermione qui parle à Pyrrhus, dans la fameuse scène de l'ironie. Quand la passion éclate, elle lui dit :

« Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait.... fidèle ? »

L'abbé d'Olivet, dans ses remarques sur Racine, fait les réflexions suivantes au sujet de cette ellipse : « Ce qui rend » l'ellipse non seulement excusable, mais digne même de » louanges, c'est lorsqu'il s'agit, comme ici, de s'exprimer » vivement, et de renfermer beaucoup de sens en peu de » paroles; surtout lorsqu'une violente passion agite la per- » sonne qui parle. Hermione, dans son transport, voudrait » pouvoir dire plus de choses qu'elle n'articule de syllabes. »

> [6] Vous avez triomphé, nous devons nous soumettre.

Voir la 1re note ci-dessus.

> [7] Deux cents bourgeois choisis, deux cents noms respectables
> Sont inscrits sans pitié sur de funestes tables.

Ici l'auteur s'est un peu écarté de l'histoire, comme dans presque tout le 13e chant. Du reste, ce fut un peu plus tard que Montfort céda aux instigations de Foulque, et qu'il exerça d'odieuses persécutions contre les bourgeois de Toulouse.

> [8] Mille bras acharnés t'enlevaient, ô Toulouse !
> La couronne de murs dont tu fus si jalouse.

L'on a vu dans une note précédente avec quel acharnement Montfort avait fait raser les murailles de Toulouse et les tours qui surmontaient un grand nombre de maisons dans son enceinte.



CHANT QUATORZIÈME

SOMMAIRE.

Marcel cherche le jeune Raymond. — Un ange lui trace sa marche. — Marcel descend au bord de l'Ebre. — Il trouve l'ermite que l'ange lui avait désigné. — L'ermite lui remet un rameau bénit. — La chèvre sauvage qui doit le conduire s'offre à lui. — Marcel subit diverses épreuves. — Marcel est arrêté par une troupe de démons sous la figure de bergers. — Un démon prend la figure d'une jeune Toulousaine qu'il a aimée. — Marcel triomphe de ce nouveau piège. — Elma connaît l'arrivée prochaine de Marcel. — Elle veut immoler Raymond. — Elle lui tend un nouveau piège. — Raymond, au moment de succomber, est délivré par Marcel. — Il apprend les malheurs de Toulouse et veut se tuer. — Le grand Raymond lui apparaît et le conduit dans le lieu d'expiation. — Le château enchanté est englouti par un volcan. — Le grand Raymond et son descendant prennent le chemin des enfers.

CHANT QUATORZIÈME.

—

Tandis que, résignée au sort qu'on lui prépare,
Toulouse gémissait sous le joug d'un barbare,
Qu'elle voyait, au nom des vainqueurs irrités,
Ses monuments proscrits et ses murs insultés,
Pour arracher son maître à de honteuses chaînes,
Marcel a poursuivi ses courses incertaines.
Marcel, toujours en proie au plus triste abandon,
A demandé son maître aux peuples d'Aragon.
Il parcourt les cités, les fleuves, les campagnes;
Il appelle Raymond sur le flanc des montagnes;
Mais nul cri du désert, nulles voix, nuls échos,
Nul bruit pour dénoncer l'asile du héros;

Et pendant qu'il poursuit sa course solitaire,
Il a vu trente fois renaître la lumière.
Tel, dans les bois déserts, le ramier voyageur
Cherche son compagnon frappé par un chasseur,
Lorsqu'au bord d'un ruisseau posant son vol timide,
Il étanchait sa soif dans une onde limpide.

La nuit couvrait les cieux, et la terre, et les mers; [1]
Le sommeil, trève heureuse à nos soucis amers,
Aux mortels áccablés dont il détend les chaînes,
Avec le doux repos versait l'oubli des peines.
De fatigue expirant, sous le chaume abrité,
Marcel goûtait à peine un sommeil agité.
Tout-à-coup, ô prodige! un rayon de lumière
Remplit de son éclat l'indigente chaumière;
Un ange au vol rapide apparaît et lui dit :
« Ami, la Vierge sainte à ton zèle applaudit;
» Tu trouveras ton maître; et ta main qu'il oublie
» Brisera les liens de son âme asservie.
» Sitôt que le soleil de ses premiers rayons
» Viendra dorer les cieux et la crête des monts,
» Descends au bord de l'Ebre, et dirige ta course
» En remontant les flots que prodigue sa source,
» Jusqu'à l'heure où les bœufs, de leur joug affranchis,
» Paissent les verts gazons par l'onde rafraîchis;
» Alors, sous les rameaux d'un bois qui la recelle,
» A tes yeux va s'offrir une antique chapelle,
» Dont le faîte s'incline, à demi renversé,

» Par la mousse et le lierre à l'entour tapissé.
» Entre dans ce lieu saint. Sous l'humble toit habite,
» Oublié des humains, un vénérable ermite;
» Il t'attend. D'un vieux buis qui se courbe en berceau,
» Il ira, sous tes yeux, détacher un rameau;
» Sa main le bénira. Dans l'onde consacrée,
» Trois fois il trempera la tige séparée;
» Toi, pliant les genoux, humiliant ton front,
» De ce rameau bénit tu recevras le don.
» Qu'il ne te quitte pas! tu reviens au rivage;
» Devant toi va bondir une chèvre sauvage.
» Suis ses pas; tiens toujours le rameau dans ta main;
» Les bois et les rochers t'ouvriront un chemin,
» Et, courant devant toi, la chèvre voyageuse
» Guidera de tes pas la marche aventureuse.
» Des plus âpres sommets méprise la hauteur,
» Ne te laisse arrêter par aucune terreur;
» Les cimes, les terreurs, vainement renaissantes,
» Sous le rameau bénit tomberont impuissantes;
» Tu vaincras; et Raymond, pour le ciel racheté,
» Te devra son salut avec sa liberté. »

L'ange à ces mots s'envole; et Marcel en prière
Prosterne son visage inondé de lumière.
Déjà l'aube naissante, humide de vapeurs,
Jetait au front des cieux ses timides blancheurs;
Le troubadour se lève; heureux, plein d'espérance,
Vers les rives de l'Ebre il descend en silence,

Et le long de son cours se frayant un chemin,
S'empresse d'obéir au messager divin.
Tel l'amant dont l'hymen va couronner la flamme,
Eveillé par l'amour, doux tyran de son âme,
Se montre dès l'aurore à l'horizon vermeil;
Tel l'heureux troubadour précède le soleil.

Il s'avance; du fleuve il remonte la rive,
Et nul objet n'échappe à sa vue attentive.
A l'heure où le soleil, multipliant ses feux,
De ses plus vifs rayons illumine les cieux,
Il aperçoit, au sein des campagnes fleuries,
Des bœufs libres du joug, paissant dans les prairies.
Dans l'épaisseur d'un bois, bientôt s'offre à ses yeux
Une chapelle antique, un toit mystérieux
Que la mousse tapisse, où la ronce et le lierre
Dans leur tissu grimpant emprisonnent la pierre.
Marcel suspend sa marche, et ses regards surpris
Ont reconnu les lieux que l'ange avait décrits.
Ainsi l'infortuné qu'au matin de la vie
Un exil douloureux ravit à sa patrie,
Contemple avec ivresse, au moment du retour,
Le rivage si cher où son œil vit le jour.
L'heureux Marcel approche; et bientôt, à l'entrée,
Apparaît le gardien de l'enceinte sacrée,
Qui lui dit : « Je sais tout. Un ange, cette nuit,
» M'a déjà révélé l'espoir qui vous conduit.
» Vous tentez un dessein que Dieu même autorise,

» Et je dois seconder la pieuse entreprise.
» Venez, mon fils, prions; ensemble prosternés,
» A nos saints protecteurs, de splendeur couronnés,
» De nos vœux suppliants adressons l'humble hommage;
» Que la mère du Christ, dont vous voyez l'image,
» Qui porte l'Enfant-Dieu dans ses bras caressants,
» Reçoive nos soupirs et notre pur encens! »

Il dit; et vers le ciel, espoir des enfants d'Eve,
Comme un divin parfum leur prière s'élève.
Sous les feux du soleil, telle, en un jour serein,
Monte au ciel radieux la vapeur du matin;
Ou tel, aux bras d'un saule, en spirale fleurie,
Le liseron léger s'élance et se marie.
Un rayon de la grâce est descendu sur eux.
Après avoir prié, d'un pas silencieux
Ils ont franchi le seuil de la pieuse enceinte,
Et sur leur front ému la confiance est peinte.
Au dehors, à côté des antiques arceaux,
Un buis, tronc séculaire, étendait ses rameaux.
L'ermite qu'inspirait un céleste génie,
En détache une branche, et sa main l'a bénie;
Dans l'onde consacrée il la plonge trois fois;
Trois fois sur le rameau sa main trace une croix;
Trois fois il se prosterne; et la vertu divine
Devant qui tout genou fléchit, tout front s'incline,
Fulmine par sa bouche et répand sur les monts
Les mots, ces mots sacrés qui font fuir les démons:

« Puissances de l'abîme, et vous, esprits immondes
» Qui remplissez nos cœurs de ténèbres profondes,
» Qui jetez dans les airs, sous des voiles obscurs,
» Votre noire malice et vos charmes impurs;
» Démons, anges de mort, séducteurs plein d'audace,
» Que ce rameau bénit vous disperse et vous chasse ! »
L'ermite se relève; et là, devant l'autel,
Il remet le rameau dans les mains de Marcel. [2]
« Allez, mon fils, dit-il; Dieu sera votre guide.
» Que rien ne vous arrête et ne vous intimide !
» Le sentier difficile où s'engagent vos pas,
» A des pièges secrets qu'on ne soupçonne pas;
» Des terreurs, des périls, des monstres, des orages
» Qui doivent éprouver les plus fermes courages.
» De ces sombres terreurs qu'il vous faut étouffer,
» L'inébranlable foi peut seule triompher.
» Aux plus rudes assauts opposez la constance;
» Ce rameau protecteur vous suffit pour défense;
» Les prestiges menteurs et les pièges cachés
» Disparaîtront sitôt qu'il les aura touchés.
» Le ciel veille sur vous; il daigne vous sourire,
» Et la chèvre sauvage est prête à vous conduire. »
A ces mots il l'embrasse. Epris d'un feu divin,
Marcel d'un pas rapide a repris son chemin.

Il sort du bois; du fleuve il s'approche en silence;
Il marche, et dans sa main le rameau se balance;
Et tandis qu'il chemine aux bords inhabités,

Une chèvre bondit et joue à ses côtés.
Dans l'or des blonds genêts aux odorants calices,
L'animal inconstant égarait ses caprices ;
La neige de son front couvre le jais naissant
Qui de sa double corne armera le croissant ;
Dans le duvet soyeux de sa blanche fourrure
Brillent quelques points noirs, chatoyante parure ;
Ses jambes et ses pieds sont noirs ; un noir émail
Se découpe en étoile et revêt son poitrail.
Comme ces feux errants qu'enfantent les orages
Et qu'on voit voltiger au bord des marécages,
Lorsqu'en un soir d'été, tombant d'un ciel de plomb,
Une épaisse vapeur pèse sur l'horizon ;
Telle, d'un pas léger sautant sur le rivage,
La chèvre bondissait, indocile et sauvage.
Bientôt elle s'écarte, et suivant un hallier,
Elle engage ses pas dans un âpre sentier.
Elle grimpe ; et Marcel, loin des douces vallées,
A travers les buissons, les roches désolées,
Dont les bords anguleux lui déchirent les mains,
Gravit d'un pied hardi de périlleux chemins.
La chèvre monte encore ; et Marcel suit la pente
D'une lande stérile où son guide serpente ;
Il s'enfonce avec elle en de vastes forêts,
Où les sapins géants, les hêtres, les cyprès,
Confondant leur feuillage, entrelaçant leur ombre,
De leurs mille rameaux croisent la voûte sombre.
Une terreur muette, un silence profond

Habitent ces déserts qui s'étendent sans fond.
Toujours suivant son guide et repoussant le doute,
Dans l'épaisse forêt Marcel poursuit sa route;
Il franchit des ravins, des pics, de noirs sommets,
Et les confins du bois n'apparaissent jamais.

Mais bientôt, il entend un bruit sourd de tempête;
Le ciel gronde, les vents mugissent sur sa tête;
Le jour a disparu; la foudre avec fracas
D'un long serpent de flamme enveloppe ses pas.
La grêle à coups pressés frappe; des hautes cimes
Les torrents furieux roulent dans les abîmes;
Le mont s'agite et tremble, et remplit les échos
Du bruit toujours croissant du tonnerre et des flots.
A ces coups imprévus, la chèvre épouvantée
Au-devant de Marcel soudain s'est arrêtée,
Et sur ses pieds tremblants se serrant près de lui,
De sa main qu'elle lèche elle implore l'appui;
Et Marcel la rassure, et sa main caressante
Raffermit et soutient la chèvre chancelante.
Sa foi résiste; au sein de l'horreur qui le suit,
Il arrête ses pas égarés dans la nuit.
Partout règne et s'étend l'obscurité fatale,
Que l'éclair redoublé perce par intervalle.
Dans cet affreux chaos qui vient l'environner,
Sur le front de Marcel la mort semble planer.
A la lueur des feux que prodigue la nue,
Un horrible fantôme, une forme inconnue

Sort de terre et grandit, ouvrant ses bras hideux,
Pour étouffer Marcel dans ses terribles nœuds.
Ainsi, des Portugais maudissant les conquêtes,
Un géant se dressait sur le cap des Tempêtes;
Tel encor Polyphême, effroi des matelots,
Foulait la mer profonde et dominait les flots.
Marcel n'a pas tremblé. Défiant la poursuite,
Il s'arme des secours de l'ange et de l'ermite;
A leurs sages conseils il remet ses destins,
Et le rameau bénit n'a point fui de ses mains.
Il l'agite trois fois; trois fois avec courage
Du signe rédempteur il a tracé l'image;
Trois fois, pour asservir le démon rugissant,
Sa bouche a prononcé le nom du Tout-Puissant.
A ce nom révéré, les ouragans s'apaisent,
Les éclairs sont éteints, les tonnerres se taisent;
Le fantôme s'enfuit dans un nuage obscur,
Et le ciel se revêt de lumière et d'azur.

L'orage évanoui, dans son étroite voie
La chèvre en bondissant se remet avec joie;
Le troubadour la suit au sentier hasardeux;
Enfin, de la forêt ils sortent tous les deux.
Pour franchir des sommets qui dominent les nues,
Son pas pénible et lent gravit les roches nues;
Sur sa tête qu'anime un étrange plaisir,
Il entend la cascade et gronder et mugir,

Et ses pieds ont foulé, sous l'humide colonne,
L'écume du torrent qui s'élance et bouillonne.

Parmi des blocs épars de schiste et de granit,
L'onde plus abondante élargissait son lit;
La chèvre aux bonds joyeux s'ouvre une route aisée,
Et saute en se jouant sur la rive opposée.
Marcel descend au bord, et le flot lui sourit;
Nul soupçon n'a troublé la paix de son esprit.
Mais lorsque, impatient de la rive prochaine,
Dans l'onde insidieuse il se plongeait à peine,
Une atteinte subite a frappé tous ses sens:
L'onde, froide ceinture, a pénétré ses flancs;
Son sang presque glacé s'arrête en chaque veine;
Un serrement cruel opprime son haleine;
Et le mortel frisson qui les tient engourdis
Laisse sans mouvement ses membres refroidis.
Ainsi, dans le sommeil, quand l'âme gémissante
Contre un songe fatal se débat impuissante;
Lorsque pèse sur nous le pouvoir des démons,
Et que, pour respirer, l'air manque à nos poumons;
Notre langue n'a plus, par la terreur glacée,
De cri pour la douleur, de voix pour la pensée,
Et, par de vains efforts notre corps agité,
Subit l'affreux tourment de l'immobilité.

Soudain le flot mugit; l'onde (ô terrible épreuve!)
Se gonfle, et le torrent s'élargit comme un fleuve.

Marcel que rien n'émeut, s'efforce de lutter;
Mais au courant rapide il se sent emporter;
Il sent avec terreur que la branche bénie
Est prête à s'échapper de sa main affaiblie;
L'athlète courageux, pour sauver son trésor,
La place entre ses dents, et lutte, et lutte encor.
Mais l'enfer contre lui soulève la tempête;
Le flot toujours croissant a roulé sur sa tête.
Marcel gémit sous l'onde; il est près d'étouffer,
Et le doute en son cœur commence à triompher.
« Serai-je donc vaincu? dit-il.... Cruel martyre! »
Il soulève son front.... cherche l'air.... et respire....
Tu respires, Marcel! mais ton doute est puni,
Et ta bouche, en s'ouvrant, perd le rameau béni;
Il t'échappe, il te fuit!.... Dans sa douleur profonde,
Il le cherche et le voit au loin flotter sur l'onde.
Déchiré de remords, honteux de son effroi,
Il s'écrie: « O mon Dieu! Vierge, secourez-moi!
» Grâce!.... » Il priait encor; déjà la chèvre blanche,
Au torrent élancée, a ressaisi la branche,
Et soulevant la tête, et se jouant sur l'eau,
A Marcel plein de joie elle rend le rameau.
Marcel en frappe l'onde, et sur les eaux vaincues
Il s'élève; à son corps les forces sont rendues;
Il s'avance; et, plus fort du Dieu qui le défend,
Sur l'autre bord conquis pose un pied triomphant.
Bientôt, sur le rocher il marche d'un pas ferme;
Mais de l'épreuve encore il n'atteint pas le terme.

Dans le haut firmament, l'astre fécond du jour
Avait déjà décrit les deux tiers de son tour,
Et le grand disque d'or qui roule solitaire
Lançait ses traits de feu dans des flots de lumière.
Marcel suivait toujours vers le but désiré
Les pas intelligents de son guide inspiré.

Après avoir franchi sur ces pentes rapides
Des pics échelonnés et des roches arides,
Il arrive aux confins des granits les plus durs.
Là, deux vastes rochers, taillés comme deux murs,
Dans l'air que les vautours agitent de leurs ailes,
Elèvent les sommets de leurs formes jumelles.
De ce sombre détroit s'échappaient par moments
Un grincement horrible et de longs sifflements;
C'est l'unique sentier qui leur ouvre un passage.
Marcel, pour le franchir, doit s'armer de courage.
La chèvre tremble; il marche en vaillant champion.
Devant lui se présente un énorme dragon;
Ses yeux dardent l'éclair; une aigrette sanglante
Couronne à plis hideux sa tête menaçante;
Il étale au soleil et déroule à grand bruit
Ses écailles d'azur où la flamme reluit.
Dans sa gueule béante, à l'immense orifice,
Un triple rang de dents s'allonge et se hérisse,
Et ce monstre cruel qui s'avance en rampant,
Joint l'horreur qu'il inspire à l'effroi qu'il répand.
A son regard brillant la chèvre fascinée,

Sous un charme fatal palpitante, entraînée,
Pousse des cris plaintifs, et sans force pour fuir,
Dans la gueule du monstre elle allait s'engloutir. [3]
Elle allait.... Mais Marcel, que sa rage menace,
S'arme pour le combattre et de force et d'audace.
Il marche droit à lui. Le terrible dragon
L'inonde, mais en vain, de bave et de poison.
Marcel tire son glaive, et le frappe.... O surprise!
Sur le dos écaillé le fer vaincu se brise.
Le monstre a terrassé Marcel; le troubadour
Dans une étreinte horrible allait perdre le jour;
Mais de ce nœud fatal, agile, il se dégage,
Et du rameau bénit trouvant enfin l'usage :
« Monstre, qui que tu sois, ministre de l'enfer,
» Indomptable dragon, enfant de Lucifer,
» Par ce rameau sacré qui te brave et te touche,
» Au nom du Tout-Puissant qu'invoque ici ma bouche,
» Tombe et meurs! » Il disait; et le monstre accablé,
Pousse un rugissement dont le mont a tremblé;
Il se débat en vain; vaincu par le supplice,
Il roule et va tomber au fond d'un précipice.

Mais le combat fatal n'a pas fini. Soudain,
D'un antre ténébreux sort un horrible nain.
Le nain devient géant; sa main forte et velue
Fait siffler, en tournant, une énorme massue :
« Misérable étranger, toi dont l'audace vient
» D'immoler à mes yeux mon fidèle gardien,

» Tremble! tout sert ici ma puissance outragée;
» Dans les flots de ton sang sa mort sera vengée, »
Disait-il; et sa voix, en prononçant ces mots,
Comme un bruyant tonnerre ébranlait les échos.
Cependant, de Marcel il redoute l'approche;
Sa massue a frappé de grands quartiers de roche;
Et la pierre, volant dans l'air avec fracas,
Eût écrasé Marcel sous ses nombreux éclats.
Mais lui, dont la foi vive affermit le courage,
Impassible, fait face à ce nouvel orage;
Il prie; et les éclats en vain multipliés,
Se transforment en fleurs qui tombent à ses pieds.
Le géant est vaincu; sa rage sombre expire;
De l'ascendant divin il reconnaît l'empire;
Il frappe la montagne, et dans ses flancs profonds
Il court ensevelir sa honte et ses affronts.
Ainsi ce peuple ailé de fantômes funèbres,
Qui jettent l'épouvante au milieu des ténèbres,
Ce fantastique essaim des enfants de la nuit,
Aux approches du jour se dissipe et s'enfuit.

Délivré du péril qui menaçait sa tête,
Marcel reprend son guide et marche à sa conquête.
Le détroit est franchi; dans de vastes déserts,
Une pelouse immense étend ses tapis verts;
Sur le front aplani des plus âpres montagnes,
Des gazons parfumés, de riantes campagnes
Qu'ombragent des bosquets, qu'arrosent des ruisseaux,

Livrent leur pâturage à de nombreux troupeaux.
Marcel poursuit sa marche. A sa vue étonnée
Bientôt s'offre un vallon, retraite fortunée,
Frais et riant asile, où des bergers heureux
Se livraient, en chantant, aux plus aimables jeux.
Des guirlandes de fleurs aux arbres enlacées,
Sur les gazons riants des coupes dispersées,
Du laitage, des fruits, les débris d'un repas,
Signalaient une fête et de joyeux ébats.
Bientôt, pour animer les danses de ces pâtres,
Accourt un doux essaim de bergères folâtres.
Des fleurs sont dans leurs mains, des fleurs ceignent leurs fronts;
Leurs pieds vifs et légers effleurent les gazons;
Leurs yeux sont rayonnants d'un aimable délire;
Au corail de leur bouche éclôt un doux sourire;
Ce sourire enchanteur qui trouble la raison
Et de la volupté prépare le poison.

A l'aspect imprévu de la joyeuse fête,
Marcel n'ose avancer; il soupire, il s'arrête;
Il écoute, pensif, ces chants dont la douceur
Par un charme secret vient amollir son cœur.
Tel le triste exilé, d'une oreille attendrie,
Ecoute en soupirant les chants de sa patrie,
Ces airs simples et doux qu'il apprit au berceau,
Et dont l'attrait si vieux semble toujours nouveau.
Qu'éprouve donc Marcel? quelle atteinte inconnue
Le rend triste et rêveur, le saisit, le remue?

Il voit sur les gazons les bergères bondir,
Les voiles voltiger, les groupes s'arrondir,
Les mains presser les mains, et la danse ondoyante
Nouer et dénouer cette chaîne vivante.
Bientôt on l'aperçoit, on l'appelle : « Etranger,
» Dont le noble courage affronte le danger,
» Quel que soit le projet où ton cœur s'abandonne,
» Sois pour nous un ami que le destin nous donne !
» Viens, et fais sans rougir ce qu'ont fait les héros ;
» Suspends auprès de nous le cours de tes travaux ;
» Partage les plaisirs d'une joyeuse troupe ;
» Apprends, à notre exemple, à vider une coupe. »

A cet appel si franc, le troubadour séduit
Descend dans le vallon, et la chèvre le suit.

Il arrive, on l'accueille, on lui donne une place ;
Sur les gazons fleuris il s'assied, se délasse,
Et son cœur qui se ferme au soupçon flétrissant,
S'enivre d'un plaisir aussi doux qu'innocent.
Alors, se détachant de la troupe folâtre,
Une vierge naïve, aux épaules d'albâtre,
Aux longs cheveux flottants, au front modeste et pur,
Aux timides regards qui nagent dans l'azur,
S'approche de Marcel, et d'une voix si tendre
Qu'un frisson de plaisir le saisit à l'entendre :
« Jeune étranger, dit-elle ; oh ! c'est un sort jaloux
» Qui t'a jusqu'à ce jour retenu loin de nous !

» Repose-toi ; la paix habite nos ombrages.
» Goûte ces fruits vermeils, accepte nos laitages ;
» Et si notre destin peut suffire à tes vœux,
» Partage nos transports, reste ici ; sois heureux !
» Pour étancher ta soif, permets que ce breuvage
» Des nœuds que nous formons devienne encore un gage. »
Elle emplit une coupe, et l'ami de Raymond
Allait boire le philtre offert par un démon.

Mais la chèvre qui joue au milieu de la troupe,
Accourt en bondissant et fait tomber la coupe,
Au moment où Marcel, égarant sa raison,
Sous sa lèvre enflammée aspirait le poison.
Quelques gouttes pourtant à son sein parvenues,
Y jettent des langueurs jusqu'alors inconnues ;
Une vapeur s'élève à son front affaissé ;
Dans un léger nuage il flotte embarrassé.

La nymphe, d'un regard qui feint d'être timide,
Observe le progrès du breuvage perfide.
Quand elle voit Marcel les yeux pleins de langueur,
Elle change ses traits, sa taille, sa couleur ;
D'une enfant de Toulouse elle prend la figure,
Le parler, le maintien, la grâce, la tournure ;
Et quand déjà le charme est vainqueur à demi,
Elle dit : « Etranger, troubadour, noble ami,
» Je ne me trompe point, j'ai su te reconnaître ;
» Tu te nommes Marcel ; Toulouse t'a vu naître ;

» Et moi que tu connus dans ce charmant séjour,
» Sous le ciel de Toulouse aussi j'ai vu le jour.
» Du Château-Narbonnais l'ombre, aujourd'hui funeste,
» Abrita bien longtemps ma demeure modeste.
» Ne te souvient-il plus de ces jours fortunés,
» Où, par un doux penchant l'un vers l'autre entraînés,
» Dans les bosquets touffus de ces îles fleuries
» Nous allions égarer nos tendres rêveries?
» Berthe alors te fut chère. »

« Eh quoi! Berthe, c'est vous?
» Je ne suis plus surpris si des accents si doux
» Ont saisi, dès l'abord, mon oreille étonnée.
» Mais ici, dit Marcel, qui vous eût devinée?
» Quel destin en ces lieux vous a conduite aussi?
» Loin des vôtres, enfin, que faites-vous ici? »

« Ecoutez-moi, Marcel; vous frémirez, dit-elle,
» Au récit des malheurs de la cité fidèle;
» La croisade a vaincu; c'en est fait, Pierre est mort,
» Et Toulouse se meurt dans les bras de Montfort.
» Il a brisé ses tours, renversé ses murailles,
» Ce n'est plus qu'un enclos semé de funérailles;
» Les miens sont dispersés par le fer du vainqueur;
» J'ai fui dans ces déserts la honte et la douleur;
» Et ces bons montagnards qu'attristait ma misère,
» A ma détresse en pleurs ont ouvert leur chaumière. »

« Qu'entends-je? dit Marcel. Quoi! Toulouse... Raymond...
» Quoi! tous les deux tombés?... O crime!... ô trahison!
» Mon maître, sans combattre, a cédé la victoire;
» Il perd dans la mollesse et son sceptre et sa gloire!
» Sauvons-le! suivez-moi! franchissons ces déserts!
» Arrachons-le tous deux à ses indignes fers! »

« Hélas! il n'est plus temps. Nulle puissance humaine
» Ne peut d'un tel amour briser la dure chaîne,
» Répond Berthe. A nos vœux tout espoir est ravi.
» L'enchanteresse Elma qui le tient asservi,
» Par-dessus les glaciers qui couronnent ces cimes,
» Aux pics les plus ardus, aux penchants des abîmes,
» Habite avec Raymond des palais enchantés,
» Où jamais des humains les pas ne sont montés.
» Des chars aériens peuvent seuls y conduire;
» Là, des noirs nécromants fut établi l'empire.
» Je crois à ton courage, à ta noble vertu,
» A tes constants efforts, à ta foi.... mais, vois-tu,
» Rien ne te servirait d'escalader ces roches;
» Des monstres dévorants en gardent les approches.
» Ecoute; mets un frein à ce zèle imprudent
» Qui te ferait tomber sous leur cruelle dent.
» D'ailleurs, quel est ton but? prends pitié de ton maître;
» Il serait malheureux s'il pouvait se connaître;
» Respectons le sommeil où dorment ses douleurs;
» Laissons-lui son ivresse et sa chaîne de fleurs. »

Ainsi la fausse Berthe essayait son empire,
De Marcel qui chancelle échauffait le délire,
D'un nouvel artifice empruntait le secours,
Mêlant au philtre impur le poison des discours.
Et Marcel, dont le pied glisse au bord de l'abîme,
Marcel allait trahir sa mission sublime;
Lui, qu'à tant de périls Dieu daigna dérober,
Sous l'épreuve fatale il allait succomber.
Il croit revoir l'objet de son ardeur naissante;
Il rêve à ses côtés d'un bonheur qui l'enchante;
Sur ses yeux éblouis par un charme nouveau
La confiance aveugle attache son bandeau.

« Oui, Berthe, c'est bien toi; je me plais à le dire;
» Je reconnais ta voix, tes beaux yeux, ton sourire,
» Jusqu'au parfum si doux qu'exhalent tes cheveux,
» S'est écrié Marcel; enfin, je suis heureux!
» Qui m'eût dit qu'au désert, si loin de ma patrie,
» L'amour viendrait à moi pour consoler ma vie!
» Ecoute.... j'ai pourtant un devoir à remplir;
» Ne nous endormons pas dans les bras du plaisir;
» Je trahirais mon maître.... et lui-même, ô supplice!
» En moi de sa ruine il verrait le complice.
» Courons le délivrer!.... sais-tu que sa valeur
» Peut de Toulouse un jour réparer le malheur?
» Les dangers que tu crains n'ont rien qui m'épouvante;
» Par ce rameau bénit, d'une main triomphante,
» Je sais les écarter; par sa suprême loi,

» Les glaciers et les pics se courbent devant moi.
» Dans ce fatal séjour je n'aurai qu'à paraître,
» Pour dissiper le charme et délivrer mon maître. »

La fausse Berthe, alors : « Pourquoi me le cacher,
» Ce merveilleux rameau? ne puis-je le toucher?...
» Y penses-tu, Marcel? ton refus est bizarre. »
Elle dit; et sa main le saisit, s'en empare.
Elle semble jouer; elle court, elle fuit.
Marcel, moitié confus, moitié tremblant, la suit;
Il se trouble, il chancelle; et toujours à l'oreille
Une secrète voix l'avertit, le conseille;
Et la voix lui disait : « On a surpris ta foi!
» Marcel, on te trahit; Marcel, prends garde à toi! »

Non loin de là, nourris de chaume et de feuillages,
Des feux étaient dressés pour d'agrestes usages.
Berthe accourt et se presse et va toujours sautant,
Et devance Marcel qui la suit haletant.
Elle approche des feux. Déjà sa main rapide
A lancé le rameau dans le brasier avide.
Hélas! c'en est donc fait, malheureux troubadour!
Son appui, son espoir est perdu sans retour!
Il voit le buis sacré qui frémit dans la flamme.
Un éclair de raison illumine son âme;
Marcel se précipite; il poursuit de sa main
Le rameau que les feux n'ont pas encore atteint;
Il le saisit, l'arrache, et dit : « Race funeste!

» Vils enfants du démon, monstres que je déteste,
» Fuyez! disparaissez!... » A ces mots, comme un trait,
Les nymphes, les bergers, les fleurs, tout disparaît;
Et Marcel, délivré des pièges de l'abîme,
Dirige enfin ses pas vers la fatale cime.

Mais bientôt, descendu sous l'horizon vermeil,
Roule sous d'autres cieux le disque du soleil;
La nuit déploie et jette à la brise embaumée
Sa robe de saphir, d'étoiles parsemée.
Marcel suspend sa marche; il calme ses douleurs,
Et trouve le sommeil sous un toit de pasteurs.

Cependant, de terreurs, de tourments agitée,
Elma dans son palais errait épouvantée;
Le sort, qu'elle interroge en voulant se tromper,
Lui révèle les maux qui doivent la frapper.
O du sombre avenir fatale prévoyance!
Pourquoi percer la nuit et sonder le silence?
Au-devant de nos maux quel besoin de courir?
Les craindre et les savoir, c'est deux fois les souffrir.

Elma n'ignore rien; Toulouse est sa rivale;
Elle a su de Marcel la mission fatale;
Elle a, pour l'arrêter et vaincre le destin,
D'obstacles renaissants hérissé son chemin.
C'est elle qui, luttant contre un prochain naufrage,

Déchaîna contre lui les torrents et l'orage;
De l'hydre et du géant alluma les fureurs,
Et voulut l'attacher par des liens de fleurs.
Comment de ses remords supporter le reproche,
Et comment repousser l'ennemi qui s'approche?
Quelques heures encore, et Marcel triomphant,
Marcel va lui ravir son trône et son amant.
Son pouvoir est vaincu; reine découronnée,
Au char de son vainqueur elle est donc enchaînée.....

« Ne valait-il pas mieux, vain délire d'un jour!
» Ne pas s'abandonner aux conseils de l'amour?
» Résister à l'attrait de sa voix mensongère?
» O coupe du plaisir, que ta lie est amère! »
Disait-elle. Et tantôt elle veut ressaisir
Les restes d'un pouvoir prêt à s'évanouir;
Et tantôt, détestant son art qui l'a trahie,
Détestant sa beauté, la lumière, la vie,
Esclave du héros qu'elle n'ose opprimer,
Elle veut le haïr, et ne peut que l'aimer.
Qu'espérer? qu'entreprendre? et par quel charme encore
Retenir dans ses nœuds le mortel qu'elle adore?
Il est là; sous des fleurs il se laisse endormir,
Fermant encore au jour un œil qui va s'ouvrir.
O supplice!.... Elle veut, dans son délire extrême,
Le livrer à la mort, s'y livrer elle-même;
Du cœur qu'elle possède empêcher le réveil,
Et descendre avec lui dans l'éternel sommeil;

Elle est prête à bénir cet excès d'infortune,
Et ne demande plus qu'une tombe commune.

« Une tombe à Raymond!... il mourrait!... et pourquoi?..
» Quel droit ai-je sur lui ?... son sang est-il à moi ?
» Lui mourir !.... et c'est moi qui trame sa ruine,
» Dont l'amour le poursuit, dont l'amour l'assassine!
» Me suis-je donc rendue arbitre de son sort ?....
» L'appelai-je au bonheur pour lui donner la mort,
» Pour lui ravir sa gloire éteinte à son aurore?
» Ne l'ai-je donc sauvé que pour le perdre encore ?
» Malheureuse! est-ce là ce qu'attendait de moi
» Celui dont j'ai surpris la jeunesse et la foi;
» Des illustres Raymonds ce rejeton unique?
» Est-ce à moi de briser cette tige héroïque ?....
» Qu'il vive! et que moi seule, en proie à la douleur,
» De mes jours condamnés je traîne le malheur;
» Ou que, de mes fureurs victime volontaire,
» Je cherche dans la mort un terme à ma misère!....

» Hélas! moi qui rêvais tant de transports heureux,
» La mort est aujourd'hui le plus cher de mes vœux !
» Ainsi, de mes grandeurs s'est envolé le songe,
» Et d'un art impuissant j'ai connu le mensonge.

» O délire! ô faiblesse! ô destin trop prévu!
» J'ai manqué de courage alors que je l'ai vu;
» Alors qu'à mes genoux prosternant sa victoire,

» Il se montrait soumis et rayonnant de gloire,
» Que n'ai-je pu dompter, plus forte qu'aujourd'hui,
» Le mouvement d'un cœur qui s'élançait vers lui;
» De son regard de flamme ignorer le langage,
» Résister à l'attrait de son funeste hommage?....
» Le fuir?.... mais je n'ai pu.... le vainqueur du tournoi
» Mieux que de ses rivaux a triomphé de moi.....
» Le sort le veut.... le sort, invincible puissance,
» Et d'un astre ennemi la fatale influence.
» Ce sont là mes vainqueurs; ils ont tout fait : ni moi,
» Ni lui, n'avons rien fait que céder à leur loi!.....

» Oh! dans mon sein maudit quelle rage s'élève!
» Je nourris un enfer qui ne fait point de trève.
» Quel serpent me déchire! et quels démons cruels
» Se livrent dans mon cœur des combats éternels!
» Et je brûle, et je hais!.... dans mon âme éperdue,
» Plus de paix! plus d'amour!... la mort est descendue...
» Ne puis-je la combattre.... et faut-il m'y livrer?....
» Pourquoi céder?.... pourquoi sitôt désespérer?
» Ah! résistons du moins! ressaisissons mes armes!
» Je suis femme; essayons le pouvoir de mes charmes!
» Et si par le destin mon trône est abattu,
» Je n'aurai point cédé sans avoir combattu! »

Elle dit; et, domptant le transport qui l'inspire,
Sur sa bouche menteuse appelle le sourire;
D'une molle langueur elle emprunte le fard;

La tendre volupté brille dans son regard ;
Elle pare son front de pudeur et de grâce ;
La douleur qui s'enfuit n'y laisse point de trace ;
Et ce front ingénu reflète tour-à-tour
La bonté, la candeur, l'innocence et l'amour.
Ainsi, quand l'aquilon, retenant son haleine,
Laisse tomber la mer qui s'aplanit sereine,
Dans le miroir des flots, cristal silencieux,
Se réfléchit l'azur et la pourpre des cieux ;
A peine un léger souffle, un gracieux zéphire,
Balance encor la vague et berce le navire.
Mais cette mer si calme, au sourire menteur,
Dont un rideau brillant cache la profondeur,
Recelle dans ses flancs des écueils, des abîmes,
Couve encor des fureurs, attend d'autres victimes;
Et, si le vent mugit, sur son perfide bord
Ses vagues jetteront le naufrage et la mort.

Elle aborde Raymond; son langage hypocrite
Interrompt en ces mots un songe qui l'agite:
« Ami, je te cherchais; sois sans crainte, c'est moi.
» Goûte encor le repos; je veille auprès de toi.
» Quand la nuit de son voile enveloppe le monde,
» Elma t'appelle; et toi, dans une paix profonde,
» Tu cherches le sommeil, et ton cœur n'entend pas
» Les soupirs de l'amour qui t'ouvre en vain ses bras.

» — O mon ange sauveur! dit Raymond; chère idole!

» Oh! quel bonheur pour moi d'entendre ta parole!
» C'était un songe horrible.... Au feu des longs éclairs,
» Je voyais ce palais emporté dans les airs;
» Et toi, tu t'égarais parmi de noires ombres;
» Et moi, précipité dans des abîmes sombres,
» A travers la fumée et les feux dévorants,
» Je traînais loin de toi mes pas faibles, errants;
» Un mouvement rapide, un invincible orage
» M'emportait au milieu d'une brûlante plage;
» Et dans le désespoir qui s'emparait de moi,
» Je me sentais mourir en m'éloignant de toi,
» Quand d'un mensonge affreux détruisant l'imposture,
» Ta voix a dissipé mon rêve et ma torture.
» Mais pourquoi ce front pâle et ces traits abattus?

»—Raymond, je veux mourir, car vous ne m'aimez plus.

»—Moi, ne plus vous aimer!.. vous, mourir!..quel langage!
» Chassez de votre esprit un doute qui m'outrage;
» Bannissez un soupçon qui, renaissant toujours,
» Pourrait mettre en péril la paix de nos amours.
» Jamais à mes regards vous ne fûtes plus belle,
» Et je me sens brûler d'une flamme nouvelle.

» — On croit aimer encore, alors que l'on aima,
» Répond en soupirant l'insidieuse Elma;
» Je connais mieux que toi les secrets de ton âme,
» Et je sens ta froideur, même à travers ta flamme.

» Mais je préviendrai l'heure où tu vas me haïr;
» Mon empire est passé, Raymond, je veux mourir.

» — Ah ! cessez un discours qui m'afflige et me blesse !
» Est-ce là, chère Elma, répondre à ma tendresse ?
» Vous régnez sur mon cœur, vous possédez mes vœux.

» — Un souffle suffira pour éteindre tes feux.

» — D'où viendra-t-il ?
» — Du Nord... et ma flamme jalouse...
» A pour rivale un nom.
» — Quel est ce nom?
» — Toulouse !
» — Toulouse ! dit Raymond.... Il est vrai qu'autrefois
» Mes aïeux tout puissants y dictèrent des lois.
» Mais que fait d'un vain nom l'importune mémoire ?
» J'ai trouvé le bonheur, en oubliant la gloire.

» — Si tu m'aimes, Raymond, prouve-le; donne-moi
» Le seul gage d'amour qui m'assure ta foi :
» Embrasse ma croyance; adore le prophète,
» Et foule aux pieds ton Christ, devenu ma conquête.

» — Qu'exigez-vous ?
» — Eh quoi ! tu n'oses me servir ?
» Garde tes vains serments, et laisse-moi mourir;
» Et, puisqu'il faut par toi que mon sort s'accomplisse,

» Que ce fer à tes yeux....
» — Arrêtez!... ô supplice!
» O contrainte fatale!... horrible trahison!...
» Non, vous ne mourrez pas!... » Et le faible Raymond,
Emporté par l'amour, tombant de crime en crime,
Allait s'abandonner aux esprits de l'abîme.

Mais tandis que l'enfer dans son sein l'appelait,
Sur lui, du haut des cieux, le grand Raymond veillait.
Marcel qu'il a conduit et qu'il soutient encore,
A déserté sa couche, et, devançant l'aurore,
Il monte sur la cime aux éternels frimats,
Et la chèvre bondit au-devant de ses pas.
A travers les glaciers qui hérissent le faîte,
L'intrépide Marcel achève sa conquête,
Et d'un beau dévoûment il marche transporté
Aux formidables murs du palais enchanté.

Au moment où Raymond, infidèle à sa gloire,
Dominé par l'enfer, lui cédait la victoire,
Tout-à-coup un éclair brille, le sol mugit,
Le mont tremble, les murs chancellent, l'air frémit.
Du palais ébranlé les voûtes s'obscurcissent;
Un cri se fait entendre, et les monstres rugissent;
Ce cri que jette Elma, ce cri du désespoir,
Annonçait au démon la fin de son pouvoir.

Pourquoi donc ce désordre et cet affreux orage?
Au vieux palais d'Atland qui porte le ravage?

C'est Marcel; il est là.... Quel feu dans ses regards!
Du buis mystérieux il frappe ces remparts;
Ils s'ouvrent... Elma tombe... et lui, d'un front sublime,
Dénouant les liens qui chargeaient sa victime,
Il s'incline et s'écrie: « O mon maître! voyez!
» Marcel est près de vous, Marcel est à vos pieds!
» Toulouse vous attend!

»—Marcel!... Toulouse!... où suis-je?
» S'est écrié Raymond. Quel étrange vertige!
» Que s'est-il donc passé?... Ces vêtements... pourquoi?...
» Et ces vains ornements si peu dignes de moi?
» Rêvé-je?... Quel pouvoir m'a fait subir ses charmes?
» Mon casque! mon épée! où sont, où sont mes armes?
» Et mon père! et Toulouse!... oh! quel est leur destin?
» Pourquoi toujours loin d'eux?... les reverrai-je enfin?
» Parle! »

Marcel répond: « Ah! seigneur, s'il faut croire
» Aux confuses rumeurs d'une effroyable histoire,
» Toulouse subirait un sort bien rigoureux.
» La guerre a moissonné vos soldats valeureux;
» Muret a vu périr, au pied de ses murailles,
» Le grand roi d'Aragon, sous le fer des batailles;
» Les preux les plus vaillants ont partagé son sort,
» Et Toulouse est tombée au pouvoir de Montfort.

»--Qu'entends-je? dit Raymond; quoi! Toulouse! mon père!..
» Ils sont tombés!.... Quel est cet horrible mystère?
» Quel destin ennemi m'a retenu loin d'eux?

» Quel pouvoir enchaîna mon courage et mes vœux ?...
» O détestable erreur ! repos, mollesse infâme !....
» Un rayon trop tardif vient éclairer mon âme.
» Quoi ? Toulouse a subi d'ignobles étendards,
» Et je ne suis pas mort au pied de ses remparts !
» Montfort, l'affreux Montfort l'accable de ses chaînes,
» Et mon sang indigné coule encor dans mes veines !
» Où me cacher?...fuyons!...ou, qu'abrégeant mes maux,
» De ce sang avili je répande les flots !
» Dans l'ombre de la mort je veux cacher ma honte,
» Et mon juste courroux choisira la plus prompte. »

Il disait, éperdu. Déjà même sa main
Fait briller un poignard qu'elle porte à son sein.
Tout-à-coup, d'un nuage éclatant de lumière,
Descend un vieux guerrier, à la démarche altière,
Au port majestueux, au front calme et riant,
Où luit, comme un éclair, l'étoile d'Orient;
Où brille la victoire; où, belle en sa tristesse,
La large cicatrice imprima sa noblesse.
Sur sa vaste poitrine où l'airain s'arrondit,
En rayons lumineux une croix resplendit;
Et, jetant un regard que la tendresse anime :
« Reconnais ton aïeul, le vainqueur de Solyme, [4]
» O mon fils! lui dit-il. Je viens à ton secours;
» Au sombre désespoir ne livre pas tes jours.
» Ecoute : il est un Dieu qui chérit la clémence.
» Appui de ma maison, ma plus chère espérance,

» Jette-toi dans les bras de ce Dieu juste et bon !
» A l'humble repentir il promet le pardon.
» Devant toi va s'offrir une vaste carrière,
» Ouverte sans limite à ton ardeur guerrière.
» Pour relever l'échec de ma triste maison,
» Ma main te conduira dans l'expiation.
» Pour ce noble succès ta lance fut choisie;
» En toi réside enfin l'espoir de la patrie.
» L'âme, se dégageant de ses liens honteux,
» Ainsi que le métal, s'épure par les feux.
» Je vais t'initier à ces divins mystères.
» Suis-moi; tu les verras ces flammes salutaires
» Qui rendent à nos cœurs, épurés sans retour,
» Leur vêtement si beau d'innocence et d'amour;
» A nos chastes désirs, leur sainteté première,
» Alors que, se trempant dans des flots de lumière,
» L'âme se régénère, abandonnant au feu
» Tout ce qui la rendait indigne de son Dieu.

» Et vous, beauté coupable et chrétienne infidèle,
» Vous qu'un excès d'amour rendit si criminelle,
» Qui jetâtes votre âme, en un jour de fureur,
» Au sentier désolé du trouble et de l'erreur;
» Qui, pour l'art imposteur dont Satan fait sa joie,
» De la vérité sainte abandonniez la voie;
» Oh ! revenez à Dieu!.... croyez-moi; le remords
» Renferme bien souvent d'ineffables trésors.
» Songez que dans le ciel vous avez une mère,

» Une mère qui pleure, à qui vous êtes chère;
» Et fasse sa douleur qu'avec un tel appui,
» Le Seigneur vous regarde et vous appelle à lui!

» Marcel, nous te quittons. Dans le sombre royaume
» Nous descendons; mais toi, prends ton chemin vers Rome.
» La Provence gémit; son peuple est accablé;
» Tu rejoindras ton maître au concile assemblé. »

Le grand Raymond disait. Sur l'orageuse cime
Soudain la foudre éclate et le palais s'abîme.
Le mont tremble et mugit; mille feux dévorants
De ses flancs déchirés s'échappent par torrents.
Dans le creux d'un rocher qui s'élargit en arche,
L'invincible croisé précipite sa marche;
Et le jeune héros qui s'incline et se tait,
Au sentier ténébreux s'enfonce et disparaît. [5]





NOTES DU CHANT QUATORZIÈME.

---

[1] La nuit couvrait les cieux, et la terre, et les mers.

L'auteur s'est rappelé les vers admirables de Virgile qu'il a imités en partie :

« Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
» Corpora per terras, etc. »

(*Enéide*, liv. 4.)

[2] Il remet le rameau dans les mains de Marcel.

Dans le poème de Virgile, c'est un rameau d'or qu'Enée, d'après les conseils de la sibylle, découvrit et cueillit dans la forêt.

Dans la *Jérusalem délivrée*, Ubalde et le chevalier Danois reçoivent une baguette d'or et un miroir des mains d'un enchanteur chrétien, qui habite les entrailles de la terre, au-dessous d'un fleuve.

[3] Dans la gueule du monstre elle (la chèvre) allait s'engloutir.

L'on connaît la puissance magnétique que le serpent exerce sur quelques oiseaux et sur certains reptiles qu'il attire dans sa bouche.

[4] Reconnais ton aïeul, le vainqueur de Solyme.

C'était bien ici le cas de faire apparaître Raymond le croisé, le grand Raymond de Saint-Gilles. On se rappelle le précepte d'Horace :

« Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus. »

[5] Et le jeune héros qui s'incline et se tait,
Au sentier ténébreux s'enfonce et disparaît.

Ce chant, ainsi que le huitième, paraît avoir de grands rapports avec l'une des créations les plus brillantes de la *Jérusalem délivrée*; le fond en est le même; tout y repose sur la féerie. Elma est une enchanteresse comme Armide; comme Armide, elle habite un palais enchanté, élevé sur des sommets inaccessibles, au-dessus des précipices et des glaciers, qu'environnent des jardins délicieux, où la nature a prodigué ses plus brillantes richesses, et que gardent des monstres cruels. Comme Armide, Elma retient dans les chaînes de l'amour l'un des principaux héros du poème, celui qui doit amener le dénouement de ce grand drame.

On nous permettra une simple réflexion. Selon nous, l'auteur de *l'Epopée Toulousaine* imprime une haute portée morale à sa fiction. Si nos conjectures ne sont pas en défaut, nous pensons que le poète a voulu donner un sens allégorique à cette mission de Marcel et aux nombreux obstacles qui viennent la traverser. D'après nous, ces obstacles ne seraient autre chose qu'une image de tous ceux que rencontre en son chemin tout homme qui poursuit une carrière difficile et veut atteindre un but élevé; ce sont d'abord les obstacles physiques, puis les rivaux, les envieux à écarter; enfin, la plus séduisante et la plus dangereuse des passions, l'amour qui amollit le cœur de l'homme et fait descendre les héros du piédestal que leur élevait l'admiration. Une foi inébranlable, une ardeur constante, un courage à toute épreuve peuvent seuls soutenir l'esprit qui se livre à de hautes entreprises, et le ranimer dans les défaillances que la fortune contraire lui fait éprouver.

CHANT QUINZIÈME

SOMMAIRE.

Invocation à la Muse. — Explication de l'enfer et du purgatoire. — Chute de l'homme. — Expiation. — Itinéraire des Raymonds aux enfers. — Peinture de la corruption. — Entrée des enfers. — Monstres qui la gardent. — Les sept péchés capitaux. — Discours du graud Raymond — Supplices des grands coupables. — Les hérésiarques. — Apostrophe du grand Raymond à Mahomet. — Réponse de Mahomet. — Combat de Raymond avec Mahomet. — Raymond l'enchaîne aux pieds de Satan. — Satan secoue ses chaînes. — L'enfer se soulève. — L'Ange de la terre vient apaiser l'enfer.

CHANT QUINZIÈME.

—

Muse, qui, dédaignant une vile poussière,
Précipites ton vol dans des champs de lumière;
Qui, fuyant le séjour par l'erreur habité,
Contemples dans les cieux l'auguste vérité;
Toi dont la soif s'abreuve à sa divine source,
Ma voix t'implore; oh! viens et dirige ma course!
Viens inspirer mon œuvre et soutenir ma foi!
Je médite des chants essayés avant moi,
Mais dont le siècle ingrat a perdu la mémoire.
Je rends à mon pays ses vieux titres de gloire;
Je veux, à ma patrie érigeant un autel,
Parer ses souvenirs d'un éclat immortel;
Et, si ma voix s'élève à l'antique épopée,
Conquérir une palme à ses mains échappée.

Dirige donc mes pas sur un sol désolé
Que les pas des vivants n'ont pas encor foulé.
Tu peux, si tu le veux, m'ouvrir ces noirs abîmes,
M'expliquer les douleurs qui punissent les crimes :
Formidables secrets de ce monde ignoré ;
Car il n'est point de voile à ton œil inspiré.
Tu vois tout ; ton oreille aspire l'harmonie
Des sphères se jouant dans la gloire infinie ;
De ces mondes lointains, de ces célestes corps
Tu connais la nature et les vastes accords ;
Tu sais la loi qui doit borner leur existence,
Et quel rayon d'amour leur a donné naissance.
Ouvre-moi les feuillets de ce livre sans fin !
Puissé-je, à la clarté de ton flambeau divin,
Suivre de mon héros la trace au sein des ombres !
Permets que, pénétrant dans ces régions sombres,
Aux regards des humains je déroule en mes vers
Les secrets de l'abîme et la nuit des enfers ! [1]

Quand le banni du ciel, Satan, esprit immonde,
Dans sa chute fatale eut entraîné le monde,
La révolte coupable, aux appétits charnels,
Glissa son germe impur dans le sang des mortels ;
La tige des humains, atteinte à sa racine,
Des rejetons d'Adam corrompit l'origine ;
L'homme fut au berceau le vassal du péché.
Ce noble enfant du ciel, dans sa source entaché,
Pour purger le levain des semences impures,

De son âme, ici-bas, dut laver les souillures.
Le mal troubla le monde, il obscurcit le jour;
Dans la fange du vice il égara l'amour;
L'amour, rayon si pur de lumière et de vie,
Dans l'ivresse des sens ineffable harmonie,
Qui seul pouvait mêler dans ses rêves de miel,
Aux ombres de la terre une aurore du ciel!
Mais quand l'homme tombait, en proie à la souffrance,
Son cœur déshérité conserva l'espérance.
Pour rappeler à lui ce vassal de la mort,
Comme ancre de salut, Dieu créa le remord;
Ami de la vertu, ce conseiller austère
Garde au crime impuni sa terreur salutaire.
Bientôt la loi du sang, pesant sur l'univers,
Frappa dans ses rigueurs le juste et le pervers:
Loi terrible! qui vint, dure réparatrice,
Eriger son autel d'éternel sacrifice; [2]
Holocauste de l'homme à l'auteur de ses jours,
Où, pour monter à lui, le sang fume toujours.
C'est l'expiation, redoutable mystère,
Tribut que paie au ciel le crime de la terre;
Tourment libérateur qui commence ici-bas,
Et prolonge sa tâche au-delà du trépas.
Ce rachat douloureux de la famille d'Eve,
Le sang le commença, c'est le feu qui l'achève;
Et l'Archange vengeur attise ou ralentit
Le feu qui purifie et le feu qui punit.
Le premier prendra fin; ses bienfaisantes flammes

Epurent pour le ciel et préparent les âmes;
Comme un prophète saint, sous le charbon de feu,
Purifiait sa lèvre et s'inspirait de Dieu.
Le second ne met pas de terme à la torture;
Par lui le Tout-Puissant, vengeur de son injure,
Juste réparateur, compense justement
L'éternité du mal par celle du tourment. [3]

Dans le centre du globe, où le séjour des crimes
Se creuse et se déroule en immenses abîmes,
Un souffle de colère alluma tous ces feux
Qui peuplent de l'enfer les gouffres ténébreux.
Là, de Satan vaincu s'étend le vaste empire;
Là, les pleurs éternels, la rage, le délire;
Tout ce que la douleur, l'effroi, le désespoir,
Sur l'être qui fut homme ont gardé de pouvoir,
S'offrent de toutes parts sous des tableaux difformes;
Le supplice y revêt mille aspects, mille formes.
C'est là que vont descendre, engloutis dans le mont,
Le vainqueur de Solyme et le jeune Raymond.

Les deux héros au sein de la roche sauvage
S'avançaient; et déjà, pour leur faire un passage,
Le sentier s'élargit, offrant de toutes parts
D'immenses cavités qui frappent leurs regards;
Grottes aux larges flancs, énormes boursouflures
Dont les monts soulevés dessinent les figures, [4]
Et dont aux anciens jours le vide fut creusé,

Alors que, s'échappant de leur lit embrasé,
Ils dressaient dans les airs leurs cimes onduleuses.
Sous des feux voltigeants aux traces lumineuses,
L'albâtre scintillant se dessine en festons,
En rosace, en colonne, en lumineux frontons :
Admirable travail que suspend à la voûte
La sueur du rocher qui filtre goutte à goutte, [5]
Et, revêtant ces murs d'un faste oriental,
Incruste à leurs parois des lambris de cristal.
On dirait qu'une fée, épuisant sa corbeille,
D'un palais souterrain a paré la merveille,
Tant l'œil est ébloui de ces trésors divers !
Les Raymonds sont sortis de ces brillants déserts;
Le mont les a reçus dans sa base profonde.
Là, s'offrent à leurs yeux les réservoirs de l'onde;
C'est l'immense berceau de cent fleuves géants;
La source qui s'épanche en larges océans;
Car l'ouvrier divin dans les flancs de la terre
Des liquides trésors recéla le mystère ;
Intarissable amas dont ce globe est doté,
Vaste abîme de vie et de fécondité,
Où bat le cœur du monde, et dans qui Dieu renferme
De la création l'inépuisable germe.

Dans la rive escarpée, une porte d'airain
Vers d'autres profondeurs ouvre un étroit chemin.
Là, farouche gardien d'un opulent domaine,
Veille un monstre odieux, dragon à face humaine,

Assemblage hideux de l'homme et du serpent,
Dont le front est levé, dont le ventre est rampant,
Et qui laisse onduler sur l'arène fangeuse,
En replis écailleux sa croupe tortueuse.
A l'aspect des héros, le monstre aux yeux ardents,
Ouvre une gueule affreuse et fait claquer ses dents.
Le grand Raymond sourit; d'une main familière
Il prend une baguette et touche sa crinière;
Et le monstre s'apaise; il cède en reculant,
Se roule sur la porte et l'ouvre en se roulant.

Les Raymonds ont franchi le terrible passage;
Ils poursuivent en paix leur long pélerinage.
Ainsi, deux voyageurs au vallon descendus,
Après avoir gravi les pics les plus ardus,
Pour atteindre le but de leur course lointaine,
Prennent le droit chemin qui traverse la plaine.
Les héros parcouraient l'aride région
Où germe l'avarice, ignoble passion;
Les voilà descendus aux sources des richesses
Qui des mortels séduits nourrissent les faiblesses.
Là, détestable appât de la cupidité,
S'engendrent les métaux, triste fécondité;
Là, brillent mille objets dont notre ardeur s'enivre;
D'abord de vils produits, le plomb, le fer, le cuivre;
Toujours en descendant s'épure le trésor;
Ici des monts d'argent, plus loin des fleuves d'or.
Souvent de ces métaux les sources épandues,

Roulent au même lit leurs ondes confondues.
C'est le riche platine, au reflet argenté,
Des métaux les plus purs égalant la beauté;
Il se creuse en vallon, en colline il se dresse;
Aux fourneaux de l'enfer bouillonne une richesse
Qui monte et se façonne en arbustes fleuris,
Dont l'homme ne connaît ni le nom ni le prix.
Plus loin, on voit briller en longues galeries
L'éclair des diamants, le feu des pierreries;
De ces riches cailloux, plus que l'or précieux,
Les monceaux infinis éblouissent les yeux.
Monticules ardents du sommet à la base,
Pyramides d'argent, de rubis, de topaze;
Non, les trésors des rois que vous enrichissez
N'égalent pas l'éclat dont vous resplendissez.

Nos pélerins surpris admirent ces merveilles.
Bientôt un bruit étrange a frappé leurs oreilles;
Ils entendent des cris plaintifs, et par moments
Des sanglots que suivaient de longs gémissements;
Ils cherchent le vengeur, ils cherchent le coupable.
Bientôt s'offre à leurs yeux (spectacle lamentable!)
Une espèce de monstre, une hydre dont le corps
Etincelait, chargé des plus rares trésors. [6]
Sur de flexibles cous ondulaient douze têtes,
Où l'or et les rubis scintillent en aigrettes.
Douze bras qu'enroulaient de lumineux festons,
Douze mains que chargeaient de magnifiques dons,

Des regards à troubler les sagesses humaines,
Des voix qui surpassaient la douceur des sirènes,
Près du monstre odieux, pour assouvir sa faim,
Attiraient, enchaînaient un innombrable essaim.
Comme, en un soir d'été, quand les tardives heures
A la fraîcheur des nuits ont ouvert nos demeures,
Vers l'astre du manoir on voit des papillons
Accourir, se rouler en joyeux tourbillons;
Phalènes imprudents dont la robe s'allume
Dans le piège enflammé qui brille et les consume.
Ainsi, de toutes parts, vers ces brillants appâts,
Les mortels par milliers accourent à grands pas;
La plupart, ô pitié! prodiguant leur jeunesse;
L'amorce du plaisir, l'appât de la richesse
Les entraîne, les pousse; on les voit se hâter,
Et dans les bras du monstre ils courent se jeter.
A peine ils ont touché ces trésors adultères,
Les uns tombent, rongés d'effroyables ulcères,
Poussant des cris, tordant leurs membres mutilés;
D'autres, la boue au front et d'opprobre souillés;
Et tous sentent broyer leurs entrailles fumantes
Sous la cruelle dent des bouches souriantes.
Tel l'affreux choléra, monstre aux instincts cachés,
Souille de ses poisons les fronts qu'il a touchés,
Et les morts descendus dans leur couche d'argile,
Gardent de ses fureurs la trace indélébile.
A ce tableau hideux, le couple voyageur
Recule, pénétré d'une subite horreur.

Devant eux tout-à-coup s'est offert le génie
Qui maintient de ces lieux la sauvage harmonie.
Sa chevelure ardente ombrage un regard fier;
Ses pieds sont faits de bronze et ses ailes de fer;
Un fouet est dans sa main; il gourmande et maîtrise
L'avidité du monstre à son pouvoir soumise.
« Etrangers, vous, dit-il, à qui de hauts destins
» Du ténébreux empire ont ouvert les chemins,
» Qui marchez dans l'abîme, et sous ces mers profondes
» Dont jamais les mortels n'ont pu sonder les ondes;
» Vous qu'un noble dessein a conduits en ce lieu,
» Connaissez la sagesse et les conseils de Dieu.
» Ici, domine l'or, père de tant de crimes,
» Et la corruption, si féconde en victimes.
» C'est ce monstre homicide; il souille les humains
» Du regard de ses yeux, du contact de ses mains.
» Malheur à l'imprudent qu'ont ébloui ses charmes!
» Pour toi qui dois sortir de ce séjour de larmes,
» Pour reprendre ta place au milieu des vivants,
» Fuis, ô jeune héros, ses regards décevants!
» C'est l'ennemi fatal des autels et des trônes;
» Le chaume le repousse, il flétrit les couronnes.
» Tu touches maintenant à l'empire du feu.
» Tu verras deux sentiers au sortir de ce lieu;
» L'un, vous ouvre l'enfer; l'autre, le purgatoire;
» Ici, va commencer ta course expiatoire.
» Mais, au gouffre de flamme avant de t'engager,
» Aux flots d'un lac profond tu devras te plonger;

» Leur puissante vertu, propice aux grandes âmes,
» Préservera ton corps de l'atteinte des flammes.
» Ton noble aïeul et toi, plongez-vous tous les deux;
» Puis, visitez l'enfer, sans en craindre les feux.
» Suivez mes pas. »

Alors, cheminant en silence,
Il conduit les Raymonds au bord d'un lac immense;
Vaste abîme, dont l'homme, au sommet d'une tour,
A peine du regard peut embrasser le tour.
L'on voit fumer au loin, sous le haut promontoire,
Un fluide pesant, une onde épaisse et noire,
Qu'effleure par moments, au souffle de l'enfer,
Une flamme bleuâtre où serpente l'éclair.
Un sourd bouillonnement soulève à la surface
Le globule fangeux qui se gonfle et s'efface.

« Ici, » dit le génie; et, les prenant tous deux,
Il les jette avec lui dans le lac sulfureux.
Le flot s'ouvre avec peine, et roulant sur lui-même,
Il couvre les Raymonds de sa vertu suprême.
Le farouche gardien, par un rapide effort,
Les arrache du gouffre et les ramène au bord.
« Parcourez les enfers; voyez le sort des crimes;
» Ne craignez plus les feux de ces brûlants abîmes,
» Leur dit-il. Ce chemin, cratère d'un volcan,
» Ouvre devant vos pas l'empire de Satan. »

Il les quitte à ces mots. Les Raymonds, pleins de joie,

Entrent au même instant dans l'infernale voie.
Longtemps nos deux héros, sur des bords escarpés,
Dans de noirs tourbillons marchent enveloppés.
Bientôt une lueur, croissant par intervalle,
Du ténébreux abîme éclaire le dédale;
La flamme lui succède; elle naît sous leurs pas;
Mais elle se divise et ne les atteint pas.
Tel on voit un vaisseau, dont la large carène
Sur l'Océan calmé s'avance souveraine,
Quand l'humide élément, son orageux appui,
S'ouvre devant sa proue et se ferme après lui.
Ou tel, lorsque brisant un joug d'ignominie,
Le peuple élu de Dieu fuyait la tyrannie,
A l'abîme des mers il livrait son destin,
Et les flots entr'ouverts lui frayaient un chemin;
L'onde qui l'abritait dans ses vertes entrailles,
Pour protéger ses pas se dressait en murailles,
Et, lorsqu'il fut passé, tout-à-coup descendus,
Les flots sur Pharaon roulèrent confondus.
C'est ainsi qu'en deux parts la flamme se divise;
Effet mystérieux que le ciel autorise.
Ainsi les deux Raymonds cheminent dans les feux;
Ainsi les flots brûlants s'écartent devant eux;
Et cependant ces feux dont les ardeurs pâlissent,
A peine séparés, soudain se réunissent.

Les voilà parvenus aux champs de Lucifer,
Où finit l'espérance, où commence l'enfer.

Comme au pied du Liban le voyageur admire
Les restes mutilés de l'antique Palmyre,
L'immense colonnade et les riches lambris,
Du temple du soleil magnifiques débris;
Ces frontons renversés, ces frises symboliques,
Et ces arceaux géants s'allongeant en portiques;
Ainsi les deux Raymonds contemplent tour-à-tour
Les affreuses beautés de l'infernal séjour;
Type trop célébré de l'imposture antique.

Cent piliers de granit, ouvrage satanique,
Elèvent sur l'abîme un front monumental.
La colonne massive, au socle colossal,
L'obélisque élancé, le sphinx aux fortes griffes,
Ces vieux enfants du Nil ridés d'hiéroglyphes,
La lourde pyramide au sommet anguleux;
Tout ce qu'aux jours anciens un art miraculeux,
Pour tromper les humains par d'imposants prestiges,
Enfanta de palais, de temples, de prodiges,
Comme au berceau natal semble être réuni.
L'œuvre de l'imposture, ici-bas impuni;
Ces crimes du ciseau, ces démons en statues
Du séjour de Satan peuplent les avenues. [7]

Sept monstres sont auprès, l'un de l'autre ennemis,
Pour perdre les mortels trop fréquemment unis.
Le premier, c'est l'Orgueil qui se gonfle et s'adore,
Titan qui se fait Dieu, qui se croit plus encore;

Il domine la terre, et veut troubler les cieux;
La Révolte le suit, un bandeau sur les yeux.

L'Avarice est plus loin; monstre avide, au front blême,
Au sordide intérêt il s'immole lui-même,
Rongé par le besoin, dévoré par la faim;
L'or s'est pétrifié dans son aride main.

La Luxure effrontée, au regard impudique,
Le front tout dégouttant d'une sueur lubrique,
Une lyre à la main chantant la volupté,
Etale de son corps l'impure nudité.
Elle brise les traits de l'amour qu'elle offense,
Foule aux pieds la pudeur, fait rougir l'innocence;
Dans les bras de l'ivresse étouffe le remord,
Et cache sous des fleurs le spectre de la mort.

En serpent transformé quel démon l'a suivie?
A ses longs sifflements on reconnaît l'Envie.
Monstre au regard troublé qu'enflamme le dépit,
On la voit se glisser où le monde applaudit.
Elle hait le succès, la gloire, le courage;
La tombe est impuissante à désarmer sa rage;
Souvent elle s'agite en de honteux efforts
Pour enfoncer son dard dans la cendre des morts.
Le grand homme gémit, atteint par son injure,
Jusqu'au jour qu'arrachant le masque à l'imposture,
L'auguste vérité qui trop tard le défend,
Ecrase le démon sous son pied triomphant.

Le cinquième Titan qu'a frappé l'anathème
Cherche dans les festins sa volupté suprême.
Son ventre qu'il adore est devenu son dieu;
Esclave de sa bouche au sein même du feu,
Des vins les plus exquis abreuvant son ivresse,
Il emplit une coupe et la vide sans cesse.
Nul besoin; son plaisir, c'est le dérèglement;
Mais un excès honteux conduit le châtiment;
La fièvre, mille maux que la mort seule abrège,
La goutte aux doigts noués lui servent de cortège;
Des coupables humains partage douloureux!

Les cheveux hérissés, le regard furieux,
Un poignard à la main, la Colère homicide,
Terrible, impatiente, et de vengeance avide,
Frappe, s'abandonnant à d'aveugles transports,
Et dans le sang du meurtre enfante le remords.

Enfin, septième fruit de cette race impie,
Sous de sales haillons, la Paresse accroupie,
Les cheveux en désordre et les bras en repos,
S'endort nonchalamment sur un tas de pavots,
Près de l'Oisiveté, sa compagne assidue.
Montrant sa nudité sans rougir d'être nue,
L'Indigence les suit; ce trio sans pudeur
Dans l'absolu repos place le vrai bonheur.

Comme on voit, au matin, des pêcheurs sur la plage,

Retirer le filet où leur butin s'engage,
Et saisir de la main, en déroulant ses plis,
Le crédule poisson dans les mailles surpris;
Ainsi les séducteurs, dans des filets de soie,
Pourvoyeurs de l'enfer, pêchent l'humaine proie,
Et dans des lacs de feu font tomber tour-à-tour
Toute âme naufragée au terrestre séjour.
Les Raymonds sont frappés de leurs fureurs avides.

A peine délivrés de ces monstres perfides,
Les nobles pélerins ont vu se rapprocher
Deux démons qui semblaient dans l'ombre se cacher.
Je ne sais quelle ardeur, non encor ralentie,
Trahit de leurs penchants l'antique sympathie;
Sous les yeux de Satan, une infâme union
Associa le Vol avec la Trahison;
Sous leurs baisers impurs est éclos l'Adultère;
Comme sa mère ingrat, honteux comme son père,
De la couche étrangère ardent profanateur,
Du titre le plus saint il détruit le bonheur. [8]

Sur des trônes d'airain, trois gigantesques formes
S'élèvent, agitant leurs bras longs et difformes;
Fléaux par qui l'enfer mutile les humains.

Le premier, une torche, un glaive dans les mains,
Donne aux peuples émus le signal des batailles;
Il sonne, affreux tocsin, l'heure des funérailles;

Sur les villes en cendre évoque les héros,
Et s'enivre du sang qu'ils versent à longs flots.

La Peste est le second. Sur l'Orient splendide
Il jette à flots amers son haleine fétide.
Il paraît : sur les corps froids et décolorés
La douleur et la mort descendent par degrés.
Il frappe dans son vol d'une aile meurtrière,
Le palais opulent, l'indigente chaumière;
Devant lui les cités se changent en déserts,
Et l'oiseau qui le fuit tombe du haut des airs.

La Famine à l'œil cave apparaît la dernière.
Glaneuse impitoyable au champ de la misère,
Elle amasse un par un les épis dédaignés
Que la guerre et la peste ont à peine épargnés.
La terre, à son aspect, se change en vaste tombe;
Sous son regard hideux l'humanité succombe;
Comme un spectre lugubre, elle traîne à pas lents
Son corps maigre et courbé, squelette aux longues dents,
Mâchant avec effort quelques herbes fanées,
Misérable moisson de ses mains décharnées;
Et partout, sous les pas du vampire maudit,
La plante et l'animal, tout sèche, tout perit.

Le grand Raymond alors : « Mon fils, telle est la guerre;
» La guerre, ce malheur quelquefois nécessaire,
» Qui ravage le monde, et, fécond en douleurs,

» Mêle au sang des vaincus les larmes des vainqueurs.
» Vous voyez tous les maux qu'elle traîne à sa suite :
» Ce n'est pas sans raison que le ciel l'a maudite.
» Fuyez-la, sans la craindre! osez y recourir
» Pour défendre vos droits, jamais pour conquérir.
» Marchons : nous allons voir les peines redoutables
» Dont l'éternel vengeur frappe les grands coupables. »

Il disait; et bientôt ils entrent dans un lieu
Où de nombreux damnés s'agitaient dans le feu.
Là, commence le champ des douleurs sans mesure;
Supplice inépuisable, immortelle torture,
Que le fils de Florence, inspiré par l'enfer,
Doit animer un jour sur sa lyre de fer;
Dante, dont la vengeance et la sombre ironie
Seront tout à la fois la muse et le génie.

Mais qui pourrait nombrer tant de tourments divers,
Tous ces grands criminels, effroi de l'univers!
Qui pourrait dérouler, dans ces vastes abîmes,
Cet océan confus de douleurs et de crimes!
De l'immense Océan, qui bondit orageux,
Les flots sont moins pressés, les sables moins nombreux;
Ou, quand l'humide nuit a replié ses voiles,
Dans un ciel lumineux scintillent moins d'étoiles.
Des appareils vengeurs le nombre est infini;
La douleur suit le crime et nul n'est impuni.
A l'horizon rougi, dans la plaine enflammée,

Parmi les tourbillons de cendre et de fumée,
En tous lieux, aussi loin que l'œil humain peut voir,
Un lamentable aspect se laisse apercevoir :
Fatales régions, où l'infernal supplice
Associe à jamais l'auteur et le complice.

Au-delà, sont jetés dans des champs de douleur,
Tous ceux dont l'hérésie a corrompu le cœur.
Arius, le premier révolté contre Rome,
Qui dans le Fils de Dieu ne voulut voir qu'un homme ;
Nestorius, qu'on vit disputer, vil mortel,
Son plus auguste titre à la reine du ciel ;
Et Donat, et Pélage, et cent autres encore
Jettent au sable ardent des graines d'ellébore.
Manès, l'impur Manès, apôtre sans aveu,
Lui qui fit de Satan un maître égal à Dieu, [9]
Et qui, dans les bassins d'une aveugle balance,
Et du bien et du mal partagea la puissance,
Livre son corps sanglant aux pointes d'un roseau ;
La main du roi persan déchire encor sa peau.

Sur des trônes de feu, symbolique torture,
Brûlent quatre artisans de fraude et d'imposture ;
Tyrans ambitieux qui, rêvant le pouvoir,
Souillèrent dans leurs mains le sceptre et l'encensoir,
Et mêlant leur parole à la voix du tonnerre,
Firent parler le ciel pour asservir la terre.
Ils savent maintenant, sur leur trône de feu,

Que si l'on trompe l'homme, on ne peut tromper Dieu;
Et qu'un sceptre d'airain, que forgea l'artifice,
Doit avoir pour couronne un éternel supplice.
L'un, sous le masque adroit d'un vrai législateur,
Aux bords du fleuve Jaune accrédita l'erreur;
Satan vint y régner au nom de Confutzée.
L'autre, au joug de Brahma soumit l'Inde abusée;
L'antique Taprobane obéit à sa voix,
Et les fleuves sacrés roulèrent sous ses lois.
Le troisième, ignorant le Créateur suprême,
Mit un astre de flamme au niveau de Dieu même;
Mais en vain Zoroastre implore son appui,
Le feu qu'il adora le consume aujourd'hui.
Enfin, c'est le prophète à l'ardente cavale,
Dont le désert couva l'ambition fatale;
Enfant de l'Arabie et son astre nouveau,
Imposteur dont la Mecque honore le tombeau,
Seul avec ses remords, dans les flammes ardentes,
Il cherche les baisers de ses houris absentes.

Prophète du Coran, sur ton trône maudit,
A l'aspect de Raymond, quel trouble te saisit?
Tu ne peux l'oublier; dans la cité divine,
La lance du héros prépara ta ruine;
Son courage arracha de tes impures mains
La tombe où descendit le Sauveur des humains,
Le plus saint monument, le plus cher aux fidèles;
De ton audace impie il abattit les ailes;

Et son bras triomphant qu'armait la piété,
Sur tes autels détruits assit la vérité.

Le grand Raymond s'arrête; et d'un œil intrépide,
Il regarde un moment cet ennemi perfide:
« O toi que j'ai vaincu, lui dit-il, réponds-moi !
» Quand la sainte cité fut rendue à la foi,
» N'as-tu pas médité quelque atroce vengeance?
» Et depuis, te glissant dans l'ombre et le silence,
» Par de lâches détours, sous des voiles prudents,
» N'as-tu pas poursuivi mes nobles descendants?
» Parle! si ton silence espère me confondre,
» Cette main saura bien te forcer à répondre. »

Et Mahomet: « Ta gloire a lieu de s'exalter;
» Vivant, tu m'as vaincu; mort, tu viens m'insulter.
» Pourquoi désertes-tu les célestes domaines?
» Va, jouis de ta gloire, et laisse-moi mes chaînes!
» Et depuis quand les champs du supplice éternel
» Sont-ils faits pour tenter les habitants du ciel?
» Sur ces bords désolés quel charme les attire?
» Ton désir curieux me plaît et je l'admire.
» Entre ta race et moi sais-tu quelque lien?
» As-tu quelque désir qui puisse être le mien?
» Je me trompe; entre nous l'alliance est certaine;
» Il existe un lien; c'est un pacte de haine.
» Tu fus mon ennemi, je dois être le tien.
» Tu peux m'interroger; je ne dirai plus rien. »

« Tu répondras, reprend le héros de Solyme ;
» Je te ferai parler, même au fond de l'abîme.
» Ce silence odieux, vaincu par la douleur,
» Tu le rompras toi-même, odieux corrupteur! »
Et soudain le héros étreint d'une main sûre,
La chemise de fer qui revêt le parjure ;
Il resserre trois fois, sous un nœud rétréci,
Le diadème ardent de son front tout noirci.
Dans l'horrible douleur le monstre alors s'agite ;
Ses yeux sortent sanglants, chassés de leur orbite ;
Des oreilles, des yeux, du nez le sang jaillit ;
A torrents écumeux sa bouche le vomit,
Et sa langue en dehors pend, fétide et tordue,
Distillant le venin des dents qui l'ont mordue.
Dans l'atroce torture on le voit chanceler ;
Il dit enfin ces mots : « Cesse, je vais parler. »

Du lien douloureux le héros le dégage,
Et Mahomet lui dit : « Outrage pour outrage!
» Pour me venger de toi, je n'avais qu'un espoir :
» Renverser ta maison, détruire ton pouvoir.
» Satan à mes projets prêta son assistance;
» Il se servait lui-même en servant ma vengeance.
» Apprends que pour nous tous, à qui chez les mortels,
» Une gloire menteuse érigea des autels,
» Il existe aux enfers un reste de puissance ;
» Des services passés Satan nous récompense ;
» Il nous donne un démon qui va chez les humains,

» Traduire en attentats nos désirs les plus vains.
» De là, tous ces projets, ces coupables pensées,
» De l'esprit et du cœur révoltes insensées,
» Ces complots délirants, ces ardentes erreurs
» Qui des peuples séduits allument les fureurs.
» Le démon qui me sert, et que, comme une autre âme,
» Tu vois à mes côtés dans un cercle de flamme,
» Quand tu me pris Sion, fut envoyé par moi,
» Pour balancer le Christ et détruire sa loi.
» Mahomet lui donna l'Occident pour carrière.
» Manès ressuscité ranima sa poussière;
» Il ralluma ses feux, leva son étendard.
» Chez les peuples émus à la voix de Bernard,
» Il prenait tour à tour, dans sa forme grossière,
» Le masque de Bruïs, ou d'un autre sectaire,
» Et, versant un poison utile à mes projets,
» Il souffla l'hérésie au cœur de tes sujets.
» Tels furent les projets de ma haine jalouse.
» De là, tous les fléaux qui fondent sur Toulouse;
» La croisade et la guerre au sein de tes états,
» La flamme des bûchers, la fureur des légats,
» Les succès de Montfort, et tes fils sans couronne,
» D'un asile impuissant sollicitant l'aumône.
» Par ces débats sanglants le monde est ravagé;
» Mais ma haine triomphe; enfin je suis vengé.
» Comme un songe odieux j'ai dissipé ta gloire.

» — Tu ne jouiras pas longtemps de ta victoire.

» Le moment est venu, mon fils, dit le héros,
» De tarir à jamais la source de nos maux.
» Secondez-moi! »

Soudain, les Raymonds intrépides
Sur ces monstres cruels jettent leurs mains rapides;
Ils veulent dans l'airain par cent nœuds arrêté,
Réduire tant de haine à l'immobilité.
Le couple affreux résiste, il écume de rage;
La lutte alors commence et le combat s'engage,
Combat plus acharné que ceux où luit le fer,
Et dans ses profondeurs il agite l'enfer.

D'abord ce sont des cris, une clameur tonnante
Dont l'abîme lui-même et tremble et s'épouvante;
Au milieu de ces cris éclate l'ouragan,
Qui jette aux deux Raymonds les cendres d'un volcan.
Contre l'effort du vent point d'abri, de refuge;
De cendres et de feux tombe un brûlant déluge.
Tel, en ce jour fatal, effroi de l'avenir,
Dont Parthénope en feu garde le souvenir,
Le volcan, d'où la mort s'empressait de descendre,
Etouffa deux cités sous un linceul de cendre.
Les héros ne sont point abattus ou surpris.
A travers tous ces feux, cet ouragan, ces cris,
Ils cherchent à saisir, ils pressent, ils combattent
Les monstres qui toujours sous leurs mains se débattent.
Les nobles assaillants ne cessent de frapper;

Les captifs vainement s'efforcent d'échapper;
En changements divers leur adresse est féconde :
C'est un ours qui rugit, c'est un torrent qui gronde;
C'est un lion terrible, un tigre furieux,
Une hydre épouvantable, un crocodile affreux.
Enfin, pour effrayer les généreux athlètes,
Deux énormes boas s'agitent sur leurs têtes,
Sifflent, et, décrivant des orbes sinueux,
En étouffants replis s'enlacent autour d'eux;
En nœuds multipliés leurs corps semblent se tordre;
Leurs dards veulent percer, leurs dents cherchent à mordre.
Les Raymonds, engagés dans ce lien fatal,
Roulent aux profondeurs de l'abîme infernal;
C'est un groupe hideux, un composé sauvage,
De l'homme et du serpent monstrueux assemblage.
Durant un jour entier, comme un informe bloc,
Ces rivaux confondus tombent de roc en roc;
Redoublant de fureur, cette masse vivante
Gronde, roule, bondit, et mesure la pente;
Et ne s'arrête enfin qu'au grand noyau de fer,
Dans le centre commun du globe et de l'enfer.

Là, de Satan vaincu, mais dévorant l'outrage,
Apparaît dans les fers la gigantesque image,
Avec son corps terrible en son immensité,
Qui couvrirait le sol d'une vaste cité,
Sa tête qui ressemble aux hautes citadelles;
Les voiles des vaisseaux n'égalent pas ses ailes.

Il est là le vaincu de l'archange Michel,
Enchaîné pour jamais à son roc éternel.

Le grand Raymond s'écrie : « O suprême justice!
» Je t'invoque! il est temps que ce combat finisse. »
Il se dégage alors; de sa puissante main,
Il saisit l'un des bouts de la chaîne d'airain;
Sur les deux ennemis qu'il étreint et qu'il lie,
Il la roule dix fois, dix fois il la replie.
Son fils, libre à son tour du débat périlleux,
Imite son exemple et resserre les nœuds.
Une pique était là sur le sol; arme étrange,
Vieux débris du combat de Satan avec l'ange,
Que jadis, pour venger leurs superbes affronts,
D'un métal inconnu forgèrent les démons.
Le croisé s'en empare; et d'une ardeur soudaine,
A travers les anneaux de la pesante chaîne,
Il enfonce la pointe, et son bras affermi
Cloue au rocher brûlant le funeste ennemi.
Mahomet, son démon, tous les deux, ô vengeance!
Presqu'aux pieds de Satan sont frappés d'impuissance.
« Je vous ai donc réduits à l'immobilité,
» Dit Raymond; maintenant, c'est pour l'éternité. »

Satan tremble à ces mots; il pousse un cri terrible.
Il secoue en grondant cette chaîne invincible;
Ses efforts redoublés ébranlent les enfers;
Il se dresse; on dirait qu'il va rompre ses fers.
A ce cri de son roi, l'abîme se soulève;

Les feux ont redoublé; de toute part s'élève
Un élan convulsif qui du centre a jailli;
Jusqu'en ses fondements le globe a tressailli;
Des cratères ouverts, jusqu'au fond des vallées,
Les laves des volcans roulent échevelées;
Des îles et des caps sortent du sein des mers;
Le chaos semble encor menacer l'univers,
Et sur ses habitants, qu'elle écrase ou disperse,
L'enceinte des cités chancelle et se renverse.
En éclats divisé, notre frêle séjour
Peut-être en ce moment comptait son dernier jour.

Mais l'ange qui conduit la terrestre planète,
Vient au fond des enfers conjurer la tempête.
Ses ailes sont d'azur; de son front radieux
Jusqu'à ses pieds descend l'or pur de ses cheveux;
De ses yeux pleins d'amour, à la douce paupière,
S'épanchent des torrents d'une blanche lumière.
Un sceptre est dans sa main; même aux enfers aimé,
Il a touché Satan, et Satan est calmé.
Soudain l'ordre renaît; bientôt les mers profondes
Dans leurs vastes bassins ont rappelé les ondes;
Sous les pas des humains le sol est raffermi;
La lave redescend au volcan endormi,
Et des feux de l'enfer, où rentre le silence,
Comme un vent qui se tait, tombe la violence.

L'ange alors se retire. Heureux de son appui,
Les Raymonds triomphants remontent avec lui.

NOTES DU CHANT QUINZIÈME.

---

[1] Permets que, pénétrant dans ces régions sombres,
Aux regards des humains je déroule en mes vers
Les secrets de l'abîme et la nuit des enfers !

Cette invocation est évidemment imitée de Virgile. Le poète, avant de conduire Enée dans la nuit des enfers, implore la protection des divinités du sombre abîme.

« Dî, quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
» Et chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
» Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
» Pandere res altâ terrâ et caligine mersas ! »

[2] Bientôt la loi du sang, pesant sur l'univers,
Frappa dans ses rigueurs le juste et le pervers;
Loi terrible ! qui vint, dure réparatrice,
Eriger son autel d'éternel sacrifice.

C'est un fait digne des plus sérieuses méditations du moraliste et du philosophe, que cette effusion incessante du sang humain, ou par le crime, ou sur l'échafaud, ou sur les champs

de bataille. Dans cette immolation continuelle, la guerre peut réclamer la plus grande part de victimes. Or, qu'est-ce que la guerre ? Un massacre organisé entre des individus qui ne se connaissent pas, qu'anime les uns contre les autres la plus froide des passions, la raison d'état ; c'est-à-dire l'absence de toute passion, de toute colère, de toute inimitié personnelle, qui se toucheraient la main et seraient les meilleurs amis du monde, si le devoir ne leur assignait pas un poste et ne leur ordonnait pas de s'entre-tuer !!! Or, la guerre existe et le sang coule depuis le commencement du monde. On peut voir ce qu'a écrit, sur ce sujet inépuisable de réflexion et de tristesse, un des publicistes les plus distingués des temps modernes, M. de Maistre, dans *ses Soirées de Saint-Pétersbourg.* Le poète a consacré dans ses vers une partie des théories développées par ce profond moraliste sur la loi du sang et l'expiation.

[3] Juste réparateur, compense justement
L'éternité du mal par celle du tourment.

Bourdaloue, dans un sermon admirable de logique, a expliqué la justice de l'éternité des peines par l'incessante disposition de l'homme à favoriser les penchants de sa perversité.

[4] Grottes aux larges flancs, énormes boursoufflures,
Dont les monts soulevés dessinent les figures......

La géodésie nous démontre que les montagnes ont été formées par voie de soulèvement ; il est donc de toute rigueur que ce déplacement de la matière qui a été poussée en saillie au-dessus de la superficie du globe, ait laissé d'énormes vides dans l'intérieur ; de là toutes ces grottes que l'œil du voyageur découvre et mesure avec admiration dans la base des montagnes, et dont les cavités sont en quelque sorte dessinées par la forme même des masses qui les couvrent.

[5] Admirable travail que suspend à la voûte
La sueur du rocher qui filtre goutte à goutte.

L'auteur a voulu décrire les stalactites et les stalagmites, espèce de concrétion pierreuse et brillante qui s'attache à la voûte et aux parois des grottes, et qui se forme par l'infiltration des eaux à travers le rocher.

[6] Une espèce de monstre, une hydre dont le corps
Etincelait, chargé des plus rares trésors.

Ici, nous allons trouver plusieurs allégories. Le poète a senti qu'il était aujourd'hui impossible de décrire un enfer, sans y faire figurer des peintures nouvelles. Ici, est venue se placer en première ligne la fiction de la corruption ; le monstre qui porte ce nom a dû trouver naturellement sa place dans les avenues de l'enfer, et surtout dans la région où germent les métaux et les pierres précieuses. Plus bas, on verra se dérouler les tableaux multiples des sept péchés capitaux, de l'adultère, des trois fléaux, la guerre, la peste, la famine.

[7] L'œuvre de l'imposture, ici-bas impuni,
Ces crimes du ciseau, ces démons en statues,
Du séjour de Satan peuplent les avenues.

L'on se demandera peut-être quelle peut avoir été la pensée du poète, en peuplant ainsi l'enfer de monuments, et en y rassemblant les merveilles de la sculpture. Voici la réponse que nous croyons pouvoir faire à cette question. Ce chant étant rempli de peintures allégoriques, il est présumable que cette pensée ne peut avoir qu'un sens également allégorique. Il est à remarquer que dans ce passage il n'est fait allusion qu'aux monuments de l'architecture et de la sculpture profanes. Or, ce dernier art surtout ayant pour objet de reproduire les beautés physiques de la forme humaine, on conçoit que le poète ait considéré ces œuvres comme des agents actifs de corruption ; il n'est pas douteux que ces figures voluptueuses n'aient puissamment contribué à la dégradation des mœurs, en excitant dans les sens des appétits charnels, et en propageant le culte des divinités qui plongeaient l'espèce humaine dans les plus avilissantes prostitutions. Sous tous ces rapports, les prodiges de la sculpture antique étaient bien dignes de figurer dans les vestibules du palais de Satan, premier séducteur de l'homme.

[8] Du titre le plus saint il détruit le bonheur.

L'adultère jette le doute sur la paternité.

[9] Manès, l'impur Manès, apôtre sans aveu,
Lui qui fit de Satan un maître égal à Dieu.

Manès ne fut point l'inventeur de la doctrine qui prit son nom ; il faut reprendre la chose de plus haut.

« Il y avait en Egypte un nommé Scythien, sarrasin de nation, qui n'avait rien de commun avec le christianisme ni avec le judaïsme. Il demeurait à Alexandrie, et suivait la secte d'Aristote. Il composa quatre livres : Il nommait le premier l'*Evangile ;* le second, *des Chapitres ;* le troisième, *des Mystères ;* le quatrième, *des Trésors.* Le premier n'avait de commun avec l'Evangile de Jésus-Christ que le simple titre. Scythien mourut de maladie, avant que de passer en Judée, qu'il se proposait d'infecter de sa doctrine. Il avait un disciple nommé Terbinthe, qui fut héritier de ses livres, de sa doctrine, et de l'argent qu'il avait amassé en trafiquant aux Indes par la Mer-Rouge. Terbinthe vint en Palestine et en Judée, où étant connu et condamné, il résolut de passer en Perse ; et pour ne pas y être connu, il changea de nom et se fit appeler Boudas. Il y trouva aussi pour adversaires les prêtres de Mithra ; et, après plusieurs disputes, il fut convaincu d'erreur et chassé, et se retira chez une veuve. Là, étant monté sur la terrasse de la maison pour invoquer les démons de l'air, il fut frappé de Dieu, tomba de la terrasse et expira. La veuve hérita de ses livres et de son argent.

» Comme elle n'avait point de parents, elle acheta de cet argent un jeune esclave, nommé Coubric, qu'elle adopta pour son fils et fit instruire dans les sciences des Perses ; en sorte qu'il devint considérable entre leurs sages. La veuve étant morte, il hérita des livres et de l'argent ; et afin qu'on ne pût pas lui reprocher sa servitude, il quitta le nom de Coubric et prit celui de *Manès*, qui en Persan signifie *conversation*, parce qu'il croyait exceller dans la dialectique. Il disait qu'il était le Paraclet, et se vantait de faire des miracles. Le fils du roi de Perse était malade. Il y avait grand nombre de médecins ; mais Manès promit de le guérir par ses prières. Les médecins se retirèrent, l'enfant mourut. Manès fut mis en prison ; il trouva le moyen de s'échapper. Le roi fit mourir les gardes. Manès s'enfuit en Mésopotamie....... De là il alla répandre sa

doctrine....... Plus tard, il fut obligé de s'enfuir d'un petit bourg nommé Diodoride; mais il tomba entre les mains des gardes du roi de Perse qui le cherchaient de tous côtés. Il fut pris et mené au roi, qui lui reprocha ses mensonges, sa fuite, sa servitude; et pour expier la mort de son fils et des gardes de la prison, le condamna, suivant la coutume des Perses, à être écorché avec une pointe de roseau. Son corps fut donné aux bêtes pour le dévorer; la peau fut suspendue aux portes de la ville. Telle fut la triste fin de Manès.

. . . .

» Toute la doctrine de Manès roulait sur la distinction des deux principes : le bon, qu'il nommait principe de la lumière ; et le mauvais, qu'il nommait principe des ténèbres; et il ne prenait pas ces mots de lumière et de ténèbres par métaphore, mais au pied de la lettre, car il ne reconnaissait rien que de corporel. Le monde avait été fait du mélange de ces deux natures du bien et du mal. Il y avait cinq éléments de la famille des ténèbres : la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau et le vent. Dans la fumée étaient nés les animaux à deux pieds, et les hommes même; dans les ténèbres, les serpents; dans le feu, les animaux à quatre pieds; dans l'eau, les poissons; dans l'air, les oiseaux. Pour combattre ces cinq éléments, Dieu en avait envoyé cinq autres de sa substance; et dans le combat, ils s'étaient mêlés, savoir : l'air à la fumée, la lumière aux ténèbres, le bon feu au mauvais, la bonne eau à la mauvaise, le bon vent au mauvais. Le soleil et la lune étaient deux vaisseaux voguant dans le ciel comme en une grande mer : le soleil composé du bon feu, la lune de la bonne eau. C'est ainsi qu'ils expliquaient la Trinité divine. Le Père habitait dans une lumière reculée, le Fils dans le soleil, la sagesse dans la lune, le Saint-Esprit dans l'air. Ainsi le Fils n'était qu'une partie de la substance du Père. Dans ces deux vaisseaux, le soleil et la lune, étaient de jeunes garçons et de jeunes filles d'une excellente beauté, qu'ils appelaient les vertus saintes; les princes des ténèbres, qui étaient aussi des deux sexes, en devenaient amoureux, et de ces amours suivaient des effets merveilleux, entr'autres, la pluie.

» En chaque homme il y avait deux âmes : l'une bonne,

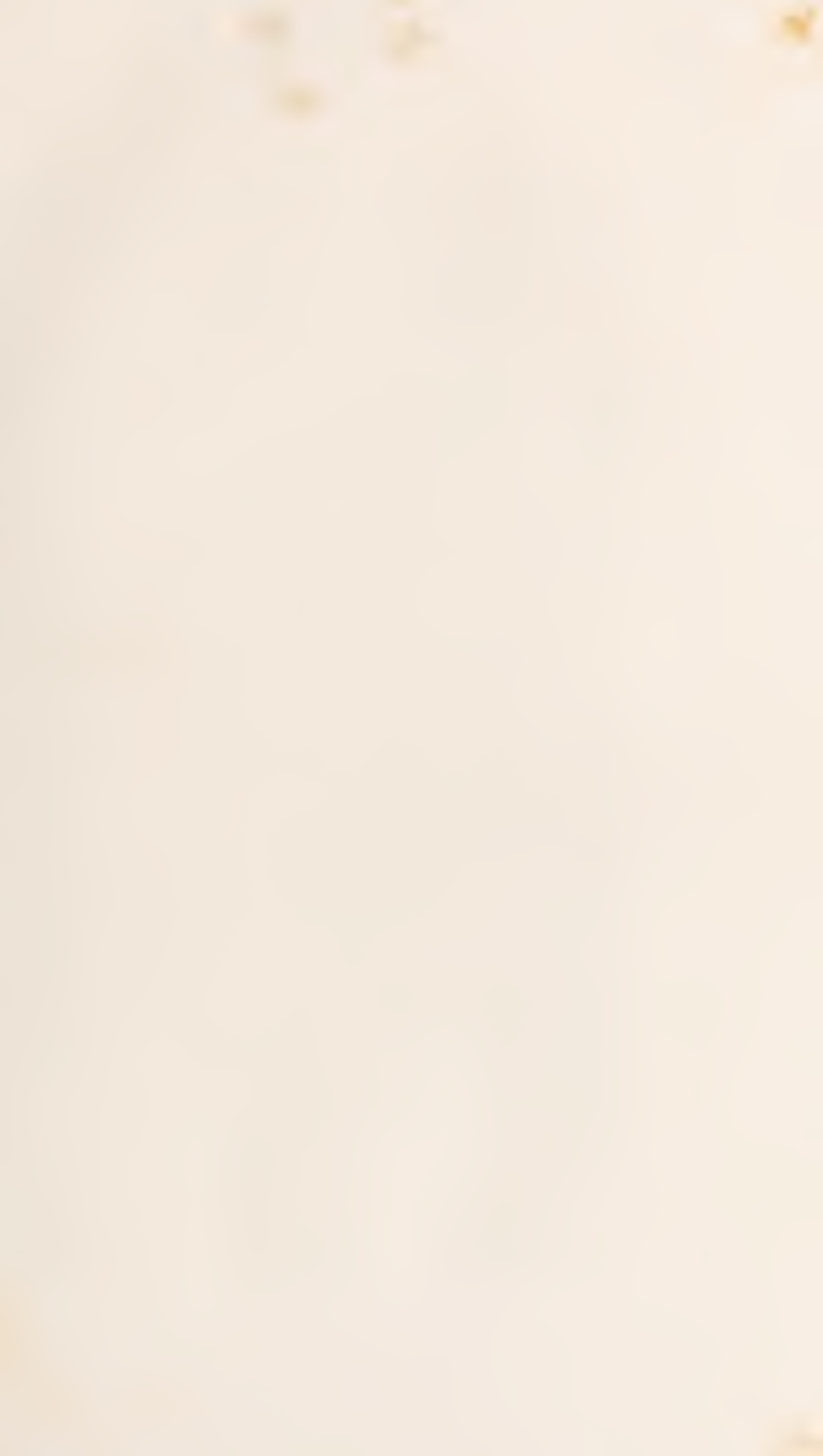
qui venait du bon principe et qui était une partie de sa substance corporelle, comme lui; l'autre âme était une partie du mauvais principe. Les âmes des fidèles, c'est-à-dire des Manichéens, étaient purgées par les éléments et portées dans la lune, d'où elles passaient dans le soleil, qui les reportait à Dieu pour y être réunies. Les âmes de ceux qui n'avaient pas reçu sa doctrine étaient envoyées en enfer, pour y être tourmentées un temps par les démons, à proportion de leurs crimes. Etant ainsi purgées, elles étaient renvoyées dans des corps d'autres hommes, de bêtes ou de plantes, et si elles ne se corrigeaient point, elles étaient enfin jetées dans le grand feu. Ainsi, tout le mystère de la Rédemption consistait à détacher les particules de la divinité des corps mauvais où elles étaient engagées, pour les réunir à leur principe. Toutefois, il n'était pas permis de séparer les âmes, et celui qui le faisait devait souffrir la même peine. Celui qui avait tué un animal, devait être changé en même animal; celui qui avait arraché ou coupé une plante, devait être changé en la même plante. Ils ne laissaient pas d'en manger quand d'autres les avaient cueillies. Quand donc on donnait un pain à un Manichéen, il disait : Retirez-vous un peu, que je fasse ma bénédiction. Alors il prenait le pain et disait : Je ne t'ai pas fait, et le jetait en haut, maudissant celui qui l'avait fait. Puis il ajoutait : Je ne t'ai point semé, que celui qui t'a semé, soit semé lui-même; je ne t'ai pas moissonné, que celui qui t'a moisonné, soit moissonné lui-même. Je ne t'ai pas fait cuire, que celui qui t'a cuit, soit cuit lui-même. Après ces protestations, il mangeait en sûreté. En haine de la chair, qui était du mauvais principe, il fallait empêcher la génération et par conséquent le mariage. Il ne fallait point donner l'aumône, ni honorer les reliques des saints, ce qu'ils traitaient d'idolâtrie, ni croire que Jésus-Christ se fût incarné, et qu'il eût véritablement souffert. Voilà les principaux points de la doctrine de Manès. » (*Histoire ecclés.*, par Fleury, tom. 2, liv. 8, XII.)

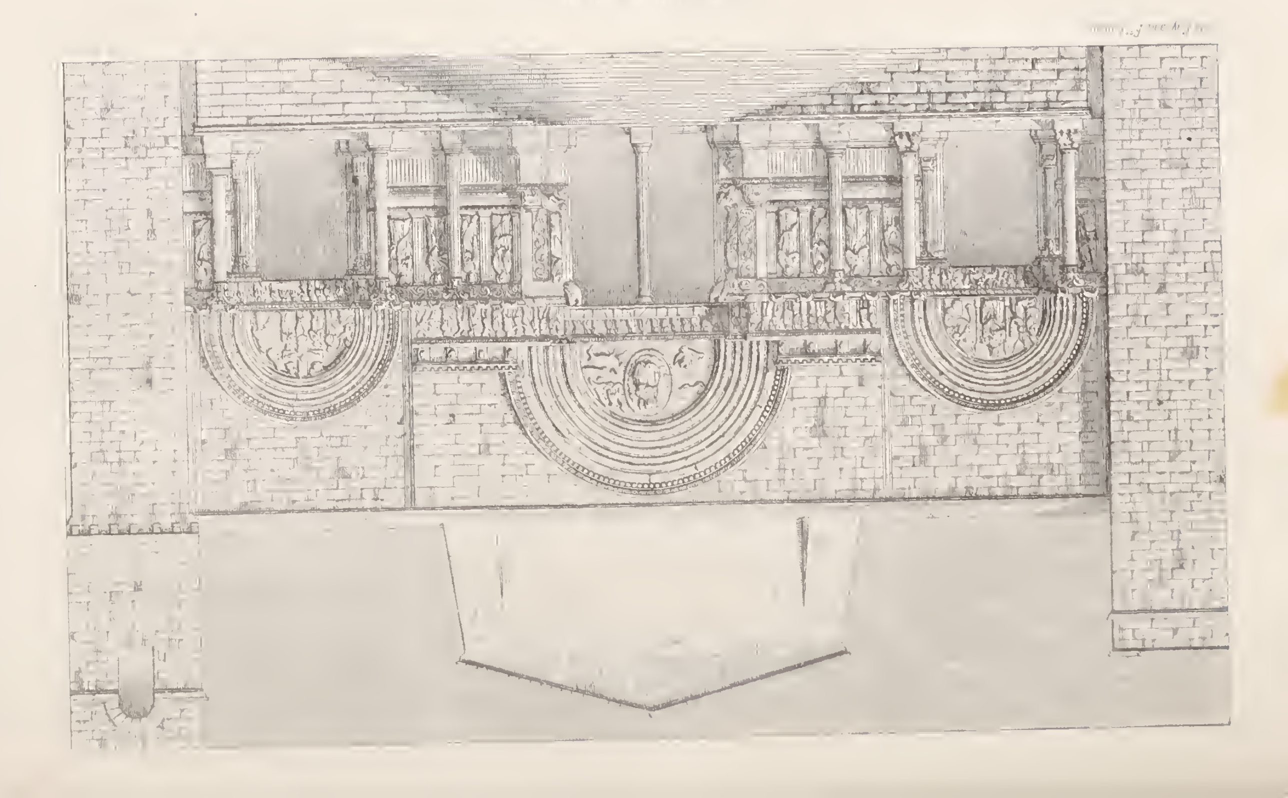
Il n'est pas impossible de reconnaître dans ces extravagances le fondement des croyances des Albigeois; il ne faut donc pas s'étonner qu'on les ait appelés Manichéens.

CHANT SEIZIÈME

SOMMAIRE.

L'Ange conduit Raymond au purgatoire. — L'Ange explique les degrés de l'expiation. — Le jeune Raymond descend dans les feux pour se purifier. — Il y rencontre Héloïse et Abeilard. — Le jeune Raymond sort purifié. — L'Ange conduit les Raymonds au ciel. — Description des avenues du ciel. — Diverses classes des élus. — La Vierge. — La Trinité. — Saturnin accueille les Raymonds. — Le jeune Raymond demande de connaître les futures destinées de son peuple. — L'Ange lit dans le Livre des destins. — Futures découvertes. — La Gaule devient une grande unité. — Brillant avenir de la France. — Toulouse y est associée. — Panthéon Toulousain. — Clémence Isaure. — Concours poétiques. — Le Livre des destins se referme. — L'Ange ramène le jeune Raymond sur la terre. — Il descend dans la campagne de Rome où il retrouve Marcel.





CHANT SEIZIÈME.

—

L'ange avait accompli sa mission divine.
Au sommet des enfers que son sceptre domine,
Il conduit les héros, et, pressant leur retour,
De l'expiation leur ouvre le séjour.

Tout chemin s'aplanit pour le céleste guide.
Ils ont déjà franchi, dans leur essor rapide,
L'immense et sombre mur, dont le cercle de fer
Des bords du purgatoire a séparé l'enfer.
Là, s'offre à leurs regards cette nouvelle enceinte,
D'où s'exhale en soupirs une timide plainte.
Ces lieux ne montrent pas un aspect désolé;
Le remords est intime et non échevelé;

Les douleurs, se roulant sur leurs sanglantes couches,
Du sombre désespoir n'ont point les traits farouches;
La porte est sans terreur; sur les frontons brûlants,
L'œil des infortunés lit ces mots consolants:
« Vous que conduit ici la divine clémence,
» Même au sein des tourments, conservez l'espérance! »
Un gardien vigilant s'assied au seuil fatal,
Dont il défend l'approche aux ministres du mal,
Et là vient se heurter l'âme ingrate et maudite,
Qui sollicite en vain la barrière interdite.
Tel un enfant des mers, par un pouvoir caché,
Frappe et rejette au loin la main qui l'a touché;
Ou tel des lieux sacrés qui gardent les arcanes,
Un invisible bras repousse les profanes.
A l'aspect imprévu de l'ange et des héros,
Le gardien redouté garde un parfait repos;
On dirait que sa bouche exercée à maudire,
Veut au moins une fois essayer le sourire;
Vers la porte de bronze il les voit avancer;
Sa main l'ouvre, il s'incline et les laisse passer.

Ils sont entrés. Soudain, comme d'un promontoire,
Leurs yeux ont embrassé l'enceinte expiatoire.
Oh! quel spectacle alors! Le regard incertain
Se promène et s'égare en un vaste lointain;
On voit étinceler mille flammes errantes,
Aux reflets variés, aux couleurs différentes.
Sept cônes renversés, trous larges et profonds,

D'un prisme lumineux projettent les rayons.
L'un d'un tendre incarnat s'anime et se colore ;
L'autre prête à ses feux la pourpre de l'aurore;
La topaze au troisième emprunte sa splendeur;
Plus loin c'est l'émeraude à l'aimable couleur.
Au cinquième apparaît, douce attente des âmes,
L'azur du firmament que reflètent les flammes;
Enfin, le violet et le brun à leur tour
Des cônes enflammés terminent le contour.
Tel, en un soir d'été, quand s'apaise l'orage,
L'arc-en-ciel radieux brille au flanc d'un nuage,
Dont les tons éclatants se fondent à nos yeux
Dans la blanche clarté qui colore les cieux.
De même, remplissant l'espace qu'ils inondent,
Tous ces rayons de feu s'unissent, se confondent,
Et leur mélange heureux, propice à la douleur,
De sept tons différents ne fait qu'une couleur.
Gage de pureté, symbole d'innocence,
Le blanc est la couleur qui leur doit la naissance. [1]

« Voyez, leur disait l'ange; en entrant dans ce lieu,
» Les âmes ont l'espoir de remonter vers Dieu;
» Mais, avant de renaître à la sainte lumière,
» Il leur faut revêtir leur pureté première,
» Et tous ces feux divers, sagement préparés,
» De l'expiation nuancent les degrés.
» Sitôt qu'une âme arrive, apportant avec elle
» Des terrestres penchants la tache vénielle,

» Au cercle le plus sombre elle va lentement
» Déposer dans les feux le grossier élément.
» Elle brûle et gémit ; un rayon d'espérance
» Soutient l'âme captive au sein de la souffrance.
» Quand l'âme a dépouillé cet odieux levain,
» Un cercle moins obscur la reçoit dans son sein ;
» Là, les feux sont plus vifs, les douleurs plus aiguës ;
» L'âme y goûte bientôt des faveurs imprévues ;
» Elle se sent plus pure, elle sait son destin,
» Et passe sans effort dans le cercle voisin.
» Ainsi, d'un cercle à l'autre arrivant avec joie,
» Elle suit lentement la douloureuse voie.
» Mais que le terme est loin ! comme, en proie au désir,
» Dans chaque station l'âme se sent languir !
» Libre enfin de souillure, elle obtient une place
» Dans ce centre où les feux réunissent leur masse.
» Là, cessent à la fois l'épreuve et la douleur ;
» Elle monte au séjour de la blanche couleur ;
» Pure, et portant au front la brillante auréole,
» Comme un oiseau divin, bientôt elle s'envole,
» Et parmi les élus, dans la céleste cour,
» Vient s'asseoir au banquet de l'éternel amour,
» Où la félicité ne compte plus les heures.
» Vous qu'un heureux destin conduit dans ces demeures,
» Jeune héros sur qui tant de saints ont les yeux,
» Hâtez-vous, profitez de la faveur des cieux !
» Pendant que vous vivez, un jour de pénitence
» Abrègera pour vous des siècles de souffrance : [2]

» De l'expiation telle est l'heureuse loi.
» Dans les cercles de feu descendez avec moi ;
» Venez ; et, dépouillant les souillures de l'homme,
» Montrez-vous digne enfant du céleste royaume. »

L'ange dit. Le héros, descendu sur ses pas,
Affronte des douleurs que l'homme ne sait pas.
Le grand Raymond les suit ; il veut par sa présence
De son fils généreux soutenir la constance ;
Et le héros, marchant dans le rude sentier,
A l'expiation se livre tout entier.
Il subit ces tourments, il boit l'amer calice
Qui de l'enfer lui-même égalent le supplice. [3]
C'est un embrasement que rien ne doit calmer,
Une flamme qui brûle et ne peut consumer ;
Douleur toujours plus vive et jamais homicide;
Les corps restent entiers dans cet ardent fluide ;
Il pénètre les chairs, aiguise le remord,
Enfante la torture et repousse la mort.
Telle, aux mains de Volta, l'étincelle électrique
Embrase sans brûler la fibre carbonique,
Lorsque, d'un feu subit couronnant l'appareil,
Elle allume à son front la flamme du soleil.

Tandis que le héros, rempli d'un saint courage,
Des pleurs du repentir inondait son visage ;
Que la grâce d'en-haut descendait dans son cœur,
Les âmes que retient ce séjour de douleur

S'étonnent de le voir vivant au milieu d'elles.
Deux surtout, dont le front se couvre d'immortelles
Et qu'unit maintenant une céleste ardeur,
Tournent souvent vers lui des yeux pleins de langueur.
Raymond veut les connaître, et l'ange qu'il implore
Lui révèle aussitôt les destins qu'il ignore.

« Vous voyez, lui dit-il, deux êtres bien divers
» Dont l'illustre infortune a rempli l'univers.
» Celui-ci de son siècle éclaira l'ignorance;
» Mais l'orgueil égarait sa haute intelligence.
» Philosophe hardi, son esprit plein de feu
» Voulut par la raison s'élever jusqu'à Dieu.
» Mais ce génie ardent, aux vives étincelles,
» Près du soleil divin sentit brûler ses ailes;
» Sous le foudre céleste il tomba consumé.
» Heureux encore! heureux, s'il n'avait pas aimé!
» Heureux en son erreur, si son âme inquiète
» Avait au seul Bernard confessé sa défaite,
» Et s'il n'eût pas uni, trop brillant séducteur,
» Aux travers de l'esprit les faiblesses du cœur!
» Vous voyez Abeilard; c'est lui. Tendre et soumise,
» Toujours à ses côtés l'on retrouve Héloïse; [4]
» Héloïse coupable et digne de pardon,
» Car son cœur succomba sous un céleste don;
» L'amour, présent du ciel, ravissement suprême,
» Trésor d'un dieu jaloux, seul digne de Dieu même!
» Mais l'amour qui poursuit la terrestre beauté,

» Est un larcin de l'homme à la divinité;
» L'amour qui n'a pas Dieu pour principe est un crime;
» A Dieu seul appartient toute extase sublime. »

Raymond alors : « O vous dont un siècle a vanté,
» Avec tant de raison, l'esprit et la beauté,
» Epouse d'un mortel et d'un dieu tout ensemble,
» Est-il quelque douceur au sort qui vous rassemble? »

Héloïse répond : « Je souffre avec bonheur,
» Car j'offre ma souffrance à l'ami de mon cœur;
» Il est auprès de moi; nul effroi ne me touche;
» Je respire le souffle exhalé par sa bouche.
» Vous savez entre nous quel lien se forma;
» Le monde l'admirait; je le vis, il m'aima;
» Il versa dans mon sein le désir de connaître;
» A ses tendres leçons je pris un nouvel être;
» J'éprouvais à l'entendre un indicible émoi,
» Il me semblait qu'un dieu descendait jusqu'à moi
» Oh! lorsque, m'expliquant une sainte harmonie,
» Il m'ouvrait les trésors de son divin génie;
» Quand sa voix déroulait en immenses accords
» Et la nature, et l'homme, et les célestes corps;
» Qu'avec lui, descendant des lumineuses sphères,
» Et de l'âme et des sens je sondais les mystères;
» Jamais de tant d'éclat mon soleil n'avait lui....
» Mon crime fut bien grand; je ne vis Dieu qu'en lui;
» Le mortel s'éleva même au-dessus de l'ange,

» Et je fis de leur culte un profane mélange.
» Aujourd'hui, les tourments ont épuré mon feu;
» Je le voyais partout, je ne le vois qu'en Dieu.
» Plus heureuse, je dois à la bonté divine
» Tout auprès de sa place une place voisine;
» Et là, nous attendons l'appel du séraphin
» Qui doit changer nos maux en un bonheur sans fin. »

Ainsi dit Héloïse. Abeilard, dans son âme,
Sent un tressaillement de son ancienne flamme;
Soudain il le comprime, et sa voix sans détour,
Frappe la vanité comme il vainquit l'amour.
Il s'écrie : « O mortels! craignez l'intelligence!
» Don funeste! l'orgueil est fils de la science.
» L'intelligence est vaine; elle égare nos pas;
» Car elle aveugle l'homme et ne l'éclaire pas.
» L'esprit veut tout connaître; et, merveilleux problème,
» Quand il sonde les cieux, il s'ignore lui-même.
» La raison qui séduit n'est qu'un phare trompeur;
» Elle cache l'abîme où nous plonge l'erreur;
» C'est par l'humilité que grandit le fidèle;
» Tout ce que l'homme apprend, c'est Dieu qui le révèle.
» Abaisse ton orgueil, mortel ambitieux!
» La nuit est sur tes pas; la clarté vient des cieux. »

Il disait. Mais déjà Raymond sent dans ses veines,
D'un charme tout puissant les atteintes soudaines.
Le héros transformé sourit au changement;

Son sang qui bouillonnait coule plus lentement ;
Un calme intérieur, un bien-être suprême,
Un doux contentement le ravit à lui-même.
Comme un suaire impur le crime est rejeté;
Le pécheur disparaît, l'élu seul est resté.

Ainsi, le ver rampant que sa métamorphose
Rendra jeune et superbe aux amours de la rose,
Pour ses nouveaux destins s'enferme inaperçu
Dans le soyeux linceul que lui-même a tissu;
Et là, dans les ennuis d'une pénible attente,
D'un travail douloureux victime patiente,
En proie à la torpeur, loin des feux du soleil,
Sur sa couche féconde il attend le réveil.
Mais bientôt s'accomplit le gracieux mystère;
L'insecte a rejeté sa dépouille grossière;
Il a changé son être, il s'éveille, il revêt
Sa robe diaprée au fragile duvet;
Déploie en se jouant la frange de ses ailes,
L'aigrette de son front couronné d'étincelles,
Et, d'un élan qu'agite un vol capricieux,
Nouvel hôte des airs, il monte vers les cieux.

C'est ainsi que Raymond dépouille le vieil homme.
De la chair et des sens conservant le fantôme,
Il prend un nouvel être; un prodige caché
Efface dans son cœur la trace du péché;
La vertu règne en lui sans effort, sans mélange,

Et son âme revêt la pureté de l'ange.
« Venez, lui dit alors le messager divin,
» Je vais du paradis vous montrer le chemin;
» Venez-y contempler, dans leur sainte lumière,
» Les divins protecteurs que Toulouse révère;
» Y lire l'avenir de ses murs relevés,
» Et les nobles destins qui leur sont réservés.
» Votre aïeul nous suivra dans les champs de l'espace;
» Aux célestes parvis il reprendra sa place. »

L'ange dit; et déjà l'on voyait après eux,
Flamboyer dans les airs un sillon lumineux.
Telle, du haut du ciel, l'étoile descendue
Trace un sillon de feu dans l'immense étendue;
Tel encore un vaisseau qui fend les flots amers,
Enflamme, en la creusant, la surface des mers.
Perçant les profondeurs de la voûte azurée,
Bientôt ils ont franchi le céleste empyrée;
La terre a disparu. Déjà, de toutes parts,
D'innombrables soleils s'offrent à leurs regards.
Astres aux rayons d'or, comètes chevelues,
Des palais du Très-Haut peuplant les avenues,
Vos torrents de clarté sillonnent le chemin
Du séjour adorable où luit le jour sans fin!
Raymond voit ces palais dont les brillants spectacles
Des mondes radieux surpassent les miracles;
Il s'arrête, il adore.... ô puissance! ô grandeur!
Il incline son front inondé de splendeur.

« Que d'éclat, de beauté dans le séjour de l'ange !
» Oh ! que l'homme est petit sur ce globe de fange !
» Disait-il, et que sont les travaux des humains
» Près de ces murs construits par d'immortelles mains ! »

Aux portiques du ciel le rubis étincelle ;
Sur l'escalier divin la topaze ruisselle ;
Aux piliers s'arrondit le plus riche métal ;
Sur des colonnes d'or cent dômes de cristal
S'élancent lumineux, et l'œil ébloui doute
Si le pur diamant n'a pas formé leur voûte.
Le pavé radieux dans l'ivoire est scellé ;
Sous les pas des élus l'escarboucle est foulé ;
L'améthyste, l'onyx, les saphirs symboliques
Brillent entrelacés en riches mosaïques.

Dans des cadres de jaspe, on voit, en six tableaux,
De la création les sublimes travaux.
Le Père, d'un regard enfantant la lumière,
Débrouillant le chaos, fécondant la matière ;
L'Esprit couvant les mers sous ses ailes de feu,
Et le Fils par l'amour révélant l'Homme-Dieu.
Ailleurs, du Tout-Puissant les grands desseins s'achèvent ;
Du fond du gouffre amer les montagnes s'élèvent,
Dressant leur front altier, couronné de rayons,
Diadème tressé de neige et de glaçons ;
Laissant, comme un manteau, flotter à leur ceinture,
Des sauvages forêts la sombre chevelure ;

Et jetant à la terre, ainsi qu'en un bassin,
Les fleuves frémissants échappés de leur sein.

Plus loin, riche de fruits et de fleurs couronnée,
Belle comme l'épouse au jour de l'hyménée,
La terre au Créateur sourit avec amour,
Et lui demande un maître. Enfin, au dernier jour,
Nouvellement créés, heureux de se soumettre,
On voit les animaux courbés devant ce maître,
L'homme, roi fortuné de la création,
Qui s'élève à son Dieu par l'adoration,
Et renoue à ses pieds cette chaîne suprême,
Qui part du Créateur et remonte à lui-même.

Au-delà, prolongé dans un lointain confus,
S'ouvre aux yeux du héros le séjour des élus.

D'abord, dans les lueurs d'une aurore divine,
On voyait folâtrer une troupe enfantine,
Petits anges pleurés, mais bienheureux essaim
Que Dieu, dès le berceau, rappela dans son sein;
Qui voulurent quitter la vie au premier âge,
Qui trouvèrent le port sans traverser l'orage;
Elus dont l'innocence est la seule vertu;
Athlètes couronnés sans avoir combattu.

Un jour plus radieux, mais non moins doux, éclaire
Des vierges du Seigneur l'asile solitaire.
Là, brillent sans orgueil ces modestès beautés
Que le ciel enivra de chastes voluptés,

Dont les saintes langueurs consumèrent la vie,
Dont le cœur soupira l'exil de la patrie,
Et que la mort, comblant leurs désirs les plus doux,
Jeta, pleines d'ardeur, dans les bras de l'époux.
Pures comme le jour, belles comme les anges,
Leur voix chante au Seigneur des hymnes de louanges;
Colombes du Très-Haut, mystérieuse cour,
Sur qui le bien-aimé jette un regard d'amour,
Qu'abreuve le nectar des célestes calices,
Et qui des saints transports partagent les délices.

Dans un égal degré de gloire et de splendeur,
Dieu voulut honorer d'une insigne faveur
Les femmes qu'il soumit aux épreuves amères
Dont elles ont payé le bonheur d'être mères.
Hélas! combien de fois un glaive de douleur,
Dans l'exil de la vie a traversé leur cœur!
Sous le poids du malheur combien de fois courbées!
Et des yeux maternels que de larmes tombées!
Rien n'invite leur âme à l'oubli du passé;
Mais, au séjour divin toute angoisse a cessé.
Là, ces cœurs épurés que nul trouble ne blesse,
Retrouvent les objets que pleurait leur tendresse;
Et, sûrs de leur bonheur, ils aiment à s'unir
Dans un embrassement qui ne doit point finir.

Sous de verts orangers dont les tiges rayonnent,
Dans la neige des fleurs que des fruits d'or couronnent,

Des justes sont assis, dont la droite raison,
Dont l'austère vertu parfuma le renom.
Leur parole enseigna, pasteurs de leurs familles,
La justice à leurs fils, la pudeur à leurs filles;
A tous la charité, la crainte du Seigneur;
Leur toit voyait fleurir la justice et l'honneur.

Les poètes divins dont le pieux délire
Anima saintement les accords de la lyre;
Ceux qui, bravant la mort d'un courage indompté,
En face des tyrans chantaient la liberté;
Qui firent tressaillir dans notre âme attendrie
Le foyer domestique et la douce patrie,
A leurs nobles concerts se complaisent encor,
Et sous de hauts palmiers touchent des harpes d'or.

Près d'eux, sont les esprits dont les savantes veilles
De la création sondèrent les merveilles;
Qui, lisant aux secrets de la suprême loi,
Eclairaient la science au flambeau de la foi;
Sages consolateurs, bienfaiteurs de leurs frères,
Qui des tristes humains soulageaient les misères.
Là, sans voile importun, se déroule à leurs yeux
L'admirable concert des mondes et des cieux;
Ils écoutent au loin la céleste harmonie
Des sphères se jouant dans leur marche infinie;
Ils savent, ils ont vu; l'aspect de ces beautés
Les charme et les remplit de saintes voluptés.

Ces grands législateurs, ces magistrats sublimes
Qui surent mettre un frein à la fureur des crimes,
Et qui, prêtant au faible un généreux secours,
Servirent la justice au péril de leurs jours;
Quelques rois vertueux, rare et touchante élite,
A qui des nations Dieu livra la conduite;
Sur des trônes assis, triomphants à jamais,
Contemplent autour d'eux les heureux qu'ils ont faits.

Sous l'immortel laurier qui se tresse en couronne,
Pléiade lumineuse, une troupe rayonne.
Là, brillent ces guerriers par la mort ennoblis,
Qui perdirent le jour en servant leur pays;
Ces héros dont l'ardente et sainte idolâtrie
Arrosa de leur sang l'autel de la patrie.
Machabée est leur chef; honneur de nos aïeux,
Bientôt un nom français rayonnera près d'eux,
Et les cieux admettront, dans un chant de victoire,
Bayard et Machabée en partage de gloire.

Dominant les héros qui versèrent leur sang,
Les pontifes sacrés prennent un plus haut rang;
Grands hommes dont la main pacifique ou guerrière
Guida sur les écueils la barque de saint Pierre,
Et de l'humanité sanctifiant les droits,
Conserva la lumière à l'ombre de la croix.
Ailleurs, c'est Athanase et le grand Chrysostôme,
Paul, Ambroise, Augustin, et Bernard, et Jérôme;

Puis, les simples pasteurs dont le sage entretien
Dit au peuple des champs les devoirs du chrétien,
Prêcha la charité, la paix, la patience,
Et des jeunes enfants ouvrit l'intelligence;
Des longs jours de labeur déposant le fardeau,
Contemplent à jamais la gloire du Très-Haut.

Non loin, règnent encor ces puissances bibliques
Que l'esprit pénétra de rayons prophétiques;
Qui, voyant le destin, ainsi qu'un souvenir,
Aux peuples effrayés racontaient l'avenir.

Enfin, dans les sommets des célestes contrées,
Du Christ triomphateur les milices sacrées,
Les apôtres divins, les martyrs glorieux
Dont l'ange couronna le front victorieux,
Nagent, ivres d'amour, dans des flots de lumière.

Par delà tous ces cieux, dans la plus haute sphère,
Sublime région de mystère et d'amour,
L'éternelle sagesse a fixé son séjour.
Là, flotte l'étendard des célestes phalanges;
Les dominations, les chérubins, les anges,
Les trônes, les vertus, les vieillards couronnés,
Devant l'agneau mystique en cercle prosternés,
Osent lever à peine un regard qui s'incline
Sous l'éclair renaissant de la splendeur divine,





Prononcent en tremblant le nom de Jéhovah,
Et chantent à ses pieds l'éternel hosanna.
La Vierge est auprès d'eux; la Vierge, triste encore,
Jette un regard troublé sur ce Fils qu'elle adore;
Et le Fils la rassure; il lui rend à son tour
Le gage qu'elle implore, un long regard d'amour;
Recueille dans son sein les soupirs de sa mère,
Et du Père irrité désarme la colère.
Le Père lui sourit; l'Esprit, âme de Dieu,
Forme en les unissant un triangle de feu;
Et lui-même, éternel, formé de leur substance,
Se confond avec eux dans une même essence.
Mystère de la vie, auguste trinité,
Qui verse les rayons de sa triple unité,
Jette au sein du chaos ses semences fécondes,
Et dans l'immensité fait palpiter les mondes.
Là, de l'être infini rayonnent les splendeurs;
Là, brillent des beautés, des gloires, des grandeurs
Dont l'apôtre entrevit la divine auréole,
Mais que ne peut décrire une humaine parole.

L'ange dit à Raymond: « Ces célestes parvis
» A des regards mortels doivent être interdits;
» Au séjour des martyrs votre sort vous renvoie;
» Etienne et Saturnin vous verront avec joie;
» Moi-même, en leur faveur levant les sceaux divins,
» J'ouvrirai pour vous tous le livre des destins.
» Suivez nos pas, dit-il au vainqueur de Solyme;

» Contentez, sans contrainte, un désir légitime;
» Connaissez l'avenir dont le ciel a fait don
» Aux murs infortunés qu'illustra votre nom. »

Et l'ange les conduit. A sa voix protectrice,
Partout s'ouvrent les rangs de la sainte milice.
Etienne et Saturnin s'avancent à grands pas;
Ils ont vu les Raymonds, ils leur tendent les bras.
Tel on voit le marin, au bout d'un long voyage,
Tendre, les yeux en pleurs, ses bras vers le rivage,
Sitôt qu'il aperçoit, dans le plus doux transport,
Son épouse et ses fils qui l'attendent au port.
« Venez, dit Saturnin; venez, race immortelle!
» Gloire et fidèle appui de la cité fidèle!
» Et vous, jeune héros, dont les vaillantes mains
» Balancent aujourd'hui le sort des Toulousains!
» Vous voilà noble et pur, la flamme expiatoire
» Prépare votre accès au char de la victoire.
» D'un passé douloureux perdons le souvenir;
» Soyez tout à l'espoir, tout à votre avenir!
» Devant vous, des combats va s'ouvrir la carrière;
» Courez-y conquérir la couronne d'un père;
» Brisez un joug honteux; à la noble cité,
» Avec son souverain rendez la liberté!
» Toulouse, à votre voix sortant de ses ruines,
» Relèvera son front au pied de ses collines;
» Toulouse vous appelle; et le tyran maudit
» Sur son trône ébranlé déjà tremble et pâlit. »

« O grand saint, vous m'ouvrez une immortelle voie !
» Ce brillant avenir je l'accepte avec joie.
» J'irai, je combattrai l'indigne usurpateur
» Qui d'un peuple si noble a détruit le bonheur ;
» Cet oppresseur cruel de ma noble patrie,
» Dont ma triste famille a subi la furie ;
» Et tout mon sang versé serait un faible prix
» Pour le bonheur si grand de sauver mon pays.
» Mais, puisque le ciel daigne, en faveur de mon zèle,
» Confier à mon bras une tâche si belle,
» Pourrai-je, dit Raymond, dans les sacrés parvis,
» Savoir quel est le sort qu'il réserve à mes fils ?
» Si Toulouse doit vaincre une ligue fatale,
» Si leur front portera la couronne comtale,
» Et si l'Occitanie, empire florissant,
» Sera toujours soumise à leur sceptre puissant ? »

« Mon fils, dit Saturnin, aucune créature
» Ne peut de l'avenir percer la nuit obscure ;
» Dieu réserva pour lui ces augustes secrets,
» Mais un livre fatal renferme ses décrets.
» Sur des feuillets d'airain, de ces profonds mystères
» Un burin inconnu traça les caractères.
» Là, pour les jours présents et pour les jours lointains,
» Des peuples et des rois sont écrits les destins.
» Le livre va s'ouvrir ; l'ange va les traduire
» Ces oracles que l'ange et Dieu seul peuvent lire ;

» Et pour vous, à qui rien ne doit être célé,
» Il lèvera les sceaux dont le livre est scellé. »

Ils marchent à ces mots vers un lieu solitaire,
Du livre des destins terrible sanctuaire.
Cent degrés de granit y conduisent leurs pas;
Ils suivent des sentiers qu'ils n'aperçoivent pas,
Et des sombres vapeurs qui couvrent leur passage,
Toujours de plus en plus s'épaissit le nuage.
Mais bientôt, à travers ce voile ténébreux,
Rayonnent les lueurs d'un jour mystérieux;
L'obscurité s'efface; à leurs yeux pleins de joie,
Comme un phare éclatant, l'enceinte se déploie,
Et sur l'autel de bronze, à jamais condamné,
Le livre redoutable apparaît enchaîné.
Autour du piédestal, la main des anges mêmes
Du temps et du destin modela les emblèmes :
Le sablier, la faux, le niveau redouté,
Le serpent qui se mord, signe d'éternité.

L'ange touche les sceaux, confirmant sa promesse;
Les sept sceaux ont cédé sous la main qui les presse;
Le livre crie, il s'ouvre; et, d'un œil inspiré,
L'ange lit l'avenir sur le feuillet sacré.

Il s'écrie : « O mortels! que votre orgueil qui passe,
» Dans la suite des temps occupe peu de place,
» Et que les plus grands noms, au marbre confiés,

» Y vivent peu de jours et sont vite oubliés!
» Mais, sur les pas du temps, l'intelligence humaine
» Poursuit toujours son cours et sa marche est certaine;
» Dieu voulut la doter d'un immense avenir,
» D'un progrès renaissant qui ne doit point finir.
» L'obstacle disparaît; dans ces pages muettes,
» Je vois se dérouler ses futures conquêtes.

» Navigateur hardi que poursuit le dédain,
» Un homme aura pesé le globe dans sa main;
» Par de profonds calculs, d'un continent immense
» Son génie inspiré devine l'existence;
» Il court; il offre aux rois qui ne le croiront pas,
» Des trésors infinis et de vastes états;
» Il tente l'Océan. A sa voix prophétique,
» Un monde va sortir du sein de l'Atlantique. [5]

» Mais, pour guider sa course et franchir les déserts
» Que déroule à ses yeux l'immensité des mers,
» Le marin demandait conseil à des étoiles
» Que cachent trop souvent d'impénétrables voiles.
» Désormais affranchi d'un joug capricieux,
» Comme un guide infaillible, il place sous ses yeux
» L'aiguille que l'aimant appelle vers le pôle;
» La science en ses mains a remis la boussole.

» Un art toujours fécond en succès éclatants,
» Pour défendre l'esprit des ravages du temps,

» Multiplie à son gré l'œuvre de la pensée,
» Par des signes de plomb mille fois retracée :
» Sublime invention, dont le type divin
» Lègue à l'intelligence un empire sans fin ! [6]

» Ici l'enfer triomphe. Aux mains du mauvais ange,
» De soufre et de salpêtre un horrible mélange,
» Met en débris l'obstacle, et son rapide effort
» Donne dans les combats des ailes à la mort. [7]

» L'étude, avec lenteur, dans l'exacte balance,
» Des corps décomposés a pesé la substance; [8]
» Ces miasmes légers, ces fluides divers,
» Emanés de la terre, ou flottants dans les airs,
» Sous l'œil de la science ont trahi leur nature.
» La lumière est fixée et se change en peinture. [9]
» A l'aide du cristal qui transporte ses yeux,
» L'homme un jour sondera la profondeur des cieux, [10]
» Des globes étoilés marquera les distances,
» Prédira les erreurs, les retours, les absences,
» Et, du ciel planétaire assignant le milieu,
» Fixera le soleil sur son trône de feu. [11]

» Je le vois emporté dans des routes nouvelles;
» Il devance les vents dont il a pris les ailes; [12]
» Sur des lignes de fer dont l'immense réseau
» Etreint le monde entier, aussi prompt que l'oiseau,
» Il vole, il est vainqueur; les distances s'effacent,

» Et les peuples lointains se touchent et s'embrassent.
» L'homme fait plus encore; il prend le feu du ciel,
» Et la foudre obéit à la voix d'un mortel. [13]

» Pendant que ces bienfaits deviennent son partage,
» L'homme à sa dignité rend un nouvel hommage;
» Enfant de l'Evangile, et par lui racheté,
» Il a, dernier trésor, conquis sa liberté.
» Les peuples, en formant d'intelligentes chaînes,
» Ont éteint les brandons de leurs antiques haines;
» Les guerres ont cessé; les fils du genre humain
» Ne font qu'une famille et se donnent la main.

» Ainsi l'homme s'avance, et Dieu lui sert de pôle.
» Que le bonheur du monde un moment vous console!
» La Gaule, que déchire un pouvoir disputé,
» Aspire à devenir une grande unité; [14]
» La couronne des Franks, sous sa vaste bannière,
» Doit un jour l'appeler, la couvrir tout entière.
» Des traités, unissant les comtes et les rois,
» Dans un droit souverain confondront tous leurs droits;
» Et l'hymen, enchaînant ces puissantes familles,
» Agrandira la France au moyen de leurs filles.
» Les Franks, vos ennemis, par vous humiliés,
» Par les nœuds les plus doux vous seront alliés;
» Votre sang glorieux viendra parer leur trône;
» Il doit grandir encore en perdant sa couronne. [15]
» Tous ces peuples unis en un large faisceau,

» Ne formeront qu'un peuple et n'auront qu'un drapeau.
» O brillant avenir ! union sainte et rare !
» Quels destins glorieux cet accord leur prépare !
» Quel immense pouvoir ! quel essaim de héros !
» Quel peuple intelligent ! quels sublimes travaux !
» Oh ! combien de guerriers aux palmes immortelles,
» Que la gloire ravit sur ses brillantes ailes !
» Que de peuples vaincus ou baignés dans le sang !
» O France ! ô nation digne du plus haut rang !
» Est-il quelque grandeur qui te soit étrangère ?
» Dans les arts de la paix tu marches la première ;
» Ton sein noble allaita la science au berceau ;
» Ta main reçut du ciel la lyre et le pinceau ;
» Tu saisis le compas qui mesure l'espace.
» Si le cri du clairon éveille ton audace ,
» Tu bondis : la terreur te précède aux combats,
» Et le monde chancelle au seul bruit de tes pas.

» Toulouse, en déposant sa couronne guerrière,
» Conserve le reflet de sa grandeur première ;
» Son sceptre est une palme [16] ; elle porte en sa main
» Du bonheur des mortels un gage plus certain.
» Elle sera toujours reine d'Occitanie ;
» Le ciel la proclama reine par le génie ;
» Quels talents immortels ! quel glorieux essaim !
» Quels sublimes enfants elle porte en son sein !
» Artistes et guerriers, philosophes , poètes ,
» La gloire les appelle et les palmes sont prêtes ;

» La patrie au ciseau redemande leurs traits,
» Et la reconnaissance a gravé leurs bienfaits.
» Couronnez de lauriers ces troubadours, ces sages;
» Un autre Panthéon conserve leurs images;
» En marbre de Paros, dans leur demeure d'or,
» Brillants de renommée, ils respirent encor. [17]

» Le premier est CUJAS [18], vaste et puissant génie,
» Qui du Code romain révèle l'harmonie,
» Des oracles du Tibre éveille les échos,
» Et porte la lumière au sein de leur chaos.
» DUFERRIER et MARAN, heureux de reconnaître,
» Le premier son élève, et le second son maître, [19]
» Marchent à ses côtés; l'un d'un noble sénat
» Porte le laticlave et rehausse l'éclat;
» Orateur de son roi, représentant habile,
» Trente le voit siéger au célèbre concile.
» L'autre, de sa doctrine éclairant la cité,
» Vient relever l'orgueil de l'Université;
» Honorable soutien de la savante école,
» Qui commence à CUJAS et finit à FURGOLE. [20]

» Au sénat de Toulouse élevés par leurs rois,
» Ceux-ci firent fleurir la justice et les lois;
» Austères magistrats que la pourpre décore,
» DUFAUR, de PINS, BERTHIER, BASTARD, d'autres encore.
» Là, je vois resplendir, premier en dignité,
» DURANTI, ce martyr de la fidélité. [21]

» Le Toulousain Benoît, à l'Italie avare,
» Prendra les clés de Pierre et ceindra la tiare. [22]

» Le modeste Paulo, plus grand qu'il n'a voulu,
» Des chevaliers maltais sera le digne élu.

» L'élite des savants paraît; elle a pour maître
» Fermat, tout à la fois légiste et géomètre; [23]
» Emule de Pascal, son esprit plus hardi
» Dans ses vastes calculs embrasse l'infini;
» La gloire de son nom grandit avec les âges,
» Et la postérité redemande ses pages.

» Maignan, de Galilée émule ingénieux,
» Épure le cristal qui lira dans les cieux. [24]

» Lapeyrouse, explorant les sommets de Pyrène,
» Révèle les secrets de son immense chaîne; [25]
» Aux fentes du granit ses mains ont arraché
» La plante inaperçue et le métal caché.

» Sicard, aux malheureux que la nature oublie,
» Vient donner la parole et remplacer l'ouïe. [26]

» Riquet perce les monts [27]; mille ruisseaux épars
» A sa voix vont descendre au pied de vos remparts;
» Un seul lit les rassemble, et leur liquide chaîne
» Unira l'Océan aux vagues de Thyrrène :

» Admirables travaux qui toujours resteront
» La merveille d'un siècle en merveilles fécond.

» Les voici maintenant ces guerriers dont l'audace
» A côté des grands noms sollicite une place.
» Ici deux NOGARET [28], célèbres tour-à-tour,
» L'un aux murs d'Anagnie, et l'autre à Moncontour.
» Là, DEVILLE; il unit, dans son âme intrépide,
» Aux instincts belliqueux la science d'Euclide;
» Un compas à la main, il mesure, il construit
» Un rempart relevé sur un rempart détruit.
» DUPUY, VERDIER, enfants d'une époque immortelle, [29]
» Prodigues de leurs jours, quand l'honneur les appelle,
» Livreront, pour défendre un nouvel étendard,
» Des combats de géants sous un nouveau César.

» Pour consacrer les jours de votre antique gloire,
» Quelles mains saisiront le burin de l'histoire? [30]
» C'est CATEL, c'est LAFAILLE; annalistes pieux
» Qu'inspire avec amour la gloire des aïeux,
» Ils vont, dans leurs écrits, redire à vos provinces
» L'histoire de Toulouse et celle de ses princes.

» Quels sons mélodieux, quel chant suave et pur
» Fait vibrer de son ciel le poétique azur?
» DALAYRAC, dont Lutèce invoque le génie,
» Verse sur les Français sa touchante harmonie, [31]
» Et le peuple charmé redit ses chants épars.

» Toulouse, tu ceindras la couronne des arts!
» La lyre aux sons divins, le ciseau, la palette,
» Tresseront le faisceau de ta gloire complète.

» Honneur à tes enfants, dont le fécond pinceau
» A tes temples nombreux prête un éclat nouveau!
» RIVALS reproduira tes plus brillantes pages;
» Aux bords les plus lointains il suit les Tectosages;
» La victoire au Taurus conduit leurs étendards,
» Et sous leurs mains Ancyre élève ses remparts. [32]

» BACHELIER, du ciseau la plus belle espérance,
» Allume son génie au soleil de Florence; [33]
» Les guerriers, les amours, et l'ange, et le démon
» Eclosent à l'envi sous le souffle fécond
» Qu'il puisa s'exhalant du sein de Michel-Ange.
» Philopœmen revit sous le ciseau de LANGE.
» LUCAS ravit au ciel, saintement inspiré,
» De ses adorateurs le modèle sacré.
» ARCIS, de Phidias audacieux émule,
» Associra son nom à la gloire d'Hercule; [34]
» Et FRÉDEAU, dans la cire artiste délicat,
» De la muse biblique imprimera l'éclat.

» De nombreux troubadours quel imposant cortége
» Du Gai-Savoir déchu ranime le collége?
» MOLINIER les rassemble; un nouvel astre a lui. [35]
» Chancelier de ces jeux dont il devient l'appui,

» De ces chantres errants il fixe le génie ;
» Il dicte à leurs concerts les lois de l'harmonie;
» Il voit multiplier ses doctes nourrissons ,
» Et la muse française écoute ses leçons.

» Voici des lois d'amour le dernier interprête.
» Habile à ranimer la mandore muette,
» GOUDELIN fait redire aux échos attendris
» Les douleurs de la France et le nom de Lyris ; [36]
» Heureux de conserver aux muses de ces rives
» Le sel et l'enjoûment de leurs graces naïves !

» PIBRAC, le magistrat aux accents solennels,
» Traduira la morale en quatrains immortels ; [37]
» L'on verra CAMPISTRON, sur les pas de Racine,
» Demander un sourire à sa muse divine ; [38]
» Et MAYNARD, courtisan, viendra se plaindre à tort,
» Des muses qu'il outrage, et des grands, et du sort. [39]

» Mais de ton noble sang, ô Raymond ! vois éclore
» Une fille immortelle, au nom riant d'ISAURE, [40]
» Qui de sa chasteté gardera le trésor,
» Et fera dans tes murs renaître l'âge d'or.
» Elle tient une lyre, harmonieux emblème.
» Sa voix a rassemblé les troubadours qu'elle aime ;
» Cygnes dont la tempête aux sinistres éclairs
» A dispersé la troupe et glacé les concerts.

» Elle anime leurs chants, partage leur ivresse ;
» Sa main répand sur eux sa féconde largesse ;
» Et, doux prix d'un combat qui fait battre les cœurs,
» Des fleurs d'or et d'argent couronnent les vainqueurs.
» Mais c'est peu ; par son ordre, une cour souveraine
» Doit rouvrir tous les ans la poétique arène ;
» Ses trésors que Toulouse accepte avec amour,
» De cette pompe auguste assurent le retour.
» Quel concours dans ces murs! quels transports! quelle ivresse!
» Quel cortège imposant! quelle foule se presse!
» Sur l'autel qui scintille on dépose les fleurs,
» Et le peuple entraîné suit les triomphateurs.
» Des rives du couchant, des portes de l'aurore,
» Ils viennent célébrer les louanges d'Isaure,
» Ces chantres inspirés, dont le docte troupeau
» Veut toucher de son luth le marbre d'un tombeau.
» O restes vénérés! tombeau! cendres muettes!
» Votre chaleur féconde enfante les poètes;
» Vingt siècles écoulés, les troubadours vainqueurs
» Verront la même pompe et les mêmes honneurs;
» Toujours le même hommage à la sainte mémoire. [41]
» O Toulouse! ô cité qui dispenses la gloire,
» Jouis de ton triomphe, et reçois dans tes murs
» La fortune promise à tes destins futurs! »

L'ange finit. Soudain, fermant ses larges tables,
Le livre a retenti sous les sceaux redoutables.
Le grand Raymond s'écrie : « Osez, osez courir,

» Mon fils, dans le sentier qui pour vous va s'ouvrir !
» Un brillant avenir vous sourit et s'apprête;
» Pour vous, pour vos sujets faites-en la conquête.
» Le concile s'assemble; affrontez son courroux,
» Partez; du haut des cieux je veillerai sur vous. »

« Adieu donc, dit Raymond; adieu donc, ô mon père! »
Trois fois il veut presser une image si chère;
Le héros, échappé de ses bras entr'ouverts,
Fuit comme une vapeur qui flotte dans les airs.
Ainsi, dans le sommeil, père des doux mensonges,
Un fantôme adoré s'envole avec les songes;
Ou telle, illusion d'un mirage trompeur,
L'oasis se dissipe aux yeux du voyageur.

L'ange conduit Raymond au terme du voyage;
Ils descendent du ciel, portés sur un nuage;
Du brillant météore ils empruntent le vol;
Bientôt de l'Italie ils ont touché le sol.
L'ange le quitte alors; et ces grandes images,
Et les parvis divins, et les brûlantes plages
S'effacent par degrés dans les yeux de Raymond,
Comme l'ombre d'un songe ou d'une vision.
Il gémit; mais bientôt, sur la rive inconnue,
Le fidèle Marcel se présente à sa vue;
Ils échangent leur joie et leurs embrassements.
Raymond passe avec lui de fortunés moments;

Il lui dit les splendeurs du céleste royaume.
A peine il a foulé la campagne de Rome,
Et déjà son regard brûle de contempler
Ces murs où le concile est prêt à s'assembler.



NOTES DU CHANT SEIZIÈME.

—

[1] Gage de pureté, symbole d'innocence,
Le blanc est la couleur qui leur doit la naissance.

L'on sait que la réunion des sept couleurs que le prisme dégage, forme la couleur blanche qui est celle de la lumière.

[2] Pendant que vous vivez, un jour de pénitence
Abrègera pour vous des siècles de souffrance.

C'est une croyance heureuse du catholicisme, que la pénitence faite par l'homme pendant sa vie rachète pour lui des siècles d'expiation après sa mort.

[3] Il subit ces tourments, il boit l'amer calice
Qui de l'enfer lui-même égalent le supplice.

Les pères de l'Eglise enseignent que les peines du purgatoire ne diffèrent de celles de l'enfer que par la durée.

[4] Vous voyez Abeilard ; c'est lui. Tendre et soumise ,
Toujours à ses côtés l'on retrouve Héloïse.

L'histoire de ces deux célèbres amants est tombée dans la vulgarité, à force d'être connue; l'on connaît aussi parfaitement la longue controverse qui s'éleva entre Abeilard et saint Bernard, ces deux illustrations du XIIe siècle. Toutefois, le fond des doctrines du savant dogmatiste est aujourd'hui assez peu connu ; c'était une insurrection de l'esprit humain contre le joug de l'autorité; la victoire demeura à saint Bernard. L'époque était mal choisie pour faire triompher le principe de la liberté d'examen.

[5] Un monde va sortir du sein de l'Atlantique.

Christophe Colomb, dont on connaît les découvertes. Il passa la moitié de sa vie à errer de royaume en royaume, offrant aux souverains un monde qu'il ne pouvait pas leur faire accepter.

[6] Sublime invention , dont le type divin
Lègue à l'intelligence un empire sans fin.

L'imprimerie, découverte par Guttemberg, dans la seconde moitié du XVe siècle, lui valut d'abord une réputation de sorcier. Il fut obligé d'enfouir ses procédés dans des caves pour échapper à la persécution. Les Bibles, qu'il reproduisait à volonté par centaines, passèrent pour magiques. Le sublime inventeur faillit être brûlé ; mais aujourd'hui, on lui dresse des statues. Le grand homme ne travaille guère que pour une postérité qu'il ne voit jamais.

[7] De soufre et de salpêtre un horrible mélange ,
Met en débris l'obstacle , et son rapide effort
Donne dans les combats des ailes à la mort.

C'est à Roger Bacon, moine d'Oxford, que l'on attribue l'invention de la poudre à canon. Roger Bacon vivait dans le XIIIe siècle. Sa terrible découverte ne fut mise en usage qu'un siècle plus tard ; c'est aux Anglais que revient le déplorable honneur d'avoir fait les premiers l'application aux combats de cet épouvantable moyen de destruction. On prétend qu'ils durent le succès de la bataille de Crécy, livrée en 1346, à l'em-

ploi de six pièces de canon, qui parurent alors pour la première fois dans les champs de bataille.

[8] L'étude, avec lenteur, dans l'exacte balance,
Des corps décomposés a pesé la substance.

La chimie, science nouvelle, dont le célèbre et malheureux Lavoisier a poussé si loin les découvertes.

[9] La lumière est fixée et se change en peinture.

Le daguerréotype, invention ingénieuse qui date de nos jours.

[10] A l'aide du cristal qui transporte ses yeux,
L'homme un jour sondera la profondeur des cieux.

Les télescopes, inventés par Galilée; d'autres disent par Roger Bacon. A l'aide de cette machine, Galilée fit la découverte des quatre satellites de Jupiter.

[11] Et du ciel planétaire assignant le milieu,
Fixera le soleil sur son trône de feu.

Le système de Copernic : le soleil fixe au milieu des planètes.

[12] Je le vois emporté dans des routes nouvelles;
Il devance les vents dont il a pris les ailes.

La vapeur appliquée aux chemins de fer. Cette admirable découverte a été faite par un Français, Salomon de Caux, génie incompris, qui mourut à Bicêtre dans des accès de rage, en rongeant les barreaux de fer de son cabanon. Deux siècles plus tard, Papin et l'Angleterre s'en sont arrogés toute la gloire.

[13] .... Il prend le feu du ciel,
Et la foudre obéit à la voix d'un mortel.

Les expériences de Franklin sur le fluide électrique.

[14] La Gaule, que déchire un pouvoir disputé,
Aspire à devenir une grande unité.

C'est par une longue suite de guerres et par de nombreuses alliances, que la maison de France a successivement réuni

à la couronne la Champagne, la Normandie, la Bretagne, la Guienne, la Bourgogne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Navarre, et enfin tant de belles provinces dont l'ensemble aussi vaste que formidable ne doit avoir pour limites que le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

15 Les Franks, vos ennemis, par vous humiliés,
Par les nœuds les plus doux vous seront alliés;
Votre sang glorieux viendra parer leur trône;
Il doit grandir encore en perdant sa couronne.

Jeanne, fille unique de Raymond VII, dernier comte de Toulouse, fut donnée en mariage à Alphonse, frère de saint Louis; ce fut là un des articles du traité par lequel Raymond fit sa paix avec la maison de France. Raymond étant mort en 1249, Alphonse prit possession du comté de Toulouse. Alphonse et Jeanne accompagnèrent saint Louis à sa seconde croisade. Ils quittèrent l'Afrique, atteints de la contagion dont ils moururent à leur débarquement en Italie. Etant morts sans enfants, le comté de Toulouse fut réuni à la couronne, en exécution du traité de Paris.

16 Toulouse, en déposant sa couronne guerrière,
Conserve le reflet dè sa grandeur première:
Son sceptre est une palme.......

Martial, qui vivait sous Galba, avait déjà salué Toulouse du beau nom de *Palladienne* *; elle a toujours depuis conservé ce titre qu'elle a constamment mérité. On ne saurait nier sans injustice que de toutes les villes de province de notre France, Toulouse est bien celle où la poésie et les beaux-arts sont le plus en honneur, et où ils sont cultivés avec le plus de succès. Le poète Ausone, qui écrivait au IVe siècle et qui avait étudié à Toulouse, lui adresse un hommage de reconnaissance:

« Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam,
» Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens,
» Perque latus pulchro perlabitur amne Garumna. »

* Palladiæ non inficienda Tolosæ, gloria.

[17] Couronnez de lauriers ces troubadours, ces sages ;
Un autre Panthéon conserve leurs images ;
En marbre de Paros, dans leur demeure d'or,
Brillants de renommée, ils respirent encor.

La plus belle salle du Capitole, qu'on a nommée *la Galerie des Illustres*, réunit les célébrités qui font la gloire de Toulouse. C'est là que la reconnaissance publique a placé, dans des niches dorées, les bustes des hommes les plus distingués que la contrée a vus naître. Ce sont les souvenirs que l'auteur de *l'Epopée Toulousaine* a voulu consacrer dans ses vers.

[18] Le premier est Cujas......

Cujas, placé à la tête de cette pléiade, fut une des premières puissances intellectuelles de ce XVI[e] siècle, si fécond en génies extraordinaires. Il était fils d'un foulon ; il apprit sans maître les langues latine et grecque ; il ne dut qu'à lui seul sa vaste renommée scientifique ; ses études sur le corps du droit romain furent prodigieuses ; il parvint par des soins infinis à réintégrer dans sa pureté le texte des Pandectes, si altéré par l'ignorance des copistes. Les ouvrages qu'il a laissés n'ont rien perdu de leur autorité. Les plus habiles interprètes du droit romain n'ont d'autre mérite que d'avoir su marcher sur ses traces.

[19] Duferrier et Maran, heureux de reconnaître,
Le premier son élève, et le second son maître....

C'est la plus grande gloire d'Arnaud Duferrier d'avoir été le maître de Cujas.

[20] Honorable soutien de la savante école,
Qui commence à Cujas et finit à Furgole.

Il a été donné à Furgole de clore cette nombreuse série de jurisconsultes toulousains qui sondèrent avec tant de courage et de bonheur les profondeurs du droit romain. On lit au-dessous de son buste :

Unus ex juris romani oraculis et gallicorum jurisconsultorum principibus.

[21] ... Duranti, ce martyr de la fidélité.

La vie et la fin du président Duranti sont également connues. Ce savant magistrat voulut faire prévaloir dans Toulouse la cause de Henri III contre la Ligue. Le parti de la Ligue ayant alors eu le dessus, Duranti périt victime de la fureur populaire. L'inscription qu'on lui a consacrée rappelle ce barbare assassinat.

[22] Le Toulousain Benoît, à l'Italie avare,
Prendra les clés de Rome et ceindra la tiare.

Benoît XII, fils d'un meunier, était né à Saverdun. Il se fit religieux dans l'ordre de Citeaux. Il devint docteur de Sorbonne, abbé de Fond-Froide, évêque de Pamiers, puis de Mirepoix. Cardinal en 1327, il fut élu pape le 20 décembre 1334. On a de lui quelques ouvrages. L'on sait que le conclave porte presque toujours son choix sur des cardinaux italiens.

[23] ... Fermat, tout à la fois légiste et géomètre.

Pascal, qui s'y connaissait, a proclamé Pierre Fermat le premier géomètre du monde. Ce vaste génie était originaire de la petite ville de Beaumont-de-Lomagne, près Toulouse. Il était conseiller au Parlement de cette dernière ville. On a de lui des vers latins. Il ne s'occupait de mathématiques qu'à titre de délassement; les plus ardus problèmes de la science n'étaient qu'un jeu de son esprit. Il a laissé sur le calcul infinitésimal des travaux immenses qui n'ont pas été publiés. Les plus habiles mathématiciens font de ses théorèmes le sujet de leurs études. On est à la recherche de ses écrits, dont une loi a ordonné l'impression aux frais de l'Etat.

[24] Maignan, de Galilée émule ingénieux,
Epure le cristal qui lira dans les cieux.

Le *Dictionnaire historique* lui a consacré une mention très honorable. Il mourut en 1676.

[25] Lapeyrouse, explorant les sommets de Pyrène,
Révèle les secrets de son immense chaîne.

Philippe Picot de Lapeyrouse est un des plus savants natura-

listes dont la France puisse s'honorer. Son ascension aux sommets les plus ardus des Pyrénées et ses découvertes ont agrandi le domaine de la science. Ses longs et magnifiques travaux jouissent d'une célébrité européenne. On cite en première ligne sa *Flore des Pyrénées*, et ses études sur les métaux que cette longue chaîne de montagnes renferme.

[26] Sicard, aux malheureux que la nature oublie,
Vient donner la parole et remplacer l'ouïe.

L'abbé Sicard, né au Fousseret, près de Toulouse, fut un des plus célèbres instituteurs de ces êtres intéressants que la nature laissa incomplets en leur refusant l'ouïe, première source de la parole. L'abbé Sicard agrandit et féconda la précieuse découverte de l'abbé de l'Épée. Toulouse, reconnaissante envers ce bienfaiteur de l'humanité, lui a marqué une place dans son Panthéon.

[27] Riquet perce les monts.........

Pierre-Paul Riquet de Bonrepos, créateur immortel du Canal de Languedoc qui joint la Méditerranée à l'Océan. Cette magnifique construction hydraulique fut longtemps méditée sous François Ier et Henri II; mais le projet en avait été abandonné, comme étant d'une exécution impossible. Le génie de Riquet accomplit cette gigantesque entreprise, pour laquelle il créa en quelque sorte la matière première, l'eau, qu'il trouva le secret de faire jaillir de la Montagne-Noire, et qu'il amassa dans d'immenses bassins, pour alimenter son œuvre. De nos jours, l'œuvre de Riquet a été complétée par la construction du canal latéral à la Garonne, qui part de Toulouse et va joindre cette rivière aux environs de Bordeaux.

[28] Ici, deux Nogaret.........

« Tout le monde sait les démêlés que Boniface VIII eut avec » Philippe-le-Bel, au sujet de la croisade projetée par ce pape, » de l'érection de l'évêché de Pamiers et de la collature des » bénéfices, les lettres piquantes qu'ils s'écrivirent mutuelle- » ment, et comment Boniface fut arrêté à Anagnie par Sciarra » Colonne et par Nogaret, et délivré par le peuple, quatre

» jours après. Cet affront causa tant de chagrin à Boniface VIII,
» qu'il en tomba malade, et mourut d'une fièvre chaude le
» 12 octobre 1303. » (*Dict. hist.*, Boniface VIII.)

L'inscription consacrée à Nogaret de Lavalette, rappelle la bataille de Moncontour, où ce capitaine, à la tête des chevaux-légers, signala sa valeur, et quelque autre fait d'armes à l'aide duquel il préserva Toulouse que Coligni menaçait.

[29] Dupuy, Verdier, enfants d'une époque immortelle....

Dupuy et Verdier, deux célèbres généraux de la République ou de l'Empire, reçurent le jour dans les murs de Toulouse. Dupuy, fils d'un boulanger, se distinguait par un courage qui tenait de la témérité; il commandait cette 32e demi-brigade qu'immortalisa un ordre du jour du général en chef de l'armée d'Italie, quand il disait à cette armée de héros : *J'étais tranquille, la* 32e *demi-brigade était là.* Dupuy suivit le général Bonaparte dans la fameuse campagne d'Egypte; il périt d'un coup de fusil à la révolte du Caire. Toulouse lui a élevé une colonne sur une de ses places.

Verdier fournit une carrière militaire beaucoup plus longue; il fit les guerres de l'Empire. Le buste de ces deux généraux n'est pas encore placé dans la Galerie des Illustres. Le poète a voulu devancer l'hommage que ne peut manquer de leur rendre la postérité.

[30] Pour consacrer les jours de votre antique gloire,
Quelles mains saisiront le burin de l'histoire?
C'est Catel, c'est Lafaille.....

Guillaume Catel, historien estimé du Languedoc et des comtes de Toulouse. Ses œuvres historiques se recommandent également par l'érudition et par la saine critique; il a rejeté une foule de fables dont on avait entouré le berceau de Toulouse. Il était conseiller au Parlement de cette ville.

Lafaille est un annaliste très estimé de la ville de Toulouse. Son ouvrage, rempli de recherches intéressantes et de pièces originales inédites jusqu'à lui, a été publié en deux volumes in-folio.

[31] Dalayrac, dont Lutèce invoque le génie,
Verse sur les Français sa touchante harmonie.

Nicolas Dalayrac, compositeur plein de grâce, était originaire de Muret, près Toulouse.

[32] Rivals reproduira tes plus brillantes pages;
Aux bords les plus lointains il suit les Tectosages;
La victoire au Taurus conduit leurs étendards,
Et sous leurs mains Ancyre élève ses remparts.

Toulouse compte plusieurs artistes distingués de ce nom; celui-ci, qu'on a appelé *le grand Rivals*, fut le plus célèbre. On admire dans le Musée de cette ville, son grand tableau représentant la fondation d'Ancyre par les Tectosages.

[33] Bachelier, du ciseau la plus belle espérance,
Allume son génie au soleil de Florence......

Bachelier, célèbre sculpteur, élève de Michel-Ange. Cet artiste, d'une étonnante fécondité, a orné quelques églises et plusieurs hôtels de Toulouse de ses gracieuses productions.

[34] Arcis, de Phidias audacieux émule,
Associra son nom à la gloire d'Hercule.

Parmi une foule de sculpteurs dont Toulouse pourrait s'honorer, il est juste de distinguer Arcis. La salle des travaux d'Hercule ciselés au plafond par cet artiste, attire au Palais-de-Justice les artistes étrangers qui viennent payer à ce monument le tribut de leur admiration. Nous croyons devoir associer au nom d'Arcis ceux d'Ambroise Frédeau, de Lucas et de Lange.

Arcis, Frédeau, Lange, ni Lucas, n'ont point de place dans la Galerie des Illustres.

[35] Molinier les rassemble.....

Guillaume Molinier, chancelier du *Collége du Gai-Savoir*, qui se réunit et proposa des prix de poésie en 1323. Ce fut lui qui fut le rédacteur de la poétique publiée par ce corps littéraire en 1356. Ce monument curieux est tout à la fois un traité de rhétorique, de grammaire, de philosophie et de poésie. En 1388, Jean, roi d'Aragon, envoya une am-

bassade solennelle, pour demander qu'on lui envoyât des poètes de Toulouse, afin de fonder une institution semblable au collége du *Gai-Savoir*. Ce fait résulte d'un passage extrait des *Indices d'Aragon*, par Jeronimo Zurita, historien espagnol : « Adeoque » more id usurpatum, ut Henricus Villena, non minus multiplici » et reconditâ litteraturâ, quam antiquissimâ regum Aragoniæ et » comitatûs Barcinonensis stirpe, et Henrico Castiliæ rege avo » materno clarus, referat, Joannem Aragoniæ regem, haud » secus ac de suis maximis rebus ageretur, legatos ad franco- » rum regem solemni publicaque legatione misisse ; ut verna- » culâ linguâ celebres poetæ in Hispaniam ex Narbonensis » provinciæ scholis traducerentur, et studia poetices, quam » *Gayam-Scientiam* vocabant, instituerentur. His vero quo- » rum ingenium in eo artificio elucere videretur, magna præ- » mia industriæ et honoris insignia monimentaque laudis esse » constituta. » L'Académie des Jeux-Floraux n'est autre chose que la continuation du Collége du Gai-Savoir.

[36] Goudelin fait redire aux échos attendris
Les douleurs de la France et le nom de Lyris.

Pierre Goudelin, natif de Toulouse, est le vrai type artistique de l'enfant du bassin de la Garonne. On le voit cueillant le plaisir sur son passage, fuyant le travail et les affaires, insoucieux de l'avenir, se livrant aux inspirations de la nature, laissant couler sans effort les éruptions capricieuses d'une verve moitié bouffonne, moitié caustique. C'est un caractère qui tient du Lafontaine et du Catulle. L'auteur du poème a voulu faire allusion à l'élégie du poète languedocien sur la mort d'Henri IV, et à quelques pièces de vers qui ont un caractère anacréontique.

[37] Pibrac, le magistrat aux accents solennels,
Traduira la morale en quatrains immortels.

Guy Dufaur de Pibrac fut un des hommes les plus éminents de son siècle ; il n'était pas seulement poète, il se fit remarquer comme grand magistrat et comme homme d'état distingué.

Voici la page que les auteurs du *Dictionnaire historique* lui ont consacrée :

« FAUR, seigneur de Pibrac (Guy du), quatrième fils de
» Pierre Dufaur, président au Parlement de Toulouse, d'une
» famille noble et féconde en grands hommes, fit ses études à
» Paris et voyagea en Italie. De retour à Toulouse, il eut une
» charge de conseiller, fut élu juge-mage, et député en cette
» qualité aux états d'Orléans, en 1559, où il parut avec éclat.
» Le roi Charles IX le choisit pour être un de ses ambassa-
» deurs au concile de Trente. Dufaur y soutint avec zèle les
» intérêts de la couronne, et fut nommé à son retour avocat-
» général au Parlement de Paris. En 1565, il accompagna le
» duc d'Anjou en Pologne, eut une charge de président à
» mortier au Parlement de Paris, et fut chancelier du duc
» d'Alençon et de la reine Marguerite de Navarre, femme
» d'Henri IV. Du Faur fit paraître dans toutes ces places im-
» portantes, de grands talents et une probité consommée; il
» s'y acquit une réputation immortelle, et mourut à Paris le
» 27 mai 1584, à 56 ans. On a de lui des plaidoyers, des ha-
» rangues, une belle *lettre* latine sur le massacre de la Saint-
» Barthélemi, et d'autres ouvrages en prose et en vers. Le
» plus connu parut pour la première fois en 1574, sous le
» titre de *Quatrains de Pibrac*. Ce sont des vers moraux qui
» contiennent des instructions utiles. Il y en a eu un grand
» nombre d'éditions et de traductions. »

[38] L'on verra Campistron, sur les pas de Racine,
Demander un sourire à sa muse divine....

JEAN GALBERT DE CAMPISTRON, poète dramatique, faible et pâle imitateur de Racine, dont il se disait l'élève, est assez connu pour qu'il soit inutile de parler de lui longuement. Le volume unique que composent ses œuvres est dans toutes les bibliothèques. Né à Toulouse en 1656, il y mourut d'une attaque d'apoplexie le 11 mai 1723. Il était de l'Académie française.

[39] ... Et Maynard, courtisan, viendra se plaindre à tort,
Des muses qu'il outrage, et des grands, et du sort.

Allusion à ces vers si connus de Maynard qu'il avait inscrits sur la porte de sa demeure, et où, sous l'affectation du stoïcisme, perce le dépit du courtisan désappointé.

« Las d'espérer et de me plaindre
» Des muses, des grands et du sort ;
» C'est ici que j'attends la mort,
» Sans la désirer ni la craindre. »

Maynard est aussi connu que Campistron. L'on connaît aussi un manuscrit, déposé à la Bibliothèque publique de Toulouse, dite du Collége, qui contient des poésies licencieuses de cet auteur.

40 Mais de ton noble sang, ô Raymond ! vois éclore
Une fille immortelle, au nom riant d'Isaure....

Voir une note du premier chant, sur Clémence-Isaure.

41 .... Les troubadours vainqueurs
Verront la même pompe et les mêmes honneurs ;
Toujours le même hommage à la sainte mémoire.

Allusion à la devise gravée sur les jetons de l'Académie des Jeux-Floraux : *His idem semper honos.*

Nota. L'auteur a dû s'interdire de toucher à des célébrités contemporaines qui étaient encore vivantes à l'époque où il composait cette partie de son poème.



CHANT DIX-SEPTIÈME

SOMMAIRE.

Le Concile de Latran. — Rome. — Apostrophe à la ville immortelle. — Ses grandeurs, sa destinée. — Origine de Latran. — Invocation à la muse. — Description de l'assemblée. — Veni Creator. — Ouverture du Concile. — Discours d'Innocent III. — Le Concile proscrit l'hérésie. — Accusation portée par Foulque contre le vieux Raymond. — Discours de cet évêque. — Défense du vieux Raymond, son discours. — Discours du légat Arnaud contre Raymond et en faveur de Montfort. — L'évêque de Lyon prend la défense du Comte de Toulouse. — Il accuse les légats et leur reproche avec vigueur les horreurs de la croisade. — Dominique veut parler en faveur de Raymond; il en est empêché par un horrible prodige. — La statue de saint Pierre tombe sur l'évêque de Lyon et l'écrase. — L'épouvante et l'horreur sont dans le Concile. — Il se sépare en tumulte.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Bientôt elle apparaît cette ville immortelle,
Des athlètes du Christ oracle et citadelle,
A qui le ciel donna la triple majesté
De l'empire, des arts et de la sainteté.
Reine des souvenirs, elle offre à notre hommage
Des héros et des saints, ces héros d'un autre âge;
Mêle dans ses grandeurs les palmes aux lauriers,
Et le sang des martyrs à celui des guerriers.
Cité des empereurs, des consuls et du pape,
Oh! quel saisissement à ton aspect nous frappe!
Nos regards étonnés, dans tes enfants nouveaux,
Cherchent les descendants d'un peuple de héros.

O veuve des Césars ! reine des sept collines,
N'as-tu d'autre beauté que celle des ruines ?
Des ossements poudreux, voilà ton peuple-roi ;
Et gloire, et monuments, tout est débris chez toi.
Triomphes du passé, dans tes vieilles murailles,
Vingt siècles sont debout, et debout cent batailles ;
Partout l'œil égaré sur ces débris confus,
Dans ce qui reste encor cherche ce qui n'est plus ;
Partout gloire et néant ! De ta splendeur éteinte
Le manteau déchiré pare encor ton enceinte.
Ces Catons, ces Césars, dont tu portes le deuil,
Semblent toujours régner du fond de leur cercueil ;
Ils revivent en toi. Pour asservir la terre,
Jupiter te prêta son aigle et son tonnerre ;
Jupiter est vaincu, l'aigle tombe, et la croix
Te fait reine du monde une seconde fois.
Dominer l'univers, élever ta puissance
Par le fer, par les arts, ou par l'intelligence,
Quel destin ! Tu conquis un règne illimité,
Et les clés dans tes mains ouvrent l'éternité.
Il fallait une voix souveraine et puissante
Qui guidât dans les temps l'humanité flottante,
Et le ciel te choisit, et le ciel te donna
La gloire du Thabor, les éclairs du Sina ;
Et le monde, enchaîné par l'amour et la crainte,
A courbé son orgueil sous ta majesté sainte.
Le labarum divin, vainqueur des nations,
En modestes agneaux a changé tes lions,

Alors que, rayonnant sur d'héroïques tombes,
La lumière a percé la nuit des catacombes.
Le bâton pastoral et l'Evangile en main,
Un Pontife inspiré conduit le genre humain;
Avec l'antique erreur le monde a fait divorce;
Le monde est à tes pieds; ta douceur fait ta force.

Maintenant, le conseil qui s'assemble à ta voix,
Soumet à ses décrets l'autorité des rois;
Il parle, et de ces rois l'autorité docile
N'a d'autre volonté que celle du concile.

Le jour s'était levé. Des prélats de tout rang
Le cortège se presse aux portes de Latran;
Latran qui fut palais; somptueux édifice
Qu'emplit de majesté Fausta l'impératrice,
Et qu'un grand empereur consacra sous le nom
Du consul glorieux que fit périr Néron; [1]
Temple auguste aujourd'hui, sanctuaire où l'Eglise
Cherche la vérité qui lui fut tant promise.
Les princes accouraient; et jamais le soleil
N'éclaira de ses feux plus superbe appareil.

Muse, car nulle chose à tes yeux n'est voilée,
Reproduis dans mes vers cette auguste assemblée;
Dis-moi ces noms; dis-moi de quels lointains climats
Accouraient à l'envi tous ces mille prélats;
Quels empereurs, quels rois, quels fronts à diadèmes,

Les uns représentés, les autres par eux-mêmes,
A la voix du Pontife, attendant ses arrêts,
Prirent part aux débats de ces grands intérêts !
Car il s'agit encor de frapper l'hérésie,
D'éteindre des combats l'horrible frénésie,
D'épargner aux croisés des flots de sang humain,
Et de donner un maître au comté toulousain.

Le concile, unissant croix latines et grecques,
Compte huit cents abbés, quatre cent douze évêques; [2]
Cent docteurs au front calme, au modeste maintien,
Lumières de l'Eglise et du monde chrétien.
Les cardinaux latins représentent les Marches;
Les siéges d'Orient comptent deux patriarches;
L'un, de Jérusalem patriarche latin;
L'autre, de la cité que fonda Constantin.
On distingue aux couleurs dont la richesse abonde,
Antioche, Nicée, Athènes, Trébizonde.
Cologne, dont les tours se mirent dans le Rhin,
Brille par son primat, évêque et souverain.
Les cités de la Sègre, et de l'Ebre, et du Tage,
Lérida, Tarragone, et Tolède, et Carthage;
Lyon, qui voit couler deux fleuves sous ses lois;
Reims, où l'ampoule sainte attend le front des rois,
Et Paris, et Soissons, Avignon, et Narbonne,
Duché dont la croisade a saisi la couronne;
La Clyde, la Tamise, Yorck, la verte Erin,
Se levant à la voix du Pontife divin,

Ont leurs représentants qui siègent au concile.
Deux puissants empereurs, Frédéric de Sicile,
Henri, le roi des Franks, le prince des Hongrois,
Et Jean, dont la révolte a contesté les droits, [3]
Occupés dans leurs cours, ou marchant aux croisades,
Pour les représenter eurent des ambassades.
Chypre et Jérusalem envoyèrent leurs rois.
Quel sénat imposant par le nombre et le choix!
Par-dessus tous les rangs, par-dessus tout les titres,
Les insignes pompeux, les couronnes, les mitres
Dont l'éclat si divers éblouissait les yeux,
Un trône s'élevait, simple et majestueux;
Là, s'assied Innocent. Comme, en un ciel sans voiles,
L'astre des nuits s'assied sur un trône d'étoiles,
Et l'on voit, dans l'éther, scintiller tout autour
Les essaims lumineux qui composent sa cour;
Tel brillait Innocent. Le Pontife suprême
Lève un front décoré du triple diadème.
La crosse pastorale est près de lui; la croix
En rubis lumineux rayonne sous ses doigts;
Il s'incline; et sa voix, au signal des prières,
De l'Esprit créateur invoque les lumières.

« Viens, Esprit créateur, et descends sur les tiens!
» Pénètre les pensers des fidèles chrétiens;
» Ces cœurs que tu formas remplis-les de ta grâce!

» Des bienfaits du Très-Haut don le plus efficace,

» Source de charité, répands sur nos labeurs
» La céleste onction qui charme les douleurs !

» Sept dons mystérieux composent ton essence ;
» De la droite de Dieu ministre tout puissant,
» Des promesses du Père infaillible garant,
» A nos faibles accents tu prêtes l'éloquence.

» Dans la nuit de nos sens fais rayonner le jour !
» Rends-nous pour le combat la force et le courage;
» Que ton aile féconde, en écartant l'orage,
» Rallume dans nos cœurs le feu d'un saint amour !

» Confonds du tentateur la malice profonde ;
» Chasse au loin l'ennemi, donne la paix au monde ;
» Fais que, sous ta conduite, à l'abri du péché,
» Nous évitions l'abîme et le piège caché !

» Apprends-nous, Esprit-Saint, à connaître le Père ;
» Révèle-nous du Fils la gloire et les grandeurs ;
» Honneur et gloire à toi, dont l'amour tutélaire
» Souffle les feux sacrés qui consument nos cœurs ! »

L'hymne était achevé. Sur le siége suprême
Innocent se rassied et dit : « Frères que j'aime !
» L'Eglise s'est émue, hélas ! avec raison,
» Alors que l'hérésie a relevé son front.
» Ce front que l'anathème a traîné dans la poudre,

» S'est relevé noirci, mutilé par la foudre.
» Valdo, Bruïs, Henri sortaient de leur tombeau;
» Le démon de Manès, agitant son drapeau,
» Sur les peuples séduits répandait ses souillures,
» Et l'Eglise sentait se rouvrir ses blessures.
» Le monstre grandissait; l'autel fut alarmé;
» Il fallait le défendre, et je me suis armé;
» Contre les corrupteurs fut lancé l'anathème,
» Tantôt par mes légats, et tantôt par moi-même.
» Des pécheurs endurcis le sort fut rigoureux;
» On le sait.... les bûchers allumèrent leurs feux.
» L'hérétique aux abois, mais non sans espérance,
» Des princes de la terre invoqua l'assistance;
» Et des princes chrétiens, tristement égarés,
» Fournirent les secours qu'il avait implorés.
» Le mal allait croissant; je dus venir à l'aide;
» Je vis que la croisade était le seul remède;
» Je l'ordonnai. Bientôt le sol des Albigeois
» Se couvrit de guerriers qui tous prirent la croix.

» Mais deux princes puissants bravèrent l'anathème:
» L'un grand par ses aïeux, l'autre grand par lui-même.
» La force était pour eux; le ciel nous seconda;
» Il fallait un miracle, et le ciel l'accorda.
» Le roi Pierre est tombé sous la verge divine,
» Et le comte Raymond survit à sa ruine;
» Ses états sont conquis; le vainqueur de Muret
» Pour régner sur Toulouse attend notre décret.

» Il sera solennel. J'aime à voir votre zèle
» Se presser dans ces murs où ma voix vous appelle.
» Dans ces graves débats, pour absoudre ou punir,
» Chers appuis, chers conseils, j'ai dû vous réunir.
» Mais d'abord, il importe à l'auguste assemblée
» De raffermir la foi trop longtemps ébranlée;
» De condamner l'erreur; de rendre aux saints autels,
» Avec leur pureté, leurs dogmes immortels;
» Enfin, de rajeunir la force et la pensée
» Du symbole divin que nous légua Nicée. »

Le Pontife se tait. Alors, tous à la fois,
Ils se lèvent; et tous condamnent d'une voix [4]
Ces dogmes de Scythien, ces erreurs d'un autre âge,
Dont Manès a transmis le funeste héritage;
Cet absurde duel de deux pouvoirs égaux,
Principes ennemis, implacables rivaux,
Mal et bien dont la force est tour-à-tour puissante,
Et dont l'homme subit la lutte renaissante.
De Valdo, de Bruïs on renverse l'autel;
Le concile proclame un Dieu seul, éternel.

Quand l'auguste assemblée, éclairant la doctrine,
Eut raffermi le dogme, armé la discipline,
Un intérêt puissant, la croisade du jour,
Occupa les esprits, et Toulouse eut son tour.
Alors, sous les regards de l'assemblée immense,
L'ennemi des Raymonds, l'accusateur s'avance.

Défiant le péril, tel un vaillant soldat
S'avance entre deux camps préparés au combat,
Et, décochant un trait sur la troupe ennemie,
D'une attaque subite allume l'incendie.
Foulque se dresse et dit :

« Saint-Père, et vous, prélats,
» Princes du nom chrétien, illustres potentats,
» Pardonnez si ma voix, moins forte que mon zèle,
» S'élève pour défendre une cause immortelle !
» Mais la foi, l'équité, la plus sainte des lois,
» Si ma voix les sert mal, parleront pour ma voix.

» Faut-il vous dire ici la criminelle histoire
» Dont le monde effrayé conserve la mémoire;
» L'appui dont la révolte entoura son berceau;
» Des progrès de l'erreur retracer le tableau;
» Vous peindre la Provence en proie à l'hérésie,
» Et du sang d'un martyr cette terre rougie?
» Un prince dont l'Eglise, honorant sa maison,
» A si longtemps béni les armes et le nom;
» Dont l'aïcul, animé d'une vertu sublime,
» Conduisit la croisade aux remparts de Solyme;
» Démentant un passé glorieux jusqu'à lui,
» Des ennemis de Rome est devenu l'appui;
» Vous avez tous nommé le Comte de Toulouse.
» De lui chercher des torts mon âme est peu jalouse ;
» Il est dans le malheur. Je l'aurais respecté ;
» Mais le sort qu'il subit il l'a bien mérité,

» Et vous excuserez mes paroles hardies,
» Dans le récit honteux de ses palinodies.

» Rebelle dans le cœur, d'abord, de ses sujets
» Il servit sourdement les coupables projets.
» Comme le ver rongeur que notre vue ignore,
» Empoisonne les fruits qu'en secret il dévore;
» Comme un reptile impur distille son venin,
» Tel Raymond sourdement consommait son larcin;
» Et la publique voix, frappant l'hypocrisie, [5]
» Le poursuivit du nom de chef de l'hérésie.
» Bientôt un meurtre affreux sous ses yeux s'accomplit;
» Tout le sang du légat à son front rejaillit.
» L'Eglise dans le deuil fut lente à se résoudre;
» Le monde entier s'émut, Rome lança la foudre.
» Quant il vit, par ce crime à sa honte prouvé,
» Tout le monde chrétien contre lui soulevé,
» Raymond s'humilia; son âme sans courage
» Se sentit défaillir en face de l'orage;
» Son front subit le joug; il offrit au martyr
» Une expiation, mais point de repentir;
» Il accepta la honte.... et, de sa main félonne,
» Dans la boue et le sang ramassa la couronne.

» Car il voulait régner. Quand la voix des légats
» Proclame la croisade, il les suit aux combats;
» Armé contre son peuple, artisan d'imposture,
» Il entre dans nos rangs méditant le parjure.

» Il prend la croix, se mêle aux féaux chevaliers;
» Il allume avec nous les flammes de Beziers;
» Et sa troupe nous aide à grossir la colonne
» Qui presse et fait tomber les murs de Carcassonne.

» Ainsi son artifice abusait notre erreur.
» Diplomate perfide, adroit temporiseur,
» Il dissimule; il sait que notre ardeur calmée
» Rompra tout à la fois la croisade et l'armée,
» Se promettant alors de venger son affront,
» De laver dans le sang la tache de son front,
» D'arracher de nos mains nos récentes conquêtes,
» Et de détruire ainsi nos œuvres imparfaites.

» Il l'a fait. Quand le terme assigné par nos lois
» Eut brisé les liens des guerriers de la croix,
» Et rendu ces héros au foyer domestique,
» On le vit relever la bannière hérétique.
» Cédant à l'amitié, trompés par ses détours,
» Deux alliés puissants lui prêtent leur secours,
» Comminge et Foix; Raymond les conduit à nos portes.
» Fort de notre faiblesse, il fond sur nos cohortes.
» Mais Montfort était là; le lion aguerri
» Défendait les remparts de Castelnau-d'Arry.
» Dieu prêtait à son bras une force cachée;
» De guerriers toulousains la plaine fut jonchée;
» Et le Comte écrasé, fuyant le bras vengeur,
» Ensevelit au loin sa honte et sa terreur.

» Dieu lui gardait encor de fatales journées.
» Un roi, son allié, descend des Pyrénées;
» Cent mille combattants, appui qu'il espérait,
» Plantent leurs pavillons aux plaines de Muret.
» De héros dévoués à peine un petit nombre
» Défend ces murs; mais Dieu les couvre de son ombre.
» Dans ce choc inégal Dieu combattait pour eux;
» Il soutient des croisés l'effort miraculeux.
» L'hérétique frappé, que l'abîme réclame,
» Succombe avec son roi sous le fer, dans la flamme,
» Et douze cents guerriers, sous leurs coups triomphants,
» Ont détruit en un jour cent mille combattants.
» Raymond, qu'anéantit ce foudroyant miracle,
» Aux succès de Montfort n'oppose plus d'obstacle;
» Il fuit; loin de sa ville il a porté ses pas;
» Au vainqueur de Muret il livre ses états.
» Toulouse est à Montfort par le droit de la guerre,
» Par ce droit qui fonda les trônes de la terre.
» A qui doit obéir ce peuple délaissé?
» Qui règnera sur lui?.... le ciel a prononcé.
» En donnant la victoire, il fait assez connaître
» L'élu, le vrai croyant qu'il a nommé pour maître;
» Et l'auguste concile, assemblé dans ce lieu,
» N'a plus qu'à confirmer le jugement de Dieu.

» Pourrions-nous hésiter?... car enfin, quel est l'homme
» Qui s'est fait l'ennemi de l'Eglise et de Rome?
» C'est Raymond. Quel héros, portant notre étendard,

» S'est montré de la foi le plus ferme rempart ?
» C'est Montfort. Voulez-vous, par une erreur étrange,
» Confondre aveuglément le blâme et la louange;
» Relever l'ennemi par le ciel abattu,
» Récompenser le crime et punir la vertu,
» Et, foulant l'équité sous un scandale immense,
» Epouvanter le monde à force de clémence?
» Non. Le concile est juste, et son vœu solennel
» Confirmera l'arrêt prononcé par le ciel. »

Foulque a dit et s'assied. Mais à peine il achève,
Qu'un murmure flatteur de toute part s'élève.
Tel, lorsqu'à la tribune un puissant orateur
D'un nombreux auditoire a conquis la faveur,
Les battements de mains, quand on le voit descendre,
Accompagnent sa voix que l'on cesse d'entendre.
On admire, on exalte, et tour-à-tour on craint
L'éloquente vigueur du prélat toulousain:
Sa parole est un glaive; elle tranche et pénètre.
Le glaive de Montfort est moins fatal peut-être,
Disait-on; est-il rien qui puisse l'égaler ?

Innocent dit alors: « Comte, à vous de parler!
» Répondez; le concile est prêt à vous entendre;
» Vous êtes accusé, songez à vous défendre. »

Soudain, le vieux Raymond, isolé, sans appui,
Se lève, et tous les yeux se sont tournés vers lui.

Le trouble qui l'agite, émotion soudaine,
Embarrasse un moment sa parole incertaine;
Pourtant il se rassure; et, de ce noble accent
Que l'indignation rend amer et puissant:

« Moi, qu'on accuse ici, souffrez que je le dise,
» Je compte des aïeux qui servirent l'Eglise,
» Dont le sang, illustré par de pieux exploits,
» Pour la cause du ciel fut versé bien des fois;
» Et d'un accusateur, fécond en artifices,
» Je cherche les aïeux, je cherche les services,
» Dit Raymond; mais qu'importe un illustre écusson?
» On m'impute à forfait la gloire de mon nom;
» Je déments ces aïeux dont la grandeur m'abuse;
» Ce qui me doit défendre est donc ce qui m'accuse.
» Et pourtant, qu'ai-je fait, que ce qu'ils m'ont appris?
» J'ai protégé mon peuple et gardé mon pays:
» Voilà mon crime. Heureux de marcher sur leurs traces,
» Comment aurais-je pu mériter mes disgraces?
» Ils régnèrent; leur foi fut vierge de soupçon.
» Sans doute leur exemple apprit à ma raison
» A respecter les droits du céleste royaume,
» Et sa vivante loi dont le siége est à Rome;
» Mais il m'apprit encor, qu'en des jours ennemis,
» Un sceptre glorieux m'avait été transmis,
» Et que je leur devais, aussi bien qu'à moi-même,
» De garder noble et pur l'éclat du diadème.
» Il fallait donc, soumis à ce double lien,

» Concilier en moi le prince et le chrétien.
» Je l'ai fait. Ecartez l'impure calomnie ;
» Déchirez ce nuage et consultez ma vie.

» On dit que, protégeant l'erreur de mes sujets,
» J'ai sourdement servi leurs coupables projets.
» Quel étrange tissu de mensonge et d'audace !
» Mais d'un pareil soupçon, sans doute on m'eût fait grâce,
» Si vous aviez connu, ce que l'on n'a pas dit,
» Combien des novateurs le nombre était petit.
» J'ignorai bien longtemps leur furtive existence ;
» Ils n'ont pas de moi seul trompé la vigilance.
» Vinrent-ils du dehors? sont-ils nés dans nos murs?....
» Qui le sait?.... mais enfin, pour des brouillons obscurs,
» Aurais-je sur mon front appelé l'anathème?....
» Aux rigueurs du légat je les livrai moi-même.
» Mille témoins l'ont vu. Sans égard pour son rang,
» Mon pouvoir assista les juges de Morand;
» Vos verges ont frappé ce vieillard vénérable,
» Que vos cruels soupçons érigeaient en coupable.
» Que fallait-il de plus?... quels étaient vos desseins?..
» De répandre au hasard le sang des Toulousains?....
» Oh ! non ; car de vos coups l'injuste violence
» D'un peuple au désespoir eût armé la vengeance.
» Voilà ce qui perdit Castelnau ; l'imprudent
» Succomba par l'excès d'un zèle trop ardent.

» Cette mort, dont on veut qu'à vos yeux je réponde,

» Hélas! j'en ai gémi, ma douleur fut profonde.
» Il m'avait outragé. Prodigue de secours,
» J'eusse donné mon sang pour protéger ses jours;
» Car je voyais au loin se former des orages,
» Et la croisade en feu grondait sur nos rivages.
» L'assassin fut, dit-on, un de mes serviteurs.
» Qui peut d'un fanatique arrêter les fureurs?
» Je ne l'ai point puni... Mais, ai-je pu?... sa fuite
» De mes archers nombreux éluda la poursuite.
» Mais ces légats, dont nul ne suspecte la foi,
» Eux enfin, ont-ils pu l'atteindre mieux que moi?
» On ne l'a plus revu. Par sa mort volontaire,
» Lui-même a mis, sans doute, un terme à sa misère.

» Pourtant, pour ce forfait que j'avais en horreur,
» D'une expiation j'ai subi la rigueur.
» On assemble mon peuple, on m'outrage à sa vue,
» Et je bénis la main qui frappe ma chair nue;
» Rome avait commandé; Rome qui, me blessant,
» Ne vit jamais en moi qu'un fils obéissant.
» Je prends la croix; ma troupe, à ma voix animée,
» Des légats conquérants s'en va grossir l'armée.
» Tous mes nœuds sont rompus; mes plus chers alliés,
» Mes fidèles appuis vous sont sacrifiés;
» Je soutiens la croisade, et cette main FÉLONNE
» Vous aide à conquérir Beziers et Carcassonne. [6]

» Là tout devait finir. Les légats avaient dit

» Que le torrent calmé rentrerait dans son lit.
» Mais trop d'ambition aiguillonnait vos princes ;
» L'on prend des évêchés, des villes, des provinces;
» Et Montfort, qu'encourage un ennemi sans foi,
» Ose lever la main sur Toulouse et sur moi.
» De là, n'en doutez pas, cette lutte incessante,
» Cette rivalité sans cesse renaissante,
» Les pieuses fureurs, l'anathème insensé,
» Sur moi, sur mes sujets, à tout moment lancé.

» Qu'exige-t-on de moi? Comptant sur ma faiblesse,
» On allègue, on suppose une vaine promesse.
» Mes trésors sont ravis, mes droits sont annulés;
» De mes plus forts remparts on demande les clés ;
» Du Château-Narbonnais on envahit les portes ;
» On veut que des routiers j'éloigne les cohortes......
» Moi, prince souverain!... Oh! mon cœur mille fois
» Eût préféré la mort à ces honteuses lois !

» Il fallait me défendre, ou tomber sans murmure.
» J'arme. Comminge et Foix partagent mon injure ;
» Mon frère d'Aragon, ce héros, ce grand roi
» Qui triompha du Maure et vainquit pour la foi,
» Et qu'Arles sous le joug d'une assemblée hostile,
» Vit sortir indigné de son fameux concile, [7]
» Passe les monts, combat, et moissonne.... ô regret!
» Le trépas et la gloire aux plaines de Muret.

» Montfort a triomphé. Dieu seul, je dois le croire,
» Aux soldats de Montfort a donné la victoire.
» Etait-ce un jugement?... une épreuve?... O Seigneur!
» Qui peut de vos décrets sonder la profondeur?
» De la sainte cité les grandeurs immortelles
» Restèrent bien longtemps aux mains des infidèles;
» Tout un peuple immola le Dieu de vérité :
» Joseph languit esclave, et Job persécuté.
» Souvent, dans les conseils d'une sagesse auguste,
» Le malheur qui le frappe est l'épreuve du juste,
» Et peut-être le ciel ne m'a-t-il châtié
» Que pour exalter mieux mon front humilié.

» Est-ce la mission qu'il vous a confiée?
» Je le crois. Vos vertus l'auront sanctifiée.
» Votre sainte équité, sauvegarde des droits,
» Ne jette pas au vent la couronne des rois.
» La couronne est un titre, un divin privilége
» Qu'on ne peut arracher au front qu'elle protège;
» La gloire héréditaire est un rempart d'airain,
» Et l'amour des sujets garde le souverain.
» Voudriez-vous, brisant le nœud qui les rassemble,
» Déshériter un peuple et ma famille ensemble?
» L'un n'a pas mérité qu'on ravisse à son cœur
» Des maîtres qu'il chérit, qui firent son bonheur;
» Etranger aux débats, prétexte de ma chute,
» Mon fils est innocent des crimes qu'on m'impute.
» Pourquoi donc le frapper?... Le mensonge et le fiel



CARCASSONNE.

MURS ROMAINS DE LA CITÉ



» Ont formé cette trame, ourdie au nom du ciel.
» Pour atteindre mon nom sa source est trop impure;
» Je dois à son auteur renvoyer l'imposture,
» Reptile dont l'orgueil, par la bassesse aigri,
» Plonge un dard parricide au sein qui l'a nourri. »

Raymond finit. Sa voix était faible et troublée;
Un silence fatal règne dans l'assemblée.
Pourtant, quelques prélats se sentent émouvoir.
Saisis d'un intérêt qu'ils laissent entrevoir,
A l'aspect du malheur frappant l'auguste tête,
Dans leurs yeux roule et brille une larme muette.
Ainsi, l'infortuné qui, dans un jour d'effroi,
Tombe, quoique innocent, sous le fer de la loi,
Arrache à ses bourreaux une larme timide,
Qui n'ose s'échapper de leur paupière humide.
On se tait; mais le Pape : « O vous, noble prélat,
» Dont aujourd'hui Narbonne emprunte tant d'éclat;
» Vous, chef de la croisade et fait pour nous instruire,
» Sur ces grands intérêts n'avez-vous rien à dire? »

Arnaud se lève; Arnaud qui brûle de parler,
Mais dont l'injuste ardeur craint de se révéler; [8]
Il radoucit sa voix, et d'un ton débonnaire :
« Je réponds à l'honneur que me fait le Saint-Père;
» Mon zèle qu'on accuse et qu'on a mal jugé,
» Sera toujours muet, s'il n'est interrogé,
» Dit-il; mais puisque enfin on veut que je m'explique,

» Et Dieu parle assez haut pour imposer son choix.

» Je ne me connais point le droit de faire grâce.
» Que fait, auprès du ciel, l'intérêt d'une race?
» Cent exemples fameux nous apprennent assez
» Comment, quand Dieu le veut, les rois sont effacés.
» L'histoire d'Israël est là qui nous éclaire;
» Elle a ses jours d'opprobre et ses jours de colère;
» Saül désobéit, Saül fut rejeté;
» Dieu rejeta le prince et sa postérité;
» Sur le front du berger vainqueur à Thérébinthe,
» Par la main du grand-prêtre il versa l'huile sainte.
» Ce qu'il voulut alors, encore il le prescrit;
» Je lis dans cet arrêt notre devoir écrit;
» Et du nouveau Saül la peine est adoucie,
» Puisque, non moins coupable, il conserve la vie.

» Ainsi, point de retour; enchaînons l'avenir;
» Ce que la guerre a fait sachons le maintenir.
» Montfort est triomphant et Toulouse est soumise;
» Il règne; son triomphe est celui de l'Eglise;
» Devant lui l'hérétique a ployé les genoux;
» Le titre qui lui manque il l'obtiendra de nous.
» J'ai dit. »

Arnaud se tait. L'assemblée indécise
Admire du légat l'éloquence précise,
Et cet art d'enchaîner le libre jugement
Au réseau captieux d'un subtil argument.

Raymond reste muet ; tout semble le confondre,
Et chacun a pensé qu'il n'a rien à répondre.
Le Pontife demande, une seconde fois,
Si quelque autre orateur veut élever sa voix.

Un prélat au front chauve, à l'œil calme et sévère,
Dont le maintien révèle un noble caractère,
Se lève et dit : « Venu pour entendre et juger,
» A ces tristes débats j'étais presque étranger.
» Raymond m'est inconnu ; par la rumeur commune,
» J'appris de sa maison la gloire et l'infortune;
» Ces scènes de fureur, de carnage, d'effroi,
» Comme un écho lointain, grondèrent jusqu'à moi;
» Heureux de gouverner, bien loin de la tempête,
» Le bercail de Lyon, soumis à ma houlette. [9]

» Dans les motifs sacrés d'un suprême décret,
» Je ne porterai point un regard indiscret;
» Remède violent, la croisade était juste;
» Devant l'autorité de notre chef auguste,
» Je m'incline et me tais. Mais il fallait alors
» D'une trop vive ardeur contenir les transports.
» Cette troupe féroce, indocile, exaltée,
» Qui foulait à grand bruit la terre épouvantée,
» Le dirai-je?.... bien loin que l'on dût l'exciter,
» Par la bride et le mors il fallait l'arrêter.
» L'a-t-on fait ? C'est ici qu'à mes yeux se retrace
» Un tableau dégoûtant et dont l'horreur me glace.

» Oh! quels excès honteux! quelles noires fureurs!
» Des guerriers, qui du Christ se disent les vengeurs,
» Marchent parmi les feux, les larmes, le ravage,
» Levant au ciel des mains fumantes de carnage!....

» Telle fut la croisade; elle imprime à vos fronts
» Un souvenir de haine, et d'immortels affronts.
» Ce n'était pas ainsi, dans la même contrée,
» Que Bernard accomplit sa mission sacrée.
» Cet inspiré du ciel, cet élu du Seigneur,
» Ne fit rien par la force et tout par la douceur;
» Il confondit l'erreur, il renversa l'idole;
» Il vainquit, et pour glaive il n'eut que la parole.
» Votre nom est maudit, le sien fut adoré:
» Son joug était béni, le vôtre est abhorré;
» Les peuples se pressaient pour voir le saint apôtre;
» L'on cherchait sa présence autant qu'on fuit la vôtre;
» Il laissait aux hameaux, heureux de son retour,
» Des souvenirs de paix, d'espérance et d'amour;
» Et vous n'avez laissé, tout gonflés de rapines,
» Qu'un sol trempé de sang et couvert de ruines.
» Le monde entier m'écoute. Oh! qu'au moins une fois
» La vérité soit libre et parle par ma voix!
» A ces crimes hideux ne cherchez point d'excuse;
» La flamme des bûchers s'élève et vous accuse.
» J'en atteste Beziers, et Minerve, et Lavaur,
» Où la cendre murmure, où le sang fume encor;
» Les ossements blanchis de cent mille victimes!

» Aussi, quels sont les fruits de vos travaux sublimes ?
» Tout ce que vous prêchiez, vous l'avez fait haïr ;
» Ce que vous combattiez, vous l'avez fait chérir.
» Grâce à vous, dans le champ des colères divines,
» L'hérésie a poussé d'innombrables racines.

» Il n'est plus qu'un moyen, j'ose le signaler;
» Pour ramener ce peuple, il faut le consoler.
» Laissez Toulouse en paix ; rendez à ses provinces
» Leurs franchises, leurs lois ; rendez surtout leurs princes.
» Ne craignez pas ; Raymond eut assez à souffrir,
» Et pour lui le passé répond de l'avenir.
» Ce passé douloureux lui trace sa conduite;
» Dans ces murs désolés il va la lire écrite.
» Son peuple, qui le pleure et veut le recouvrer,
» A de nouveaux périls n'ira pas le livrer ;
» Et s'il faut que Montfort conserve une couronne,
» Laissons-lui pour tribut Beziers et Carcassonne.
» Par là, vous allez rendre aux peuples satisfaits
» Les deux trésors du ciel, la justice et la paix. »

Le prélat de Lyon s'est assis. Sa parole
Dans le cœur de Raymond descend et le console ;
Il retrouve un appui ; dans ce cœur déchiré,
Comme un rayon divin, l'espoir a pénétré.
Le discours du prélat, sa vigueur, son courage,
Ont changé le concile et détourné l'orage.
Ces esprits timorés qui n'osaient pas encor

D'un timide penchant favoriser l'essor,
Se sentant soutenus par une voix amie,
Manifestent déjà leur noble sympathie,
Adressant aux Raymonds qu'oppriment tant d'excès,
Ce murmure flatteur qui promet le succès.

Ainsi, dans nos vallons, quand une digue altière
Enchaîne les efforts de l'onde prisonnière,
Et que l'on voit les flots, muets, sans mouvement,
Dans un calme trompeur assoupis mollement;
Si la masse mobile, et tout-à-coup émue,
Ouvre enfin quelque brèche et peut tenter l'issue,
L'onde échappe; et bientôt, sur cette onde qui fuit
Les flots précipités s'élancent avec bruit.
Ou tel, lorsqu'en un ciel tout chargé de nuages,
Commence à tressaillir le souffle des orages,
Et qu'on voit les vapeurs que pousse un tourbillon,
S'entasser, se presser et noircir l'horizon;
Si tout-à-coup, dans l'air que la tempête agite,
Le rapide aquilon gronde et se précipite,
Les nuages, cédant au choc capricieux,
Rompus et refoulés, remontent dans les cieux;
Leur sombre amas s'enfuit comme une ombre légère,
Et l'espace a conquis le calme et la lumière.
Tels, des mille prélats incertains, hésitants,
Poussés en sens divers, les suffrages flottants
Cèdent au dernier choc dont leur âme est touchée:
En faveur de Raymond la balance est penchée.

Dominique était là ; Dominique agité,
Qu'éclaire de ses feux l'esprit de charité; [10]
Qui voudrait accorder, dans sa ferveur féconde,
Ce qu'exige le ciel, ce qu'implore le monde;
Embrassant à la fois, par un élan de feu,
De tout immense amour les deux fins, l'homme et Dieu.
Il craint que la pitié, par sa douce influence,
Du dogme et de la foi ne corrompe l'essence;
Deux penchants opposés s'agitent dans son cœur :
Il veut sauver Raymond et combattre l'erreur;
Il va parler..... soudain un horrible prodige
Vient frapper le concile et Raymond qu'il afflige. [11]

Douze larges piliers, distribués en croix,
Des voûtes de Latran portaient l'énorme poids;
A chacun des piliers, merveille suspendue,
D'un apôtre divin rayonnait la statue; [12]
Ils sont douze immortels dont l'illustre empereur
Au marbre de Paros confia la grandeur.
Constantin, couronnant ces riches tabernacles,
Du ciseau créateur prodigua les miracles;
Il voulut consacrer, dans cet auguste lieu,
Le saint œuvre des arts, qui sont l'œuvre de Dieu.
Tout-à-coup, sur la base où le fer l'a scellée,
De Saint-Pierre (ô terreur!) l'image est ébranlée.
Sous l'apôtre sublime, en un siége d'honneur,
On voyait de Lyon le courageux pasteur.
Le marbre tombe, éclate, et la masse fatale

Frappe au front le prélat, qui va rougir la dalle.
Un cri d'horreur s'élève ; immobile d'effroi,
Chacun reste interdit, chacun tremble pour soi ;
Ils craignent que, du temple ébranlé dans sa base,
La voûte, en lourds débris tombant, ne les écrase.
D'un moment de stupeur on les voit revenus,
Se presser à l'entour du prélat qui n'est plus.
On relève ce front qui, tiède encor, frissonne ;
Ces débris vénérés que la vie abandonne,
Palpitants et qu'anime un reste de chaleur,
Sont devenus l'objet d'un soin plein de terreur.
Dans le trouble fatal que ce malheur fait naître,
Les prélats tout émus n'ont pu se reconnaître ;
Le concile est dissous ; ses membres éperdus
Se lèvent en tumulte et sortent confondus.

Ainsi, lorsqu'au printemps, dans de vertes prairies,
Foulant les hauts gazons et les tiges fleuries,
De folâtres bergers, sous un ciel orageux,
S'abandonnent sans crainte à leurs aimables jeux ;
Si, comme un trait de feu qui déchire la nue,
La foudre tout-à-coup à grand bruit descendue,
Frappe et jette l'un d'eux dans l'éternelle nuit,
La troupe des bergers s'épouvante et s'enfuit.

Cependant le Pontife, affermi sur son trône,
Domine le tumulte ; et, d'une voix qui tonne,
Dit ces mots aux prélats qu'il rappelait en vain :
« Frères, au Quirinal, je vous attends demain. »

NOTES DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

[1] Latran qui fut palais ; somptueux édifice
Qu'emplit de majesté Fausta l'impératrice,
Et qu'un grand empereur consacra sous le nom
Du consul glorieux que fit périr Néron.

Fausta était la femme du grand Constantin. Le premier concile de Latran s'assembla le 2 octobre 313, dans son palais, nommé la maison de Latéran. (*Hist. ecclés.* de Fleury, liv. 10, § 11)

Latéran (*Lateranus Plautius*) fut désigné consul l'an 65 de Jésus-Christ, et ensuite tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison. Il mourut avec une constance héroïque. Comme Epaphrodite, affranchi de Néron, le pressait de déclarer quelques circonstances de la conjuration, Lateranus se contenta de lui dire avec mépris : *Si j'ai quelque chose à dire, je le dirai à votre maître.* C'est de lui que le célèbre palais de Latran, à Rome, a tiré son nom ; car ce palais était autrefois la maison de cette famille romaine. (*Dict. hist.*)

C'est là que Constantin fit construire la fameuse église de Saint-Jean-de-Latran. « A Rome, il (Constantin) bâtit pre-
» mièrement la basilique, qui de son nom a toujours été nom-
» mée *Constantinienne*, autrement l'Eglise du Sauveur, dans
» le palais de l'impératrice Fausta, sa femme, auparavant
» nommée la maison de Latéran, où s'était déjà tenu le con-
» cile contre les donatistes ; et parce qu'il y fit aussi un bap-
» tistère, et que les baptistères avaient l'image de Saint-Jean-
» Baptiste, on nomme plus particulièrement cette église *Saint-*
» *Jean-de-Lateran*. C'est la principale église de Rome où est
» marquée la station des jours les plus solennels, et les Pa-
» pes y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. »
(*Hist. ecclés.*, liv. 11, § 36.)

2 Le concile, unissant croix latines et grecques,
Compte huit cents abbés, quatre cent douze évêques...

« Cependant les prélats arrivaient de toutes parts à Rome
» pour le concile général, dont toutefois plusieurs s'excusè-
» rent ; par exemple : André, roi de Hongrie, écrivit au
» Pape l'année précédente qu'il se disposait à partir pour la
» Terre-Sainte...... que d'ailleurs il prétendait amener avec
» lui les évêques de cinq églises et de Javarin, et le prévôt
» d'Albe-Royale, croisés depuis longtemps ; c'est pourquoi il
» priait le Pape de les dispenser d'aller à Rome, où ils étaient
» appelés.

» Il se trouva au concile quatre cent douze évêques, en
» comptant deux patriarches, soixante-onze primats ou mé-
» tropolitains. Il y avait plus de huit cents tant abbés que
» prieurs, et un grand nombre de procureurs pour les ab-
» sents. Il y avait des ambassadeurs de plusieurs princes ; sa-
» voir : de Frédéric, roi de Sicile, élu empereur ; de Henri,
» empereur de Constantinople ; des rois de France, d'Angle-
» terre, de Hongrie, d'Aragon, d'autres princes, et de plu-
» sieurs villes ; les deux patriarches étaient latins, savoir :
» Gervais de Constantinople, et Raoul de Jérusalem. » (*Hist. ecclés.*, liv. 77, § 40.)

« Le concile se tint à Rome dans l'église patriarcale de La-
» tran, autrement la basilique de Constantin, et dura depuis

» le jour de Saint-Martin, onzième de novembre 1215, jus-
» qu'au jour de Saint-André, dernier du même mois. Le pape
» Innocent en fit l'ouverture par un sermon, où il prit pour
» texte ces paroles de l'Evangile : *J'ai désiré ardemment de*
» *célébrer cette Pâque avec vous.* » (*Ibid.*, § 44.)

[3] Et Jean dont la révolte a contesté les droits.

Il s'agit de Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, qui avait succédé à son frère Richard-Cœur-de-Lion. On sait que les barons révoltés contre lui le forcèrent à signer la grande charte.

[4] .... Et tous condamnent d'une voix
Ces dogmes de Scythien, ces erreurs d'un autre âge,
Dont Manès a transmis le funeste héritage.
. . . .
De Valdo, de Bruïs on renverse l'autel;
Le concile proclame un Dieu seul, éternel.

« Ce qui nous reste d'authentique du concile de Latran,
» sont ses décrets, compris en soixante-dix chapitres ou ca-
» nons, après lesquels est l'ordonnance particulière de la croi-
» sade; et le tout fut traduit en grec, en faveur des grecs réu-
» nis à l'Eglise romaine. Le premier chapitre est l'exposition
» de la foi catholique, faite principalement par rapport aux
» hérétiques du temps, c'est-à-dire aux Albigeois et aux Vau-
» dois. C'est pourquoi il est dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui,
» dès le commencement du temps, a fait de rien l'une et l'au-
» tre créatures spirituelle et corporelle, et les démons mêmes,
» qu'il avait créés bons, et qui se sont faits mauvais; ce qui
» tend à exclure les deux principes. Pour autoriser l'ancien
» testament, il est dit que c'est ce même Dieu qui a donné
» aux hommes la doctrine salutaire par Moïse et par les au-
» tres prophètes, et qui ensuite a fait naître son fils du sein de
» la Vierge, afin qu'il nous montrât plus manifestement le
» chemin de la vie.

» Le concile ajoute qu'il n'y a qu'une Église universelle,
» hors de laquelle personne n'est sauvé. Jésus-Christ y est lui-
» même le prêtre et le sacrifice; son corps et son sang sont

» véritablement contenus au sacrement de l'autel, le pain
» étant transsubstantié au corps, et le vin au sang, par la puis-
» sance divine ; et ce sacrement ne peut être fait que par le
» prêtre ordonné légitimement, en vertu du pouvoir de
» l'Eglise, accordé par Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs
» successeurs, etc. » (*Hist. ecclés.*, liv. 77, § 45.)

« Le concile continue....... Nous excommunions aussi les
» croyants des hérétiques, leurs recéleurs et leurs fauteurs ;
» en sorte que, s'ils ne satisfont dans l'an depuis qu'ils auront
» été notés, dès-lors ils seront infâmes de plein droit, et,
» comme tels, exclus de tous offices ou conseils publics,
» d'élire les officiers, porter témoignage, faire testament ou
» recevoir une succession. Personne ne sera obligé de leur ré-
» pondre en justice, et ils répondront aux autres. Si c'est un
» juge, sa sentence sera nulle, et on ne portera point de
» cause à son audience ; s'il est avocat, il ne sera point admis
» à plaider ; s'il est tabellion, les actes par lui dressés seront
» nuls, et ainsi du reste ; si c'est un clerc, il sera déposé et
» privé de tout bénéfice. » (*Ibid.*, § 47.)

5 Et la publique voix, frappant l'hypocrisie,
Le poursuivit du nom de chef de l'hérésie.

Les ennemis de Raymond VI voulant le perdre plus sûrement, lui avaient donné le nom de *Pape des hérétiques.*

6 Je soutiens la croisade, et cette main *félonne*
Vous aide à conquérir Beziers et Carcassonne.

Raymond relève avec intention l'épithète *félonne*, qui lui a été appliquée par Foulque; l'on comprend que le mot *félonne* est employé ici dans un sens ironique.

7 Et qu'Arles, sous le joug d'une assemblée hostile,
Vit sortir indigné de son fameux concile.

Allusion aux circonstances odieuses et déjà connues qui se rapportent au concile d'Arles.

8 Arnaud se lève; Arnaud qui brûle de parler,
Mais dont l'injuste ardeur craint de se révéler.

Arnaud, ancien chef de la croisade et alors archevêque de

Narbonne, était présent au concile ; mais il n'y joua point le rôle que lui prête l'auteur du poème. A cette époque, Arnaud s'était brouillé avec Montfort qui lui disputait le titre de *duc de Narbonne*. Arnaud s'était rapproché de Raymond, et quelques auteurs ont rapporté qu'il avait parlé en sa faveur. Ici le poète a cru pouvoir s'écarter de l'histoire en faisant jouer à Arnaud un rôle actif et hostile à Raymond ; il s'est conformé au précepte d'Horace :

.... Servatur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

La présence d'Arnaud au concile de Latran est attestée par Fleury dans son *Histoire ecclésiastique*, où on lit (au sujet de la primatie prétendue par l'archevêque de Tolède sur les quatre archevêques de Brague, de Compostelle, de Tarragone et de Narbonne) : « L'archevêque de Narbonne, qui était absent, » répondit le lendemain en plein consistoire qu'il n'avait pas » été cité pour ce sujet. » (*Hist. ecclés.*, liv. 77, § 61.)

[9] **Heureux de gouverner, bien loin de la tempête,**
Le bercail de Lyon, soumis à ma houlette.

Le poète s'est inspiré d'un fait historique. Toutefois, ce n'est point l'évêque, mais le chantre de Lyon qui parla en faveur du Comte de Toulouse. Voici ce que rapportent les savants auteurs de l'*Histoire de Languedoc* :

« Guy de Montfort et les autres envoyés de Simon furent aussi introduits dans le concile. Ils déclarèrent que si on rétablissait les comtes dans leurs domaines, personne ne pourrait plus à l'avenir prendre la défense et les intérêts de l'Eglise, et ils furent appuyés de la plupart des prélats. Le Pape, après les avoir entendus, fit chercher dans ses registres, et dit que, suivant ce qui s'était passé, il ne pouvait, sans se faire un tort infini, se dispenser de rendre aux comtes les domaines qu'on leur avait pris, parce qu'il trouvait que le Comte de Toulouse et ses associés avaient toujours protesté qu'ils voulaient obéir à l'Eglise. Cette proposition ne fut pas approuvée du plus grand nombre des prélats ; ils en murmuraient hautement, lorsque le chan-

tre de l'Eglise de Lyon, ecclésiastique de mérite, ayant pris la parole, assura le Pape que le Comte de Toulouse lui avait toujours été obéissant : « Vous savez bien, dit-il, en s'adres-
» sant au Saint-Père, que ce prince vous a remis sur le champ,
» ou à votre légat, ses places fortes; qu'il s'est croisé des pre-
» miers, et qu'il a combattu pour l'Eglise au siége de Carcas-
» sonne, contre le vicomte de Beziers, son propre neveu. Il a
» fait toutes ces choses, pour vous donner des preuves d'une
» entière obéissance. Vous ne pouvez donc vous dispenser de
» lui rendre ses domaines, sans vous couvrir d'une honte qui
» rejaillira sur toute l'Eglise; de sorte que dans la suite on
» ne voudra plus se fier à vous. Il paraît, ajouta-t-il, en se
» tournant vers l'évêque de Toulouse et lui adressant la pa-
» role, que vous n'aimez ni ce prince, ni votre peuple; car
» vous avez allumé un si grand feu dans Toulouse, que rien
» n'est capable de l'éteindre. Vous y avez fait mourir plus de
» dix mille hommes, et vous y en ferez périr encore davantage
» en persévérant dans vos desseins. Vous avez par là décrié la
» cour de Rome. Est-il juste que, pour satisfaire la passion d'un
» seul, tant d'autres soient sacrifiés? »

« L'auteur (*l'anonyme languedocien*) qui rapporte ces circonstances, témoigne que le Pape, ébranlé par le discours du chantre de Lyon, avoua qu'il avait été surpris, et que le Comte de Toulouse et ses confédérés lui avaient toujours été obéissants. Il ajoute que l'archevêque de Narbonne parla ensuite en faveur de ce prince et de ses associés. On sera moins surpris de voir ce prélat qui avait été le principal moteur de la croisade contre les Albigeois, et qui avait traité le Comte de Toulouse avec beaucoup de dureté, se rendre ici l'apologiste de ce prince, lorsqu'on se rappellera qu'il était alors extrêmement brouillé avec Simon de Montfort, à l'occasion du duché de Narbonne. Enfin, Thédise (évêque d'Agde) combattit, dit-on, le discours de l'archevêque de Narbonne, et parla avec feu en faveur de Simon de Montfort. Le Pape, continue le même historien, après avoir écouté ces différents discours, dit qu'il était vrai qu'on lui avait fait différentes plaintes contre le légat et contre Simon de Montfort; il parut disposé à rendre au Comte de Toulouse et à ses associés tous leurs domaines, et

déclara que, supposé que ce prince fût coupable, il n'était pas juste du moins que son fils portât la peine de ses fautes. Cet aveu du Pontife excita de grandes clameurs parmi les prélats attachés à Simon de Montfort, qui entraînèrent la plupart des suffrages, et protestèrent hautement que si on voulait ôter à ce général les pays qu'il avait conquis, ils l'aideraient de toutes leurs forces à les conserver envers tous et contre tous. L'évêque d'Osma dit alors au Pape : « Saint-Père, ne vous effrayez pas de toutes ces menaces ; l'évêque de Toulouse est » un grand flatteur ; mais malgré ses intrigues, il ne pourra » empêcher que le fils du comte Raymond ne recouvre ses » domaines sur le comte de Montfort. Ce jeune prince trou- » vera de l'appui auprès des rois de France et d'Angleterre, » et de plusieurs autres princes dont il est parent, et il saura » bien soutenir son droit, quoique encore jeune. » Le Pape » répondit : « Ne vous embarrassez pas du fils du Comte de » Toulouse ; car, si le comte de Montfort lui retient ses do- » maines, je lui en donnerai d'autres ; et, s'il est fidèle à Dieu » et à l'Eglise, il ne manquera de rien. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 22, ch. 96.)

[10] Dominique était là; Dominique agité,
Qu'éclaire de ses feux l'esprit de charité.

« Foulque, évêque de Toulouse, vint comme les autres au » concile de Latran, et y amena saint Dominique, avec le- » quel il était lié par un zèle ardent pour le salut des âmes. » (*Hist. ecclés.*, liv. 77, § 54.)

[11] Il va parler.... soudain, un horrible prodige
Vient frapper le concile et Raymond qu'il afflige.

L'accident qui cause la mort du prélat de Lyon, est une création du poète, qui, dans cette partie, a jugé convenable de s'écarter de l'histoire. On ne saurait lui contester ce droit, sauf à lui à faire absoudre sa hardiesse par le bon effet de l'incident et le succès de l'exécution.

[12] A chacun des piliers, merveille suspendue,
D'un apôtre divin rayonnait la statue.

Si quelque autre mérite manquait à cette description, elle aurait au moins celui de l'exactitude. On admire, en effet, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, douze magnifiques statues en marbre blanc qui représentent les douze apôtres.



CHANT DIX-HUITIÈME

SOMMAIRE.

Suite du Concile de Latran. — Effet de la mort de l'évêque de Lyon. — Abattement des deux Raymonds. — Ils font, dans la campagne, la rencontre d'un jeune berger. — Le vieux Raymond reconnaît dans le père du berger le meurtrier du Légat, déguisé sous le nom de Sylvio. — Plusieurs prélats veulent refuser à la dépouille de l'évêque de Lyon les honneurs funèbres qui lui sont dûs. — Le Pape les accorde. — Obsèques du prélat. — On reprend le Concile. — Dominique parle en faveur du jeune Raymond. — Hésitation du Pape. — Sylvio est conduit aux prisons de Rome. — Il gagne un lieu d'asile. — Innocent refuse de le livrer. — Il prononce l'arrêt du Concile contre le vieux Raymond. — Innocent donne au jeune Raymond un apanage sur les bords du Rhône. — Les deux Raymonds se séparent. — Le jeune Raymond s'embarque pour Marseille.

CHANT DIX-HUITIÈME.

—

Du prélat de Lyon cette mort si soudaine
A répandu l'effroi dans la cité romaine;
Une morne stupeur pèse sur les esprits;
En tous lieux on entend d'incroyables récits.
Le peuple, toujours prompt à croire le miracle,
Chez qui le merveilleux ne trouve point d'obstacle,
Commente à sa façon le triste événement;
Dans ce trépas funeste il voit un châtiment.
Ainsi, lorsque vers l'ourse, une aurore inconnue
Semble au loin de sa flamme incendier la nue,
Le peuple qu'a troublé l'énigme de ses feux,
Croit voir l'embrasement de la voûte des cieux.

Du coupable Raymond défenseur téméraire,
L'évêque a suscité le courroux de Saint-Pierre;
L'on avait vu rougir le marbre frémissant;
Un bras s'était levé, terrible et menaçant;
Et, vengeant des croisés l'auguste privilège,
L'apôtre a foudroyé l'orateur sacrilège.
Tels étaient les discours de ce peuple insensé.

Le vieux Raymond gémit; de son cœur oppressé
S'échappent des soupirs pendant la nuit trop lente,
Et le sommeil a fui sa paupière brûlante.
Au jour naissant, sitôt qu'un rayon incertain
A rougi l'horizon des roses du matin,
Lorsque l'aurore, au sein des campagnes arides,
Epanche le trésor de ses perles humides,
Il aborde son fils; et, l'œil baigné de pleurs,
Il confond avec lui son trouble et ses douleurs:

« C'en est donc fait! le sort nous poursuit sans relâche;
» A tout ce qui nous sert notre malheur s'attache.
» Mon frère d'Aragon, cet invincible roi,
» A trouvé le trépas en combattant pour moi;
» Mes plus vaillants soldats ont mordu la poussière;
» Toulouse a vu tomber son enceinte guerrière;
» Ici, quand tout m'outrage et m'opprime à la fois,
» Un prélat courageux ose élever sa voix;
» Il allait m'abriter au fort de la tempête;
» Voilà que tout-à-coup la mort frappe sa tête!

» Encor, si le destin dont je subis les coups,
» N'accablait que moi seul des traits de son courroux,
» O mon fils! mais, hélas! le malheur nous rassemble;
» Le même trait nous frappe et nous tombons ensemble;
» Et lorsqu'on me ravit ma couronne et mon bien,
» On dépouille ton front en dépouillant le mien. »
Ainsi le vieux Raymond exprimait sa souffrance.

Et son fils répondait : « Conservez l'espérance,
» Mon père! épargnez-moi la douleur de vous voir
» Abandonner votre âme au sombre désespoir.
» D'un triste événement la terreur vous domine;
» Mais Dieu qui l'a permis veut-il votre ruine ?
» Oh! ne le pensez pas. Dieu veut vous éprouver;
» Il peut, comme il lui plaît, nous perdre ou nous sauver.
» Je suis fier de souffrir une douleur commune,
» D'avoir ma large part dans la grande infortune;
» Un fils n'est plus à plaindre, et se plaindrait à tort,
» Quand d'un père si tendre il partage le sort. »

« O mon fils! oh! combien un tel amour me touche!
» La sagesse divine a parlé par ta bouche,
» Disait le vieux Raymond; ta naïve candeur
» Rendrait la confiance et l'espoir à mon cœur.
» Non, il ne se peut pas; oh! non, tout me l'assure,
» Que Dieu veuille frapper une vertu si pure.
» O mon fils! le succès n'était pas fait pour moi;

» Je subis du malheur l'inexorable loi.
» Innocent et proscrit, je lègue à ton jeune âge
» D'affronts et de douleurs un funeste héritage;
» Je t'offre des leçons de constance et d'honneur;
» Cherche ailleurs qu'avec moi le secret du bonheur! »

Et le fils aussitôt : « Mon bonheur, c'est le vôtre;
» Je n'en connus jamais, je n'en aurai point d'autre.
» Mon père, de nos maux pourquoi vous tourmenter?
» Peut-être c'est à moi qu'il faut les imputer;
» Quoique bien jeune, hélas! j'ai profané ma vie,
» Et mes remords sont pleins des fautes que j'expie.
» D'ailleurs, rassurez-vous : Etienne et Saturnin
» Ont ouvert à mes yeux le livre du destin;
» Nos maux doivent finir. Encor, la nuit dernière,
» Quand un sommeil profond a scellé ma paupière,
» Aux saintes régions l'esprit m'a transporté;
» Mes yeux se sont perdus dans des flots de clarté;
» Mais j'entendais leur voix; ils disaient : « O Marie!
» Daignez prendre en pitié notre cité chérie;
» A vos genoux sacrés nous tombons; rendez-lui
» Un sceptre glorieux, si longtemps son appui.
» Qu'elle voie en son sein croître, toujours prospère,
» Une tige proscrite et chaque jour plus chère!
» D'un prodige fatal le concile frappé,
» De sombres passions sans cesse enveloppé,
» Va sans doute aujourd'hui prononcer la sentence
» Qui peut perdre Raymond ou sauver sa puissance;

» Faites que dans son sein tristement agité,
» La clémence descende avec la vérité! »

Telle était leur prière ; et la Vierge immortelle :
« Dieu n'abandonne pas une tige fidèle;
» Le malheur peut encor la frapper; et pourtant
» Qu'elle ne cesse pas d'espérer un instant !
» Toulouse va combattre ; et Raymond, qui s'étonne,
» Dans ses murs affranchis reprendra sa couronne ! »

« Voilà ce qu'il m'était donné, faible mortel,
» D'entendre cette nuit aux régions du ciel ;
» Etienne et Saturnin, qu'implorait mon silence,
» M'ont couvert d'un regard où brillait l'espérance. »

Ainsi, le jeune prince à ce père accablé
Contait la vision dont il fut consolé,
Calmait le vieux Raymond, soutenait son courage.
Du Tibre cependant ils foulaient le rivage;
Dans ce lieu solitaire, affranchis de tous soins,
Ils parlaient sans contrainte et libres de témoins.
Le vieux Raymond s'écrie : « O Dieu! comme tout change !
» Que tout est passager sur ce globe de fange !
» Ce fleuve, dont le monde avait subi la loi,
» Qui des fleuves rivaux fut si longtemps le roi,
» Qui vit tant de vainqueurs promener sur son onde,
» Avec des rois captifs, les dépouilles du monde;
» Qui vit Rome superbe et prodiguant les fers,
» Du poids de sa fortune écraser l'univers,

» A vu tomber aussi ces despotes avares,
» Et la grande cité sous les coups des barbares.
» Les coursiers d'Alaric que le Nord lui jeta,
» Ont broyé les parvis du temple de Vesta;
» La flamme a dévoré ces voûtes suspendues,
» Et dans ces monuments un peuple de statues.
» Un nouvel astre a lui sur les enfants de Mars;
» Un prêtre a relevé le trône des Césars;
» Rome ne règne plus par les lois de la guerre;
» La foi met dans ses mains le sceptre de la terre;
» Et ce sceptre est terrible, et sur le front des rois
» Elle le fait peser du plus indigne poids,
» Traînant, comme elle fit jadis au Capitole,
» Suppliants et captifs, tous ces rois qu'elle immole.
» Qui sait si, quelque jour, ces grands crucifiés
» Ne relèveront pas leurs fronts humiliés?
» Qui sait si, quelque jour, l'impuissant anathème
» N'ira pas se briser contre le diadème?....
» Dieu, qui de ses desseins cache la profondeur,
» Veut que l'abaissement de l'humaine grandeur
» Paraisse aux yeux de l'homme un jeu de la fortune,
» Et mon sceptre, en tombant, subit la loi commune.
» Espérons!.... le bon droit est parfois méconnu....
» Il vaincra.... mais son jour n'est pas encor venu. »

Tandis qu'ils cheminaient sur la rive escarpée,
Par des sons discordants leur oreille est frappée.
Ils avancent; bientôt se déroule à leurs yeux

Un repli que formait le terrain onduleux.
Là, parmi les genêts et de rares genièvres,
Un jeune adolescent menait paître des chèvres.
Tel on peint le dieu Pan au milieu des troupeaux,
Quand, d'un souffle rustique animant ses pipeaux,
Il célébrait ses feux, ou que sa voix sauvage
Du doux nom de Syrinx enchantait le bocage.
Je ne sais quel instinct, dans leur fatal ennui,
Pousse les deux Raymonds à s'approcher de lui.
Ils l'abordent; mais lui n'a pas changé de place;
Son front pur est paré de candeur et de grâce;
Un sourire enfantin rayonne dans ses traits;
Ses grands yeux sont remplis d'innocence et de paix;
Les soucis dévorants, l'inquiétude absente
N'ont pas encor gravé leur ride flétrissante;
Et sa joue, arrondie et joyeuse, revêt
La rougeur de la pêche et son léger duvet.
Le vieux Raymond attache un œil mélancolique
Sur ce berger si jeune et sa flûte rustique;
OEuvre d'un art grossier, douze frêles roseaux
Assemblent sous ses doigts leurs tubes inégaux,
Et le souffle incertain que sa lèvre étudie
Jette à l'écho vibrant une aigre mélodie.

Le Comte l'interroge : « Ami, toi qui parais
» Goûter, près de l'orage, une si douce paix,
» Dis-moi quel est ton nom? si ces lieux t'ont vu naître?
» Si tu dors sous le toit de ton père, ou d'un maître?

» Enfin, quel est ton sort ? »

Et le berger répond :

« Mon nom est Sylvio ; mon père a même nom.
» Par delà ces sommets d'où l'on découvre Rome,
» Mon père dans les bois habite un toit de chaume.
» Ce toit à ma naissance abrita mon destin.
» Mon père a vu le jour dans un pays lointain.
» Nous n'avons jamais su quelle funeste envie
» L'engagea, jeune encore, à quitter sa patrie.
» Ma mère, dont je n'ai qu'un souvenir confus,
» Succomba, m'a-t-on dit, à des maux inconnus;
» Les plus sombres terreurs l'assiégeaient à toute heure;
» Mon père, même encor, croit la voir et la pleure.
» J'ai deux sœurs; vous pensez si je dois les chérir;
» Ma flûte les amuse; et, pour les divertir,
» J'essayais quelques airs que vous venez d'entendre,
» Lorsque ici, tout-à-coup, je vous ai vus descendre.
» Ici, près de mon père, et toujours sans témoins,
» Je conduis le troupeau qu'il confie à mes soins,
» Ces chèvres dont le lait est un si doux breuvage.
» Acceptez, messeigneurs, un peu de ce laitage.
» Mon père, quand il cède à quelque ennui profond,
» Si quelque noir souci vient lui plisser le front,
» N'a pas d'autre remède; et le chagrin farouche
» S'enfuit, dès que ce lait peut humecter sa bouche. »
Et tandis qu'il parlait, dans le vase de bois
Le nectar écumant ruisselait sous ses doigts.

Alors le vieux Raymond prend la coupe frugale;
Il la porte à sa lèvre ; et sa main libérale
Dans la main du berger glisse des pièces d'or ,
Et le laisse ébloui de son petit trésor.
Mais bientôt, d'un sommet , à travers la bruyère ,
Un homme à pas pressés descend ; c'était le père.
Le pâtre l'aperçoit; il s'élance, joyeux,
Pour lui montrer le don qui le rendait heureux.
Le père.... mais soudain quel objet l'inquiète ?
Quand il voit les Raymonds, il hésite, il s'arrête ;
Tour-à-tour combattu par un double désir,
Il voudrait approcher, et ne sait s'il doit fuir.
Ainsi, le meurtrier que poursuit sa victime,
Retrouve à chaque pas l'image de son crime,
Et le remords vengeur qui le tient oppressé ,
Fait fumer devant lui le sang qu'il a versé.
Le vieux Raymond s'avance; et lui-même... ô surprise !
Quel mouvement subit l'arrête et le maîtrise ?
Il voit, il reconnaît, dans cet étrange état,
Le coupable écuyer qui frappa le légat :
« Malheureux !.. c'est donc toi ! .. » L'infortuné s'écrie :
« Je me jette à vos pieds; disposez de ma vie !... »
« Lève-toi ! que j'apprenne au moins de ton aveu
» Quel étrange destin t'a jeté dans ce lieu ,
» Dit Raymond. Je te vois, et j'ai peine à le croire. »
Et le faux Sylvio raconte son histoire.

« O mon maître! ô Raymond ! vous voyez devant vous

» Le déplorable objet d'un éternel courroux,
» Le plus triste mortel qui, loin de sa patrie,
» Ait traîné si longtemps le fardeau de la vie.
» Depuis ce jour fatal qui vous vit outrager,
» Où mon bras vous perdit en voulant vous venger,
» Tout ce qu'on peut souffrir d'opprobre et de misère,
» Ce qui rend le pain dur et la boisson amère,
» Un trouble renaissant, un invincible effroi,
» Et remords, et fureur, tout a pesé sur moi.
» L'ombre de Castelnau me fut toujours présente.
» Quand de ce sang sacré la main encor fumante,
» Je fuyais, emportant mon crime dans mon sein,
» Nul abri n'était sûr, nul ciel n'était serein.
» Chez vingt peuples divers cachant ma destinée,
» Déguisé, mendiant le pain de la journée,
» J'errai longtemps. Mon cœur que dévorait l'enfer,
» Entre son crime et lui voulut mettre la mer.
» La barque d'un pêcheur, par l'orage assaillie,
» Me jeta tout tremblant aux plages d'Italie.
» Ce qui devait me perdre alors m'a protégé.
» Un ermite m'accueille errant et naufragé;
» Il sourit au mortel que le malheur exile,
» Et, sous les murs de Rome, il m'assure un asile.
» Là, je perdis mon nom; contraint de le changer,
» L'écuyer Marc devint Sylvio le berger.
» Une femme (l'amour visita ma chaumière)
» Voulut associer son sort à ma misère,
» Me consoler. Hélas! moi-même j'ai voulu

» Repousser un hymen qu'elle avait résolu;
» Mille fois, prévoyant sa vie infortunée,
» J'ai voulu la servir contre sa destinée,
» Lui dire mes malheurs, mon crime, mes remords;
» Ma bouche s'entr'ouvrait pour parler; mais alors
» Ma bouche, trahissant ma volonté secrète,
» Sous un baiser d'amour restait close et muette.
» Les saints nœuds de l'hymen enchaînèrent nos cœurs.
» Mais bientôt, de mes nuits elle sut les terreurs,
» Mes songes tourmentés et tout noirs de vengeance.
» Elle m'interrogea, frémit de mon silence,
» Me pressa... j'étonnai son esprit incertain,
» Et je lui déroulai l'horreur de mon destin.
» Hélas! jusqu'au tombeau mes terreurs l'ont suivie;
» Cet horrible secret a dévoré sa vie.
» Trois enfants sont restés; gages doux et bien chers.
» Oh! que puissent leurs jours se lever moins amers!
» Seigneur, tel est le sort d'un serviteur fidèle,
» Qui ne fut criminel que par excès de zèle. »

« Ainsi, reprend Raymond, lorsque au pied de ces murs,
» Ton crime s'est caché sous tes destins obscurs,
» Pour ton crime, aujourd'hui, dans la superbe ville,
» Je vais tomber, frappé par l'arrêt du concile!... »

« Non, repart Sylvio, vous ne tomberez pas!
» J'irai, j'aborderai ces injustes prélats;

» Leur livrant de mes jours le reste déplorable,
» Je leur dirai : Frappez! voici le seul coupable! »

Raymond l'interrompant : « Garde-toi d'achever!
» Tu te perdrais, ami, sans pouvoir me sauver.
» Et puis-je, sans commettre une lâche injustice,
» Accepter de ton sang le noble sacrifice?
» Crois-le bien, mon salut ou ma perte aura lieu,
» Selon qu'il est réglé dans les desseins de Dieu.
» Tout est là. Tes enfants réclament ta tendresse;
» Garde pour eux les jours que l'avenir te laisse.
» Et toi, jeune berger, dont l'oreille s'ouvrit
» Au terrible secret de ce triste récit,
» Si ton père t'est cher, si son salut te touche,
» Garde-le dans ton sein, ferme à jamais ta bouche!
» Adieu! » Les deux Raymonds, dans un trouble nouveau,
Tandis que les bergers, ramenant leur troupeau,
Cheminaient à pas lents vers l'humble toit de chaume,
Prennent l'étroit sentier qui serpente vers Rome.

Cependant, affranchi de son trouble fatal,
Le concile s'assemble aux murs du Quirinal.
Tels, fuyant les éclairs de la nue orageuse,
Des cygnes voyageurs, peuplade harmonieuse,
S'appellent à longs cris, et montent dans les airs
Qu'ils remplissent au loin de leurs bruyants concerts.
L'élite des prélats y siège en petit nombre;
Le collége présente un aspect triste et sombre;

Il s'élève en son sein de funestes débats,
Mais du sort de Raymond on ne s'occupe pas.
L'évêque de Lyon l'agite et le divise;
Quels seront les honneurs que lui rendra l'Eglise?
Doit-on à sa dépouille un mépris solennel,
Comme d'un apostat foudroyé par le ciel?
Certains l'ont prétendu. Mais, déférant au titre,
D'autres rendent hommage aux grandeurs de la mitre;
Et d'ailleurs, ils n'ont vu dans ce trépas subit,
Qu'un accident funeste où Dieu seul n'a rien dit.
Innocent, qui voudrait leur imposer silence,
De ces aigres débats subit la violence.
Leur turbulente ardeur ne peut se contenir;
Sa sainte autorité peut à peine obtenir
Qu'un peu d'ordre, apaisant cette lutte insensée,
Leur permette à chacun d'exprimer sa pensée.
Alors il interroge, il écoute, il gémit.

Dominique, à son tour, prend la parole et dit:
« Saint-Père, pour mes yeux qui cherchent la lumière,
» Le miracle n'est pas d'une évidence entière;
» Du moins, j'y vois un doute, et c'est assez pour nous;
» Car douter c'est absoudre, et l'évêque est absous.
» Prenez garde, d'ailleurs, qu'une triste méprise
» Ne porte atteinte aux droits dont s'honore l'Eglise.
» Les esprits sont troublés; ne les effrayez pas.
» Il importe beaucoup que, dans ces grands débats,
» Où notre âme s'émeut, de toute part pressée,

» La parole soit libre autant que la pensée;
» Afin que l'Esprit-Saint, qui nous verse ses dons,
» Ne trouve pas d'obstacle à ses divins rayons.
» Objet de nos égards, la dépouille embaumée
» Doit obtenir de nous la pompe accoutumée. »

Innocent se recueille; il dit ses volontés;
Il accorde au prélat les honneurs contestés.

Par ordre du Pontife, aussitôt on prépare
Tout ce que l'Arabie a produit de plus rare;
Ses parfums sont soumis à de savants apprêts
Dont l'Egypte autrefois pratiqua les secrets;
Art pieux et puissant! [1] par qui, toujours pleurée,
Des objets les plus chers la dépouille adorée
Semble braver la mort, et reçoit à jamais
Un culte douloureux d'amour et de regrets!

Pendant huit jours, la foule, à chaque instant croissante,
Contemple le prélat dans la chapelle ardente;
Mille cierges brûlants ont dissipé la nuit;
Aux vêtements sacrés l'or scintille et reluit;
Et l'on s'émeut devant ces grandeurs si fragiles,
Cette bouche fermée et ces traits immobiles.

Au neuvième soleil, quand l'Orient pourpré
Brille des feux du jour, partout l'airain sacré
S'agite en gémissant dans les tours ébranlées,

Et roule en sons plaintifs mille voix désolées.
Un cortège, où le faste a remplacé le deuil,
Traverse Rome entière emportant un cercueil.
Parant de son éclat la pompe funéraire,
Il arrive et se presse au divin sanctuaire;
Le peuple le devance, impatient de voir
Tous ces crêpes flottants, ces murs vêtus de noir;
Aux longs tissus épars ces larmes figurées;
Ces marbres imitant les grandeurs éplorées;
Ces cyprès gémissants, ces cierges par milliers
Dont la flamme ruisselle et tremble aux noirs piliers;
Et ces voûtes en feu, dont la splendeur magique
Inonde par torrents la sombre basilique.
Bientôt, un chant plaintif, en lugubres accords,
Animant ce grand deuil, redit l'hymne des morts. [2]

« Jour d'épouvantement! déployant sa bannière,
La croix apparaîtra dans le ciel enflammé;
Le monde périra dans ce jour de colère,
Par le feu consumé.

» Oh! de quel tremblement l'âme sera saisie,
Quand viendra le grand juge en un char orageux,
Pour faire jour par jour de toute notre vie
L'examen rigoureux!

» Le cri de la trompette éclatant dans la nue,
Réveillera les morts arrachés au tombeau;

Et jusqu'au pied du trône une main inconnue
Poussera leur troupeau.

» Muettes de stupeur, la mort et la nature,
L'œil fixé sur le champ de l'éternel adieu,
Verront ressusciter la pâle créature,
Pour répondre à son Dieu.

» Alors sera porté le livre redoutable,
Afin que tout mortel puisse être interrogé;
Là, tout ce qui fut fait par le monde coupable
Est écrit et jugé.

» Du juge qui s'assied au tribunal suprême,
Le regard tout puissant embrasse l'infini :
Pour lui rien de caché; pour lui plus de problème;
Rien ne reste impuni.

» Malheureux que je suis! quel sera mon langage!
Quel patron implorer! où trouver un appui?
Quand le juste lui-même, abattu, sans courage,
A peine est sûr de lui!....

» Souviens-toi, doux Jésus, qui vois ce que nous sommes,
Que c'est aussi pour moi que tu vins ici-bas;
Dans ce jour de colère où tu juges les hommes,
Ne me condamne pas!

» Tu t'assis, fatigué, courant à ma poursuite,
Ta croix est mon trésor; ton sang m'a racheté;
Veux-tu perdre plus tard, dans une heure maudite,
Le prix que j'ai coûté?

» Coupable, je gémis du soir jusqu'à l'aurore;
Mes crimes sont gravés sur mon front rougissant;
Je me jette à tes pieds; Seigneur, toi que j'implore,
Epargne un suppliant!

» Tu daignas pardonner à la femme adultère;
Par toi le bon larron aussi fut exaucé;
C'est toi qui m'as permis, ô bonté tutélaire!
L'espoir qui m'est laissé.

» Je sais que ma prière est faible et sans mérite;
Et pourtant ma prière assiège tes autels;
Fais, ô clément Jésus! fais que mon âme habite
Loin des feux éternels!

» Suppliant, et le cœur brisé comme la cendre,
Le front dans la poussière et la mort dans le sein,
Je prie et je t'implore; ô Dieu! daigne m'entendre,
Et prends soin de ma fin!

» Jour de pleurs! jour terrible! à jamais lamentable!
Où, pour être jugé par l'éternel vengeur,
L'on verra du tombeau sortir l'homme coupable!
Pardonne-lui, Seigneur! »

L'hymne était achevé ; l'orgue mélancolique
De ses larges accords remplit la basilique,
Et sur le peuple ému roule avec majesté
Sa plainte solennelle et son deuil agité. [3]
Le Pontife suprême, élevant le calice,
Du sang mystérieux offre le sacrifice;
Puis, autour des débris que le sépulcre attend,
Que l'onde consacrée arrose à chaque instant,
Il marche, récitant les sublimes prières
Qui du séjour divin nous ouvrent les barrières.
Bientôt, cri suppliant de l'homme enseveli,
Un dernier chant s'élève, et tout est accompli, [4]
Et la froide dépouille, ainsi purifiée,
Au marbre de la tombe est enfin confiée.

Ces honneurs terminés, le concile est repris.
Là, d'étranges débats agitent lès esprits;
Du Comte de Toulouse on pèse l'existence.
Le prélat de Lyon fit pencher la balance;
Mais, depuis son trépas, par un triste retour,
La cause de Raymond s'affaiblit chaque jour.
Entre les deux partis qui s'agitent sans cesse,
Le Pontife hésitait; on l'entoure, on le presse.
Telle, sur un bassin, où deux fleuves rivaux
Se jettent l'un dans l'autre et confondent leurs eaux,
Par le double courant la barque disputée,
Sur un double reflux tourne et flotte agitée.
Foulque assiège les pas du Pontife; il voudrait

Arracher de sa bouche un déplorable arrêt.
Innocent le repousse; il se met en prières,
Appelle Dominique, invoque ses lumières.

L'apôtre lui répond: « Qu'attendez-vous de moi?
» Je ne trouve en mon cœur que tumulte et qu'effroi,
» Saint-Père; mon esprit erre dans les ténèbres,
» Et mon âme est en proie à des pensers funèbres.
» Tout conseil, si le ciel ne daigne l'inspirer,
» Dans ces graves débats ne peut que s'égarer.
» Peut-être faudrait-il, rejetant tous systèmes,
» Bannir également les deux partis extrêmes,
» Et pour servir l'Eglise, ainsi que la raison,
» Ecarter et Montfort et le comte Raymond;
» Prendre de ce dernier le rejeton unique,
» Et mettre aux jeunes mains le sceptre occitanique. »

Innocent, dont les nuits languissent sans sommeil,
Se fût rangé peut-être à ce sage conseil;
Déjà même en son cœur, qu'irrite l'artifice,
L'indulgente pitié ramenait la justice,
Lorsqu'un coup imprévu, piège affreux du démon,
Le jette en sens contraire et vient perdre Raymond.
Ainsi, troublant les cieux, quand la tempête ardente
Se roule et bat les mers de son aile bruyante,
Triste jouet des flots, le navire agité
Dans un sable mobile est quelquefois porté;
Tandis que mille bras fatiguent l'onde amère

Pour dégager la nef qui languit prisonnière,
Une vague en grondant franchit l'humide seuil,
La soulève, et d'un bond la jette sur l'écueil.

Voilà que, se ruant vers les prisons de Rome,
Un grand concours de peuple accompagnait un homme.
Mille voix, mille cris poursuivaient « l'étranger,
» L'écuyer toulousain, Sylvio le berger;
» L'assassin que Raymond, avide de vengeance,
» Soudoya pour frapper le martyr de Provence,
» Et qui vint à sa suite, agent mystérieux,
» Sous un déguisement qui trompait tous les yeux. »
C'était lui. Des soldats armés de longues piques
L'escortent au milieu de ces cris frénétiques,
Et protègent ses jours contre un peuple irrité.
Sous un toit indigent si longtemps abrité,
Comment l'écuyer Marc, désertant sa chaumière,
A-t-il de son forfait révélé le mystère?

Depuis l'instant fatal, où, dans l'étroit vallon,
Son malheureux destin lui présenta Raymond,
Sa tête se perdit. Un horrible supplice
De sa faible raison lui ravit l'exercice.
A de sombres terreurs incessamment livré,
De glaives, de bourreaux il se croit entouré;
Le bûcher le poursuit, le remords le déchire,
Et son cerveau brûlant flotte en proie au délire.
Rien n'adoucit l'ardeur de ses emportements;

Il fuit, il se refuse aux doux embrassements;
Des hameaux, des forêts il traverse l'enceinte;
Il remplit les échos de ses cris, de sa plainte;
Il s'accuse en cent lieux; sa bouche a révélé
Le meurtre du légat par ses mains immolé:
« C'est moi qui l'ai frappé... moi seul... moi, misérable!
» C'est moi qu'on doit punir; je suis le seul coupable, »
Criait-il. Et le peuple, à sa voix arrêté,
L'écoute avec surprise, et fuit épouvanté.
Bientôt on le saisit, on le charge de chaînes;
On l'enferme d'abord dans des grottes prochaines,
Et quand le jour naissant peut éclairer ses pas,
Il est conduit à Rome, escorté de soldats.

Mais, soit que la fraîcheur de cette voûte humide
Eût calmé de son sang le mouvement rapide;
Soit que, du noir délire à son terme arrivé,
Le déplorable accès fût enfin achevé;
Au moment où de Rome il traverse les rues,
Lorsqu'il voit sur ses pas ces foules accourues,
Qu'il entend ce tumulte et tous ces cris divers,
Il reprend ses esprits, ses yeux se sont ouverts.
Il voit, dans l'appareil que la vengeance apprête,
Le glaive de la mort suspendu sur sa tête.
Alors, par un retour plein d'amère douceur,
L'amour de la famille a ressaisi son cœur.
De regrets déchirants son âme est poursuivie;
Un immense besoin le rattache à la vie;

A l'exil, à l'opprobre, à tout il se soumet;
Vivre est son seul désir, si le ciel le permet.
Tel, au milieu des mers, un jeune téméraire,
Du ciel qui le vit naître exilé volontaire,
Qui du toit paternel dédaigna l'humble seuil
Et chercha la fortune, égaré sur l'écueil,
Quand la tempête gronde et soulève l'abîme,
En face du péril, dans un remords intime,
Regrette l'humble toit qui l'avait abrité
En un jour de démence imprudemment quitté.

Le jeune Sylvio pleure, mais il espère.
Se glissant dans la foule à côté de son père,
Il conduit des amis dont le hardi secours
Du malheureux proscrit veut assurer les jours.
Leur noble dévoûment que soutient le courage,
N'attend plus qu'un signal. Bientôt sur leur passage,
Un temple se présente, asile consacré,
Où le malheur trouvait un refuge assuré.
L'on approche du seuil. Soudain un cri s'élève;
Soixante bras sont prêts à défier le glaive.
Au cri de Sylvio, reconnaissant sa voix,
Les amis dévoués s'élancent à la fois;
Ils ouvrent dans les rangs un passage facile,
Et le captif s'élance en s'écriant: « Asile! »

Les soldats, dont l'effroi s'est bientôt dissipé,
Cherchent à ressaisir leur captif échappé.

L'asile est menacé ; mais alors, ô surprise !
Quel changement subit ! la foule se ravise.
Ce peuple, qu'on voyait poursuivre avec transport
L'assassin du légat et demander sa mort,
Se soulève, et s'apprête à défendre sa vie,
Sitôt que dans l'enceinte il la voit poursuivie.
« Asile ! » pour ce cri tous ils n'ont qu'une voix ;
Car le peuple défend le plus cher de ses droits ;
Et le flot populaire, où gronde la menace,
Assiège les soldats, les disperse et les chasse.
Ainsi, quand l'ouvrier, sur les brûlants fourneaux,
S'apprête à façonner les plus riches métaux,
Lorsqu'au moule d'argile, où la forme réside,
Il verse à flots brillants l'or ou l'argent fluide ;
Si le métal fondu, coulant avec lenteur,
Surprend la goutte d'eau qui se gonfle en vapeur,
Il jaillit, il éclate, et brise avec colère,
Et l'argile, et la main du fondeur téméraire.

Auprès du Saint-Pontife on s'empresse, on accourt ;
On raconte, il apprend l'événement du jour.
A ce récit fatal ses deux genoux fléchissent ;
De son front soucieux les rides s'épaississent ;
Il s'assied ; et déjà son esprit voit venir
Les assauts renaissants qu'il devra soutenir.
Thédise est près de lui ; Foulque le suit. Thédise,
Qui donne à l'artifice un masque de franchise,
Aborde le Saint-Père, et lui dit humblement :

Que le sang du légat demande un châtiment ;
Que l'exécrable auteur d'un si grand sacrilège
Est indigne de grâce et souille un privilège ;
Que nul motif humain ne saurait empêcher
D'interdire l'asile et de l'en arracher ;
Que si quelques mutins embrassent sa défense,
Le plus facile effort vaincra leur résistance.

Thédise avait parlé. D'un œil plein d'embarras,
Innocent le regarde et ne lui répond pas.
L'évêque toulousain qu'étonne un tel silence,
Sent bouillonner en lui sa vive impatience ;
Ne pouvant maîtriser sa dévorante ardeur,
Il éclate en ces mots : « Pour nous, c'est un bonheur,
» Saint-Père, de pouvoir, quand le ciel en dispose,
» Répandre notre sang pour la plus sainte cause ;
» Mais le ciel veut aussi, par une juste loi,
» Que l'on prête assistance aux martyrs de la foi.
» Or, daignez écouter un langage sincère.
» Loin de les assister, c'est les trahir, Saint-Père ;
» C'est vouer au mépris leur sang et son devoir,
» Que ne pas les venger, quand on a ce pouvoir.
» Tout pouvoir, resté sourd au cri de la justice,
» Qui laisse en paix le crime, en devient le complice.
» Pardonnez à ma voix qu'anime un soin jaloux ;
» C'est vous-même qu'ici je défends contre vous.
» Nous sommes tous soldats de la sainte tiare.
» Mais, où trouverez-vous une vertu si rare,

» Qui veuille s'immoler au Père des chrétiens,
» S'il abandonne ainsi ses plus fermes soutiens ? »

A ce reproche amer qui le pique et le blesse,
Innocent tout ému répond avec noblesse :
« Evêque, c'est pour moi vous donner trop de soin ;
» Je crois de vos leçons n'avoir aucun besoin.
» Plût au ciel que jamais vos conseils téméraires
» N'eussent de la croisade égaré les bannières !
» Tout le mal qui fut fait vous sera reproché ;
» Vos fureurs ont perdu ce qu'elles ont touché.
» Sachez qu'en dépassant une sage limite,
» Vous avez rendu juste une cause maudite ;
» Et vous voulez ici, despote jusqu'au bout,
» M'imposer des excès qu'on déteste partout?
» Détrompez-vous ; cessez une plainte inutile !
» Quel que soit le forfait, je maintiendrai l'asile.
» Dans ces temps où le peuple, esclave désarmé,
» Trouve partout la force et gémit opprimé,
» Qu'au moins le sanctuaire, abri que je lui laisse,
» A l'ombre des autels protège sa faiblesse ;
» Et que leur sainteté, favorable aux humains,
» Sauve un peu de ce sang que prodiguent vos mains.
» Les rois sont à mes pieds ; le monde me contemple ;
» Ils n'auront pas de moi ce dangereux exemple.
» Que l'on me laisse ; allez ! C'est demain que ma voix
» Vous dira du concile et l'arrêt et le choix. »

A cet ordre formel les prélats se retirent ;
Mais, toujours acharnés, sourdement ils conspirent.
Cerné de toutes parts, de toutes parts pressé,
Dans leurs pièges secrets Innocent enlacé,
Vaincu, cédant enfin, malgré sa résistance,
Porte contre Raymond la fatale sentence. [5]
Tel le chêne superbe, au tronc large et noueux,
Qui défiait la foudre et soutenait les cieux,
Attaqué sourdement, rongé dans sa racine,
Sur le flanc du coteau se balance et s'incline.

Le Pontife agité descend dans un jardin; [6]
Il voit venir à lui le prélat Obicin.
A ses côtés marchait un jeune homme au front pâle,
Dont les traits sont empreints de beauté martiale.
« Saint-Père, dit l'évêque, avec moi j'ai mené
» Le fils, le noble fils du prince condamné.
» Son infortune est grande et doit toucher votre âme.
» Ah ! songez qu'il est fils de haute et chaste dame.
» Faudra-t-il donc qu'il aille, errant et presque nu,
» Mendier un asile en pays inconnu ?
» Lui, si jeune, innocent des erreurs de son père,
» Se verra-t-il ravir jusqu'aux biens de sa mère ?
» Vous ne le voudrez pas. Soyez juste envers lui;
» Protégez son malheur; prêtez-lui votre appui ! »

Vaincu par l'infortune, à ces mots, le Saint-Père
Laisse tomber les pleurs qui gonflent sa paupière.

« Eh bien! mon fils, dit-il, qu'espères-tu de moi ?
» Que puis-je? le concile a proclamé sa loi !.... »

Mais Raymond, succombant au poids de sa disgrace,
Aux genoux d'Innocent se jette et les embrasse:
« O Saint-Père! dit-il, je ne veux obtenir
» Qu'un seul bien; c'est qu'ici vous daigniez me bénir.
» Béni par votre main et chéri de mon père,
» L'infortune pour moi sera toujours légère. »

« O, reprend Innocent, cœur noble! digne fils!
» Oui, c'est avec bonheur qu'ici je te bénis!
» Sois béni!... Mais c'est peu; je veux que de ta mère
» Un don digne de moi remplace le douaire.
» Avec le Vénaissin je te donne Avignon;
» Du château de Beaucaire aussi je te fais don.
» Invoque les martyrs et leurs saintes reliques;
» Honore les légats et fuis les hérétiques!
» Le ciel te soit en aide! Adieu!.... » Disant ces mots,
Innocent dans ses bras prend le jeune héros,
Le presse sur son cœur que le trouble dévore,
Trois fois le baise au front et le bénit encore.

Bientôt, les deux Raymonds, heureux de se revoir,
Mêlent à leurs chagrins quelque lueur d'espoir.
Le vieux Comte, frappé par l'arrêt du concile,
A la cour d'Aragon va chercher un asile.
Le fils veut se montrer à ses nouveaux états;

Marcel, toujours fidèle, accompagne ses pas.
Le héros court saisir ce modeste apanage
Que l'amour de son peuple et son noble courage
Sauront bien agrandir, si le ciel désarmé
Seconde son ardeur et soutient l'opprimé.

Le vent du soir se lève; il souffle, on appareille;
Le navire joyeux prend le nom de MARSEILLE.
Fille des Phocéens, assuré de ta foi,
Le héros toulousain se dirige vers toi;
Devant lui s'ouvriront tes portes conservées.
Il donne le signal; les ancres sont levées;
Et la proue, emportant ses destins glorieux,
Sous un ciel étoilé fend les flots écumeux.



NOTES DU CHANT DIX-HUITIÈME.

---

[1] Art pieux et puissant ! par qui, toujours pleurée,
Des objets les plus chers la dépouille adorée
Semble braver la mort, et reçoit à jamais
Un culte douloureux d'amour et de regrets !

Là se trouvait la description de l'embaumement du prélat ; l'auteur a cru devoir la retrancher, comme répétition d'une partie des funérailles du roi d'Aragon, décrites au 13e chant. Nous rétablissons ici ce passage :

« Les restes du prélat, ces dépouilles fragiles
» Sollicitent les soins des mains les plus habiles.
» D'un tissu précieux le corps enveloppé,
» Dans la myrrhe liquide est lentement trempé ;
» Aux muscles amollis l'acier poli s'engage ;
» Puis, dans les flancs ouverts la main s'ouvre un passage ;
» Retire l'intestin, qui, mobile et nageant,
» Boit des sucs généreux dans un bassin d'argent.
» L'on détache le cœur ; à l'abri de tout germe,
» Un globe de cristal le reçoit et l'enferme ;

» Dans une coupe d'or avec soin recueilli,
» Le cerveau flotte au sein de l'alcohol vieilli ;
» Les membres imprégnés de parfum et d'essence,
» Des aromes puissants subissent l'influence ;
» Et l'œuvre qui conserve au corps inanimé
» L'image de la vie, est enfin consommé. »

[2] Bientôt, un chant plaintif, en lugubres accords,
Animant ce grand deuil, redit l'hymne des morts.

Le poète, fidèle à l'observation de la couleur locale, a placé ici une traduction libre du *Dies iræ.* L'on a déjà remarqué dans d'autres chants de semblables traductions du *Te Deum* et du *Veni Creator.* L'hymne connue sous le nom de *Dies iræ* fut faite par un condamné à mort, au fond de son cachot. Comme on le conduisait au supplice, il entonna son *Dies iræ.* Cette hymne sublime fit une telle impression sur le peuple et sur les bourreaux, que l'on sursit à l'exécution, et que l'on accorda au condamné des lettres de grâce. Le chant et les paroles sont lugubres et solennels. Le *Dies iræ* convertit saint Augustin par l'émotion irrésistible qu'il lui causa. (*Dict. encyclop. usuel.*) — Nous rapportons ces circonstances sans toutefois en garantir l'authenticité.

[3] L'hymne était achevé ; l'orgue mélancolique
De ses larges accords remplit la basilique,
Et sur le peuple ému roule avec majesté
Sa plainte solennelle et son deuil agité.

L'invention des orgues remonte à une époque assez reculée. Un grand nombre d'auteurs prétendent que le premier orgue connu en France, est celui que l'empereur Constantin Copronyme envoya, en 757, à Pépin-le-Bref, et qui fut placé à Compiègne dans l'église de Sainte-Corneille.

[4] Bientôt, cri suppliant de l'homme enseveli,
Un dernier chant s'élève, et tout est accompli.

Le poète a fait allusion à ce dernier chant de l'*absoute*, qu'on appelle *De profundis.*

5 Dans leurs pièges secrets, Innocent enlacé,
Vaincu, cédant enfin, malgré sa résistance,
Porte contre Raymond la fatale sentence.

Cette indécision d'Innocent III qui cède enfin à la violence du clergé qui l'obsède, est parfaitement conforme à l'histoire. Les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* ont rapporté le décret de ce Pape contre Raymond. Voici la traduction qu'ils en ont donnée :

« Tout l'univers est informé des travaux que l'Eglise a
» entrepris, soit par les prédicateurs, soit par les croisés,
» pour exterminer les hérétiques et les routiers de la province
» de Narbonne et des pays voisins. Le succès a répondu, par
» la grâce de Dieu, à nos soins ; en sorte que les uns et les
» autres étant chassés, le pays est maintenant gouverné dans
» la foi catholique et la paix fraternelle. Mais comme ce nou-
» veau plant a besoin d'être arrosé, nous avons jugé à
» propos d'y pourvoir, après avoir consulté le concile. Que
» Raymond, comte de Toulouse, qui a été trouvé coupable en
» ces deux articles, et que plusieurs indices certains prouvent
» depuis longtemps ne pouvoir gouverner le pays dans la foi,
» soit exclu pour jamais d'y exercer sa domination dont il n'a
» que trop fait sentir le poids, et qu'il demeure dans un lieu
» convenable, hors du pays, pour y faire une digne pénitence
» de ses péchés ; cependant qu'il reçoive tous les ans 400
» marcs d'argent pour son entretien, tant qu'il obéira humble-
» ment. Que sa femme, sœur du feu roi d'Aragon, laquelle,
» suivant le témoignage de tout le monde, est une dame de
» bonnes mœurs et catholique, jouisse entièrement et paisible-
» ment des terres qui lui ont été assignées pour son douaire,
» à condition qu'elle les fera régir de telle sorte, suivant
» l'ordre de l'Eglise, que l'affaire de la paix et de la foi n'en
» souffre aucun préjudice ; autrement on lui donnera un
» équivalent, selon qu'il plaira au siége apostolique. Que tous
» ses domaines que les croisés ont conquis sur les hérétiques,
» les croyants, leurs fauteurs et recéleurs, avec la ville de
» Montauban et celle de Toulouse, qui est la plus gâtée par
» l'hérésie, soient donnés (sauf en tout le droit des hommes
» catholiques et des églises) au comte de Montfort, homme

» courageux et catholique, qui a travaillé plus que tout autre
» dans cette affaire, pour les tenir de ceux de qui il doit les
» tenir de droit. Le reste du pays qui n'a pas été conquis par
» les croisés sera mis, suivant le mandement de l'Eglise, à la
» garde de gens capables de maintenir et de défendre les
» intérêts de la paix et de la foi, afin d'en pourvoir *le fils unique* du Comte de Toulouse, après qu'il sera parvenu à un
» âge légitime, s'il se montre tel qu'il mérite d'obtenir le
» tout, ou seulement une portion, ainsi qu'il sera plus convenable. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 22, ch. 97.)

[6] Le Pontife agité descend dans un jardin ;
Il voit venir à lui le prélat Obicin.
A ses côtés marchait un jeune homme au front pâle,
Dont les traits sont empreints de beauté martiale.

L'entrevue d'Innocent III et du jeune Raymond est racontée par l'auteur de la *Canso contra los eretges albiges*. Nous empruntons la traduction de M. Fauriel.

« Là-dessus l'archevêque Obicin se prend à parler : Seigneur,
» puissant Pape, bon et vrai père, Simon de Montfort a beau
» t'envoyer ici son frère et l'évêque Foulque qui se fait son
» avocat, à peu de chose se réduira l'héritage de don Simon.
» L'honorable neveu du roi (d'Angleterre) peut à bon droit
» l'en chasser ; car s'il perd injustement la terre de son père,
» du moins est-ce justice et raison qu'il garde celle de sa mère;
» j'ai vu l'acte où de la main du notaire est écrit, que la cour
» de Rome et l'Eglise ont reconnu le douaire (de la comtesse); et
» puisque vous êtes l'auteur et le garant de ce mariage, l'Infant innocent ne peut être condamné ni perdu. Il est fils légitime, de noble cœur, de gentilles manières, et du plus
» haut lignage que l'on puisse dire. S'en ira-t-il donc par le
» monde, en malechance, comme un vil larron ? Alors noblesse est morte, et valeur est au néant. »

« Non, cela ne sera point, dit le Pape, et il ne convient
» pas que cela soit. Je donnerai au jeune Comte telle terre que
» bon me semblera ; je lui donnerai le Vénaissin et ces (pays)
» qui furent de l'Empereur; et s'il aime vraiment Dieu et

» l'Eglise sa mère, s'il n'est envers l'un ni l'autre traître ou re-
» belle, Dieu lui rendra Toulouse, Agen et Beaucaire. »

. . . .

« Le jeune Raymond resta quarante jours à la cour de Rome, regardant et apprenant, écoutant et voyant de quelle manière le Pape se conduirait envers lui. Mais Pierre-Raymond de Rabastens lui dit à la fin : « Seigneur, nous n'avons désor-
» mais plus rien à faire en cette cour ; plus nous y resterons,
» plus, je crois, nous aurons d'ennui. — Seigneur, répond
» alors Guillaume des Porcellets, allons savoir du Saint-Père
» le Pape, comment nous pouvons nous accorder lui et nous.
» — Il me plaît, dit l'Infant, que nous allions le lui deman-
» der. » Et aussitôt que le Pape voit celui-ci, de l'air d'un homme qui soupire, il le prend par la main, le fait asseoir ; et l'Infant commence à lui déduire ses raisons : — « Seigneur,
» vrai Pape, voilà désormais le temps de partir ; puis donc
» que je ne puis rester, et que tu n'as rien de plus à me dire,
» que Dieu, toi et merci me soutiennent désormais ! je n'ai
» pas de terre, pas même autant que j'en pourrais sauter. Et
» puisque tu es mon père, celui qui doit m'éduquer, je désire
» que tu me montres la voie où je ne risque point de périr. —
» Mon enfant, lui répond le Pape, tu as pris un sage parti,
» et si tu observes les conseils que je vais te donner, tu ne
» pourras faillir en ce monde, ni en l'autre. Sache aimer, ho-
» norer et remercier Dieu ; obéis aux saints commandements
» de l'Eglise et aux siens ; entends la messe, matines et vê-
» pres ; honore le corps de Jésus-Christ par des offrandes ;
» chasse l'hérésie et maintiens bonne paix ; n'assaille point les
» monastères, ni les chemins, et ne prends point le bien d'au-
» trui pour augmenter le tien ; ne détruis point tes barons,
» et gouverne sagement tes sujets ; laisse-toi à merci vaincre
» et gagner ; mais contre qui veut t'abaisser ou te dépouiller,
» sache bien te défendre et garder ton droit. — Seigneur, dit
» l'Infant, je ne puis que m'attrister, je ne saurais à la fois
» poursuivre et fuir ; la pauvreté et le besoin sont par trop
» durs à supporter ; n'ayant plus de terre, je ne sais de quel
» côté me tourner, et il faut que je reçoive d'autrui de quoi
» avoir des armes, et ne crois pas trop dire (en assurant) que

» je me sens plus fait pour donner et ôter, que pour demander et recevoir. — Ne fais, répond le Pape, rien qui te rende désagréable à Dieu, et Dieu, si tu le sers bien, te donnera largement de la terre. Je fais garder pour toi le Vénaissin, Argence et Beaucaire, dont tu pourras te contenter; et le comte de Montfort aura la seigneurie du reste, jusqu'à ce que l'Eglise ait vu si elle doit te rétablir. — Seigneur, dit l'Infant, il m'est dur d'entendre parler de partage entre un homme de Lincestre et moi; et plaise à Jésus-Christ que jamais don Simon n'ait de seigneurie à diviser avec moi! il faudra bien à la mort et en terre abandonner ce gouvernement; mais que l'un (ou l'autre) le possède tout entier tant qu'il vivra. Et puisque je vois que tout se décide par la guerre, seigneur, je ne souhaite et demande autre chose, sinon que tu me permettes de conquérir ma terre, si je peux. » Le Pape le regarde en poussant un soupir; il le baise ensuite, et lui donne sa bénédiction. « Prends garde à ce que tu feras, lui dit-il, et sache que tout ce qui s'obscurcit a besoin d'être éclairci; que Dieu notre Seigneur te fasse bien commencer et bien finir, et permette que haute et bonne aventure t'advienne! » Là-dessus, le (jeune) Comte sort, et de journée en journée il arrive à Gênes, etc.

. . . .



CHANT DIX-NEUVIÈME

SOMMAIRE.

Le jeune Raymond débarque à Marseille. — Il est porté en triomphe. — Plusieurs villes se déclarent en sa faveur. — Une armée se forme autour de lui. — Il arme le château de Tarascon. — On l'invite à la fête annuelle. — Légende du Tarasque et de sainte Marthe. — Beaucaire se soulève en faveur du jeune Raymond. — Les Croisés sont assiégés dans la tour. — Lambert tente une sortie. — Combat de Lambert et de Marcel. — Raymond se mêle aux combattants. — Lambert est repoussé. — Raymond prévoit l'arrivée de Montfort. — Il fait construire un mur d'enceinte.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Le vaisseau qui, trompant la fortune jalouse,
Emportait les destins et l'amour de Toulouse,
Sur les vagues d'azur pendant cinq jours bercé,
Aux bords de la Provence est doucement poussé.
Bientôt, de cette rive éclatante merveille,
Apparaissent les tours de l'antique Marseille,
Dont les fronts crénelés se dressent inégaux,
Comme de noirs géants sortis du sein des eaux.

C'était dans la saison, où, du ciel qu'elle brûle,
Tombe en torrents de feu l'ardente canicule;
Où le soleil plus vif semble embraser le jour,
Et sur notre horizon prolonge son séjour.

Marseille, en ce moment, brillante, épanouie,
Honore Saint-Victor, patron de l'abbaye. [1]
Aux approches du soir, quand la brise des mers
Remonte avec la vague et rafraîchit les airs;
Tel qu'un fleuve épandu qui déroule ses ondes,
Le peuple se divise en troupes vagabondes;
Vers la sainte demeure un sentiment pieux
Conduit des Marseillais l'essor religieux.

Tout-à-coup, dans le port qu'un jour plus doux éclaire,
On a vu s'avancer une auguste bannière:
Une croix que la pourpre entoure de splendeur,
Et le mouton naïf, symbole de douceur.
Un cri s'est élevé: « Toulouse! » A l'instant même,
Un essaim tout joyeux redit ce nom qu'il aime;
C'est Toulouse! et ce cri, par cent voix répété,
Monte confusément du port à la cité,
Passe au peuple; et bientôt la rumeur qui commence,
Se propage, grandit, s'étend, devient immense.
« C'est lui! le jeune Comte! ô jour! bienheureux jour!
» Le Pape qui l'absout le rend à notre amour.
» Le ciel le fait descendre aux rives de Provence;
» Il ramène avec lui la joie et l'espérance;
» Courons le saluer; offrons au noble preux
» Le tribut de nos cœurs, et nos biens, et nos vœux! »

Ainsi parlait le peuple. Au même instant la foule
A travers les sentiers se précipite et roule,

Criant : « Vive Toulouse ! » et portant dans la main
Les lauriers et les fleurs qu'elle cueille en chemin.
Le concours est immense ; il envahit la grève ;
Un vivat prolongé de toutes parts s'élève.
Ainsi, lorsque, échappant des éclats d'un tison,
L'étincelle s'attache à l'aride moisson,
Le feu, que révélait une faible fumée,
Bientôt roule et s'étend dans la plaine enflammée ;
Il dévore en courant les trésors des guérets,
D'un long réseau de flamme entoure les forêts ;
Et, couvrant les hameaux dans sa marche hardie,
Jusqu'au fleuve lointain propage l'incendie.

Témoin de tant d'ivresse et de félicité,
Le consul Marignac, au nom de la cité,
Dit au prince : « Seigneur, vous voyez notre joie ;
» C'est notre bon destin, c'est Dieu qui vous envoie ;
» Soyez le bien-venu ! rendez au beau pays
» La gloire et le bonheur qui lui furent ravis.
» Vous venez pour chasser des hordes étrangères
» Et pour reconquérir les états de vos pères ;
» Votre entreprise est sainte, et Dieu la bénira ;
» Sur votre front vainqueur l'olivier fleurira.
» Pour ces nobles projets, où nos bras vous soutiennent,
» Nos trésors, notre sang, nos cœurs vous appartiennent. »

Le Prince ému répond : « Dieu m'arrache au tombeau ;
» Des jours que j'ai vécus ce jour est le plus beau,

» Cher peuple ! Oh ! chers amis, que ne puis-je moi-même
» Vous presser tous ici sur ce cœur qui vous aime !
» Je veux de mes états chasser l'usurpateur ;
» Si vous me secondez, mon bras sera vainqueur.
» Puissions-nous, en servant une cause si chère,
» Sauver en même temps ma patrie et mon père ! »

Il disait ; mille cris élèvent jusqu'aux cieux,
Et Raymond, et sa gloire, et ses nobles aïeux ;
On l'enlève, et le peuple entier servant d'escorte,
Au palais des consuls en triomphe on le porte.
Les danses, et les chants, et les jeux animés,
Mille feux à l'envi dans la nuit allumés,
Et partout sur ses pas la foule qui se presse,
Témoignent au héros de la publique ivresse.

Bientôt, de ce retour que tant de bonheur suit,
L'agile renommée a répandu le bruit ;
Sur toute la Provence il s'étend, il rayonne ;
Il descend vers la mer avec les flots du Rhône,
Et les plus vifs transports partout l'ont accueilli.
Saint-Gilles, Tarascon, Arles ont tressailli ;
Avignon s'est levé, son peuple se déclare ;
La cité qu'attendait l'honneur de la tiare, [2]
Du héros dans son sein appelle le retour.
Ses consuls empressés ont devancé le jour ;
Prompte fut la nouvelle, et leur marche aussi prompte ;
Aux portes de Marseille ils ont trouvé le Comte.

Aldiguier les conduit; vertueux orateur,
Noble par la parole autant que par le cœur. [3]
« Sire Comte, dit-il, Avignon nous envoie;
» Ma bouche est impuissante à vous dire sa joie;
» Avignon vous attend. Tout ce peuple d'amis
» Eût couru sur nos pas, si nous l'eussions permis;
» Peut-être même, ardents à dissiper leurs doutes,
» Affamés de vous voir, ils remplissent les routes.
» A leur vœu le plus cher rendez-vous aujourd'hui;
» Vous êtes notre espoir, vous serez notre appui.
» Des feux de la croisade, et du fer des batailles
» Votre héroïque bras défendra nos murailles.
» Chef de gloire et d'honneur, vous conduirez nos pas;
» Nos glaives vous suivront au milieu des combats;
» Notre sang est à vous; notre ardeur est jalouse
» De renverser Montfort, de délivrer Toulouse.
» Ainsi nous sauverons nos amis, nos foyers,
» Et le monde affranchi bénira nos lauriers. »

Il disait. Ebloui de ce rêve de gloire,
A tout ce qu'il entend le héros n'ose croire.
« Chers amis, répond-il, combien je suis heureux!
» Je puis tout espérer de la faveur des cieux;
» Je me vois au milieu d'un peuple que j'adore.
» J'affranchirai ces bords; nous ferons plus encore :
» Puisque, pleine d'ardeur pour le fils de son choix,
» La Provence est armée et se lève à ma voix,
» C'en est fait, ma fortune est à jamais changée;

» Montfort sera détruit, et Toulouse vengée.
» Je vous suis. » Le héros les presse dans ses bras;
Puis, aux murs d'Avignon il dirige ses pas.

Mais, les rives du Rhône à peine côtoyées,
Ils ont vu s'avancer, enseignes déployées,
Un immense concours qui marche au-devant d'eux.
Hommes, femmes, enfants, guerriers jeunes et vieux,
Se sont levés, remplis d'un élan unanime;
Une semblable ardeur les pousse et les anime:
« C'est lui! c'est notre espoir! le ciel à notre amour,
» A nos vœux, à nos pleurs, accorde son retour! »
Criaient-ils, du plus loin que leurs yeux tout en larmes
Ont pu voir du héros le cortège et les armes.
« Vive! vive Toulouse! » A ces cris répétés,
Au-devant de Raymond, à flots précipités,
Ils se sont jetés tous, et leur amour embrasse
Le prince et son coursier dont ils suivent la trace.

Avignon l'a reçu; loin de l'œil des mortels,
Le héros se prosterne au pied des saints autels; [4]
Son front calme et pieux, sans pompe et sans cortège,
S'humilie et rend grâce au Dieu qui le protège.
Le ciel de plus en plus lui prête son appui,
Et déjà Tarascon s'est déclaré pour lui.
De la faveur d'en-haut cette nouvelle preuve
Redouble son ardeur; Raymond descend le fleuve;
Il s'avance; en tous lieux, à ses regards charmés,

Les peuples sont debout, les chevaliers armés;
Les barons dépouillés, que la haine ou l'envie
Exila dans les bois où s'abritait leur vie,
Viennent doubler les rangs du jeune bataillon.
Une naissante armée environne Raymond;
Sans cesse elle grossit; la foule qui s'entasse,
Pressant autour de lui son imposante masse,
Roule, comme un torrent de son lit échappé.

Ainsi, se détachant d'un sommet escarpé,
Dépouillé tout-à-coup de sa couronne humide,
La neige glisse et fuit sur la pente rapide:
D'abord, léger flocon qui se gonfle et descend,
Roule silencieux, s'agglomère, s'étend;
Entraîne dans sa chute une tempête blanche;
Grandit, grandit encor.... gronde.... c'est l'avalanche!!!
Terrible, elle s'élance; en ses bonds inégaux,
Emporte les forêts, engloutit les hameaux;
L'écho jette à l'écho l'effroi de son tonnerre,
Et sa masse, en tombant, ébranle au loin la terre.

Le héros triomphant promène son drapeau;
Il saisit Tarascon, il arme le château,
Remplit de combattants les tours de son domaine,
Cavaillon, et Labaume, et Perne, et Malaucène;
Au souverain d'Orange un message envoyé
Lui donne dans ce prince un puissant allié. [5]

Alors, dans Tarascon, qu'inspirait son histoire, [6]
D'une patronne auguste on exaltait la gloire;
De Marthe, dont le bras, protecteur du pays,
Dompta le monstre impur qui dévorait ses fils,
Et dont le saint tombeau, l'adorable relique,
Protège, heureux trésor, la sombre basilique.
Le prieur des consuls se présente à Raymond.
« Exaucez, lui dit-il, le vœu de Tarascon;
» La gloire et le bonheur sont partout où vous êtes;
» Daignez, jeune héros, présider à nos fêtes.
» Dans ce jour que consacre un rite solennel,
» D'encens et de festons nous parfumons l'autel;
» Le peuple, aux chants joyeux de sa reconnaissance,
» Célèbre un souvenir d'heureuse délivrance.
» A Toulouse, où pourtant son nom est honoré,
» Le miracle de Marthe est sans doute ignoré;
» Vous l'ignorez aussi, je présume; et peut-être,
» Prince, trouverez-vous du charme à le connaître.
» Ecoutez ce récit, tel que l'ont raconté
» Nos vieux temps, pleins de grace et de naïveté.

» Dans ces jours où la foi, se révélant au monde,
» Portait chez nos aïeux sa lumière féconde,
» Notre contrée, en proie à de sombres terreurs,
» D'un monstre dévorant subissait les fureurs.
» Formidable prodige, indomptable reptile,
» Tout à la fois dragon, serpent et crocodile,
» Du fleuve qu'il troublait et qui fut son berceau,



CHÂTEAU DE BEAUCAIRE



» S'élançait le Tarasque, effroi toujours nouveau.
» Du fond de ces roseaux qui bordent le rivage,
» Parfois on l'entendait jeter un cri sauvage;
» Et malheur au mortel que l'effroyable cri
» Surprenait sur la rive, ou loin d'un sûr abri;
» Dans sa gueule béante, ainsi qu'un vaste abîme,
» Le monstre avait bientôt englouti sa victime.
» Cette chair qu'il broyait sous sa cruelle dent,
» Pouvait seule assouvir son estomac grondant;
» Une faim implacable irritait ses entrailles;
» Le tissu jaunissant de ses larges écailles
» Eût défié la flamme et repoussé le fer;
» Sur une aile bruyante il s'élevait dans l'air;
» Et, déroulant sa queue en longs anneaux traînante,
» Distillait le venin de sa bave sanglante.

» Et tous fuyaient le monstre; on n'aurait pu trouver
» Un bras pour le combattre, un cœur pour le braver.
» Dieu les prit en pitié : la sainte Providence
» Daigna conduire Marthe aux rives de Provence.
» Son pieux dévoûment, que le malheur émut,
» D'un peuple infortuné conspira le salut.
» Faible femme, et n'ayant d'appui que la prière,
» Elle va du Tarasque affronter la colère.
» Le cri fatal s'élève; à ce cri qu'elle entend,
» Sur le bord consterné Marthe aussitôt descend.
» Le monstre l'aperçoit qui s'agenouille et prie;
» Il semble, à cet aspect, redoubler de furie.

» Il pousse un second cri, secouant à grand bruit
» Le sonore appareil de son dos qui reluit;
» Il ouvre de ses dents la formidable enceinte,
» S'élance et semble prêt à dévorer la sainte.
» Marthe disait : « Ce peuple est promis à ta loi;
» Etends sur lui ton bras, grand Dieu, révèle-toi! »
» A ces mots, ô prodige! ô puissance divine!
» Le Tarasque est dompté; son front hideux s'incline;
» Sa fureur l'abandonne; il semble se traîner,
» Se roule aux pieds de Marthe et se laisse enchaîner.
» La sainte conduisait, ô merveilleux spectacle!
» Le monstre désarmé, vaincu par le miracle,
» Et le montrait au peuple encor muet d'effroi,
» Qu'un triomphe si beau convertit à la foi.

» Du bienfait immortel, par un pieux hommage,
» Nos cœurs reconnaissants reproduisent l'image :
» Furieux et vaincu, tous les ans enchaîné,
» Un Tarasque de bois dans nos murs est traîné;
» Et de Marthe, à nos yeux, par un touchant symbole,
» Une vierge naïve accomplit le doux rôle. »

Il dit. Un peuple immense accourt de tous côtés;
Ses flots devant Raymond se sont précipités;
Et bientôt apparaît du Tarasque sauvage,
Du monstre furieux la gigantesque image.
Un mouvement factice anime ce grand corps;

Dans ses flancs caverneux, de mobiles ressorts
Agitent à la fois les anneaux du reptile,
Ses ailes de dragon, son front de crocodile,
Et son immense queue, épouvantail que suit
Un flot de curieux qu'elle écarte à grand bruit.
Soudain la scène change; une vierge ingénue
Marche au monstre irrité, qui s'arrête à sa vue.
A peine elle a touché de sa baguette d'or,
Ce front hideux qui tremble et fait trembler encor,
Le monstre a dépouillé sa fureur expirante;
Il suit, humble captif, la vierge triomphante.
La jeune fille alors, comme un superbe don,
Amène sa conquête aux genoux de Raymond.
Le héros lui sourit; sur son front qu'elle penche
Il pose avec amour une couronne blanche;
Il l'embrasse, et lui donne une agrafe en émail,
Des bracelets d'or pur, un collier de corail;
Enfin un voile blanc qu'elle attache avec joie,
Tissu riche, où l'argent rayonne dans la soie.
Le peuple, plein d'ivresse, applaudit au héros
Que le succès appelle à des succès nouveaux.
Raymond croit accomplir un magnifique rêve.

Au bruit de ses progrès, Beaucaire se soulève.
Telle, sous le linceul dont les prés sont couverts,
Quand la neige s'entasse au souffle des hivers,
Perce et brille à nos yeux la verdure cachée,
Sitôt que d'un rayon le soleil l'a touchée.

Beaucaire, qui gémit sous un sceptre d'airain,
Appelle dans ses murs le jeune souverain;
Les Franks sont assaillis; condamnée à la fuite,
Au sommet du donjon la croisade s'abrite.
Là, Lambert de Limoux a rangé sous ses lois,
Les soldats de Montfort, champions de la croix.
Quel appui soutiendra cette héroïque bande?
Le nombre?... il est petit; la valeur?... elle est grande.
Lambert compte sur eux pour garder à Montfort,
A défaut de la ville, un poste dans le fort.

Mais, à travers le Rhône essayant le passage, [7]
Déjà des habitants s'avançait un message.
En foule ils sont entrés dans de légers bateaux;
Mille joyeux refrains ont frappé les coteaux.
L'onde à coups mesurés s'entr'ouvre sous les rames;
Sur la cime des mâts les voltigeantes flammes,
Aux brises du matin balancent leurs couleurs;
Le gouvernail, paré de lauriers et de fleurs,
Se meut avec lenteur sous la main attentive,
Et semble impatient d'atteindre l'autre rive.
On aborde; à l'aspect du message attendu,
Au bord retentissant le prince est descendu.
Du peuple de Beaucaire il a reçu l'hommage;
Il s'élance aux bateaux qui bordent le rivage;
Sous l'aviron bruyant les vagues ont blanchi;
La brise le seconde et le fleuve est franchi.
Les hautbois, les clairons, l'éclatante trompette,

Du héros toulousain célébrant la conquête,
Proclament les transports du joyeux habitant.

Du haut de ces créneaux, Lambert qui les entend,
Des apprêts belliqueux contemple la menace,
Et de ses compagnons réveille ainsi l'audace :
« Amis, que nul de ceux que je commande ici
» De tout ce qu'il a vu ne prenne de souci.
» Ces succès qu'on exalte et que moi je méprise,
» Ne sont qu'un coup du sort, l'effet d'une surprise.
» Un parti sans espoir, qu'on croyait étouffé,
» S'est levé tout-à-coup; le nombre a triomphé;
» Voilà tout. Laissons-lui ces trompeuses amorces;
» Qu'il se dise vainqueur! nous conservons nos forces.
» Qu'importe qu'un moment, nous prenant en défaut,
» La révolte ait vaincu dans un premier assaut?
» La révolte, s'il faut défendre sa victoire,
» Comptera plus d'un jour néfaste pour sa gloire.
» De ces présomptueux méprisons le fracas;
» A l'abri de ces murs nous ne les craignons pas.
» Député vers Montfort, un messager fidèle
» De cet acte insensé lui porte la nouvelle.
» Montfort, n'en doutez pas, viendra nous secourir;
» A notre premier cri vous le verrez courir;
» Et ces vainqueurs d'un jour, livrés à sa colère,
» Pourront se repentir d'un triomphe éphémère.
» Quelques jours de constance, et vos fronts glorieux
» Sortiront de ces murs, fiers et victorieux. »

Cependant, sous les yeux du guerrier plein d'audace,
On presse les travaux, on resserre la place.
Dans les murs de Beaucaire, objet de son dédain,
Tout s'enflamme et se meut par un élan soudain.
Cédant à son ardeur, le peuple prend les armes;
Il est debout; il marche, affrontant les alarmes.
Dix mille combattants, à la voix de Raymond,
De leur chaîne vivante ont entouré le mont,
Où s'élève la tour que son rocher protège;
Il dispose l'armée, il commence le siége.
Un immense croissant, par le fleuve arrêté,
Appuie au bord de l'eau sa double extrémité.
Dans cet arc menaçant que le Rhône resserre,
Lambert emprisonné, comme un aigle en son aire,
S'indigne; au pied du fort le fleuve réunit
Trente bateaux armés que Tarascon fournit.
Ainsi, de toute part on le cerne, on le presse;
Il n'a plus que le ciel de libre, en sa détresse;
Ni vivres, ni soldats; nul appui, nul secours
Ne peuvent pénétrer dans ce nid de vautours;
La campagne est gardée, aussi bien que le fleuve;
Tout prépare à Lambert une funeste épreuve;
Et, si Montfort bientôt ne vient le délivrer,
Les plus cruels besoins doivent le dévorer.

La gloire de Raymond, sa haute renommée
De nombreux partisans ont grossi son armée.
Sur ses pas accourus, cent nobles chevaliers

Brûlent, en combattant, d'affranchir leurs foyers.
Là, brillent tour à tour Rostan de Charbonnière,
Raoul, qui des combats essayait la carrière;
Adhémar, Cavailhon, Arbert le chapelain,
Dragonet, Albétan, et Raymond Gaucelin.
Ils sont quatre Raymonds; le plus jeune des quatre
Des murs de Montauban s'échappa pour combattre;
L'autre dans Rabastens se joignit aux routiers;
De Nîme et d'Avignon sortirent les derniers.
Tous veulent attacher des lauriers à leur tête;
Tous brûlent de monter à l'assaut qu'on apprête.

Août répandait les feux d'un ciel étincelant;
Les ondes ont tari sur le rocher brûlant.
Les guerriers que retient l'infranchissable enceinte,
Des tourments de la soif déjà sentent l'atteinte:
Les vins sont épuisés, les citernes sans eau.
Soit qu'on eût craint déjà le dévorant fléau,
Soit que pour le danger d'une attaque imprévue,
La prudence songeât à garder une issue,
Sur le flanc du rocher, grossièrement construit,
Du rempart jusqu'au fleuve un escalier conduit.
Quelques infortunés qui perdent l'espérance,
Dévorés par la soif, chassés par la souffrance,
Aux ombres de la nuit osant se confier,
Tentent furtivement le périlleux sentier;
Mais, partout vigilante et gardant le rivage,
La troupe de Raymond leur ferme le passage.

On les a découverts, on les a repoussés;
D'une grêle de traits assaillis et percés,
Aux crêtes des rochers dont le mont se hérisse,
Ils courent, pleins d'effroi, longeant le précipice,
Chancellent; et, roulant d'une immense hauteur,
Tombent au sein des flots que cherchait leur ardeur.
Bientôt, pour leur ravir jusqu'à cette espérance,
Des enfants d'Avignon une troupe s'élance;
Au flanc de la montagne on les voit s'accrocher;
Le pic au bec de fer entame le rocher;
La pierre éclate, et, loin de la brèche profonde,
Roule et tombe à grand bruit dans le Rhône qui gronde.
Vainement le château, comme un volcan maudit,
Jette aux fiers assaillants sa lave de granit;
Rien ne peut ralentir leur attaque intrépide;
Ils redoublent leurs coups sous la grêle homicide;
Et leur audace ébranle, et disperse, et détruit
L'escalier dans le roc depuis longtemps construit.

Lambert voit sans pâlir cette atteinte nouvelle;
Mais de ses compagnons la fermeté chancelle.
Par de rudes combats tant de fois éprouvés,
A l'aspect des tourments qui leur sont réservés,
Ces guerriers, maudissant leur impuissante épée,
Cèdent au désespoir dont leur âme est frappée;
Des murmures confus trahissent leur chagrin.
Lambert, qui les entend, affecte un front serein, [8]
Et leur dit : « Dans ces murs le sombre ennui me gagne.

» Mes amis, aujourd'hui parcourons la campagne;
» A sortir du château j'ose vous convier.
» — Donnez-nous donc d'abord l'aile de l'épervier,
» Dit Barral; sans cela pour nous point de sortie;
» Je crains qu'un tel projet ne passe pour folie.
» — Eh bien ! nous tenterons le destin des combats,
» Repart Lambert. Amis, qui veut suivre mes pas,
» Qu'il s'arme ! pour sauver ces étroites murailles,
» Jetons à l'ennemi le défi des batailles !
» Nous, dont les vieux exploits ne peuvent se compter,
» Des combattants d'un jour pourraient nous arrêter ?
» Donnons-leur aujourd'hui des leçons de courage;
» Dans leurs rangs écrasés frayons-nous un passage;
» Puis, de notre avenir n'ayons aucun souci;
» Beaucaire fournira tout ce qui manque ici. »

Il dit; chacun approuve, et tous prennent les armes;
La trompette a donné le signal des alarmes;
Le large rempart s'ouvre, et le noir bataillon
Descend, comme un torrent, sur le camp de Raymond. [9]
Mais le jeune héros, dont il frappe la vue,
N'a pas été surpris par l'attaque imprévue.
Suivi de Dragonet, des barons déposés,
Intrépide, il s'élance au-devant des croisés;
De leur effort subit il comprime l'audace;
Où le danger l'appelle, il se montre et fait face.
Et cependant Marcel, qui court de rang en rang,
Donne partout l'alarme et fait armer le camp.

Le clairon retentit, les Provençaux accourent;
Ils fondent sur Lambert, le poursuivent, l'entourent;
Le peuple impétueux, et prompt à s'exciter
Dans ce combat sanglant vient aussi se jeter.
Alors ce sont des cris, des fureurs, des menaces;
On remplit chaque rue, on encombre les places:
Autour des combattants vainqueurs, ou repoussés,
La foule est si nombreuse et les rangs si pressés,
Que le chef s'étourdit, le soldat s'embarrasse:
On se croise, on se mêle, on se heurte, on s'entasse. [10]
Le destrier fougueux, qui voudrait s'élancer,
Bondit, impatient, et ne peut avancer;
Les bras sont enchaînés, et le glaive inutile
Arrête, malgré lui, sa fureur immobile.

Cependant, sur le front des guerriers de la croix
Une grêle de traits tombe du haut des toits;
Les archers, dont l'œil sûr est l'infaillible guide,
Leur adressent de loin la flèche au vol rapide.
Dans cet amas confus des coups sont échangés;
Les uns sous le poignard périssent égorgés:
Les autres, renversés sur ce sanglant théâtre,
Sous les pieds des chevaux sont foulés sans combattre.
Tels les épis nombreux que l'aire a rassemblés,
Par le fléau battus, bondissent mutilés;
Ainsi le vendangeur que l'orage menace,
Se hâte d'écraser les grappes qu'il entasse.

Lambert ne peut souffrir qu'on arrête ses pas ;
A tant de résistance il ne s'attendait pas.
Il recule, il s'indigne, il gourmande sa troupe.
De vingt guerriers choisis il forme un premier groupe,
Met Barral à leur tête, et leur dit d'avancer.
Mais bientôt on les voit fuir et se disperser,
Tant le choc est sanglant, l'accueil rude et funeste !
Trois sont tombés ; la fuite a protégé le reste.
« Lâches ! criait Lambert ; ignoble et vil troupeau,
» Est-ce ainsi qu'on défend l'honneur de son drapeau ? »
Il lance au même instant une troupe nouvelle,
Qui fond avec ardeur, résiste, et puis chancelle.
La fureur dans les yeux, Lambert la voit plier.
A ce second échec qui vient l'humilier,
« Allons, dit-il, moi-même ! il faut que je leur montre
» Comment on doit frapper en semblable rencontre. »

Aussitôt il s'élance, et, brandissant l'acier,
Il presse et fait bondir son rapide coursier.
Il frappe de sa lance, il abat, il renverse
Deux jeunes combattants de fortune diverse.
L'un vint de Sisteron ; vieillard aux blancs cheveux,
Son père labourait le champ de ses aïeux.
L'autre, fils d'un baron au superbe domaine,
Voyait couler le Gard sous l'arcade romaine. [11]
Un vain désir de gloire et des vœux trop ardents
Poussèrent aux combats ces jeunes imprudents ;
L'amitié les unit ; la lance courroucée

Termine leur carrière à peine commencée.
Lambert frappe toujours ; sous le bras du guerrier
Le sang ruisselle, et nul n'ose le défier.

Marcel accourt; Marcel, loin des yeux de son maître,
Par quelque coup hardi veut se faire connaître.
Il s'avance, modeste et d'un pas mesuré;
Son regard, son maintien, son bras est assuré.
Il va droit à Lambert qui rit de son audace,
Et lui jette en ces mots sa superbe menace:
« Toi! vouloir m'attaquer, impuissant troubadour!
» Prends-tu ces jeux sanglants pour des joûtes d'amour ?
» Ces rudes gantelets, ces armes profanées
» Chargent d'un poids trop lourd tes mains efféminées.
» Crois-moi, prends la mandore, et cède à tes penchants;
» Aux pieds de la beauté va soupirer tes chants;
» Je ne te juge pas digne de ma colère;
» Rends grace à ma pitié, dût-elle te déplaire. »

Marcel répond: « Tu peux, implacable guerrier,
» Répandre tout mon sang, mais non m'humilier.
» Si l'insulte avilit, la mort n'est pas sans gloire.
» Le troubadour poursuit une double victoire;
» Sous sa main, dans des jeux que tu ne connais pas,
» La mandore succède au glaive des combats.
» Va! ne crois pas ce sang qu'irrite ton offense,
» Indigne de couler sous le fer de ta lance.

» Défends le tien ! »

Il dit ; et d'un choc vigoureux,
Sa lance atteint Lambert, le frappe entre les yeux.
Lambert, presque atterré, dissimule l'outrage.
« J'admire ta vigueur, et j'aime ton courage.
» Bien, dit-il ; maintenant, à mon tour. » Et soudain
Sa lance a retenti sur l'armure d'airain.
L'ouvrier la doua d'une trempe invincible,
Et l'armure d'airain résiste au coup terrible.
Le coursier de Marcel, par le choc ébranlé,
Recule ; sous l'effort son maître a chancelé ;
Mais, raffermi soudain, il se remet en selle,
Et porte sur Lambert une attaque nouvelle.
La lance frappe encor ; sous le fer aiguisé,
Se divise en deux parts le casque du croisé,
Qui bondit de fureur ; et, rejetant sa lance,
Saisit sa large épée, et sur Marcel s'élance.
Le troubadour l'attend, ferme sur l'étrier ;
Il provoque lui-même un combat meurtrier.
Le glaive est dans ses mains, le glaive des batailles,
Où se lit en éclairs l'heure des funérailles.
Trente coups sont portés ; l'armure retentit ;
Sous l'acier foudroyant l'étincelle jaillit.
Marcel, que secondait son ardeur renaissante,
Poursuit son ennemi d'une attaque incessante ;
De son orgueil superbe il punit les mépris,
Et révèle un héros à ses regards surpris.
Lambert, sous les assauts que son rival prodigue,

Ruisselant de sueur, accablé de fatigue,
Se défend avec peine; et sans doute, en ce jour,
La victoire eût paré le front du troubadour,
Si de nombreux croisés qu'un si grand danger presse,
De leur chef haletant n'eussent vu la détresse.
Ils accourent : Barral, Cauderon, Adalbert,
Vingt autres sont venus au secours de Lambert.
Du côté de Marcel, que leur présence irrite,
Ardente à repousser l'irruption subite,
Une troupe survient; torrent impétueux,
Qui jette aux combattants ses flots tumultueux,
Les sépare, et termine une lutte acharnée,
Qui devait de Lambert trancher la destinée.

Bientôt, de la mêlée affrontant les hasards,
Sur les corps mutilés et les membres épars,
Raymond s'avance; il court; sa lance foudroyante
Brille sur les croisés, les frappe d'épouvante.
Lambert dispute en vain, honteux de ses mépris,
Un sol jonché de morts et de sanglants débris;
Des guerriers qu'il commande il voit tomber l'élite;
Cet échec le confond, et son orgueil s'irrite.
Le front humilié, plein d'un sombre dépit,
Il cède le terrain que son bras défendit;
Des rangs d'un ennemi dont le succès l'indigne,
Il renonce à forcer la formidable ligne,
Et, n'espérant plus rien d'un téméraire effort,
Il rappelle sa troupe et rentre dans le fort.

La valeur du héros, après un jour de gloire,
Ne s'est pas endormie au sein de la victoire.
Le siége!... tout est là!... Peu content d'approcher,
Il aspire à gravir l'indomptable rocher;
Des soldats de Lambert il fera sa conquête;
Il prétend les forcer jusque dans leur retraite.
Sous ses yeux vigilants, par ses sages avis,
Des ordres sont donnés, des travaux accomplis.
La hache a dépouillé les montagnes voisines;
On assemble, on construit les puissantes machines;
Les pierriers, dont le jet franchit le plus haut mur,
Et poursuit l'assiégé sous l'abri le plus sûr;
La baliste, qui gronde au milieu des batailles,
Et le bélier d'airain qui brise les murailles.

Mais ce n'est pas assez de ces premiers efforts,
Raymond doit prévenir les dangers du dehors;
Sa prudence l'inspire; il ne veut pas attendre
Que Montfort l'inquiète, ou puisse le surprendre.
Des ennemis viendront; Montfort ne peut manquer,
Pour délivrer les siens, de venir l'attaquer.
Une ligne s'étend du fort jusqu'à la grève; [12]
Là, sous l'œil du héros, un mur puissant s'élève;
Il s'arrondit, immense, et dans son large flanc,
Il enferme à la fois et la ville et le camp.
Nul ne demeure oisif; le peuple est dans l'ivresse;
Les vieillards, les enfants, les femmes, tout s'empresse;
Chacun brûle d'ardeur, veut marcher le premier;

Leur troupe semble croître et se multiplier.
Comme on voit sur les mers, au souffle des orages,
Le mousse au pied hardi grimper dans les cordages;
Tels sur la haute échelle on les voit s'agiter;
L'ouvrier diligent descendre et remonter;
Les groupes se former; jeunes et vieux ensemble
Transporter, en chantant, le lourd fardeau qui tremble;
Les assises grandir, se courber les arceaux,
Les tours au noble aspect denteler leurs créneaux,
Et la muraille enfin, naguère encor sous l'herbe,
Ceinture de granit, lever son front superbe.

Tels, au mois des amours, sous les feux du matin,
Des essaims bourdonnants volent dans un jardin;
Sur la tige fleurie égarent leur caprice,
De trésors parfumés dépouillent le calice,
Traînent l'aile; et, courbés sous le poids du larcin,
Emportent dans la ruche un odorant butin.

NOTES DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

—

[1] Marseille, en ce moment, brillante, épanouie,
Honore Saint-Victor, patron de l'abbaye.

Saint Victor de Marseille était un soldat chrétien si zélé, qu'il allait pendant la nuit visiter les fidèles, et les encourager au martyre. Il souffrit le martyre par les ordres de l'empereur Maximien et après la légion Thébéenne. La célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille, fut fondée par saint Cassien, vers l'an 409. La fête de Saint-Victor est fixée au 21 juillet. (Voir *l'Histoire ecclés.* de Fleury, l. 2 et 4.

[2] La cité qu'attendait l'honneur de la tiare.

L'on sait qu'Avignon devint le séjour des Papes en 1308 ; cette ville fut vendue à Clément VI par la reine Jeanne de Naples, en 1348, pour la somme de 80,000 florins d'or.

[3] Aldiguier les conduit ; vertueux orateur ,
Noble par la parole , autant que par le cœur....

L'auteur de la *Canso* a raconté l'arrivée des Raymonds en Provence et l'accueil qui leur fut fait dans cette contrée.

[4] Avignon l'a reçu ; loin de l'œil des mortels ,
Le héros se prosterne au pied des saints autels.

« Ils (les deux Comtes de Toulouse) entrent d'abord dans la
» cathédrale pour faire leur prière. »

« El mostier sen intrero per far las orasos. »

(*Canso* , vers 3825.)

[5] Au souverain d'Orange un message envoyé
Lui donne dans ce prince un puissant allié.

« Après quoi, ayant pris le conseil de ses barons , il s'en va
» vers Orange résolu et satisfait. Un traité est conclu entre le
» prince (d'Orange) et le Comte , (un traité) d'alliance et
» d'amitié qu'ils arrêtent entre eux. » (*Canso* , vers 3838-39-40-41. Traduction de M. Fauriel.)

[6] Alors , dans Tarascon , qu'inspirait son histoire ,
D'une patronne auguste on exaltait la gloire....

« C'est une tradition généralement admise à Tarascon , que Marthe, sœur de Marie-Madeleine , vint avec sa suivante Marcelle dans cette ville , où elle apporta la foi chrétienne. Le pays était alors ravagé par un monstre qu'on appelait *le Tarasque* , du nom de la ville. Marthe , dit-on , l'enchaîna avec sa ceinture et en délivra le pays.

» Cette légende , assez semblable à celle de *la Gargouille* de Rouen , de *la bête du Gévaudan* et de plusieurs autres , donna lieu , par la suite , à des jeux singuliers qu'on célébrait chaque année le jour de la Pentecôte. Des hommes de peine , costumés uniformément , allaient , vers midi , chercher le Tarasque pour le conduire hors de la porte Jarnègues. Le Tarasque , représentation d'un dragon monstrueux, était formé d'un assemblage de cerceaux recouverts d'une toile peinte ; ses pattes

étaient armées de griffes, sa queue écailleuse et plusieurs fois recourbée; sa tête tenait du taureau et du lion. Cette effrayante figure était portée par une douzaine d'hommes, et l'un d'eux s'introduisait dans le corps du Tarasque pour en faciliter les mouvements; des fusées étaient attachées aux narines de l'animal, et l'on y mettait le feu au moment où la course commençait. Cette course était de nature à inspirer de la terreur; le Tarasque s'agitait en tous sens, comme s'il était animé de fureur et de rage; plus d'une fois la rencontre de cette hideuse figure a été funeste aux habitants.

. . . .

» Les jeux du Tarasque furent célébrés plusieurs fois dans le château de Tarascon, en présence du roi René et de sa seconde femme, Jeanne de Laval, et le Tarasque continua à s'y rendre chaque année; mais depuis 1789, ces jeux ne sont plus exécutés que dans les occasions extraordinaires, et bientôt, sans doute, ils seront entièrement oubliés. » (*Histoire pittoresque et anecdotique* des anciens châteaux, par M. de Tibiage.)

[7] Mais, à travers le Rhône essayant le passage,
Déjà des habitants * s'avançait un message.
En foule ils sont entrés dans de légers bateaux;
Mille joyeux refrains ont frappé les coteaux.

« Au siége de Beaucaire vint le (jeune) et noble Comte, marchant droit vers la porte, à travers les champs. Du conseil des plus loyaux habitants de la ville, les portes lui sont livrées et les clés rendues; et le voilà menant grande joie avec ses amis de cœur. La gent d'Avignon arrive sur des bateaux, par le Rhône; celle de Tarascon sort en courant hors de ses murs; elle passe l'eau et s'avance à travers le jardin. La foule va, criant dans Beaucaire : « Vive notre bon seigneur! Dans » la ville est entrée la joie de nos âmes; il n'y restera bientôt » plus de Français, ni de (don) Barral. » Et tous, en criant ainsi d'aise et de plaisir, se retirent (pour se reposer) et occupent les maisons. » (*Canso*, de vers 3916 à 3930, traduction de M. Fauriel.)

* De Beaucaire.

[8] Lambert, qui les entend, affecte un front serein,
Et leur dit : « Dans ces murs le sombre ennui me gagne.
» Mes amis, aujourd'hui parcourons la campagne ;
» A sortir du château j'ose vous convier.
» — Donnez-nous donc alors l'aile de l'épervier,
» Dit Barral..... »

« (Cependant) Lambert de Limoux, à qui appartient le souci (de la défense du château), tient parlement avec ses compagnons ; il raisonna sagement et en termes vrais : « Seigneurs, nous voici enfermés en tours et en chambres ; » l'ennemi a dressé des barrières contre les portes du château, » de sorte que personne ne peut sortir, à moins de se faire » épervier ; et je vois des engins montagnards venir (à » chaque instant) les pierres dont ils nous assaillent partout » où nous paraissons pour nous défendre. Dans l'urgente » nécessité qui nous presse, nous devons être tous ouvriers, » et travailler à des défenses pour nos murs bataillers. Il nous » est arrivé en peu de temps un grand mal ; ils nous ont ôté » l'eau, nos ponts, et notre escalier ; mais nous avons encore » des subsistances pour deux mois entiers ; après cela, si » nous y sommes forcés, nous mangerons nos destriers. Le » jeune Comte est de droit héritier du château ; et s'il peut » venir à bout de nous, de manière à nous tenir captifs, il » nous fera bien voir qu'il ne veut pas de nous pour feudataires. Ainsi donc vaut mieux pour nous mourir que d'être » pris par lui. » (*Ibid.*, vers de 4082 à 99. Fauriel.)

[9] Le large rempart s'ouvre, et le noir bataillon
Descend, comme un torrent, sur le camp de Raymond.

« Mais la mortelle guerre ne tarde pas à s'aviver. Don Lambert de Limoux, le sénéchal, Guillaume de la Motte, Bernard et Adelbert Faulx, font armer leurs troupes, hommes et chevaux ; ils sortent par la porte du château et du port, ils entrent dans les rues, s'y précipitent à grands sauts, et criant : « Montfort ! Montfort ! » Il faut ici parler d'autre chose ; ici recommencent les dommages et les maux (de la guerre). Du milieu de la ville s'élèvent des clameurs, un tumulte ; tout le peuple court aux armes, et grande est la

presse des barons provençaux. Ils font sonner leurs trompettes, déploient leurs enseignes, et crient : « Toulouse! Toulouse! » ils courent sur l'ennemi; ils lui lancent force dards, flèches et cailloux; (ils le frappent) de lances, d'épieux, d'épées, de haches de toute espèce, de masses et de bâtons ferrés; et d'en haut des fenêtres, ils l'accablent tellement et de tous les côtés de lourds carreaux qui brisent tout, poitrails, boucles et écus, qu'ils le mènent, battu de coups mortels, jusqu'à ce que, par force et non de gré, il rentre dans la forteresse. » (*Ibid.*, 3929 à 3950. Fauriel.)

[10] On se croise, on se mêle, on se heurte, on s'entasse.
Le destrier fougueux, qui voudrait s'élancer,
Bondit, impatient, et ne peut avancer;
Les bras sont enchaînés, et le glaive inutile
Arrête, malgré lui, sa fureur immobile.

Une semblable circonstance est décrite par l'auteur de la *Canso*, dans un engagement (devant Beaucaire) où figure Montfort :

« Il entre dans la mêlée et commence le carnage, abattant grand nombre de servants et de damoiseaux; mais telle est la foule de ceux de la ville, qu'au bout d'un instant la mêlée devient si épaisse, qu'il n'y a plus lieu pour les beaux coups de lance et les combats singuliers. » (*Canso*, vers 4562 à 4566. Fauriel.)

[11] L'autre, fils d'un baron au superbe domaine,
Voyait couler le Gard sous l'arcade romaine.

Le poète fait allusion à la magnifique construction romaine que l'on admire à quatre lieues de Nîmes, et qui, après vingt siècles d'existence, est encore debout. Ce monument curieux, qui ne brille ni par la symétrie, ni par l'élégance, mais qui étonne par la hardiesse et la lourde solidité de sa construction, était tout simplement un aquéduc destiné à conduire les eaux des sources d'Alais aux fontaines de Nîmes, cité romaine.

[12] Une ligne s'étend du fort jusqu'à la grève ;
Là, sous l'œil du héros, un mur puissant s'élève.
. . . .
Nul ne demeure oisif ; le peuple est dans l'ivresse ;
Les vieillards, les enfants, les femmes, tout s'empresse.....

« Ils (les Provençaux) commencent le mur, la terrasse et le perron, et jamais à nulle bâtisse vous ne vîtes si nobles maçons ; ce sont des chevaliers et des dames qui apportent les pierres, des damoiseaux et des donzelles les fascines et le charbon, disant chacun ballade, verset ou chanson, et ils ont fait en peu de temps tant d'ouvrage, qu'ils n'ont désormais plus à craindre ni Français, ni Bourguignons, etc. »



CHANT VINGTIÈME

SOMMAIRE.

Montfort apprend l'insurrection de la Provence. — Il arrive devant Beaucaire. — Il veut s'emparer du fleuve ; il est repoussé. — Les Provençaux creusent une voie souterraine. — Lambert les repousse. — Détresse de Lambert. — Résolution de ses compagnons. — Ils arborent des signaux de détresse. — Le faucon de Lambert. — Montfort se décide à attaquer. — Succès de Montfort. — Lambert attaque à son tour. — Marcel le combat et le repousse. — Les Marseillais s'emparent du camp de Montfort. — Succès de Raymond. — Combat de Raymond et de Berlitz : Berlitz est tué. — La nuit sépare les combattants. — Conseil tenu dans la tente de Montfort. — Il abandonne à Raymond le château de Beaucaire.

CHANT VINGTIÈME.

—

Tandis que de Raymond la vigilance habile
Entourait de remparts et son camp et la ville,
Montfort hâtait sa marche. Il apprit à la fois
Le retour du héros, ses rapides exploits;
L'élan des Marseillais, d'Avignon, de Beaucaire,
Et le soulèvement de la Provence entière.
A ce récit fatal, d'abord silencieux,
Il frissonne; un feu sombre étincelle en ses yeux;
Son sang ému bouillonne, et sa fureur éclate :
« Perfides Provençaux ! vil peuple ! race ingrate !
» Est-ce ainsi que tu sais te soumettre à ma loi ?
» Peut-être ignores-tu tes devoirs envers moi...

» Je te les apprendrai!... ton insigne arrogance
» N'attendra pas longtemps sa juste récompense.
» Oh! qu'il tarde à ma haine, à mon cœur outragé,
» De me montrer à toi triomphant et vengé!
» Quand pourrai-je à mon gré détruire ta merveille,
» Et broyer sous mes coups les remparts de Marseille!..
» Allons! donnons encor le signal des combats!
» Défenseurs de Muret, venez, suivez mes pas!
» Marchons! faisons briller nos armes invincibles;
» A ces guerriers félons portons des coups terribles!
» Dieu combattra pour nous; le chemin est ouvert,
» Pour écraser Raymond et délivrer Lambert. »

Il dit. De sa fureur complaisant émissaire,
Lévis, le maréchal, jette son cri de guerre,
Qui roule, se prolonge, et, d'échos en échos,
Des tyrans de Toulouse a troublé le repos.
A ce cri, cent pennons sortent de leurs tourelles;
Montfort voit accourir ses complices fidèles;
Tous ceux dont la croisade a reçu quelque appui,
Evêques et barons, rangés autour de lui;
Foulque, Thédise, Arnaud, et pour conseil suprême
Un cardinal, guerrier dont l'arme est l'anathème.
Cent nobles chevaliers au courage aguerri,
Guy, frère de Montfort, et son fils Amaury;
Alard, qui dans les camps nourri dès son jeune âge,
Fait briller sa franchise autant que son courage;
Sire André le Flamand, Pierre Mirs et Thibaut,

Et Monteil, et Pelet, et Berlitz, et Raimbaut;
Pierre de Saint-Priest, Jean de Sémic le brave;
Corneil, chez l'Africain pendant huit ans esclave,
Et le seigneur de Baux, Guy de l'Herm et Lascy,
Et Gautier de Pradelle, et Foucaut de Bercy;
Puis cent autres, au bruit des fanfares guerrières,
Accourent à l'envi, déployant leurs bannières.
On marche jour et nuit; ni halte, ni retard;
On a franchi l'Atax, et l'Hérault, et le Gard;
On pousse au Rhône; enfin, le jour naissant éclaire
Le rocher formidable et la tour de Beaucaire.

Sous les sombres créneaux, par la soif opprimés,
Les croisés gémissaient, lentement consumés;
Prêtant l'oreille au vent qui frappe ces demeures,
Espérant des secours, Lambert comptait les heures.
Ainsi, quand la tempête a soulevé les mers
Et fait trembler la plage au choc des flots amers,
La femme du marin, de terreur éperdue,
Cherche au loin le vaisseau dans la sombre étendue,
Lève les mains au ciel, et, tombant à genoux,
Implore avec ses fils le retour d'un époux.
Ainsi Lambert, captif sur sa roche élevée,
Des secours de Montfort implorait l'arrivée.
Mais sitôt qu'il a vu la poudre des sillons
S'élever et rouler en épais tourbillons,
Qu'il a cru démêler, dans la brise incertaine,
D'armes et de clairons une rumeur lointaine:

« Amis, nobles martyrs, dit-il, rassurez-vous !
» Nous sommes tous sauvés ; Montfort est près de nous.
» Il est là, conduisant une troupe guerrière ;
» J'aperçois le lion empreint sur sa bannière ;
» De son vaillant coursier je distingue les pas ;
» Le salut vient à nous, ne désespérons pas.
» Redoublons de constance ; il suffit qu'il connaisse
» Le sort de ses amis, l'excès de leur détresse. »
A ces mots, saisissant le poteau le plus long,
Il fixe un drapeau noir au sommet du donjon. [1]

Bientôt Montfort approche ; il voit, avec colère,
Le drapeau noir flotter, et le mur circulaire
S'étendre, enveloppant dans un contour profond,
Le peuple de Beaucaire et le camp de Raymond.
Tel qu'un pasteur debout sur la roche ébranlée,
Quand l'ouragan rugit au fond de la vallée,
Voit au loin ses brebis ou ses jeunes taureaux
Qu'un torrent débordé menace de ses flots.
Tel Montfort voit au loin, dans la tour de Beaucaire,
De Lambert consterné la troupe prisonnière,
Et son jeune rival grondant autour de lui.
Dans sa douleur amère, il connaît aujourd'hui
Le désespoir des siens, leur horrible souffrance,
Et de son ennemi la tranquille assurance.
Mais Monfort, qui sait l'art de farder le chagrin,
Avec un froid mépris affecte un front serein ;
Et, tandis que la rage étreint son cœur farouche,

Un sourire menteur rayonne sur sa bouche.
« Amis, dit-il, héros tant de fois triomphants,
» Nous sommes condamnés à vaincre des enfants!
» Encor d'autres succès, mais point de renommée.
» Ils assiègent le fort; assiégeons leur armée!
» Réduisons, sans combat, ces ennemis obscurs.
» Leur ferions-nous l'honneur d'escalader ces murs?
» Non. Que plutôt la faim, que la soif les torturent;
» Rendons-leur les tourments que nos amis endurent!
» Formons une prison qu'ils ne puissent forcer;
» Car du fleuve aussi bien je prétends les chasser. »

Montfort assied son camp, qui, du sein de la plaine,
Etend ses pavillons à la rive prochaine.
Il veut franchir le Rhône; et, trompant son espoir,
Le Rhône qu'il domine échappe à son pouvoir.
Après quelques combats et des efforts stériles,
Il renonce à garder les ondes indociles,
Et ne recherche plus un succès incertain,
Dont les bateaux armés lui ferment le chemin.

Pourtant, des Provençaux, que l'oisiveté lasse,
Conçoivent un projet digne de leur audace;
Ils veulent, par un coup aussi prompt que nouveau,
Sous les yeux de Montfort enlever le château.
Dans l'ombre de la nuit, leur troupe résolue
Jusqu'au pied du rempart se glisse inaperçue,
Et sous les flancs du mont qui sert à les cacher,

Leurs mains qu'arme le pic entament le rocher.
Ils veulent en secret y creuser une voûte;
Aux cryptes du château se frayer une route;
Puis, dans l'obscur sentier dissimulant leur pas,
Surprendre un ennemi qui ne les attend pas.

Lambert, dans le donjon, ne sait rien, mais il veille.
Un bruit inattendu vient frapper son oreille;
De cent coups répétés, d'un sourd ébranlement
Est monté jusqu'à lui le retentissement.
De ce bruit qui l'étonne il devine la cause;
A repousser l'attaque alors il se dispose;
C'est une lutte étrange et d'étranges apprêts;
Mais à le seconder ses compagnons sont prêts.
Dans une toile épaisse, on combine, on assemble,
Et le soufre, et l'étoupe, et le feu tout ensemble. [2]
Le feu couve en silence; et, d'abord contenu,
Doit se répandre en flamme, à son but parvenu.
L'aiguille a resserré dans un étroit volume,
Ce mélange infernal de soufre et de bitume,
Que descend et qu'agite une chaîne de fer,
Et qui bientôt s'allume au seul contact de l'air.
Tout-à-coup, à torrents par l'appareil vomie,
Sur le front des mineurs tombe une ardente pluie.
Les hardis assaillants qui se sentent brûler,
Blottis contre le roc, ne peuvent reculer.
Que feront-ils? comment repousser ou combattre
Cet ennemi nouveau qui sur eux vient s'abattre?

Aux creux de la montagne ils cherchent un abri.
Plusieurs, demi-brûlés, froissés, le sein meurtri,
Quand leur front se dérobe à la pluie enflammée,
Sont bientôt envahis par des flots de fumée;
L'immonde tourbillon les poursuit, les atteint;
La douleur est pour tous, mais aucun ne se plaint.
Alors, sous les brandons, à travers l'incendie,
On les voit accomplir leur retraite hardie,
Et rentrer dans le camp, désertant à regret
De l'assaut souterrain l'aventureux projet.

Mais cependant Raymond s'est assis sur le fleuve;
Le Rhône qui le sert, le nourrit et l'abreuve; [3]
Dans son camp, l'abondance est fidèle au héros;
Les vins de Génestet y coulent à longs flots;
Le soldat libre et fier, y défiant l'orage,
S'exalte, et nul besoin n'affaiblit son courage.
Aux tentes de Montfort nul secours n'est conduit;
L'habitant est hostile, et la terre sans fruit;
Vainement les croisés sont maîtres de la plaine,
La faim leur jette au front sa menace hautaine.
Mais surtout, dans le fort, aux guerriers languissants
Le besoin fait sentir ses aiguillons pressants.
Lambert, dans ce péril, conserve un esprit ferme;
Il a vu la douleur poussée au dernier terme;
Il se sent émouvoir; l'infortune d'autrui
Lui donne une pitié qu'il n'aurait pas pour lui.
Il consulte sa troupe : « Amis, que faut-il faire?

» C'est assez de constance, et c'est trop de misère;
» J'admire et je vous plains. Parlez; vos bons avis,
» Une fois adoptés, devront être suivis. »

Lambert se tait. Après un moment de silence,
Reynier de Cauderon, guerrier plein de vaillance,
Dit : « Voici mon avis : affrontons le trépas;
» Mourons tous, s'il le faut, mais ne nous rendons pas. [4]
» Croyez-moi, n'allons pas livrer notre existence
» Aux mains d'un ennemi qui chérit la vengeance;
» Moi je crains la douleur beaucoup plus que la mort.
» De Guillaume-le-Bref rappelez-vous le sort. [5]
» Du Comte de Toulouse, en un jour de colère,
» Vassal présomptueux, il trahit la bannière;
» Puis, le sort des combats, imprudemment tenté,
» Le remit au pouvoir d'un vainqueur irrité.
» O supplice! ô vengeance à bon droit reprochée!
» De son corps palpitant la peau fut arrachée.
» Peut-être on nous réserve un semblable trépas :
» Mourons tous, s'il le faut; mais ne nous rendons pas. »

« J'approuve, dit Lamothe. Et puis, qui peut connaître
» Les moyens de salut que le besoin fait naître?
» Notre faim trouvera des aliments nouveaux;
» N'avons-nous pas le sang, la chair de nos chevaux?
» Et si nous épuisons ces ressources extrêmes,
» Nous restons; il faudra nous dévorer nous-mêmes;

» Le sort désignera chaque jour le guerrier
» Que le salut commun devra sacrifier. »

« J'y consens, dit soudain Raymond de Rochemaure.
» Ecoutez seulement la faveur que j'implore :
» C'est d'être le premier qu'une si triste fin
» Livre à mes compagnons, pour apaiser leur faim;
» Me punissant ainsi d'avoir, dans ma démence,
» Quitté mon vrai seigneur, et dégradé..... »

« Silence!
» Dit Lambert aussitôt, contenez vos transports!
» Il nous faut du courage, et non pas des remords.
» Quand viendra ce moment d'héroïque constance,
» Par force ou de bon gré vous subirez la chance.
» Un tel soin me regarde. Allons! que sur le fort
» Un signal de détresse avertisse Montfort. »

Il dit; et le donjon arbore à l'instant même,
De leurs pressants besoins le double et triste emblème;
Auprès d'un flacon vide, on voit flotter le lin
Dont le tissu revêt la table du festin;
De la soif, de la faim cette naïve image
Frappe l'œil attentif de son muet langage; [6]
Et la flèche, en son vol, fendant l'air qui frémit,
Aux tentes des croisés jette un message écrit.

Du faucon de Lambert l'ingénieuse adresse
Du malheureux captif allégeait la détresse.

Un habile oiselier qui le prit jeune encor,
De son heureux instinct cultiva le trésor.
Aux chasseurs qu'altérait le soleil ou la course,
L'oiseau savait porter le flot pur de la source,
Inclinant au ruisseau du rocher descendu,
Le cristal, par une anse à ses pieds suspendu.
Ce qui n'était d'abord qu'un jeu presque vulgaire,
Devint dans la détresse un secours nécessaire.
A toute heure, on voyait l'intelligent oiseau
S'envoler, emportant un fragile vaisseau,
Descendre en un vallon, et dans l'urne penchée,
Enfermer les trésors de la source cachée;
Puis remonter dans l'air, et, fier de son fardeau,
Dans la coupe du maître épancher un peu d'eau.
Ainsi dans l'Orient, vieux pays des merveilles,
D'incroyables récits qui charment nos oreilles,
Peuplaient la terre et l'air, dans les siècles passés,
D'invisibles agents, ministres empressés,
Qui par leurs riches dons, créations soudaines,
Prévenaient les désirs des héros et des reines;
Ou, comme Daniel, par un tyran jeté
A la faim des lions dont il fut respecté,
Vit un prophète saint, de qui la main bénie
Lui portait dans les airs l'aliment de la vie;
Tel le triste Lambert recevait tous les jours,
Contre la soif ardente un fidèle secours.
Mais, un jour, de ses flots la source resta veuve;
Le faucon descendit sur la rive du fleuve.

Un archer de Raymond que le hasard conduit,
Le voit, veut l'approcher; soudain l'oiseau s'enfuit.
Tandis que dans les airs il vole à tire-d'aile,
L'arc, d'un essor puissant, chasse le trait fidèle
Qui frappe le faucon; l'oiseau, qu'il a percé,
Remplit l'air de sa plainte et de son sang versé;
Il roule, il se débat; mais l'ardeur qui l'anime
Le soutient jusqu'au fort, dont il atteint la cime;
C'est là qu'il tombe et meurt; aux guerriers de la croix
Apportant son tribut pour la dernière fois.
Ces soldats, sans pitié pour leurs propres alarmes,
Au serviteur fidèle ont donné quelques larmes.

Montfort voit de son camp, dans un trouble nouveau,
Les signaux de détresse au sommet du château,
Et le message écrit de la flèche lancée,
Déroulé sous ses yeux, confirme sa pensée.
Il mande son conseil; ses ordres absolus
Rassemblent les barons, dans sa tente accourus.
« Seigneurs, leur dit Montfort, armons-nous, l'heure presse;
» Il faut de nos amis secourir la détresse.
» Là-haut, nos compagnons, dans un saint dévoûment,
» Des plus cruels fléaux subissent le tourment.
» Marchons à leur secours; brisons cette barrière
» Qui sépare mon camp de la tour prisonnière.
» Pour délivrer Lambert, tous ensemble, demain,
» Sur le corps de Raymond frayons-nous un chemin.
» Qu'on s'arme au point du jour! » Il dit; et dans l'armée

De ce prochain combat la nouvelle est semée ;
Et Montfort, profitant des ombres de la nuit,
A l'assaut du matin se prépare sans bruit.

Au jour naissant, quand l'aube, aux lueurs incertaines,
Blanchit le front des cieux et les cimes lointaines,
Guy, frère de Montfort, Lévis le maréchal,
Assemblent leurs soldats et donnent le signal.
Dans le mur de granit, dont le front circulaire
Protège tout ensemble et l'armée et Beaucaire,
Raymond fit pratiquer, pour quelque coup hardi,
Deux portes qui s'ouvraient sur le camp ennemi.
Là, pendant que la nuit couvrait encor la terre,
Montfort a rassemblé les machines de guerre.
Le bélier bondissant, qui, d'un élan soudain,
Jette aux murs ébranlés son armure d'airain ;
Les tours qu'on fait rouler, la baliste puissante,
Le pierrier d'où s'élance une grêle sifflante,
S'acheminent dans l'ombre, et, trompant les regards,
Sont conduits sourdement jusqu'au pied des remparts.
Leur menace se dresse au-devant de ces portes
Que le chêne épaissit, que le fer rend plus fortes,
Et que des combattants, dont ce poste est pourvu,
Défendent nuit et jour d'un assaut imprévu.
Ainsi, lorsqu'un lion qui ravageait la plaine,
Se jette en rugissant dans la forêt prochaine,
L'intrépide chasseur, dès que le jour a lui,
Prépare les filets qu'il tend autour de lui ;

D'un combat inégal méprise les alarmes,
Confie au plomb mortel le succès de ses armes,
Et ne craint pas d'attendre et même d'irriter,
Le terrible ennemi qu'il osera dompter.

Mais déjà, pour combattre, au pied de la muraille,
Montfort paraît, montant son cheval de bataille;
Il marche dans les rangs d'un pas vif et pressé,
Et partout, à sa voix, l'attaque a commencé.
« Croisés! s'écriait-il, encore un jour de gloire;
» Rappelons-nous Muret; marchons à la victoire! »

A ces mots, mille traits, des pierriers, des carquois,
Comme par un seul jet, sont partis à la fois.
Le bélier, la baliste, à charges redoublées,
Tonnent sur les panneaux des portes ébranlées;
Le chêne que le fer même ne défend pas,
Sous les coups répétés tombe ou vole en éclats,
Et sur mille débris que jette au loin l'orage,
Le lion de Montfort s'est ouvert un passage;
Il s'élance, il bondit dans le camp de Raymond.
En vain deux cents guerriers que conduit Cavaillon,
Courent pour arrêter la colonne intrépide.
La lance de Montfort, d'une atteinte rapide,
Frappe, disperse, immole; on voit de toutes parts,
Et du sang qui ruisselle, et des membres épars;
Tout tombe sous ses coups, tout cède à l'épouvante.

Mais le jeune héros est sorti de sa tente ;
Il ignorait l'attaque ; il écoute, surpris,
Un immense murmure et d'effroyables cris.
Il voit autour de lui ses troupes dispersées,
Ses remparts envahis, ses portes renversées,
Et partout le lion, superbe et menaçant,
Qui se repaît de meurtre et s'enivre de sang.
« Mes armes ! mon coursier ! » Il s'écrie et s'élance ;
Il attache son casque, il agite sa lance ;
Suivi de vingt guerriers, à sa voix raffermis,
Sa belliqueuse ardeur pousse aux rangs ennemis.
De jeunes Provençaux une brillante élite,
Devant lui, près de lui, soudain se précipite,
Et d'une égale ardeur à le suivre animé,
Tout le peuple s'émeut, tout le camp s'est armé.
Alors, c'est un assaut de force et de courage ;
Une horrible mêlée au même instant s'engage ;
Des Franks, des Provençaux les rangs sont confondus ;
Mille coups sont portés, mille coups sont rendus ;
La mort jette au hasard l'effroi de sa menace.
Les croisés, refoulés par ce choc plein d'audace,
Reculent jusqu'au mur de guerriers couronné,
Et dans leur mouvement Montfort est entraîné.
Du haut des tours de bois ces guerriers qui descendent,
Se joignent aux soldats que les barons commandent ;
Ils soutiennent Montfort ; et, grace à leur appui,
Il reprend le terrain déjà perdu pour lui.
Fille de l'Océan, telle, pendant l'orage,

Une vague recule abandonnant la plage,
Et par un prompt retour, d'un bond précipité,
Recouvre au même instant le bord qu'elle a quitté.

Cependant, on voyait entrer par l'autre porte
Alard et Guy, suivis d'une nombreuse escorte,
Marchant à pas hardis dans un sentier de sang,
Contre les Provençaux dont ils pressent le flanc.
Raymond, pour repousser l'attaque meurtrière,
Lance avec Dragonet les enfants de Beaucaire;
Ils courent en tumulte, et, d'un bras affermi,
Ils contiennent l'élan d'un superbe ennemi;
Mais il garde Marcel, comme une autre espérance,
Pour un péril plus grand que prévoit sa prudence.
Ainsi, l'homme avisé prévoit les mauvais jours;
Tel, pour l'heure indigente amassant des secours,
Des stériles hivers il prévient la disgrace.
Raymond d'une autre attaque entrevoit la menace.

Car il songe à Lambert. Du haut de son rocher,
Lambert voit le combat et s'apprête à marcher.
Pour surprendre Raymond, qu'un double choc harcelle,
Il médite à son tour une attaque nouvelle,
Et l'on voit tout-à-coup, du sommet orageux,
Descendre et s'élancer le torrent belliqueux.
Marcel veut l'arrêter, Marcel court le combattre;
La bataille s'assied sur un double théâtre;

Là, c'est au pied du mur; ici, devant le fort;
Marcel combat Lambert; Raymond combat Montfort.
Partout les Provençaux sont présents; leur audace
A ce double ennemi de tout côté fait face,
De Lambert à Montfort étendant par degrés
La barrière d'airain qui les tient séparés.
Oh! qui dira jamais ces efforts de courage!
Les soldats de Marcel résistent à l'orage;
Leur troupe semble un mur. Les coursiers de Lambert
Sont venus se briser sur les piques de fer;
Il les frappe trois fois de leur élan rapide,
Sans pouvoir entamer la colonne intrépide.
Il voit au loin Montfort dont il attend l'appui;
Il le voit et ne peut arriver jusqu'à lui;
Il tente le passage; et, toujours devancée,
L'attaque qu'il dirige est partout repoussée.
Que fera-t-il? L'honneur lui dicte son devoir;
Il ne prend plus conseil que d'un beau désespoir.
Un gros de cavaliers qu'inspirent ses pensées,
Se jette avec fureur sur les piques dressées;
Puis, chacun se retourne, et, pressant son coursier,
Se renverse avec lui sur le tranchant acier. [7]
Tel le reptile impur, plein d'un affreux courage,
Exerce sur lui-même une impuissante rage,
Et dans son front, percé par un dernier effort,
Plonge le dard fatal qui lui donne la mort.
Dans les rangs de Marcel, qui bravait leur menace,
Le désordre est jeté par ce coup plein d'audace.

Lambert voit un passage à sa témérité;
Dans la brèche profonde il s'est précipité;
Il frappe avec fureur; sur la foule immolée,
Autour de lui s'engage une horrible mêlée.

Cependant le héros, tout entouré de morts,
Du terrible lion combattait les efforts.
Montfort signale aussi son bras infatigable;
L'air retentit du bruit de sa voix formidable,
Et son glaive, trempé dans des meurtres nouveaux,
Jette un affreux ravage aux rangs des Provençaux.
Au milieu de son cours, l'astre qui nous éclaire
Répandait par torrents les flots de sa lumière;
Le sang coulait toujours; le carnage inhumain
Fatigue les guerriers dont il rougit la main.
Inondé de sueur, noirci par la poussière,
Raymond défend toujours l'honneur de sa bannière;
Cependant, sous l'effort d'un assaut meurtrier,
Il voit, non loin de lui, ses compagnons plier.
Il court les soutenir; il veut que par le glaive,
Entre Montfort et lui ce grand duel s'achève.

Mais d'où naissent ces cris qui dans l'air sont poussés?
Où courent tous ces Franks qui semblent repoussés?
Quel changement soudain!.... Conduits par Villeneuve,
Trois mille Marseillais ont traversé le fleuve;
Ils ont gagné la rive, et, d'un subit effort,
Se sont précipités sur le camp de Montfort;

Ses soldats sont meurtris, ses tentes au pillage.
D'un regard abattu Montfort voit ce ravage;
Entre deux ennemis le lion est pressé,
Et, triomphant partout, est partout menacé.
Au nouvel agresseur il marche; il veut l'abattre;
Aussitôt le combat a changé de théâtre.
Déjà les Provençaux, d'un pas rapide et sûr,
Refoulent les croisés qui repassent le mur;
Par-delà le rempart leur troupe est poursuivie,
Et Montfort va défendre et son camp et sa vie.

Marcel répare aussi l'échec qu'il a souffert;
Il a rétabli l'ordre et repoussé Lambert;
Il frappe un ennemi que trouble sa défaite.
Lambert, qui de Montfort aperçoit la retraite,
A perdu tout espoir: « Le sort, l'injuste sort,
» Comme la liberté nous refuse la mort,
» Dit-il; chers compagnons, rentrons dans nos murailles.
» Notre triste avenir est au sort des batailles;
» Leur arrêt nous dira si nous serons enfin
» Délivrés par Montfort, ou rongés par la faim. »
Il dit; et, s'éloignant de ce champ de carnage,
Il monte sur le roc où languit son courage.

Cernés de toute part, cependant les croisés
Résistent faiblement, ou tombent écrasés;
Sous le bras de Raymond tout succombe, tout plie.

Montfort, sur Villeneuve exerçant sa furie,
Poursuit les Marseillais, puissamment abrités
Dans les retranchements par leur fougue emportés.

Au héros toulousain un seul guerrier s'oppose;
C'est Berlitz. [8] De Montfort il embrassa la cause;
Ou plutôt, par amour, et d'un cœur éperdu,
De la sombre Armorique il était descendu.
De la sœur de Montfort il adorait les charmes;
Berthe, dont les couleurs ont décoré ses armes,
Promit de couronner son espoir le plus doux,
Si du jeune Raymond, abattu sous ses coups,
Il portait à ses pieds la superbe dépouille.
Devant Berthe, à ces mots, le guerrier s'agenouille;
Il jure par l'honneur, par son glaive et son Dieu,
D'apporter la dépouille.... Elle accepte le vœu.

Mais le jour est venu; le voilà dans la lice;
Ce serment téméraire, il faut qu'il l'accomplisse.
Il marche sur Raymond, présomptueux et fier;
De sa lance imprudente il agite le fer :
« Ta dépouille! dit-il; si tu tiens à la vie,
» Cède-la!.... n'attends pas qu'elle te soit ravie,
» Jeune prince! à ce prix, j'épargnerai tes jours. »
Mais le héros qu'offense un insolent discours:
« Insensé! répond-il, quelle audace t'inspire!
» Qu'oses-tu demander? Mes armes!... ô délire!

» Viens donc me les ravir !... surtout, prends garde à toi ;
» Car, encore un moment, les tiennes sont à moi. »
Berlitz s'est élancé ; Raymond plein d'assurance,
Reçoit au même instant et porte un coup de lance.
Mais l'arme du héros, au fer dur et fatal,
Brise le corselet de l'imprudent rival ;
Et celui-ci, surpris, voit sa lance trompée
Glisser sur la cuirasse habilement trempée.
Il porte un second coup ; sa lance avec fracas
Retentit sur l'armure et se brise en éclats.
Berlitz saisit son glaive ; il s'avance.... ô disgrace !
La lance de Raymond le frappe et le terrasse;
Et l'on a vu rouler, ensemble confondus,
Berlitz et son coursier, dans la poudre étendus.
Désarmé par le choc, il tombe; il se relève;
D'une main furieuse il ressaisit son glaive,
Et marche sur Raymond, qui lui-même descend,
Et, l'épée à la main, le défie et l'attend.
Tous deux ils sont debout ; une lutte acharnée
S'engage... au bout du fer pend une destinée.
Un cliquetis rapide aussitôt retentit ;
Des glaives se heurtant l'étincelle jaillit ;
Mais Berlitz, que transporte une ardeur téméraire,
Ne soutient pas l'assaut de son jeune adversaire ;
Il chancelle, et Raymond, perçant son bouclier,
Lui plonge dans le sein son glaive tout entier.
Berlitz tombe ; et Raymond : « Porte aux pieds de ta dame
» Mes armes, gage heureux que lui promit ta flamme;

» Cette écharpe surtout, que tu devais si bien
» Arroser de mon sang, et qui reçoit le tien.
» Adieu! j'ai satisfait une juste vengeance. »
Il dit; et dans les rangs pour combattre il s'élance.
Berlitz contre la mort se débat, mais en vain;
Un sang épais et noir s'échappe de son sein;
Il veut parler, sa voix n'est plus qu'un faible râle,
Et, comme une vapeur, ce souffle, hélas! s'exhale.
Le jour fuit de ses yeux, et ses rêves d'amour
Sur l'aile de la mort s'envolent à leur tour.
Telle fuit dans l'espace, ainsi qu'un doux nuage,
La flottante vapeur qu'enfante le mirage;
Telle brille et s'éteint, dans un pâle sillon,
L'étoile dont la chute embrase l'horizon.

Montfort combat toujours; sa vive impatience
N'a pu des Marseillais vaincre la résistance.
Tout-à-coup un guerrier, haletant et poudreux,
Arrive jusqu'à lui dans un désordre affreux;
Il conte de Lambert la fatale retraite,
Et la mort de Berlitz que tout le camp regrette;
Dit Raymond triomphant, qui s'avance à grands pas,
Et partout les croisés abattus sous son bras.
Montfort frémit; son cœur frissonne de colère;
Une larme furtive a mouillé sa paupière.
Le héros se retourne; il voit de toutes parts
La fuite et la terreur presser ses étendards;
La défaite est partout. Ici, c'est Villeneuve

Qui résiste à ses coups et couronne le fleuve ;
Plus loin, c'est Dragonet, dont l'intrépide effort
Pousse et fait reculer le frère de Montfort ;
Enfin Raymond, Marcel, unissant leur courage,
Portent dans tous les rangs la mort et le ravage.

Mais bientôt le soleil, qui rayonnait encor,
Sous l'horizon poudreux cache son disque d'or.
L'ombre couvre le ciel de ses humides voiles,
Où, comme des points d'or, scintillent les étoiles;
La nuit a suspendu la fureur des combats ;
Le silence et la paix descendent sur ses pas.

La tente de Montfort, où le conseil s'assemble,
Réunit les prélats et les guerriers ensemble. [9]
Alard dit : « Messeigneurs, quelque démon jaloux,
» Et le sort des combats conspirent contre nous.
» Que nous sert de nourrir un espoir éphémère?
» La victoire inconstante a fui notre bannière ;
» Vous attendez en vain un retour de faveur ;
» Son sourire perfide est au jeune vainqueur.
» Le destin de Berlitz détruit notre espérance.
» Pour désarmer Raymond, laissons-lui la Provence;
» Et, par ce sacrifice à son orgueil offert,
» Conservons notre armée et délivrons Lambert. »

Ainsi disait Alard. Montfort, à ce langage,
Fronce son noir sourcil, roule son œil sauvage;

Les barons gardent tous un silence glacé ;
Foulque, Thédise, Arnaud, l'esprit embarrassé,
Consternés et muets, perdent toute assurance.
Seul, l'évêque de Nîme a rompu le silence.
« Seigneurs, dit-il, pourquoi ce présage si noir ?
» C'est bien facilement abandonner l'espoir.
» Un revers vous abat ! Quelle est votre constance ?
» Un brillant chevalier succombe avec vaillance ;
» Il est tombé martyr; oh ! ne le plaignez pas !
» Il a conquis le ciel, en cherchant le trépas. [10]
» Quand l'homme meurt ainsi, son âme est toujours pure,
» Car le sang du martyr lave toute souillure ;
» Il s'immole à son Dieu ; le ciel s'ouvre à celui
» Qui prodigua sa vie en combattant pour lui.
» D'ailleurs, oubliez-vous que la fortune ingrate,
» Tour à tour nous repousse, et tour à tour nous flatte ;
» Qu'ainsi, de ses faveurs le cours est incertain,
» Et qu'hier triomphant, on est vaincu demain ?
» Son caprice en mon cœur ne jette point de crainte.
» Le chrétien met plus haut son espérance sainte ;
» C'est en Dieu qu'il espère ; et quel sort glorieux :
» Triompher sur la terre, ou régner dans les cieux ! »

Bercy répond : « Pour moi, seigneurs, je n'ose dire
» Que pour ouvrir le ciel la mort doive suffire,
» Si l'on n'a pas d'abord, au ministre de Dieu,
» Des fautes de son cœur fait le sincère aveu,
» Et si le saint pardon que le prêtre proclame,

» Des liens du péché n'a pas affranchi l'âme. [11]
» Mais quittons ce discours. Sur ces bords ennemis,
» De nos braves guerriers le sort est compromis.
» Ne nous aveuglons pas ; la lutte où l'on s'obstine,
» Peut de notre fortune entraîner la ruine ;
» Un seul revers suffit ; nos malheurs sont certains,
» Et peut-être Toulouse échappe de nos mains.
» Je pense comme Alard, j'approuve sa prudence :
» Pour désarmer Raymond, cédons-lui la Provence ;
» Il le faut. »

A ces mots, Montfort frappe du pied ;
Il s'écrie : « A ce point me voir humilié !
» Qu'à ce jeune apprenti, moi, Montfort, j'abandonne
» La Provence !!! autant vaut lui céder ma couronne.
» Ainsi, le fier lion, tant de fois triomphant,
» Reculerait, vaincu, chassé par un enfant !
» Ainsi, mes vieux guerriers, au front mâle et superbe,
» Fléchiraient sous le joug de son audace imberbe !
» O flétrissure ! Allons !... j'aviserai.... Demain,
» De votre général vous saurez le dessein. »

Le conseil se sépare. Au sein de la nuit sombre,
Montfort voit sa grandeur s'envoler comme une ombre ;
Par des rêves affreux il se sent agiter ;
Vingt projets sont conçus et viennent se heurter ;
Il cherche le repos, le trouble l'environne ;

Le doux sommeil le fuit ; sa tête en feu bouillonne ;
Il soupire ; et son cœur, jusqu'alors indompté,
Connaît enfin la loi de la nécessité.
Ainsi, le fier coursier, dont la fougue indocile
Trompa longtemps l'effort d'un écuyer habile,
Amené sur le sable, au soleil exposé,
Ruisselant de sueur, de fatigue épuisé,
D'une bave sanglante inonde sa poitrine,
Subit en frémissant la main qui le domine,
Accepte enfin le mords qu'il ronge avec terreur,
Et sur son dos soumis reçoit l'heureux vainqueur.

Montfort a donné l'ordre. A la clarté naissante,
Alard, de Dragonet a visité la tente.
On écrit l'armistice. Instruit à son lever,
Le généreux Raymond se hâte d'approuver.
Bientôt, de ces remparts qu'entouraient tant d'alarmes,
Lambert et ses guerriers sont descendus sans armes ;
Ces armes, noble gage et symbole d'honneur,
Dépouille des vaincus, sont aux pieds du vainqueur.
Le héros, à ce prix, affranchit leur courage.
Lambert revoit Montfort, qui dévore l'outrage ;
Le superbe Montfort, rassemblant les débris
De ses vieux bataillons, par le glaive meurtris,
D'un geste menaçant que la colère anime,
Montre, silencieux, la campagne de Nîme.

Marcel, impatient, aux yeux du camp ravi,

Occupe le rempart trop longtemps asservi.
Il le rend à l'honneur, à la liberté sainte ;
Remplit de ses amis la belliqueuse enceinte ;
Et sur le plus haut faîte, au donjon du château,
Des comtes de Toulouse il plante le drapeau. [12]



NOTES DU CHANT VINGTIÈME.

—

[1] A ces mots, saisissant le poteau le plus long,
Il fixe un drapeau noir au sommet du donjon.
Bientôt Montfort approche ; il voit, avec colère,
Le drapeau noir flotter.....

« Cependant ceux du Capitole (château) ont paru à la vedette, et du haut de la tour ils étalent au comte de Montfort, avec de (grands) signes de douleur, une enseigne noire. » (*Canso*, vers 4454-55-56. Fauriel.)

[2] Dans une toile épaisse, on combine, on assemble,
Et le soufre, et l'étoupe, et le feu tout ensemble....

« A la Sainte-Pâques est aussi dressé le bosson : (le bosson) ferré, long, droit, aigu, qui si fort bat, tranche et brise, que le mur est endommagé, et que plusieurs pierres en sont çà et là abattues. Les Français, quand ils s'en aperçoivent, ne se découragent pas ; ils font un grand lacet de corde qu'ils lancent avec une machine, et dans lequel est prise et retenue la tête du bosson. Ceux de Beaucaire en sont grandement trou-

blés ; mais l'ingénieur vient, qui remet le bosson en mouvement. Plusieurs de ceux de la ville se sont alors cachés dans la roche, pour tâcher d'abattre le mur à coups de pieux émoulus. Mais ceux du Capitole (château) les ayant aperçus, cousent ensemble, dans un drap, du feu, du soufre et de l'étoupe, qu'ils descendent au bout d'une chaîne, le long du mur ; et lorsque le feu a pris et que le soufre se fond, la flamme et l'odeur suffoquent à un tel point (les piqueurs), que pas un d'eux ne peut demeurer ni ne demeure. Mais ils vont à leurs pierriers, les font jouer si bien, qu'ils brisent et tranchent les barrières et les poutres. » (*Canso*, vers 4487-4505. Fauriel.)

[3] Mais cependant Raymond s'est assis sur le fleuve ;
Le Rhône qui le sert, le nourrit et l'abreuve ;
Dans son camp, l'abondance est fidèle au héros ;
Les vins de Génestet y coulent à longs flots....

« Et de toutes les parties du pays viennent (dans le camp de Raymond) denrées et provisions à vendre, bœufs et vaches, porcs et moutons, oies et poules, chapons et perdrix, du blé, de la farine et de toute sorte de productions ; le vin de Génestet y arrive en abondance telle, que le camp en ressemble à une Terre-Promise. » (*Canso*, vers 4024-29.)

[4] Mourons tous, s'il le faut, mais ne nous rendons pas.
Croyez-moi, n'allons pas livrer notre existence
Aux mains d'un ennemi qui chérit la vengeance.....

« Mais là-haut, dans le Capitole (château) si grande est la détresse, que Lambert de Limoux monte dans une salle avec tous ses compagnons, pour les consulter et s'enquérir d'eux : « Seigneurs, leur dit-il, nous sommes tous dans la même si-
» tuation, et nous serons tous en communauté de bien et de
» mal. Dieu nous a jetés en telle misère, que nous souffrons
» plus qu'âme d'usurier (en enfer). Nuit et jour les pierriers
» tirent sur nous de tous côtés, comme aussi les arbalètes ;
» nos coffres et nos greniers sont vides ; de tout le blé du
» monde, nous n'en avons pas un setier, et nos chevaux sont
» si affamés, qu'ils mangent avidement l'écorce et le bois. Le
» comte de Montfort ne peut plus nous délivrer, et nous ne
» pouvons obtenir de paix du jeune Comte. Y a-t-il une voie,

» un chemin, un sentier, par où nous puissions échapper à
» ce péril mortel, à cette douleur extrême, à cet excès de
» mal? C'est sur quoi je demande conseil, à Dieu d'abord,
» puis à vous. » — Guillaume de la Motte est le premier à lui
répondre : — « Pardieu, beau sire oncle, fait-il, puisque la
» faim nous presse, je ne vois point de parti à prendre pour
» notre soulagement, sinon de manger nos roussins et nos
» destriers. Bonne était la chair du mulet que nous avons
» mangé hier, et cinquante de nous peuvent se nourrir (tout)
» un jour d'un quartier d'un seul; et quand nous aurons
» mangé le dernier, que chacun alors mange son compagnon;
» celui qui se défendra le plus mal, ou qui montrera de la
» peur, celui-là, par droit et par justice, devra être le pre-
» mier mangé. » — (Là-dessus) R. de Rochemaure lève les
deux mains, les battant l'une contre l'autre : « Seigneur, dit-
» il, moi qui l'autre jour ai abandonné mon vrai seigneur
» pour le comte de Montfort, je mérite cette préférence. Il est
» juste que je sois payé (de mes faits), et je ne dois point
» m'en payer moi-même. » (*Canso*, vers 4615-70. Fauriel.)

5 De Guillaume-le-Bref rappelez-vous le sort.....

Dans une note du chant précédent, l'on a eu l'occasion de
copier la traduction des vers 4096-97-98 et 99 de la *Canso :*
« Le jeune Comte est de droit héritier du château; et, s'il peut
» venir à bout de nous, de manière à nous tenir captifs, il
» nous fera bien voir qu'il ne veut pas de nous pour feudatai-
» res. Ainsi donc vaut mieux pour nous mourir, que d'être
» pris par lui. » La suite de ce passage trouve ici naturelle-
ment sa place.—Reynier de Cauderon a parlé tout le dernier :
« Seigneurs, dit-il, souvenez-vous de Guillaume au court nez.
» Quelles fatigues il endura au siége d'Orange! A la vie ou à la
» mort, soyons tous chevaliers, et ne faisons affront ni à la
» France, ni à Montfort; car, si le jeune Comte peut nous
» prendre, notre sort est décidé, et celui-là sera le plus for-
» tuné qui mourra le premier. »

M. Fauriel a supposé dans sa traduction que le guerrier dont
il est question (GUILLAUME AU COURT NEZ) était le héros d'une
épopée carlovingienne, auquel l'auteur de la *Canso* aurait fait

allusion : « Je citerai, dit-il (introduction, page 37), les in-
» dications relatives aux nombreux romans qui furent de
» bonne heure composés dans le Midi, sur les exploits du fa-
» meux duc Guillaume contre les Sarrasins, et dans l'un des-
» quels le héros, assiégé et affamé dans Orange, triompha, à
» force de bravoure, de la famine et des païens. » Puis, M.
Fauriel cite le passage de la *Canso* que nous venons de transcrire, et il ajoute : « Une telle allusion suppose évidemment
» que notre auteur connaissait un roman épique sur le siége
» d'Orange par les Sarrasins, et que ce roman était plus ou
» moins populaire dans le pays. »

L'auteur du poème n'a point adopté l'hypothèse dans laquelle M. Fauriel s'est peut-être un peu facilement engagé. D'après notre poète, il ne s'agirait point d'un duc Guillaume, soutenant un long siége contre les Sarrasins et obtenant sa délivrance à force de bravoure et de constance, mais tout simplement d'un guerrier contemporain, et non fabuleux, d'un Guillaume, seigneur des Baux, prince d'Orange, vassal du Comte de Toulouse, qui s'était révolté contre son suzerain, et qui, ayant été fait prisonnier, aurait subi un horrible supplice, celui d'être écorché vif. Ce fait est attesté par M. Jules Canonge, de Nîmes, écrivain plein de talent et de modestie, qui a publié une monographie très intéressante sur l'ancienne ville de Baux, et sur les seigneurs de ce nom qui étaient également princes d'Orange. Voici le passage relatif à GUILLAUME AU COURT NEZ :

« En 1217, * la couronne d'Arles et de Vienne avait passé
» dans la maison des Baux, en la personne de *Guillaume* des
» Baux, prince d'Orange, surnommé DEL COURT NAZ. Il avait
» été installé à ce titre par l'empereur Frédéric. Espérant
» faire valoir un jour cette concession, il tenait le parti des
» croisés contre les Albigeois. A l'instigation du Comte de Tou-
» louse, les Avignonais le surprirent près de leur ville et
» l'écorchèrent vif. Le Pape indigné lui chercha des ven-

* Nous pensons que cette date est une erreur typographique ; il faut lire 1207.

» geurs. » — (*Notice historique sur la ville et sur la maison des Baux*, pag. 21 et 22.) Il est vrai que M. Canonge ne parle point du siége d'Orange; mais l'épithète *del court naz* (au court nez) donnée à Guillaume, ne laisse point de doute sur l'identité du personnage; il y a évidemment erreur de la part de M. Fauriel.

Il nous semble que ce savant philologue aurait pu éviter cette méprise, s'il avait fait un peu plus d'attention au sens général des paroles qu'il met lui-même dans la bouche des guerriers du château de Beaucaire, pour s'engager réciproquement à une résistance désespérée. Ils parlent beaucoup plus au point de vue du sort terrible qui les attend s'ils tombent entre les mains du Comte de Toulouse, qu'au point de vue d'une délivrance que la durée de la résistance et la constance dans les privations rendraient possible. Ainsi, dans un autre passage (car ils y reviennent à deux fois), maître Ferrier dit (vers 4670) : « Il vaut mieux mourir (en bataille) » *qu'être crucifiés vivants.* » Ainsi, dans les passages transcrits au commencement de la présente note, Lambert de Limoux dit à ses compagnons (vers 4096 et suiv.) : « Le jeune » Comte est de droit héritier du château ; et s'il peut venir à » bout de nous, de manière à nous tenir captifs, il nous » fera bien voir *qu'il ne veut pas de nous pour feudataires.* » Et puis Reynier de Cauderon ajoute, après avoir parlé du fameux *Guillaume* AU COURT NEZ : « Si le jeune Comte peut » nous prendre, *notre sort est décidé; et celui-là sera le plus* » *fortuné, qui mourra le premier.* » Ajoutez à cette déclaration la ligne plus haut transcrite : « *Il vaut mieux mourir en* » *bataille*, QU'ÊTRE CRUCIFIÉS VIVANTS », et il ne restera pas le plus léger doute sur le sens des paroles échangées entre les guerriers croisés qui défendaient le château de Beaucaire.

Et puis, quelle apparence que Reynier de Cauderon veuille faire un appel à l'érudition de ses compagnons d'infortune, en leur rappelant l'exemple de constance qui aurait été donné par le héros plus que douteux d'une épopée carlovingienne? Il est bien plus naturel de penser qu'il a fait allusion à un fait terrible, et qui était connu de tous, puisqu'il était de fraîche date, et qu'il s'était accompli dans la contrée.

[6] Il dit ; et le donjon arbore à l'instant même,
De leurs pressants besoins le double et triste emblème ;
Auprès d'un flacon vide, on voit flotter le lin
Dont le tissu revêt la table du festin ;
De la soif, de la faim cette naïve image
Frappe l'œil attentif de son muet langage.

« Le gardien de la tour se lamente et crie : « Montfort nous » a perdus ! Mais la faute et le tort n'en sont pas à lui que » nous ne pouvons entendre : c'est le vaillant jeune Comte qui » nous a réduits à cette détresse ! » Et là-dessus, il montre une nappe et une bouteille luisante, pour signifier que les vivres leur manquent, qu'ils ont mangé tout leur pain et bu tout leur vin. Le comte de Montfort qui a compris le signal, de dépit et de douleur s'est assis à terre. Mais quand il s'est bien désolé, il s'écrie à voix haute : « Aux armes, chevaliers ! » Et il est si bien obéi, que de toutes les tentes s'élève aussitôt un bruit, une clameur, et qu'il n'y reste pas un seul homme, jeune ni chenu. Tous s'arment à la fois, eux et leurs destriers à beaux crins ; les trompettes et les clairons aigus résonnent (de toutes parts). » (*Canso*, vers 4509-4522. Fauriel.)

[7] Un gros de cavaliers qu'inspirent ses pensées,
Se jette avec fureur sur les piques dressées ;
Puis, chacun se retourne, et, pressant son coursier,
Se renverse avec lui sur le tranchant acier.

C'est la manœuvre de désespoir qui fut exécutée par les Mameluks à la bataille des Pyramides ; voyant qu'ils ne pouvaient pas entamer les carrés de l'infanterie française, ils firent cabrer leurs chevaux et se renversèrent avec eux sur les baïonnettes.

[8] Au héros toulousain un seul guerrier s'oppose ;
C'est Berlitz......

L'auteur de la *Canso* raconte aussi la mort de Berlitz ; mais il le fait tomber sous les coups de Cavaillon.

[9] La tente de Montfort, où le conseil s'assemble,
Réünit les prélats et les guerriers ensemble.

Ce conseil, tenu, après la bataille, dans la tente de Montfort, se retrouve aussi dans la *Canso*. Les discours des interlocu-

teurs se ressemblent dans les deux poèmes pour le fond des idées.

[10] Seul, l'évêque de Nîme a rompu le silence.

. . . .

« Un revers vous abat ! Quelle est votre constance ?
» Un brillant chevalier succombe avec vaillance ;
» Il est tombé martyr ; oh ! ne le plaignez pas !
» Il a conquis le ciel en cherchant le trépas...... »

« Là-dessus l'évêque de Nîmes s'est tellement avancé, qu'il parle le premier, et il est bien écouté : « Seigneur, comte, » dit-il, adorez Jésus-Christ, et remerciez-le également du » bien et du mal...... Quand il a pris en ce monde station et » demeure, (ça été pour vous donner l'exemple) de supporter » tranquillement vos fatigues et vos peines, et de bien vous » défendre contre qui vous dépouille ; car, puisque entre le » bien et le mal le choix vous est laissé, si vous perdez en ce » monde, vous gagnez dans l'autre. Et quant au chevalier qui » a été (là-bas) aujourd'hui pendu à un olivier, je vous dis » qu'il a souffert le martyre pour l'amour du Christ ; à lui et à » tous les autres qui ont été de même tués ou blessés, (Dieu) » leur pardonne leurs fautes, péchés et forfaits. » (*Canso*, vers 4314-4326. Fauriel.)

[11] Bercy répond : « Pour moi, seigneurs, je n'ose dire
» Que pour ouvrir le ciel la mort doive suffire,
» Si l'on n'a pas d'abord, au ministre de Dieu,
» Des fautes de son cœur fait le sincère aveu,
» Et si le saint pardon que le prêtre proclame,
» Des liens du péché n'a pas affranchi l'âme.

(Suite du passage transcrit dans la note précédente.) — « A » ce discours, Foucault de Bercy a le premier répondu : « Par- » dieu, seigneur évêque, vous parlez de la sorte, parce que » notre bien déchoit et que notre mal augmente ; je m'émer- » veille fort de voir comment vous autres gens latiniers, vous » absolvez et pardonnez sans pénitence. Mais si le mal était du » bien, si mentir était vérité, l'humilité serait de même là où » est l'orgueil. Quant à moi, je ne puis croire, si vous ne le » prouvez mieux, qu'aucun homme soit digne (du paradis), » s'il ne meurt confessé. » (*Canso*, vers 4327-4335. Fauriel.)

[12] Marcel, impatient...............

. . . .

Et sur le plus haut faîte, au donjon du château,
Des comtes de Toulouse il plante le drapeau.

Voici le récit qu'ont fait les savants Bénédictins de la restauration des Comtes de Toulouse en Provence, et de la prise du château de Beaucaire.

« Raymond VI, comte de Toulouse, et le jeune comte Raymond son fils, n'eurent pas plutôt débarqué à Marseille, qu'ils songèrent à recouvrer les domaines dont ils avaient été dépouillés. Comme le décret du concile de Latran n'avait adjugé à Simon de Montfort que les conquêtes faites par les croisés, lesquelles s'étendaient seulement depuis le diocèse de Beziers jusques vers la Gascogne; que les villes de Beaucaire, de Nîmes, et les autres domaines de la maison de Toulouse, situés aux environs du Rhône, bien loin d'être compris dans le décret, étaient réservés nommément au jeune Raymond, et que, par conséquent, Simon n'avait aucun droit, même apparent, sur ces dernières places dont il s'était emparé, les deux Comtes de Toulouse résolurent de commencer par là.

» L'accueil que leur firent les Marseillais les encouragea beaucoup; et ces peuples, qui se donnèrent entièrement à eux, promirent de les secourir de toutes leurs forces. Quelques jours après, les habitants d'Avignon leur envoyèrent une députation solennelle pour leur faire les mêmes offres, et les inviter à venir prendre possession de leur ville. Raymond VI et le Comte son fils profitèrent d'une conjoncture si favorable. S'étant rendus à Avignon, tout le peuple courut en foule au-devant d'eux, et les reçut avec les plus grandes démonstrations de joie. Arnaud d'Auguyers, l'un des principaux, les harangua à la porte de la ville au nom des habitants, et ils furent ensuite introduits dans Avignon aux cris redoublés de *Vive Toulouse, le comte Raymond et son fils!* que le peuple faisait retentir de toutes parts. Le Comte de Toulouse, après avoir reçu l'hommage et le serment de fidélité des Avignonais, et donné ses ordres, s'assura de Tarascon qui lui fit les mêmes promesses. Il retourna ensuite à Marseille, et laissa son fils à Avignon, où plusieurs seigneurs du pays vinrent joindre ce

jeune prince, et lui offrir à l'envi de le servir, pour l'aider à rentrer dans le patrimoine de ses ancêtres. Raymond VI étant revenu quelque temps après à Avignon, il y assembla son conseil, auquel les principaux de la ville furent admis ; on y résolut de reprendre les places que ce prince avait perdues, et de déclarer la guerre à tous ceux qui les détenaient, nommément à Simon de Montfort. On conclut aussi, qu'avant que de se mettre en campagne, le jeune Raymond irait prendre possession du comté Vénaissin, et y établirait de bonnes garnisons. Ce prince partit aussitôt à la tête d'un corps de troupes, et fut parfaitement bien reçu par tous les peuples, qui lui firent hommage et lui prêtèrent serment de fidélité ; et après avoir pourvu à la sûreté du pays, il rejoignit le Comte son père à Avignon. Ce dernier, qui avait appelé ses vassaux et ses alliés à son secours, fut rejoint bientôt après par Raymbaud de Celm, Raymond Pelet, Lambert de Monteil, Bertrand Pourcelet, Raymond de Montauban, Pons de Montdragon, et plusieurs autres seigneurs de distinction, qui, joints aux communes d'Orange, de Courtheson, de Marseille, d'Avignon, des autres villes de Provence et du comté Vénaissin, que le jeune Comte avait rassemblées, formèrent un corps considérable.

» Raymond VI en confia le commandement au jeune Comte son fils, à qui il donna pour conseil les principaux barons du pays ; il partit ensuite pour l'Aragon, dans le dessein d'y lever d'autres troupes, pour s'en servir à assiéger la ville de Toulouse, dont les habitants, las de la domination de Simon de Montfort, ne souhaitaient rien tant que de se remettre sous la sienne. Ainsi, tout conspirait en sa faveur, et il avait tout lieu d'espérer de reprendre bientôt toutes les conquêtes des croisés. Un ancien historien * admire à cette occasion la profondeur des jugements de Dieu. « Tant que les croisés, dit cet auteur, » ne combattirent que pour le rétablissement de la foi catholi- » que et pour l'extirpation de l'hérésie, ils réussirent partout. » Mais dès que le comte Simon, personnage digne de toute » louange, eut achevé la conquête du pays, et qu'il l'eut par- » tagé à ses barons et à ses chevaliers, ils commençaient à

* Guillaume de Puylaurens.

» peine à en jouir, que, se gouvernant par une autre foi que
» celle pour laquelle ils l'avaient acquis, ils cherchèrent leurs
» propres intérêts plutôt que ceux de Jésus-Christ, lâchèrent
» la bride à leurs cupidités et à leurs désirs déréglés, attribuè-
» rent leurs victoires à leurs propres forces et non à Dieu, et
» ne se donnèrent presque aucun soin de rechercher ou de
» punir les hérétiques *; c'est pourquoi le Seigneur leur fit
» boire le calice de sa colère, comme il paraîtra par la suite. »
On peut ajouter à cette réflexion, que l'affaire de la croisade contre les Albigeois ayant été terminée en quelque manière au concile de Latran, Simon ne reçut plus depuis, ces nombreux secours de croisés qui lui venaient auparavant de toutes parts, et qui, excités par un zèle de religion, s'exposaient aux plus grands périls. Il fut donc obligé, pour se maintenir dans la possession des domaines qu'il avait envahis, de se servir de stipendiaires et de soldats mercenaires qui, n'étant pas animés du même esprit, ne combattirent pas avec la même ardeur. D'ailleurs, les anciens sujets du Comte de Toulouse, indignés de la manière dont ce prince avait été traité, mais surtout de voir que son fils qui n'était pas coupable avait été privé du patrimoine de ses ancêtres pour en investir un étranger qui usait d'une extrême dureté à leur égard, firent à l'envi tous les efforts imaginables pour secouer le joug de la domination de la maison de Montfort, et pour se remettre sous l'autorité de leurs anciens seigneurs.

» Le jeune Raymond était prêt à passer le Rhône à Avignon, à la tête de son armée, lorsque les habitants de Beaucaire l'invitèrent à se rendre dans leur ville, avec offre de la lui livrer, nonobstant la garnison que Simon de Montfort avait mise dans le château. Ce prince se mit en marche trois jours après, et entra dans Beaucaire aux acclamations du peuple qui lui prêta serment de fidélité. Il reçut dans cette ville de nouveaux renforts qui lui vinrent du côté de Tarascon, et se mit en état d'assiéger le château de Beaucaire, place très forte et très bien

* Il nous semble pourtant que les croisés s'étaient passablement acquittés de ce soin-là. Nous ne concevons pas le reproche de Guillaume de Puylaurens et le mécontentement qu'il laisse percer.

munie, située sur les bords du Rhône, et dont Simon de Montfort avait confié le gouvernement à Lambert de Limoux, brave chevalier, son sénéchal dans le pays. Lambert n'attendit pas les premières attaques; il fit aussitôt une sortie à la tête d'une partie de sa garnison. Mais les troupes du Comte, aidées des habitants de Beaucaire, l'obligèrent à rentrer avec précipitation dans le château, et lui tuèrent bien du monde. Le jeune Comte attaqua la place par terre et par eau du côté du Rhône, après avoir entouré son camp de retranchements et de fortes barrières. Il tenta ensuite l'assaut, tandis que ses soldats ayant ramassé une grande quantité de bois autour des portes du château, s'efforçaient de les brûler. Le gouverneur se voyant extrêmement pressé et n'ayant aucune espérance de secours, demanda alors à capituler, et offrit de remettre la place, pourvu qu'on lui accordât la vie sauve et à toute la garnison. Le Comte, du conseil de ses barons, rejeta sa demande, et ne voulut le recevoir qu'à discrétion. Sur cette réponse, le gouverneur résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, repoussa l'attaque, et obligea le jeune Raymond à se retirer. Ce prince fit ensuite élever des pierriers pour battre les quatre portes du château, auquel il fit donner un nouvel assaut quelques jours après, mais il fut encore repoussé; il trouva moyen cependant d'empêcher les assiégés de puiser de l'eau dans le Rhône, ce qui, joint au défaut de vivres qui commençaient à leur manquer, les incommoda beaucoup.

» Guy et Amaury de Montfort qui étaient dans le Toulousain, où ils commandaient pendant l'absence de Simon, avertis du péril où se trouvait le château de Beaucaire, ramassent aussitôt le plus de troupes qu'il leur est possible, et marchent au secours de cette place, suivis de Guy, évêque de Carcassonne. Ils dépêchent en même temps divers courriers à Simon, qui était parti de France au mois de mai de cette année, à la tête de cent vingt chevaliers qu'il avait pris à sa solde, pour le presser de hâter sa marche. Etant arrivés à Nîmes, à quatre lieues de Beaucaire, ils se disposent au combat par la confession et la communion, et marchent le lendemain en ordre de bataille. On leur donne avis en chemin que le jeune Raymond s'était assuré du château de Bellegarde, qui est sur leur route;

et jugeant qu'il était important de reprendre cette place, ils l'assiègent et s'en rendent maîtres le jour même. Le lendemain, ils partagent leurs troupes en trois corps, et s'avancent jusqu'aux portes de Beaucaire, sans que le jeune Raymond daignât sortir de ses retranchements. Ayant appris que Simon s'avançait à grandes journées, ils vont à sa rencontre à Bellegarde, et retournent ensuite tous ensemble à Beaucaire, dans le dessein d'attaquer le jeune Raymond, qui les attendait dans la résolution de les bien recevoir. Deux chevaliers de ce prince, nommés Raymond de Belaros et Aymery de Caire, s'étant détachés, donnent sur les avant-coureurs de l'armée de Simon, et engagent le combat qui dura jusqu'à la nuit, avec beaucoup d'opiniâtreté de part et d'autre; mais enfin Simon fut obligé de reculer et de se retirer à Bellegarde.

» Ce général partagea le lendemain son armée en deux corps. Il donna le commandement de l'avant-garde à Guy son frère, et à Amaury son fils. Il se mit à la tête du corps de bataille, et marcha vers Beaucaire avec une grande quantité de machines et d'instruments propres pour un siége. Il campa sur la grève le long du Rhône, et assiégea le bourg ou la ville de Beaucaire. Le jeune Raymond, à l'abri de ses retranchements, continua néanmoins l'attaque du château, et reçut dans le même temps divers renforts d'Avignon, de Tarascon, de Valabregues, et des autres places du voisinage, que lui amenèrent Raymond de Montauban, Sicard d'Aydie, Guillaume de Bellafar, et divers autres seigneurs. Il fit construire ensuite un bélier d'une grandeur énorme; mais les assiégés trouvèrent moyen d'y mettre le feu, ainsi qu'à la plupart de ses autres machines. Simon se retrancha de son côté dans son camp, et se servit pour cela des arbres des environs qu'il fit couper. Il donna l'assaut quelques jours après, et fut repoussé avec perte. On lui fit prisonnier, en cette occasion, Guillaume de Bolic, l'un de ses plus chers chevaliers, que les habitants de Beaucaire firent pendre aussitôt, à sa vue, sur leurs remparts. Le lendemain, le jeune Raymond fit braquer ses pierriers contre les retranchements de Simon, tandis que ce général faisait construire *une gate*, ou une grande machine que ses ouvriers ne purent achever, parce que les batteries de Raymond mirent en pièces

tout ce qui en avait été fait. L'inutilité de tous ces efforts découragea Simon, qui commençait d'ailleurs à manquer de vivres, parce que tout le pays s'étant déclaré contre lui, il n'en pouvait tirer à grands frais que de Nîmes et de Saint-Gilles, et qu'il fallait envoyer pour cela de grosses escortes qui l'affaiblissaient beaucoup. De plus, ses troupes étaient extrêmement fatiguées, à cause que la troisième partie était obligée de monter la garde jour et nuit, de crainte de quelque surprise, et il n'avait qu'un seul pierrier pour battre en brèche.

» La garnison du château de Beaucaire n'était pas dans une meilleure situation. Se voyant fort pressée, elle arbora un drapeau noir, pour faire connaître à Simon de Montfort l'extrémité où elle se trouvait. Ce général, résolu de tenter l'impossible pour prendre la ville, fit dresser une machine appelée *boso*, et abattit enfin une partie des murailles. Les assiégeants lui ayant opposé une autre machine, ils enlèvent la sienne et rendent tous ses efforts inutiles. Ils s'aperçoivent cependant qu'il avait attaché le mineur au rocher sur lequel les murailles de Beaucaire étaient bâties. Ils préparent aussitôt une *mixtion* de soufre en poudre qu'ils joignent avec beaucoup d'étoupes, et y ayant mis le feu, ils jettent le tout sur les mineurs, qui sont tous ou étouffés ou brûlés *. Raymond redouble en même

* L'auteur de la *Canso* établit le même fait entre les soldats de Raymond et les assiégés du château ; sa version est beaucoup plus vraisemblable ; on conçoit en effet que *les murailles du fort* fussent *bâties sur le rocher*, puisque le fort était lui-même au sommet de ce rocher. Mais les Bénédictins, qui n'ont pas connu la *Canso*, ont adopté la version de l'*anonyme languedocien* qu'ils ont constamment pris pour guide. Ainsi l'*anonyme* raconte que les soldats de Montfort piquèrent la muraille, et que ceux de Raymond firent *la mixtion de soufre en poudre* qui étouffa ou brûla les premiers, tandis que l'auteur de la *Canso* attribue l'attaque aux soldats de Raymond, et la défense aux soldats de Lambert. Ce défaut de concordance entre ces deux auteurs dérange un peu l'hypothèse de M. Fauriel, qui prétend que l'ouvrage de l'écrivain anonyme, *postérieur à la* CANSO *et calqué sur elle*, n'est autre chose qu'une traduction des vers romans en prose romane, et que lorsque l'anonyme parle de l'histoire qui l'a précédé (*or dis la historia*), ce qui revient très fréquemment, c'est à la *Canso* qu'il fait allusion.

temps ses attaques tant contre le château que contre les retranchements des croisés ; et le gouverneur du château, ne pouvant plus résister, arbora une seconde fois le drapeau noir. Simon, voulant faire diversion, pour le favoriser, range ses troupes au *puits des pendus*, ou aux fourches patibulaires de Beaucaire ; et, après avoir exhorté ses soldats à vaincre ou à périr, il se dispose à donner l'assaut. Le jeune Raymond sort alors de ses retranchements, et l'attend de pied ferme à son passage. Les deux armées en viennent aux mains, et on combat des deux côtés avec une égale fureur. Durant l'action, les soldats de la garnison du château font une tentative pour s'évader ; mais les troupes qui les tenaient assiégés les en empêchent. Enfin la nuit étant survenue, les combattants sont obligés de se séparer.

» Le gouverneur du château se défendit encore pendant quelque temps, malgré la disette de vivres, qui fut si grande, qu'on fut obligé de manger les chevaux qui étaient dans la place. Les assiégeants continuant cependant de pousser l'attaque, appliquent une machine appelée *mostelle* contre les murs du château, et donnent l'assaut. Les assiégés les repoussent avec vigueur, et jettent sur cette machine un grand pot de terre *rempli de poudre allumée*, qui la réduit presque entièrement en cendres. Simon se dispose en même temps à faire une nouvelle tentative pour prendre la ville d'assaut. Le jeune Raymond le prévient et marche à sa rencontre. Un des chevaliers de Simon, nommé Philippe d'Encontre ou de Contre, s'avance alors pour engager le combat. Geraud de Bellafar, qui le voit venir, se détache, et lui ayant porté un rude coup de lance, il l'étend raide mort sur la place. Les troupes des deux partis se mêlent, et on se bat jusqu'à la nuit qui les sépare. Le jeune Raymond, âgé seulement de dix-neuf ans, fit des prodiges de valeur dans cette occasion. Il ne cessa de combattre, assisté de Dragonet son gouverneur, qui se tint toujours à ses côtés. Raymond de Rabastens, l'un de ses chevaliers, se distingua aussi beaucoup.

» Simon de Montfort s'étant retiré dans son camp, assembla le conseil de guerre. On y résolut d'exécuter le stratagème suivant : on posta la nuit cent chevaliers choisis entre le château

et la porte de la ville. Dès la pointe du jour, Simon masqua avec le reste de l'armée la porte opposée. Il comptait par cette attaque qu'il attirerait toutes les troupes ennemies vers cette dernière porte, et que les cent chevaliers qui avaient ordre de sortir alors de leur embuscade, trouveraient l'autre sans défense, et s'en empareraient aisément ; il fut trompé dans son attente. Il se rendit maître d'abord, à la vérité, de la porte qu'il attaquait ; mais il fut bientôt obligé de l'abandonner, et de se retirer après une grande perte ; tandis que les cent chevaliers furent repoussés avec une égale vigueur, et presque tous tués ou faits prisonniers. Simon, au désespoir du mauvais succès de cette entreprise, assembla de nouveau son conseil de guerre. Guy son frère proposa de convenir d'un traité avec le jeune Comte de Toulouse, de lever le siége, et de lui abandonner la ville de Beaucaire, si ce prince voulait accorder la vie et les bagues sauves à la garnison du château. On délibérait là-dessus, lorsqu'un soldat de cette garnison, qui avait trouvé moyen de s'échapper, entra dans le conseil, et représenta que ses camarades étaient réduits à la dernière extrémité, et qu'il ne leur restait plus rien à manger depuis trois jours. Cet exposé détermina enfin Simon à envoyer offrir la paix au jeune Comte, aux conditions dont on vient de parler. L'envoyé s'adressa à Dragonet, gouverneur de Raymond, qui assembla aussitôt son conseil pour écouter les propositions. Ce jeune prince les accepta ; mais il ne voulut accorder que la vie sauve à la garnison ; et Simon fut obligé d'en passer par là. Ce général envoya dix des principaux de son armée, à la tête desquels était Guy son frère, pour signer en son nom la capitulation. Le jeune Comte reçut les députés avec honneur ; et, après avoir signé les articles, il donna à la garnison du château la liberté de se retirer où elle voudrait. Il prit possession de la place ; et Simon, ayant levé le camp, se retira du côté de Nîmes. C'est ainsi que rapporte, dans un plus grand détail, les circonstances de ce fameux siége, un ancien auteur *, dont la relation est conforme aux historiens du

* L'anonyme qui a écrit en languedocien.

temps. L'un d'eux * prétend seulement que la garnison du château de Beaucaire sortit avec tous ses bagages ; mais cette circonstance est contredite par les autres. ** » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 23, ch. 1, 2, 3, 4, 5 et 6.)

* Pierre de Vaux-Sernay, c. 83.

** Guill. de Puylaurens, c. 28.



CHANT VINGT ET UNIÈME

SOMMAIRE.

Le monastère de Prouille. — Hymne du matin. — Une novice refuse de prier pour Montfort. — Lévis veut la faire brûler. — Dominique l'exorcise. — Combat sous les murs du couvent. — Accord entre Lévis et Raymond. — Elma revêt les habits d'un jeune page et suit Raymond. — Montfort se présente en armes devant Toulouse. — Il châtie Casser et Puylaurens. — L'Occitanie apparaît à Montfort. — Montfort, de concert avec Foulque, attire les Toulousains dans un piège. — Insurrection des Toulousains. — Montfort rentre dans Toulouse avec son armée. — Il incendie la ville. — Un orage éteint miraculeusement les feux. — Montfort rassemble une nouvelle armée, et va sur les bords du Rhône combattre le jeune Raymond.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

—

L'on entendait au loin une cloche ébranlée,
Dont les longs tintements roulaient dans la vallée;
C'est l'airain vigilant, qui, précurseur du jour,
De la prière sainte a chanté le retour.
Aux rayons du matin, sur la haute colline,
D'un asile pieux le profil se dessine;
L'on voit se dégager les murs au lourd portail,
La chapelle et l'ogive au flamboyant vitrail,
Et le clocher vibrant, qui, de sa flèche aiguë,
Elancé dans les airs, semble percer la nue.
Sur l'aride sommet un monastère assis,
S'élève, et montre au loin une sainte oasis.

Quand l'erreur de Manès, par Bruïs rajeunie,
Eut souillé tant de cœurs de sa semence impie,
Dominique, ennemi de leurs dogmes impurs,
Dans la terre de Prouille avait fondé ces murs. [1]
C'est là, c'est à sa voix que des âmes trompées,
Aux eaux pures du ciel doucement retrempées,
Heureuses de quitter le sentier de l'erreur,
Se plongeaient dans l'extase et la sainte ferveur.
Tels, quand la flamme étend son vol incendiaire,
Ou quand l'onde envahit le seuil de leur chaumière,
De timides bergers, que poursuit la terreur,
Se pressent dans l'asile ouvert à la douleur.
Le besoin de prier unit ces chastes filles;
On les vit, s'arrachant du sein de leurs familles,
Sous les arceaux du cloître enfermer leurs désirs,
Dans l'austère devoir puiser tous leurs plaisirs.
La paix garde leurs jours : Dominique est près d'elles;
L'Esprit consolateur les couvre de ses ailes;
Et dans de doux transports, vers le divin séjour,
A flots mélodieux monte l'hymne d'amour.

« L'astre du jour se lève; à Dieu, clarté première,
De nos cœurs suppliants élevons la prière, [2]
Pour qu'il nous éclaire ici-bas,
Et que, loin des pièges du vice,
Dans les sentiers de la justice
Ses rayons dirigent nos pas!

» Puissions-nous conserver, fragiles créatures,
Nos lèvres et nos mains exemptes de souillures,
Fermer notre esprit à l'erreur!
Daigne mettre, Esprit qui consoles,
La vérité dans nos paroles,
La charité dans notre cœur!

» Pendant que de ce jour s'écouleront les heures,
O Christ! veille sur nous des célestes demeures;
Garde les portes de nos sens; [3]
Que ta grâce qui nous protège,
De l'ennemi qui nous assiège
Rende les assauts impuissants!

» En nous associant aux divines phalanges,
Nous mêlons le travail au chant de tes louanges!
Permets que l'œuvre de ce jour,
Qui commença sous ton auspice,
Se continue et s'accomplisse
Sous un regard de ton amour!

» Afin que notre chair orgueilleuse et rebelle,
N'opprime pas l'esprit qui se débat en elle,
Et tremble au souffle de l'enfer,
Réprimons une ardeur fatale,
Et que l'austérité frugale
Dompte l'aiguillon de la chair!

» Au Père créateur, gloire, éternel hommage !
Gloire au Fils dont le sang, immortel héritage,
Racheta notre humanité !
Gloire à l'Esprit qui, dans nos âmes,
Allume avec ses saintes flammes
Les transports de la charité ! »

A ce concert pieux succède le silence;
La méditation, où l'âme se balance,
Prodigue au saint troupeau ses tranquilles douceurs.
Dominique se lève et dit : « Mes chastes sœurs,
» La guerre exerce encor ses fureurs meurtrières ;
» Aux preux qui sont tombés nous devons des prières :
» Daigne le Tout-Puissant leur ouvrir à jamais
» Un séjour de bonheur, de lumière et de paix !
» Montfort passe sa vie au milieu des alarmes;
» Prions pour obtenir le succès de ses armes ;
» Nous le devons ; élu par le concile saint,
» Le ciel dans ce pays l'établit souverain.
» Prions !.... Jeune novice, ô vous qui dans votre âme
» D'un zèle encor naissant devez sentir la flamme,
» Récitez l'oraison des guerriers de la croix ;
» Et nous, formant le chœur, nous suivrons votre voix. »

A cet ordre fatal, la novice éperdue
Tremble dans tout son corps ; et, d'une voix émue :
« Mon père, pardonnez, dit-elle, je ne puis;
» Ma mémoire se trouble et m'abandonne.... et puis,

» Je ne sais quel démon dont je subis l'empire,
» Quand on bénit Montfort, me force à le maudire. »
Dominique aussitôt reprend avec douceur :
« Osez vous affranchir d'un reste de terreur ;
» Luttez contre Satan ; chassez l'esprit rebelle ;
» L'Esprit-Saint soutiendra votre âme qui chancelle ;
» Dites, nous écoutons. »

Et la novice alors :
« O Dieu ! juge éternel des vivants et des morts,
» Toi qui fais les grands noms, qui dispenses la gloire,
» Qui places les héros sur un char de victoire,
» Protège l'héritier d'une illustre maison,
» Et donne le triomphe aux armes de Raymond ! »

« De Raymond!... ô blasphème!... ô trahison fatale! »
S'est écrié le chœur tout ému du scandale.
La novice, qu'agite un affreux tremblement,
Laisse tomber son corps privé de sentiment;
Des gémissements sourds soulèvent sa poitrine ;
De sa sombre fureur un esprit la domine ;
Sa bouche écume... horreur !... ses membres sont tordus;
A travers des sanglots et des accents confus,
Sa voix disait : « Ce cœur que le remords déchire,
» Promit de l'oublier, mais non de le maudire....
» Faible femme !.. oh ! c'est plus que tu ne peux tenir....
» Tu peux briser ton cœur... mais vaincre un souvenir,

» Jamais tu ne pourras!.... » Ce souvenir l'obsède;
Son œil est furieux.... un démon la possède.
On l'emporte; on écarte un spectacle odieux;
L'effroi semble glacer ces murs silencieux;
Les vierges du Seigneur gémissent éperdues;
Mais bientôt mille cris s'élèvent jusqu'aux nues.

Une troupe envahit les portes du couvent;
Les soldats de Montfort grondent comme un torrent;
Lévis conduit leurs pas; sa prudence inquiète
Des croisés fugitifs protège la retraite;
Pour arrêter leur marche, il cherche un point d'appui.
Le cloître, aux murs puissants, s'est ouvert devant lui;
Il occupe l'enceinte; il prépare à l'avance,
Contre un choc imminent, la plus prompte défense.
Ainsi, quand sur sa tête un voyageur prudent
Voit l'éclair sillonner le nuage grondant,
Alors, pressant les pas de son coursier agile,
Au toit le plus prochain il demande un asile.

Bientôt jusqu'à Lévis monte le bruit confus
De scandale odieux, d'incroyable refus,
De trahison infâme. Il s'informe; on lui conte
Du couvent consterné la surprise et la honte.
Lévis s'indigne; il veut qu'on arrache à l'autel,
Qu'on livre la coupable au bûcher solennel;
Qu'un châtiment subit, en frappant la novice,
Montre aux yeux effrayés l'appareil du supplice;

Et lui-même, emporté par un affreux désir,
Dans l'asile pieux entre pour la saisir.

Dans un calme profond, au pied du monastère,
Se prolonge une voûte obscure et solitaire;
Là, le cloître déroule en arceaux réguliers
Sa mince colonnade et ses larges piliers,
Ses doubles chapiteaux qui couvrent de leurs ailes,
Le gracieux hymen des colonnes jumelles.
Au fond, une chapelle, au milieu d'une tour,
Sanctuaire ignoré, se ferme nuit et jour,
Ouverte seulement quand une heure fatale
La force à recéler quelque odieux scandale.
C'est là que l'homme saint, palpitant, l'œil en feu,
N'ayant d'autre témoin que l'autel et son Dieu,
Seul avec la novice à ses genoux jetée,
Dispute au noir démon cette âme tourmentée.
Dans ce lieu redoutable, abri silencieux,
Lévis fait retentir ses pas audacieux;
Du sanctuaire auguste il force la barrière;
Il entre. Il a trouvé Dominique en prière;
Dominique inspiré, dont la puissante voix
Force l'esprit impur d'obéir à ses lois;
Qui lui livre combat, le poursuit, et le chasse
De ce corps asservi qu'il veut rendre à la grâce.
A l'aspect de la lutte, assaut mystérieux
Entre l'esprit immonde et le saint radieux,
Lévis troublé s'arrête; un invincible obstacle

Le retient immobile en face du miracle;
Il écoute, il admire; et le saint poursuivant :

« O père des humains! éternel, Dieu vivant!
» Daigne prendre en pitié ta faible créature,
» A l'esprit tentateur retire sa pâture.
» Que ce souffle exhalé de ma bouche à son front,
» Chasse le souffle impur qu'y jeta le démon!.... » [4]
Il dit; et sur le corps l'eau sainte est répandue;
Il impose les mains, bénit l'âme éperdue;
Puis il touche les yeux; organes profanés,
Il enduit de salive et l'oreille et le nez;
Aux lèvres s'écartant sous le doigt qui les presse,
Il applique le sel, symbole de sagesse,
Et verse l'huile sainte, emblème de combat,
Qui prépare le corps et l'âme au pugilat.

Cependant le démon, que la rage dévore,
Au corps qu'il va quitter gronde et s'agite encore.
Dominique le presse, il impose ses lois;
Terrible, il le poursuit du geste et de la voix:
« Esprit impur, ô toi dont l'audace m'étonne,
» Au nom du Tout-Puissant, réponds, je te l'ordonne! »
« — Je me tairai. » — « Je vais te contraindre à parler;
» Par la croix du Sauveur!.. » — « Ah! je me sens brûler! »
Car le saint appliquait aux bras, à la poitrine
Un fragment redouté de cette croix divine.

« Eh bien! que me veux-tu? » — « Je veux savoir ton nom. »
« — L'enfer me nomme Elma, » dit alors le démon.
« — Elma, je t'ai vaincu, sors! repart Dominique;
» Sors de ce corps chrétien que le ciel revendique!
» Esprit impur, va-t-en! » Lévis, plein de terreur,
Se fait un bouclier du signe rédempteur;
Il se couvre d'eau sainte, échappant par la fuite
Au funeste ennemi dont il craint la poursuite.
Trompé dans son attente, et tout-à-coup contraint
D'abandonner sa proie à l'empire du saint,
Le démon fait alors éclater sa furie;
Par un coup de tonnerre il marque sa sortie;
Il lance en s'échappant d'effroyables éclairs,
Perce l'épaisse voûte et s'enfuit dans les airs.

Marie ouvre les yeux, sourit au ciel qu'elle aime;
Car ce n'est plus Elma; ce nom de l'anathème
Fait place au nom divin, au nom qui le premier
La couvrit en naissant comme d'un bouclier.
Dominique lui dit: « Vous renaissez, ma fille;
» Le Seigneur vous rappelle; entrez dans sa famille;
» Affranchie, échappée à l'ennemi cruel,
» Brisez un joug fatal, soyez enfant du ciel!
» C'est peu de vaincre, il faut affermir la victoire;
» De vos engagements conservez la mémoire.
» Ne vous souvient-il plus, quand vos pieux remords
» Accusaient à mes pieds de coupables transports?....
» De vos égarements vous détestiez l'ivresse;

» Je vis briller en vous un rayon de sagesse ;
» Votre bouche jura d'oublier sans retour
» Tout ce qu'avait chéri votre imprudent amour ;
» Je crus voir dans les pleurs s'éteindre votre flamme ;
» Un céleste désir purifiait votre âme.
» Alors je vous choisis ; ma tendresse voulut
» Guider vos pas tremblants au sentier du salut.
» Dans ce lieu de prière et d'éternel silence,
» Où règne avec la paix l'austère pénitence,
» Ma main vous conduisit ; j'assurai vos secours ;
» A des yeux vigilants je confiai vos jours ;
» L'Esprit de vérité, qui remplit cette enceinte,
» Devait par sa puissance accomplir l'œuvre sainte.
» Entraîné par des soins qui m'ont préoccupé,
» Je vous quittai... Grand Dieu ! combien je fus trompé!
» Dites-moi quel penser, quel changement étrange
» D'un cœur qui l'appelait écarta le bon ange ;
» Et comment, loin de lui repoussant le pardon,
» Il devint tout-à-coup l'esclave du démon ? »

« Mon père, dit Marie ; écoutez-moi, mon père !
» Ne jetez pas sur moi des regards de colère ;
» Prenez pitié d'un cœur tristement tourmenté,
» Dont un pouvoir fatal trahit la volonté.
» Lorsque, du fol amour qui consumait mon âme,
» Le ciel, d'un coup de foudre, eut déchiré la trame,
» L'excès d'un désespoir, plus affreux que la mort,
» Absorba tout mon être, et je crus au remord.

» Je pris pour repentir une douleur extrême;
» Mon malheur m'abusait; je m'abusais moi-même.
» C'est alors, qu'abjurant de trop chères erreurs,
» Je vins mettre à vos pieds ma misère et mes pleurs;
» De ce breuvage amer j'épuisai le calice;
» J'embrassai les autels, témoins du sacrifice.
» D'un si fatal amour je crus (espoir trop vain!)
» Avoir détruit le germe, arraché de mon sein;
» De ce sein déchiré j'étouffais le murmure;
» Et pourtant je sentais palpiter ma blessure;
» Le perfide ennemi que flattait mon erreur,
» Un moment abattu, vint ressaisir mon cœur;
» Ma tête se perdit dans un confus délire,
» Et l'esprit des enfers reprit tout son empire;
» Il égara mes sens, pervertit ma raison,
» M'accabla de terreurs, m'abreuva de poison.
» Vous seul, prenant pitié de mon âme asservie,
» Avez dompté le monstre et racheté ma vie.
» Ecoutez ma prière, ô mon guide ici-bas!
» A mon mauvais destin ne m'abandonnez pas!
» Vous êtes tout pour moi, mon espoir et mon aide.
» Une image me trouble, une image m'obsède;
» Protégez-moi contre elle; et contre ce héros
» Dont le nom me poursuit, protégez mon repos.
» J'accepte pour abri l'ombre du sanctuaire;
» Que du cloître ignoré la voûte solitaire
» Me couvre de silence, afin que, sous sa loi,
» Je sois tout à ce Dieu qui s'immola pour moi. »

Dominique répond : « La céleste clémence
» D'un zèle si parfait vous doit la récompense ;
» Vous l'obtiendrez, ma fille ; et toutefois je crains
» Que ce lieu ne résiste à vos pieux desseins ;
» Ces toits sont menacés d'une funeste atteinte.
» Que dis-je ? un cri de guerre a troublé cette enceinte ;
» Lévis dans cet asile a conduit ses soldats.
» Les guerriers toulousains marcheront sur leurs pas,
» Et peut-être ces murs, qui les verront combattre,
» D'un assaut furieux deviendront le théâtre. »

Dominique disait. O surprise !.... soudain,
L'air frémit, agité d'un murmure lointain ;
De sinistres rumeurs montent de la vallée ;
Sous les pas des chevaux la terre est ébranlée ;
Une troupe s'avance ; un héros la conduit ;
C'est Raymond poursuivant son ennemi qui fuit.
Ce prince, dont le Rhône a contemplé la gloire,
Loin de ces bords conquis, cherche une autre victoire,
Et de Montfort vaincu défiant le courroux,
Il presse les croisés qui tombent sous ses coups.
Bientôt, de toute part, des cris se font entendre ;
Lévis prévit l'attaque ; il cherche à se défendre ;
Il dispose sa troupe, anime le soldat ;
Le clairon belliqueux proclame le combat,
Et l'on entend déjà, sous le vent des bannières,
Le lourd frémissement des armures guerrières.
Déjà, les murs sacrés sont partout investis ;

Tous les arcs sont tendus ; mille traits sont partis.
Tels, autour d'un sommet qu'assiègent les orages,
Les autans furieux entassent les nuages ;
Tels de leurs flancs noircis s'élancent mille éclairs,
Qui frappent la montagne et grondent dans les airs.
L'on prépare l'assaut ; mille mains empressées
Appliquent à la fois les échelles dressées ;
L'on s'élance en tumulte avec des cris confus ;
Les glaives acérés, les javelots aigus
Résonnent sourdement, laissant de larges traces
Au cuir des boucliers, sur le fer des cuirasses ;
Le sang coule, et bientôt une atroce fureur
Remplit l'asile saint de carnage et d'horreur.
A ce tumulte affreux, tremblantes, consternées,
Les vierges du Seigneur, à l'autel prosternées,
Priaient, et, prévoyant le plus indigne sort,
Ne demandaient au ciel qu'un seul bienfait.... la mort.

Dominique !.... oh ! pour lui quelle angoisse mortelle !
Il souffre les douleurs de son troupeau fidèle ;
Il songe avec terreur aux autels profanés,
Aux outrages sanglants, aux transports effrénés,
Qu'un assaut furieux laisse sur son passage.
Il aborde Lévis et dit : « Si le courage
» Assurait la victoire, oh ! qu'il me serait doux
» D'affronter l'ennemi, de combattre avec vous !
» Je voudrais, le premier, aux coups qu'il vous destine,
» Le crucifix en main, présenter ma poitrine.

» Mais, pour un dévoûment si beau, si cher à Dieu,
» Il faut un autre temps, surtout un autre lieu.
» Par un combat funeste, et surtout inutile,
» Des vierges du Seigneur vous profanez l'asile.
» Evitons tant de maux; combattants éperdus,
» Abandonnons ces lieux vainement défendus,
» Et d'un assaut fatal préservant ces murailles,
» Assurons le repos de mes saintes ouailles. »

Ainsi dit Dominique, et Lévis se soumet;
On propose un traité qu'il accepte à regret.
Entre les combattants Dominique s'avance;
Il désarme les bras, commande le silence;
On s'arrête, on l'écoute, et chacun désormais
Lui permet d'accomplir son message de paix.
Par le jeune Raymond une trève est signée;
La troupe de Lévis, à l'heure désignée,
Quitte le saint asile. On laisse à ses guerriers,
Comme marque d'honneur, leurs armes, leurs coursiers.
Dominique les suit; son pieux ministère,
Même en l'abandonnant, sauve le monastère.

A travers ce tumulte et tous ces cris de mort,
De la triste Marie on ignora le sort.
Que devint sa faiblesse après ce grand orage?
On ne sait. Mais un jour, on vit un jeune page,
Dont les traits délicats, le regard inquiet,
D'un sort mystérieux gardaient mal le secret. [5]

Du héros toulousain il suivait le cortège;
On le nommait Albert; un heureux privilège
Lui donnait près du Comte un emploi plein d'attraits,
Et semblait à Raymond l'attacher de plus près.

Cependant, de Toulouse excitant les alarmes,
Montfort devant ses murs se présentait en armes.
Devant ses murs! que dis-je? O transports insensés!
Ses murs n'existent plus; il les a renversés.
Sur un peuple soumis et qui souffre en silence,
De l'affront de Beaucaire il veut tirer vengeance.
Ce silence l'aigrit; désireux de punir,
Il cherche une révolte et ne peut l'obtenir.
Trompé dans son attente, il sent croître sa haine;
Enfin, comme un volcan, sa fureur se déchaîne:

« J'ai reçu vos serments; vous êtes mes sujets,
» Et du jeune Raymond vous servez les projets,
» Perfides Toulousains!... dit-il; votre arrogance
» Met en lui tout ses vœux, toute son espérance.
» Votre bouche en public me prête hommage et foi,
» Et puis, vous conspirez sourdement contre moi.
» Votre fidélité me doit de nouveaux gages;
» En deux mots, il me faut de l'or et des ôtages.
» La guerre vient de vous; vous êtes aujourd'hui
» De tous les révoltés et l'attente et l'appui.
» Vous le savez; la guerre exige des subsides;
» C'est vous qui les devez: acquittez-les, perfides!

» Ou la flamme et le fer, dans ces murs abattus,
» Me rendront, dès demain, raison de vos refus. »

Ainsi parle Montfort. Sa menace insolente
Au cœur des Toulousains a jeté l'épouvante.
Ce peuple infortuné qu'il pousse au désespoir,
Haletant sous le joug d'un odieux pouvoir,
Epuisé tant de fois, ne peut plus satisfaire
Aux avides besoins d'un tyran sanguinaire.
Il attend, immobile; un silence glacé
Répond seul aux fureurs dont il est menacé.
Tel le noble captif que le destin contraire
Fit tomber dans les mains d'un cruel adversaire,
Digne et silencieux se résigne à son sort,
Et d'un front calme attend la torture et la mort.

Mais, d'où vient que Montfort diffère sa vengeance!
A-t-il donc écouté la voix de la prudence?
L'indulgente pitié, la justice, l'honneur
Auraient-ils amolli le marbre de son cœur?
Non; mais, pendant la nuit, un messager fidèle
D'un échec imprévu lui porta la nouvelle.
De son autorité secouant le fardeau,
Casser et Puylaurens ont changé de drapeau; [6]
Les soldats de Montfort, dans une heure maudite,
La plupart égorgés, le reste mis en fuite,
Sont tombés sous le fer du peuple et des routiers.
Guiraud de Pépieux et trente chevaliers

Vont, par ce coup hardi, cette attaque opportune,
Du drapeau toulousain relever la fortune.

Montfort prétend détruire, aussitôt qu'ébruité,
Un échec dont il sent toute la gravité ;
Il ne veut pas qu'aux lieux de son obéissance,
On puisse, un seul instant, douter de sa puissance.
Il mande Guy son frère, et son fils Amaury.
Guy, plein de ses conseils, de son esprit nourri,
Qui sait sa politique et conçoit ses alarmes,
Marche avec cent archers, avec cent hommes d'armes;
Amaury, dont le zèle est plein de dévoûment,
Des machines de siége a le commandement;
Enfin, pour assurer leur prompte réussite,
Montfort conduit lui-même une troupe d'élite.

Casser est investi; Casser, aux hautes tours,
Sous les coups du héros succombe dans trois jours.
Puylaurens, que protège une vive défense,
Est bientôt emporté, malgré sa résistance.
La victoire rugit sur ses murs abattus;
Le glaive sans pitié boit le sang des vaincus;
Des bûchers, des gibets, des cendres, des ruines,
Des cadavres hideux couronnent ces collines;
Et vers les Toulousains, l'heureux Montfort, vainqueur,
Retourne, précédé de haine et de terreur.
Tel un tigre féroce, affamé de carnage,
Se baigne dans le sang, et déchire, et ravage,

Et, dans un cri terrible exhalant sa fureur,
Jette au loin devant lui l'épouvante et l'horreur.

Superbe, et souriant aux fureurs qu'il médite,
Montfort traverse un bois qu'une horreur sombre habite.
La nuit couvre le ciel; du chef et des soldats
L'obscurité profonde a détourné les pas.
Un orage lointain, chargé d'éclairs livides,
Perce ce voile noir de leurs sillons rapides;
La foudre à l'horizon, plein de sourds roulements,
Mêle son bruit lugubre au murmure des vents.
Montfort chemine seul; autour de lui personne.
Des humaines terreurs l'heure fatale sonne;
C'est un de ces moments, terribles, solennels,
Où l'effroi tremble au cœur des vulgaires mortels;
Où, dans la solitude, à la voix des orages,
Les grands événements déroulent leurs présages;
Où le ciel fatigué, résolu de punir,
Des princes qu'il délaisse éclaire l'avenir.

Tout-à-coup, un fantôme, une forme inconnue
Se présente à Montfort. L'éclair qui fend la nue
L'environne de flamme, et découvre à ses yeux
Une femme, une reine au port majestueux.
Ses grands traits sont meurtris et couverts de souillures;
Son sang à larges flots coule de ses blessures;
Son front est couronné d'un débris de créneau;
De ses longs vêtements quelque riche lambeau

Couvre à peine son sein; mais un sceptre (ô risée!)
Protège sous ses doigts une lyre brisée.
Elle arrête Montfort, et, du ton le plus fier,
Fixant sur lui ses yeux d'où part un double éclair :
« Montfort, reconnais-moi; je suis l'Occitanie!
» C'est moi qu'opprime encor ta longue tyrannie.
» Ecoute!... Quand le Dieu que j'osais oublier,
» De mes tristes erreurs voulut me châtier,
» Ce fut toi qu'il choisit. Instrument de colère,
» Tu n'as que trop rempli ton fatal ministère.
» Mais, le ciel désarmé, qui s'ouvre au repentir,
» Voulait me châtier, et non m'anéantir;
» Et toi, jusqu'à l'horreur tu poussas la vengeance.
» En tous lieux on vantait la fertile Provence;
» On courait admirer mon horizon vermeil,
» Les trésors de mes champs, les feux de mon soleil;
» Vingt peuples fortunés que réchauffaient mes ailes,
» Suçaient le lait puissant de mes fortes mamelles;
» Le charme des beaux-arts embellissait leurs jours;
» Sous leurs mains frémissait la lyre des amours;
» Mille châteaux puissants, trente cités guerrières
» Couronnaient mes coteaux, défendaient mes frontières.

» Maître de tant de gloire et de prospérité,
» Qu'en as-tu fait, barbare, et que m'est-il resté?
» J'ai vu la torche ardente incendier mes plaines,
» Mes peuples égorgés, ou courbés sous tes chaînes.
» Tu te dis mon vainqueur, tu fus mon assassin;

» Le fer de tes bourreaux a déchiré mon sein.
» Au lieu de ces remparts, de ces villes riantes,
» Mon sol est hérissé de ruines fumantes;
» Le ravage s'attache à chacun de tes pas;
» Les mères, en tremblant, te maudissent tout bas;
» Ton nom seul les remplit d'horreur et d'épouvante;
» Partout leur apparaît ton image sanglante.
» C'est peu de ta colère et de ton joug d'airain,
» Ta sombre ambition n'a point connu de frein.
» Vengeur du ciel, tu veux régner; ta main félonne
» De mes plus nobles fils a ravi la couronne.
» De ton devoir sacré tu méconnus la loi;
» Le sceptre des Raymonds n'était pas fait pour toi.

» Après tant de forfaits, il te reste à commettre
» Un crime, le dernier, le plus hideux peut-être.
» Une grande victime, odieux ennemi,
» Que tes embrassements étouffent à demi,
» Palpite encor : je sais que ta fureur jalouse
» Par le fer et le feu veut détruire Toulouse;
» Tu le veux, je le sais; et c'est le noir dessein
» Qui couve, en ce moment, dans ton perfide sein.
» Mais tremble! si ta main, trop féconde en ruines,
» Ose outrager encor ces demeures divines,
» Livre aux feux dévorants ces trésors précieux,
» La gloire de mon nom, jadis l'amour des cieux;
» La vengeance d'en-haut, souvent lente à descendre,
» Pourrait bien cette fois ne pas se faire attendre.

» Là, se termineront tes lâches cruautés,
» Car ton heure est prochaine, et tes jours sont comptés.
» Une main invisible et chère à mon attente,
» Une main conduira la pierre intelligente; [7]
» Le coup sera terrible.... et Toulouse, ô Montfort!
» Bondira d'allégresse en apprenant ta mort. »
Le fantôme, à ces mots, disparaît sous la terre,
Et l'air est ébranlé par un coup de tonnerre.
Montfort paraît troublé; mais, cédant au destin,
Il a rejoint sa troupe, il poursuit son chemin.

L'orage se dissipe et fuit, l'aquilon cède;
Au fracas de la foudre un long calme succède;
La lune, dans un ciel qui n'est plus agité,
Verse les doux rayons de son disque argenté.
De l'enceinte qu'il voue à ses sanglants caprices,
Montfort découvre au loin les pâles édifices.
Il s'arrête... A l'aspect de la triste cité,
Il tressaille de haine et de férocité;
Il ne peut contenir les élans de sa joie,
Maintenant qu'il est sûr de ressaisir sa proie.
Il lui semble déjà qu'il remplit les prisons;
Que sa main sacrilège allume les brandons;
Qu'il voit fumer les toits dévorés par les flammes;
Qu'il sourit aux longs cris des vieillards et des femmes.
Pourtant, de son esprit il ne peut pas bannir
Du fantôme effrayant l'importun souvenir.
Ce souvenir l'agite; et, quoique son courage

Méprise le danger et brave un vain présage,
Le présage est vainqueur; vainement il le fuit,
Au Château-Narbonnais cette image le suit.
Ainsi, lorsqu'un vieux pâtre, aux flancs des Pyrénées,
Ramenant au bercail ses brebis consternées,
Fuit l'orage grondant; si la foudre en éclats,
Avec un bruit horrible, au-devant de ses pas
Tombe; le vieux berger qu'a saisi l'épouvante,
En songe est poursuivi par la foudre brûlante,
Et voit longtemps encor, sous son œil ébloui,
La colonne de feu qui tombe devant lui.

Montfort, pendant la nuit, s'agite et délibère;
Mais à ses noirs projets l'évêque est nécessaire;
Il l'appelle. Docile à fournir son appui,
Aussitôt que mandé, Foulque est auprès de lui.
Ensemble ils ont mûri leur complot sacrilège;
Malheur aux Toulousains attirés dans le piège!
Pour le choix des moyens il n'est point d'embarras;
Le pasteur s'est chargé de conduire leurs pas,
De tendre le filet, horrible stratagème,
Où ce peuple séduit se jettera lui-même. [8]
Ainsi, pour amorcer le crédule poisson,
La ruse du pêcheur prépare l'hameçon;
Ainsi l'oiseau gourmand, complice de sa perte,
Court se prendre à la glu que l'appât a couverte.

Quand le jour est venu, dépouillant sa fierté,

Le cauteleux prélat parcourait la cité ;
Il sourit à chacun ; sa voix dissimulée
Des premiers citoyens convoque l'assemblée.
« Amis, dit-il, je viens, prévenant vos souhaits,
» Porter auprès de vous un message de paix.
» Montfort, qui pour toujours dépouille sa colère,
» Vous offre par ma voix une amitié sincère.
» Que cinq cents Toulousains, les premiers d'entre vous,
» Se présentent à lui, portant à ses genoux
» Votre foi, votre hommage. Au nom des saints apôtres,
» Vous prendrez ses serments, il recevra les vôtres.
» Par là, mettant un terme à ces débats haineux,
» D'une sainte union vous serrerez les nœuds.
» Quant au tribut, Montfort, désireux de vous plaire,
» Veut bien se contenter d'un tribut volontaire ;
» Et moi, de ce troupeau conducteur paternel,
» Du succès de mes soins je bénirai le ciel. »

Au discours du prélat, l'assemblée inquiète
Reste là, sous ses yeux, immobile et muette.
Cependant un lettré, le légiste Bernard,
Qui connaît toute chose et qui parle avec art,
Répond : « Vous nous flattez d'une belle espérance ;
» Mais le nom de Montfort pèse dans la balance.
» Montfort nous est connu. Qui de nous aujourd'hui,
» Qui de nous oserait se confier à lui ?
» Vous voulez alléger le poids de notre chaîne,
» Digne prélat, c'est bien ; mais, votre attente est vaine,

» Si vous pensez unir par des liens sacrés
» Des cœurs que si longtemps la haine a séparés.
» D'ailleurs, que veut Montfort? Ces détours, ce message
» Laissent sur ses desseins planer beaucoup d'ombrage.
» S'il voulait franchement à nous se rallier,
» Pourquoi ce camp? pourquoi cet appareil guerrier?
» Sous cette offre de paix s'il cache un artifice,
» Livrés entre ses mains, jouets de son caprice,
» Qui donc romprait nos fers? »
« — Qui donc? ce serait moi;
» Moi qui connais ses vœux, moi qui reçus sa foi.
» Allez, soyez sans crainte, et croyez ma parole,
» Dit l'évêque. Demain, venez au Capitole;
» Venez-y tous! Montfort vous ouvrira son cœur;
» Montfort vous y rendra la paix et le bonheur. »
L'assemblée hésitait; ce discours la rassure;
Personne n'ose croire à l'horrible imposture.

Le lendemain, à peine un soleil radieux
De sa pourpre brillante illuminait les cieux,
Du centre, des faubourgs et des rives du fleuve,
On s'empresse, on se porte au quartier Villeneuve;
Un cortège se forme; il court, plein de candeur,
Se jeter au lacet tendu par le pasteur.
Les murs du Capitole, où ce long flot s'écoule,
Semblent s'être élargis pour recevoir la foule;
Là, sont les citadins, attendant que Montfort
Vienne signer la paix qui doit fixer leur sort.

Mais, quel effroi soudain! l'appareil des batailles
Tout-à-coup se déploie autour de ces murailles;
Les soldats de Montfort, fantassins, cavaliers,
Arrivent en courant, s'entassent par milliers.
Toulouse! ô trahison! ô rigueurs inhumaines!
Tes enfants désarmés sont pris, chargés de chaînes;
Otages malheureux, lâchement abusés,
On les traîne en triomphe aux tentes des croisés.
Montfort, qui ne craint pas d'ajouter à ses crimes,
Demande la dépouille, ou le sang des victimes:
« Qu'on choisisse! »
Il s'élève un long cri de douleur;
Mais l'indignation excite la fureur.
Ce n'est plus la stupeur qui règne avec des larmes;
Le peuple se réveille; il cherche, il prend les armes,
Se jette sur les Franks; immole sans pitié
Ces objets odieux de son inimitié;
Et, repoussant bien loin une lâche prudence,
Cède au premier besoin du cœur, à la vengeance.

Ainsi, le sanglier, blessé par un chasseur,
Sur les chiens haletants s'élance avec fureur,
Se hérisse, et, montrant ses armes meurtrières,
Frappe, renverse, égorge, assouvit ses colères;
Sous sa dent implacable il déchire leurs flancs,
Et tout autour de lui les rejette sanglants.
Tel le peuple se rue; et sa main frénétique
Saisit avec transport le fer, le plomb, la brique;

Et l'huile qui bouillonne, et les feux dévorants
Pleuvent du haut des toits sur la tête des Franks.
L'air siffle, sillonné par de lourds projectiles;
Le courage triomphe aux mains les plus débiles;
Les soldats de Montfort, sous les toits embrasés,
Cèdent à la terreur, ou tombent écrasés;
Ils n'osent affronter cette homicide grêle.
Plus d'un Frank est frappé d'une atteinte mortelle,
Et leur troupe replie un front épouvanté,
Sous l'orage grondant que vomit la cité.

Montfort, qui voit de loin la colonne guerrière,
Par un choc imprévu rejetée en arrière,
S'étonne, s'inquiète, et, le sourcil froncé,
Pour soutenir ses rangs, soudain s'est avancé.
Il revêt son armure, il a saisi son glaive;
Il commande; à sa voix le camp entier se lève :
Hommes d'armes, sergents, barons et chevaliers,
Sous les casques brillants, sous les noirs boucliers,
S'agitent; l'air frémit; une puissante armée
S'avance sur Toulouse, ouverte et désarmée.

Consternés à l'aspect d'assaillants si nombreux,
Les braves citadins délibèrent entre eux;
Plusieurs, sans s'effrayer du sort qui les menace,
Au nombre formidable opposeront l'audace;
D'autres, n'osant défendre une ville sans mur,
Cherchent dans leurs foyers un asile plus sûr.

Montfort les y poursuit ; ses ardentes cohortes
Assiègent chaque toit, brisent toutes les portes.

Quelques jeunes seigneurs, par l'espoir abusés,
Repoussaient cependant l'attaque des croisés ;
L'honneur parle, il n'est point d'effroi qui les retienne.
Au quartier Baragnon, près le temple d'Etienne,
On entend le galop des coursiers bondissants
Heurter sur le pavé leurs pieds retentissants ;
Sous l'affreux cliquetis des lances, des épées,
Coulent les flots de sang dont elles sont trempées.
Mais le destin trahit leur généreux effort ;
Ils tombent sous les coups des guerriers de Montfort ;
Ils tombent ; on les voit, dans ce champ de carnage,
Entourés d'ennemis qu'immola leur courage.

L'usurpateur triomphe ; il foule sous ses pieds
Des fronts qu'il a meurtris, mais non humiliés ;
Il sourit au butin ; il abreuve d'outrages,
Il traîne dans son camp quelques nouveaux ôtages ;
Mais d'un long souterrain peuplant la profondeur,
Mille autres qu'il recherche ont trompé sa fureur.
Foulque est auprès de lui ; ce ministre en délire
Lui souffle à chaque instant la haine qui l'inspire :
« Il faut perdre Toulouse ; il faut, avec le feu,
» Exterminer un peuple abominable à Dieu !
» Temples, palais, maisons, habitants, édifices,
» Que tout brûle à la fois ! ils furent tous complices ;

» Qu'il n'en reste pas trace! et que dans l'avenir
» On n'en retrouve rien, pas même un souvenir! »
Tel est l'affreux conseil de l'indigne ministre.

Montfort cède sans peine à ce conseil sinistre.
Par son ordre aussitôt, des soldats furieux
D'un incendie immense ont préparé les feux;
La torche est dans leurs mains; déjà la flamme brille;
La résine s'allume et le bois sec pétille;
Une fumée épaisse inonde les croisés,
Et les toits vermoulus rayonnent embrasés.
Adieu, Toulouse! adieu! ton dernier jour se lève!
Ta perte est résolue et ton destin s'achève;
C'en est fait, tu péris! si tes saints protecteurs
Ne te prodiguent plus leurs puissantes faveurs.

La prière et les cris d'un peuple qu'on opprime
Etaient déjà montés à leur séjour sublime.
Etienne et Saturnin veillaient; ils ont tendu
Une main secourable à ce peuple éperdu.
Bientôt, de leur secours éclate un témoignage.
Tout-à-coup le jour fuit; le plus sombre nuage
Couvre un ciel radieux; la vapeur qui grossit
Monte de toute part, s'amoncelle, noircit;
L'air gémit sous le poids de l'onde qui s'entasse;
Les torrents descendus précipitent leur masse;
Ils inondent les toits à demi-consumés,
Et les feux sont éteints aussitôt qu'allumés.

Montfort, muet témoin de ce nouveau prodige,
Lève les yeux au ciel; il s'étonne et s'afflige.
La perte de Toulouse est son constant désir;
Mais il la jure en vain, il ne peut l'accomplir.
« Oh! quel peuple est-ce donc? qui soutient sa faiblesse?
» Quel merveilleux destin? Lorsqu'un péril le presse,
» Une puissante main, prompte à le protéger,
» Conjure la menace, écarte le danger. »
Montfort n'insiste plus; il s'arrête, il s'incline
Devant l'autorité de cette main divine.
Bientôt, grâce au butin qui grossit ses trésors,
Ses rangs se sont ouverts à de nouveaux renforts. [9]
Vaux-Sernay, dans le Nord, a prêché la croisade;
Il conduit sur ses pas une troupe nomade;
Le chantre de Paris suit le comte de Dreux;
Vingt mille pélerins cheminent avec eux.
De ces nombreux convois une puissante armée,
A la voix de Montfort est aussitôt formée.
Tels, au milieu du jour, cent nuages épars,
Sous un ciel embrasé courant de toutes parts,
Rassemblés dans l'espace au souffle des tempêtes,
Forment soudain l'orage et grondent sur nos têtes;
L'ouragan furieux s'échappe de leurs flancs;
Au feu des longs éclairs les laboureurs tremblants
Ecoutent un bruit sourd, formidable présage;
Et bientôt sur leurs blés vient fondre le ravage,
Qui de ces longs travaux, tant de fois entrepris,
Détruit en un moment l'espérance et le prix.

Montfort voit les croisés réunis dans la plaine ;
Il rouvre à leur courage une sanglante arène ;
Il leur promet la gloire et de nouveaux combats,
Et le Rhône est le but où s'adressent leurs pas.



NOTES DU CHANT VINGT ET UNIÈME.

---

[1] Quand l'erreur de Manès, par Bruïs rajeunie,
Eut souillé tant de cœurs de sa semence impie,
Dominique, ennemi de leurs dogmes impurs,
Dans la terre de Prouille avait fondé ces murs.

« Plusieurs pauvres gentilshommes du pays n'étant pas en état de faire élever leurs filles, en confiaient l'éducation à des femmes hérétiques qui s'en chargeaient volontiers pour étendre leur secte. Saint Dominique, voulant remédier à un si grand mal, se chargea lui-même de pourvoir à l'instruction de ces filles. Il en rassembla un certain nombre, les joignit à quelques autres qu'il avait converties à la foi catholique, et leur fit embrasser la profession religieuse avec la clôture perpétuelle. Elles n'avaient pas encore de demeure fixe au mois d'août de l'an 1207, lorsqu'un nommé Sanche Gascus et sa femme donnèrent « *à la sainte prédication, au seigneur Dominique d'Osma*, et aux frères et sœurs qui sont et qui seront » à l'avenir, une maison au château de Vilar, dans le Rasez. »

Le saint missionnaire les établit, bientôt après, partie à Fanjaux, partie auprès de l'église de Prouille, située à un quart de lieue de ce château, comme il paraît par un acte, suivant lequel Bérenger, archevêque de Narbonne, « donna le 17 » avril de l'an 1207 (1208), à la prieure et aux religieuses qui » s'étaient nouvellement converties par les exhortations et les » exemples de frère Dominique d'Osma et de ses associés, et » qui habitaient au château de Fanjaux et dans l'église de No- » tre-Dame de Prouille, l'église de Saint-Martin de Limoux, » située dans son diocèse et dans le Rasez. » Frère Guillaume Claretti, compagnon de saint Dominique, prit possession de cette église, le 17 de mars de l'année suivante, au nom de la prieure et des religieuses, en présence de Bernard Raymundi, élu évêque de Carcassonne. Enfin, les religieuses converties par saint Dominique se fixèrent entièrement, en 1211, à Prouille, après que Foulque, évêque de Toulouse, leur eut donné cette année l'église de ce lieu. Ce prélat leur donna aussi alors l'église de Bram, dans le Lauraguais. Elles reçurent cette année et la suivante diverses autres donations qui furent faites « à Sainte- » Marie de Prouille, au seigneur Dominique, chanoine » d'Osma, et à tous les frères et sœurs présents et à venir qui » servent Dieu dans le monastère de Prouille », lequel est qualifié abbaye dans quelques-uns de ces actes.......... On voit par ces donations que le monastère de Prouille fut double dès sa fondation, comme il l'est encore aujourd'hui....... Telle est l'origine de ce célèbre monastère, qui conserve encore (1720) beaucoup de restes de son ancienne splendeur. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 21, chap. 31.)

« Le couvent de Prouille a été complètement démoli, et l'on y chercherait en vain les restes d'ancienne splendeur que dom Vaissette indique. La charrue sillonne le sol de cette ancienne maison religieuse, et nous avons en vain recherché la place du caveau qui renfermait la dépouille mortelle des religieuses de ce couvent. Jadis on allait prier sur ces sépultures ; aujourd'hui on ignore la place qu'elles occupaient. Mais le souvenir des saintes filles de Prouille n'est pas effacé dans l'ancien diocèse de Saint-Papoul, et nous avons vu des vieillards se rappeler, en versant des larmes, et leur mémoire et leurs

bienfaits. » (Note de M. Du Mège, nouvel éditeur de *l'Histoire générale de Languedoc.*)

[2] L'astre du jour se lève ; à Dieu, clarté première,
De nos cœurs suppliants élevons la prière....

Le poète a placé ici une traduction un peu libre de l'hymne du dimanche à prime, *jam lucis orto sidere*, etc. ; c'est toujours de la couleur locale relativement à l'époque. Dans ce grand tableau de la société européenne au XIIIe siècle, l'intérieur d'un couvent ne pouvait manquer de trouver sa place.

[3] Garde les portes de nos sens.

Portas tuere sensuum.

[4] Que ce souffle exhalé de ma bouche à son front,
Chasse le souffle impur qu'y jeta le démon !

Le poète a voulu rappeler quelques-unes des circonstances de l'exorcisme, si souvent mis en usage à cette époque. Voici comment elles sont expliquées dans le grand ouvrage de saint Thomas, que son immense savoir fit appeler *l'ange de l'école.* Toutes ces circonstances sont autant de symboles.

« Expelluntur dæmones per *exorcismos :* quam quidem ex-
» pulsionem significat *essufflatio ; benedictio* autem cum *ma-*
» *nus impositione*, præcludit expulso viam, ne redire possit.
» *Sal* autem *in os missum*, et narium et aurium *sputo linitio*,
» significat receptionem doctrinæ fidei quantùm ad nares, et
» confessionem quantum ad os. *Olei vero inunctio* significat
» aptitudinem hominis ad pugnandum contra dæmones. »
(*Somme de Saint-Thomas*, 3e partie.)

[5] .... On vit un jeune page,
Dont les traits délicats, le regard inquiet,
D'un sort mystérieux gardaient mal le secret.

Cette évasion d'Elma, pour marcher à la suite de Raymond, n'a rien, comme on le verra dans la suite, qui puisse effaroucher les susceptibilités les plus délicates. La destinée d'Elma doit finir sous les murs de Toulouse ; il faut que cette destinée s'accomplisse. Quant à saint Dominique, son rôle est assez re-

levé par la haute mission qu'il a remplie, en préservant le couvent de Prouille des horreurs de la guerre.

> [6] De son autorité secouant le fardeau,
> Casser et Puylaurens ont changé de drapeau.

De suite après la prise de Lavaur (1211), Montfort s'empara de Puylaurens, et de Casser, château très fort, où les croisés trouvèrent soixante hérétiques *qu'ils brûlèrent tout vifs avec une joie extrême*, comme l'atteste Pierre de Vaux-Sernay.

> [7] Une main invisible et chère à mon attente,
> Une main conduira la pierre intelligente.

Cette complicité ou cette obéissance de la pierre qui doit frapper Montfort, est indiquée par l'auteur de *la Canso de la Crozada*. Déjà il avait prédit, aux vers 3590 et suivants : *la chute de la pierre* SUR LE PÉCHEUR :

« Car be ouit Merlis que fo bos devinaire
» Quencar vindra la peira cel que la sap traire
» Si que per totas parts auzirets dir e braire
» Sobre pecador caia. »

« Car tu sais bien que Merlin, qui fut si bon devin (a dit) :
» qu'à la fin viendra la pierre, et qui la saura lancer, tellement que de toutes parts vous entendrez crier et dire : la pierre est tombée sur le pécheur. » (Traduction de Fauriel.)

Et puis, en racontant la mort de Montfort, il ajoute :

« E venc tot dreit la peira lai ou era mestiers. »

« La pierre (part), elle vient tout droit où il fallait. » (Vers 8451. Fauriel.)

> [8] Le pasteur s'est chargé de conduire leurs pas,
> De tendre le filet, horrible stratagème,
> Où ce peuple séduit se jettera lui-même.

Dans l'histoire, cette trahison concertée entre l'évêque Foulque et Montfort présente deux scènes successives. L'auteur du poème, pour ne pas tomber dans une sorte de répétition, n'en a retracé qu'une ; il a dû choisir la plus saisissante.

« Ainsi vont les paroles entre eux (entre l'évêque et les barons toulousains), si bien que, moitié force et moitié gré, ils

entrent dans le nœud coulant. » (*Canso*, vers 5341-42. Fauriel.)

[9] Bientôt, grâce au butin qui grossit ses trésors,
Ses rangs se sont ouverts à de nouveaux renforts.

La trahison de l'évêque Foulque et le complot tramé par Montfort, avec son assistance, contre les Toulousains, sont racontés de la manière suivante dans l'*Histoire générale de Languedoc :*

« Après le renouvellement de cette trève (avec le comte de Foix), Simon, voulant exécuter le dessein qu'il avait formé contre les Toulousains, marcha vers Toulouse en ordre de bataille. Ces peuples envoyèrent aussitôt au-devant de lui un certain nombre de leurs concitoyens pour tâcher de l'apaiser et lui faire leurs soumissions ; mais il refusa de les recevoir, leur reprocha d'avoir été d'intelligence avec les habitants de Beaucaire, et de favoriser secrètement le comte Raymond et son fils, et fit serment de ne pas quitter les armes jusqu'à ce qu'ils lui eussent remis en ôtage les principaux d'entr'eux. Les députés s'excusèrent sur tous ces reproches, assurèrent Simon de Montfort de leur fidélité, et lui demandèrent son amitié, sans pouvoir le fléchir. Il les fit arrêter, lier et garrotter, et conduire prisonniers dans le Château-Narbonnais, nonobstant les remontrances de quelques-uns de ses barons, qui tentèrent de lui faire comprendre les suites d'une telle démarche. Le comte Guy, son frère, fit en particulier tout son possible pour le porter à pardonner aux Toulousains, et à se contenter de les punir, en exigeant le prix de la quatrième ou de la cinquième partie de leurs biens, afin d'avoir de quoi reprendre Beaucaire; il ne fut pas plus écouté que les autres, et Simon préféra l'avis de Foulque, évêque de Toulouse, qui fut de tirer vengeance de ces peuples en les dépouillant de tous leurs biens, et en mettant les principaux en prison. Ce prélat, non content d'avoir donné un conseil si contraire à l'humanité, offrit à Simon d'aller lui-même dans la ville, et d'engager tout le peuple à aller au-devant de lui, afin qu'il pût arrêter ainsi tous ceux qu'il jugerait à propos. Montfort ayant accepté les offres de Foulque, ce prélat entre dans Toulouse, et persuade aux

habitants d'aller incessamment trouver ce général pour lui demander pardon, avec promesse qu'ils l'obtiendraient sûrement. Aussitôt les Toulousains, sur la parole de leur évêque, sortent en foule, et vont à la rencontre de Montfort, qui ordonne à ses troupes de les arrêter, et de les mettre dans les fers à mesure qu'ils arrivaient. Une si noire trahison jette l'épouvante parmi ceux qui étaient les derniers; ils prennent la fuite, et s'en retournent au plus vite annoncer à leurs compatriotes, qui étaient restés, le sort de ceux qui les avaient précédés, et les empêcher de venir se livrer eux-mêmes entre les mains de leurs ennemis. Cependant, l'évêque Foulque fait mettre la ville au pillage par un corps de troupes qui l'avait suivi et qui y commet des excès horribles. Le peuple entre en fureur; il court aux armes, s'attroupe dans les rues et s'y barricade; les gens de Montfort s'avancent pour charger les habitants, qui, pleins de rage, vont à leur rencontre comme des lions affamés, et les obligent enfin à sortir de la ville et à se réfugier au Château-Narbonnais, après en avoir tué ou blessé un grand nombre. Durant l'émeute, Guy de Montfort survient avec un corps de troupes; mais il est également repoussé, et contraint de prendre la fuite.

» Simon arrive peu de temps après avec les prisonniers; il les fait enfermer dans le Château-Narbonnais, entre dans la ville, et ordonne à ses troupes de la mettre à feu et à sang; on met aussi le feu en trois endroits différents, à Saint-Remesi, à Joux-Aigues et vers la place de Saint-Étienne. Les Toulousains assemblés dans cette place, voyant leurs maisons brûler, font un nouvel effort, donnent sur les soldats de Montfort, les mettent en fuite, et les obligent à se réfugier partie dans la cathédrale et partie dans la tour de Mascaron, ou dans le palais épiscopal. Ils éteignent l'incendie, et, revenant à la charge, ils poussent le reste des partisans de Montfort de rue en rue jusques dans la maison du comte de Comminges, où ils les attaquent vivement. Simon, informé du péril où étaient les siens, se rend promptement dans la place de Sainte-Scarbes avec tout ce qu'il peut ramener, et rallie en ces environs ceux qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale, dans la tour de Mascaron et dans le palais épiscopal; mais rien n'arrête les Tou-

lousains, qui, renforcés par ceux du quartier de la Croix-Baragnon, l'attaquent avec toute l'intrépidité dont un peuple en fureur est capable. Il se fait là un combat très acharné : les Toulousains préférant la mort à la tyrannie de Simon de Montfort, l'obligent à leur abandonner le champ de bataille, et à se retirer dans la cathédrale, après avoir laissé un grand nombre des siens sur la place. Ce général, ayant cependant de nouveau rallié ses troupes dans cette église, revient à la charge. Il attaque d'abord ceux qui gardaient la porte Sardane ; mais il est reçu avec une valeur à laquelle il ne s'attendait pas, et obligé d'abandonner entièrement son entreprise et de se retirer au château. Montfort se fait alors amener les Toulousains qu'il retenait prisonniers dans cette forteresse, et leur déclare que s'ils n'engagent leurs compatriotes à lui rendre la ville, il leur fera couper la tête à tous. Foulque, évêque de Toulouse, le détourna de cette résolution, et lui proposa un stratagème qu'il goûta, et que ce prélat exécuta fidèlement. Foulque alla trouver l'abbé de Saint-Sernin, également dévoué à ce général ; et, l'ayant fait entrer dans ses vues, ils allèrent de concert dans toutes les rues, publiant, pour apaiser le peuple, que Simon s'était enfin rendu aux remontrances de son conseil ; qu'il était très mortifié de ce qui venait d'arriver, et prêt à donner la liberté aux prisonniers, et à pardonner le passé, pourvu que les habitants rentrassent chez eux, et qu'ils lui remissent incessamment leurs armes et les tours de leurs maisons, avec promesse de leur rendre tout ce qui leur avait été enlevé dans le pillage, et de vivre à l'avenir avec eux en bonne amitié. Ils ajoutèrent qu'ils se rendaient cautions de l'exécution de ces promesses ; et que si le peuple de Toulouse refusait d'accepter des conditions si raisonnables, Simon était résolu de faire mourir tous ceux qui étaient en son pouvoir, entre lesquels on comptait les plus apparents de la ville.

» Les Toulousains s'étant assemblés pour délibérer sur cette proposition, les uns étaient d'avis de la rejeter, persuadés que leur évêque ne cherchait qu'à les tromper, comme ils l'avaient éprouvé si souvent ; les autres voulaient, au contraire, qu'on l'acceptât. Enfin, après plusieurs débats, l'envie de sauver leurs prisonniers les fit résoudre à faire la paix aux conditions

qu'on leur offrait, pourvu que Simon donnât la liberté aux prisonniers. L'évêque et l'abbé qui attendaient la résolution de l'assemblée, ne l'eurent pas plutôt apprise, qu'ils allèrent en faire part à Simon. Ce général l'approuva, et fit déclarer aux Toulousains par les deux prélats, que, pour rendre la paix plus authentique, il irait lui-même le lendemain, suivi de ses barons, la signer dans l'Hôtel-de-Ville, et qu'ils n'avaient qu'à s'y trouver à l'heure marquée, avec leurs armes. Il entre dans l'assemblée, et l'abbé de Saint-Sernin prenant la parole dit : « Messieurs, M. le comte qui est ici présent, vous a fait as- » sembler pour faire la paix avec vous, et vivre dans la suite » en une parfaite union, ainsi que M. l'évêque Foulque vous » l'a déclaré. Ce prélat a pris beaucoup de peine pour con- » clure l'accord, et il faut que vous disiez si vous l'approuvez.» Tout le peuple répondit par acclamation qu'il y consentait. L'abbé, reprenant alors la parole, dit : « Le comte offre de » donner sauf-conduit à tous ceux qui, n'étant pas contents du » traité, voudront se retirer ailleurs, et il ne sera fait aucun » mal à ceux qui demeureront ; M. l'évêque et moi, nous » sommes garants des articles. » Ensuite Simon se fait remettre les armes que les habitants de Toulouse avaient apportées ; se saisit des tours des maisons de la ville, et y établit des soldats en garnison ; et puis, par la plus noire perfidie, il fait arrêter et mettre aux fers les principaux habitants. Il assemble son conseil, et y propose de mettre la ville au pillage, et de la raser entièrement. Guy son frère lui représenta avec liberté le tort qu'une pareille conduite ferait à sa réputation, attendu que les Toulousains s'étaient soumis à tous ses ordres. Un baron nommé Valats appuya cette représentation, et dit à Simon : « Seigneur, vous savez que la plupart des habitants de » Toulouse sont gentilshommes ; ainsi, par un sentiment » d'honneur et de générosité, vous ne devez pas exécuter une » telle résolution. » Quelques autres de ses conseillers lui firent de semblables remontrances. Enfin, Lucas, l'un d'eux, qui avait beaucoup d'ascendant sur son esprit, soutenu par l'évêque de Toulouse et par le reste des assistants, le détermina à retenir les prisonniers, à les disperser, et à faire racheter aux Toulousains par une grosse somme le sac de leur ville.

Aussitôt Simon envoie les prisonniers en divers endroits ; et ayant fait assembler le reste des habitants de la cité et du bourg à Saint-Pierre de Cuisines, il leur ordonne de payer trente mille marcs d'argent, somme exorbitante pour une ville épuisée ; avec menace, si cette somme ne lui était entièrement payée le premier de novembre, de les faire tous périr. Les Toulousains furent obligés de subir cette dure loi.

» Un ancien historien* remarque que ceux qui conseillèrent à Simon d'imposer une si grosse somme sur ces peuples, le firent à mauvais dessein, parce qu'ils savaient bien que les extorsions et les violences qu'il faudrait nécessairement qu'il exerçât pour la lever, ne manqueraient pas d'aigrir encore davantage les habitants de Toulouse contre lui, et de les rendre de plus en plus favorables au rappel de leur ancien Comte. Les duretés dont on usa dans la levée de cet impôt, jetèrent, en effet, les Toulousains dans le dernier désespoir. » (*Hist. gén. de Languedoc*, liv. 23, chap. 9.)

* Guill. de Puylaurens, ch. 29.





CHANT VINGT-DEUXIÈME

SOMMAIRE.

Le Château-Narbonnais. — La cour d'Alice. — Le vieux Raymond quitte Saragosse et revient à Toulouse. — Fête au Château-Narbonnais. — Cour d'amour. — Chant de Guillaume de Tudèle (le Soufflet du juif). — Chant de Miraval la Reine aux pieds d'oie). — Figuéri refuse de chanter. — L'insurrection des Toulousains éclate. — Alice députe un messager à Montfort. — Triomphe de Raymond. — On relève les remparts de Toulouse. — Montfort reçoit les dépêches d'Alice. — Il marche sur Toulouse. — Le jeune Raymond l'y suit. — L'Ange de la guerre retrempe les armes du jeune Raymond. — Le bouclier de Raymond. — Tableaux historiques. — L'Ange dépose au Capitole les armes de Raymond.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

Mais, tandis que Montfort, qu'aucun remords n'arrête,
Court au jeune Raymond disputer sa conquête;
Que, sur les bords du Rhône, il caresse l'espoir
D'emporter les créneaux ravis à son pouvoir;
Qu'il conduit aux combats une ardente milice,
Le Château-Narbonnais reçoit la cour d'Alice.

L'épouse de Montfort, femme au cœur indompté,
Au plus ferme courage unissait la beauté; [1]
Elle aimait les beaux-arts; son illustre origine
Empruntait quelque éclat de leur flamme divine.
On vantait ses aïeux; le pur sang des Coucy,
Le sang des Lusignan et des Montmorency,

Noblement confondus, se mêlaient dans ses veines;
Elle affectait le rang et la pompe des reines.
Le palais des Raymonds, magnifique séjour,
Rassemblait autour d'elle une brillante cour.
Là, rayonnait la fleur des plus nobles familles;
Tous les barons croisés, leurs épouses, leurs filles,
Tous ces jeunes seigneurs, aventureux guerriers,
Qu'attachait à Montfort l'honneur de ses lauriers;
Les vaillants chevaliers, dotés par ses conquêtes, [2]
Composaient à l'envi l'ornement de ses fêtes.
La mandore plaintive y modulait des airs;
Maître des chants d'amour et des divins concerts,
Le troubadour errant qu'enflamme le génie,
Y portait à son tour un tribut d'harmonie.
La Canso célébrait les héros de la croix,
Les prouesses des Franks vainqueurs des Albigeois, [3]
Carcassonne conquise, ou Beziers dans les flammes,
Et la voix des légats électrisant les âmes;
Ou, d'un jeune guerrier le merveilleux destin;
Bouchard, captif le soir, affranchi le matin,
Voyant, à son réveil, ses bras libres d'entraves,
Et ses geôliers soumis devenus ses esclaves.
Astre de cette cour et de ces jeux vantés,
Alice présidait à ces solennités.

Que faisait cependant Raymond?... Malheureux père!...
Aux murs de Saragosse, exilé volontaire, [4]
Le vieux Raymond traînait ses jours infortunés.

Tout-à-coup, ô surprise!.... à ses yeux étonnés,
Un messager se montre, essoufflé, hors d'haleine;
C'est un vieux serviteur qu'il reconnaît sans peine,
Bertrand le Toulousain. « Oh! parle, explique-toi!
» Dit Raymond; quel sujet t'amène ici vers moi? »

Et Bertrand lui répond: « Aveuglé par la haine,
» Montfort a ravagé la cité toulousaine;
» Il a rempli ces murs de sang et de débris.
» Ses tristes habitants, dépouillés ou proscrits,
» Rongeant leur frein superbe avec impatience,
» Appellent chaque jour l'heure de la vengeance;
» Ils espèrent en vous, ces fidèles sujets.
» L'absence de Montfort seconde leurs projets.
» Conduisant vers le Rhône une puissante armée,
» Ce chef ambitieux, fier de sa renommée,
» Veut prendre à votre fils Beaucaire et Tarascon.
» Du Château-Narbonnais la faible garnison
» Ne pourra soutenir notre attaque imprévue.
» De secouer le joug l'heure est enfin venue;
» Ce peuple qu'on opprime embrasse vos genoux,
» Et pour se déclarer il n'attend plus que vous. »

« Il suffit; je saurai répondre à son attente,
» Repart le vieux Raymond. O loyauté constante!
» Bon peuple! chers enfants que je porte en mon cœur!
» Oui, j'irai vous soustraire au joug de l'oppresseur.
» Oh! si le ciel daignait, changeant mes destinées,

» Me rendre la vigueur de mes jeunes années !
» Ou si j'étais encor tel que j'étais jadis,
» Quand, signalant mon bras par tant de coups hardis,
» Dans un camp ennemi je semais les alarmes,
» Et contraignais Richard à déposer les armes ;
» Comme l'on me verrait, moi, le premier soldat,
» Marcher à votre tête et voler au combat !
» L'âge a glacé mon sang et mon ardeur guerrière ;
» Mais qu'importe ? le fils remplacera le père.
» Devant vos bataillons si je ne puis marcher,
» Du fer de l'ennemi je saurai m'approcher ;
» Nous vengerons ensemble, émules de courage,
» Mes droits qu'on méconnaît, ma cité qu'on outrage ;
» Ou, si le ciel condamne un généreux effort,
» Sur ses débris fumants je chercherai la mort. »

Ainsi, Raymond retrouve au fond de sa vieille âme,
Un reste de chaleur que la douleur enflamme.
Cependant, pour Toulouse il presse son départ ;
Sa vigilante ardeur n'admet point de retard.
Cédant avec bonheur au feu qui le transporte,
Le prince d'Aragon lui fournit une escorte.
Ils sont cent chevaliers, près du Comte assidus,
Aux terres de Comminge avec lui descendus,
Qui marchent dans la nuit, se glissent dans les ombres,
Et choisissent aux bois les détours les plus sombres.
Dans les champs de Toulouse, à l'heure de minuit,
Leur marche inaperçue en six jours les conduit.

La lune brille au ciel ; sa lueur incertaine
Eclaire faiblement les coteaux et la plaine.
Le Comte ému s'arrête.... O bonheur!... doux espoir!
Tout ce qu'il peut entendre et tout ce qu'il peut voir
Le saisit, le pénètre.... Eh! quelle âme flétrie,
Après un long exil retrouvant sa patrie,
N'eût pas tremblé d'amour?... Comme un chant solennel,
Le murmure lointain du fleuve paternel
Monte à lui ; de ces bords sa poitrine brûlante
Aspire avec bonheur la brise caressante.
Comme son cœur palpite au bruit de son cheval,
De ses pas cadencés foulant le sol natal!
Toulouse! en te voyant, quels transports il éprouve!
Quelle il t'avait laissée! et quelle il te retrouve!
Tes remparts, il les cherche; hélas! ils ne sont plus!
Ces toits demi-brûlés, dégradés, abattus,
N'offrent plus à son œil qui s'attriste et s'étonne,
De tes superbes tours l'imposante couronne.
Tel qu'un père qui voit l'enfant de son amour,
Déchiré par le fer, sanglant, privé du jour,
Sur ses restes aimés pleure et gémit; de même
Raymond verse des pleurs sur la cité qu'il aime.
Il voit au loin, muni de son rempart puissant,
Le Château-Narbonnais se dresser menaçant;
Séjour de ses aïeux et le sien!... noble enceinte,
Où la gloire a gravé son héroïque empreinte,
Et que depuis souilla de son souffle ennemi,
L'indigne usurpateur qui s'y croit affermi!

Aux coteaux du couchant, dans une humble retraite,
Hôte pour une nuit, le vieux Comte s'arrête;
C'est là qu'il attendra le moment convenu.
Mais déjà, dans Toulouse en secret parvenu, [5]
Bertrand court avertir les amis de son maître,
Que Raymond est près d'eux, qu'au jour il va paraître,
Que pour l'heure prochaine ils fassent leurs apprêts,
Et que ses partisans à le suivre soient prêts.

Ils sont tous résolus; chacun s'arme en silence;
Ils attendent le jour avec impatience.
On dirait que la nuit, fuyant avec lenteur,
Veut prêter à Raymond son voile protecteur.
Il entre dans Toulouse; un brouillard favorable
Environne ses pas d'une ombre impénétrable; [5]
Au centre de la ville il marche inaperçu;
Guy, frère de Montfort, n'a rien vu, n'a rien su.
Raymond, qui s'abandonne au périlleux mystère,
Ouvre d'un toit ami la porte hospitalière;
Là, ses chauds partisans échappés aux verroux,
Viennent le reconnaître, embrasser ses genoux,
D'une constante foi renouveler l'hommage,
Mettre à ses pieds le fer dont s'arme leur courage;
D'un dévoûment sans borne ils promettent l'appui,
Ils jurent tous de vaincre ou de mourir pour lui.

C'était le jour d'octobre, où, dans des chants de gloire,

Rome d'un saint apôtre honore la mémoire. [6]
Du patron de Montfort brillaient partout les traits;
Tout était fête et joie au Château-Narbonnais.
De festons et de fleurs les murs sombres rayonnent;
Les étendards soyeux de lauriers se couronnent;
Le lion triomphant, sur le superbe seuil,
Aux créneaux, au donjon étale son orgueil;
Cent chiffres radieux proclament ses victoires.
Au sein des vastes cours, dans les longs réfectoires,
Les tables que l'on dresse en l'honneur de ce jour,
De viandes et de fruits se couvrent tour à tour.
Aux coupes des soldats les vins qu'Alice envoie,
Encor chauds du pressoir, font déborder la joie.
Au palais, l'or scintille aux grands appartements;
Leur voûte retentit du son des instruments;
Une brillante cour se presse autour d'Alice.
Des danses et des jeux l'ingénieux caprice
Abrège la journée, et les vagues désirs
Se bercent mollement sur l'aile des plaisirs.
Puis, tes chants ont leur tour, ô muse inspiratrice!
Les troubadours rivaux, jaloux d'entrer en lice,
Accordent le téorbe, et, suspendant le bal,
Du tournoi poétique attendent le signal.

D'une voix qu'accompagne un magique sourire,
Alice dit : « O vous, les princes de la lyre,
» Docteurs du Gai-Savoir, maîtres des lois d'amour,
» De vos jeux immortels c'est maintenant le tour.

» Chantez ; nous écoutons. »

Alors, un savant maître,
Guillaume, clerc fameux que Tudèle vit naître, [7]
Se lève, et de son luth accompagnant sa voix :
« Seigneurs, si je chantais mes chansons d'autrefois,
» Je dirais la croisade, offrant à votre hommage
» La gloire de Montfort, ses grandeurs, son courage.
» Mais, vos riches barons ont bien mal accueilli
» Les chants du troubadour ; il est pauvre et vieilli ; [7]
» Et de son dévoûment, dirai-je de sa gloire ?
» A peine a-t-on gardé la stérile mémoire.
» Aujourd'hui l'indigence accable ses vieux ans ;
» Et même.... »

Alice alors : « Si jusqu'ici vos chants,
» Féconds en renommée et si dignes de plaire,
» N'ont point, maître Guillaume, obtenu leur salaire,
» Il en faut accuser, non un ingrat oubli,
» Mais cet âge fatal, de troubles si rempli,
» Qui laisse peu de place aux soins de l'harmonie,
» Et ne nous permet pas d'honorer le génie.
» Vous êtes malheureux ; pour Montfort c'est assez ;
» Vos chants, dont il est fier, seront récompensés.
» En attendant, souffrez qu'Alice vous envoie
» Son coursier de Navarre et son manteau de soie.
» Toutefois, laissez-nous vous entendre en ce jour ;
» Ne nous punissez pas. »

Soudain le troubadour :
« Gloire à Montfort ! et gloire à son illustre épouse !

» C'est le soufflet du juif, aboli dans Toulouse,
» Que je voulais chanter [8]; écoutez donc. Or sus,
» Vous savez, messeigneurs, que le divin Jésus,
» Quand il fut immolé par une race ingrate,
» Fut conduit chez Hérode, et de là chez Pilate.
» Les juifs le tourmentaient; du Sauveur des humains
» Ils ont fait, ces bourreaux, le jouet de leurs mains.
» On l'insulte, on l'outrage en gestes, en paroles;
» D'une laine écarlate on revêt ses épaules;
» On attache à ses mains pour sceptre un vil roseau,
» Sceptre digne en effet de ce royal manteau;
» On fléchit les genoux, ironique grimace,
» Devant la majesté que l'on bafoue en face.
» D'épines que l'on tresse on couronne son front;
» On lui couvre les yeux; et, pour dernier affront,
» Aussitôt un infâme, insolent qui se joue,
» Ose appliquer sa main sur la divine joue,
» Et, l'insultant, lui dit : Toi que rien n'a trompé,
» Devine maintenant; dis-nous qui t'a frappé?

» Or, afin de venger sur la maudite race
» L'outrage fait par elle à la céleste face;
» Pour imprimer au front de ces lâches Hébreux
» L'opprobre et le mépris qui les suit en tous lieux,
» Les anciens de Toulouse établirent l'usage
» De frapper tous les ans un juif sur le visage.
» Quand le Saint Vendredi, dans nos temples sacrés,
» Inspirait de son deuil les autels éplorés,

» Désigné par le sort, loi juste et nécessaire,
» Un juif était conduit au pied du sanctuaire.
» Là, devant tout le peuple, un diacre en surplis,
» Vengeur de tant d'affronts sur le Juste accomplis,
» Rendait au juif tremblant, forcé de se soumettre,
» Le soufflet que d'un juif reçut le divin Maître.

» Mais, un jour, il advint que le vengeur sacré,
» Jeune et plein de vigueur, par son zèle égaré,
» Soit qu'il se prit d'horreur pour ce damné, soit même
» Qu'il l'entendît vomir quelque horrible blasphème,
» Suivant de sa ferveur l'emportement brutal,
» Imprima tant de force à son soufflet fatal, [9]
» Qu'on vit, le front brisé, sur la terre rougie,
» Sous le coup foudroyant le juif tomber sans vie.
» Ce fut un tort sans doute; on blâma hautement
» La ferveur du diacre et son emportement;
» Et le blâme était dû. Ce n'était pas justice
» Qu'un simple châtiment se changeât en supplice.
» D'où vint que, par bonté, bien qu'il en eût regret,
» L'évêque de Toulouse abolit le soufflet.
» Il eut tort; c'était mal que l'offense oubliée,
» Ne fût pas tous les ans justement expiée;
» Car l'impunité blesse, et chacun la hait fort.
» Pourquoi, je fais requête à monseigneur Montfort,
» Qu'il veuille rétablir, comme fait exemplaire,
» Cette expiation morale et nécessaire;
» Qu'il ordonne qu'un juif, suivant les anciens us,

» Reçoive le soufflet qui contrista Jésus ;
» Qu'un diacre en surplis, sur une face impure,
» Jette affront pour affront, souillure pour souillure ;
» En lui recommandant, crainte d'une autre mort,
» De modérer son zèle et de frapper moins fort. »

Guillaume avait chanté ; mille mains applaudissent ;
D'un doux frémissement les voûtes retentissent :
A son noble talent hommage réservé.
Le calme enfin renaît ; Miraval s'est levé ;
Miraval qui brillait sur un double théâtre,
Guerrier non moins habile à chanter qu'à combattre, [10]
Et pour qui la nature, épandant ses trésors,
Prodigua la beauté de l'esprit et du corps.

« Nobles seigneurs, souffrez que je vous dise
» Le sort fatal de la reine Adalgise,
» Reine aux pieds d'oie [11], et dont le monde fit,
» Aux temps anciens, un merveilleux récit.
» Elle sortait de souche visigothe,
» Race inhumaine et surtout peu dévote,
» Qui, près d'un siècle, ainsi Dieu le voulut,
» Força Toulouse à lui payer tribut.
» Jeunette encor, la princesse Adalgise
» N'avait souci du prêtre ou de l'Eglise ;
» Ou, pire, hélas ! ne venait au saint lieu
» Que pour narguer les serviteurs de Dieu.
» Elle était fière, arrogante, orgueilleuse,

» (Car sa beauté la rendait vaniteuse),
» Et pour le peuple avare d'amitié,
» Ne se sentait d'amour, ni de pitié.

» Advint qu'un jour, où, d'un œil satanique,
» Elle affrontait la pompe catholique,
» Elle aperçut venir sur son chemin
» Un mendiant qui lui tendait la main.
» Pauvre perclus! à la marche essoufflée,
» Des Visigoths victime mutilée,
» Qui se traînait, tremblant, presqu'aux abois,
» Sur ses deux pieds, qu'on priva de leurs doigts.
» C'était pitié d'en voir, toute rougie,
» La plante informe, écrasée, élargie.
» A son aspect, Adalgise, sans cœur,
» Fait éclater un grand rire moqueur:
« Viens donc ici, l'ami, que je te voie
» Marcher un peu sur tes larges pieds d'oie, »
» Dit-elle, et rit de son rire insultant,
» Sans assister le malheureux souffrant.
» Le pauvre alors, dans un élan sublime,
» Levant son front que la colère anime,
» Lui dit: « Là-haut, l'humble a son protecteur;
» C'est mal à vous d'insulter le malheur.
» Il se pourra que le ciel vous punisse,
» Un jour, princesse, et ce sera justice.
» Oh! puissiez-vous sentir, près de l'autel,
» Dans un moment pour vous bien solennel,

» Vos pieds mignons qu'emprisonne la soie,
» Subitement s'élargir en pieds d'oie!
» Et moi, témoin du prodige obtenu,
» Je rirai bien; mon tour sera venu. »
» J'eusse tremblé; mais la princesse passe,
» Nargue le pauvre et rit de sa menace.

» Deux ans plus tard, le bruit de sa beauté
» Se répandant déjà de tout côté,
» Un roi puissant se sentit l'âme éprise
» Pour les attraits de la jeune Adalgise.
» Il était beau, jeune, vaillant, bien fait;
» Il devait plaire; il lui plut en effet;
» Il la demande, il l'obtient pour épouse,
» Et le voilà chevauchant vers Toulouse.
» Ce que l'on fit, pour unir leurs destins,
» De jeux brillants, de superbes festins,
» Ma voix, seigneurs, ne saurait vous le dire;
» Homère seul aurait pu le décrire.
» Lorsque Adalgise, offerte aux yeux de tous,
» Devant le peuple accepta son époux,
» Ce cri sortit de la foule enivrée:
« Dieu! qu'elle est belle, et qu'elle est bien parée! »
» Puis on disait: « Qu'ils sont beaux tous les deux!
» Quel joli couple! et qu'ils seront heureux! »

» Mais le bonheur, ainsi qu'un météore
» Qu'on croit saisir, dans les airs s'évapore.

» Quand la princesse, aux autels de sa loi,
» Au noble époux veut engager sa foi,
» Dans tout son corps que la terreur agite,
» Elle ressent une atteinte subite :
» Le vœu du pauvre autrefois outragé
» S'accomplissait; le pauvre était vengé.
» Ses pieds mignons, ses deux pieds s'élargissent;
» Les os, les chairs, les tendons s'aplatissent;
» Ce sont trois doigts palmés, unis entre eux
» Par le tissu d'un cartilage affreux.
» Le prince a vu (cet aspect le foudroie)
» Deux pieds humains transformés en pieds d'oie.
» Le mendiant, près d'eux, témoin fatal,
» A leur douleur jette un rire infernal.
» Le prince fuit. Adalgise pamée
» Tombe à l'autel, mourante, inanimée.
» O châtiment!.... Depuis ce triste jour,
» Au fond des bois elle fit son séjour.
» Elle s'enfuit sous des abris sauvages;
» Elle se plut au bord des marécages;
» Puis, pour cacher aux yeux de la cité
» L'horrible aspect de sa difformité,
» Un long chemin qu'on creusa sous la terre
» La conduisit au palais de son père.
» Là, toujours triste, et n'osant plus sortir,
» Elle mourut, en proie au repentir.

» Tel fut le sort de la belle Adalgise;

» Leçon qui dit, si je l'ai bien comprise,
» Qu'on doit toujours plaindre les malheureux;
» Qu'on peut soi-même être affligé comme eux;
» Et que d'ailleurs la pitié qu'on leur donne,
» La pitié seule, est encore une aumône.

» J'ai chanté. » Miraval s'est assis. A son tour
Les battements de mains couvrent le troubadour.
Tel fut de Miraval le chant simple et modeste,
Que modulait sa voix, qu'accompagnait son geste.
Alice, qui d'un mot savait récompenser,
Dit ce mot bienheureux, qu'elle eut l'art de placer;
Mot simple et ravissant, louange qui nous flatte,
Et qu'on préfère à l'or, quand elle est délicate.
Bientôt sa voix plus douce invite un troubadour.
« Figuéri, lui dit-elle, ornement de ma cour,
» Vous, des murs toulousains l'enfant et le poète,
» Votre lyre aujourd'hui serait-elle muette? [12]
» Montfort vous inspirait; ses exploits éclatants
» Furent plus d'une fois le sujet de vos chants. »

Mais, Figuéri, levant un œil plein de tristesse:
« Je ne puis pas chanter; excusez-moi, princesse, »
Répond-il. — « Et pourquoi? » repart Alice. — « A moi,
» Quand Toulouse est en deuil, on demande pourquoi!
» De ma triste patrie, en proie à leurs rapines,
» Nos oppresseurs ont fait un amas de ruines;
» Ces murs d'un sang tout chaud me semblent dégoutter;

» Ma patrie est aux fers ; je ne puis pas chanter.
» Comme un fils d'Israël qu'opprimait l'esclavage,
» J'ai suspendu ma lyre aux saules du rivage ;
» Souffrez que je ressemble aux fidèles Hébreux ;
» Comme eux je suis captif, je suis muet comme eux.
» Ah ! ne me parlez pas des chants de ma jeunesse !
» Comme un remords vengeur ce souvenir m'oppresse.
» Si j'ai chanté Montfort alors qu'il était grand,
» D'une commune erreur j'ai suivi le torrent.
» Vous les vantez, ces chants ; votre bouche me loue ;
» Ces chants !... eh bien ! sachez que je les désavoue ;
» Ces chants ! je les déteste !... et je voudrais pouvoir
» Noyer un souvenir qui fait mon désespoir.
» Je célébrais Montfort vainqueur de l'hérésie ;
» Des traits de la vertu j'ornais l'hypocrisie.
» Insensé !.... trait fatal qui déchire mon flanc !
» Mon cœur est toulousain aussi bien que mon sang.
» Vous me traînez ici, comme un de vos trophées....
» Mais viendra le grand jour des plaintes étouffées....
» Que dis-je ?.... il est venu !.... Du sein de ces débris,
» Entendez-vous sortir ces chants, ces nobles cris ?....
» Oh ! moi, je les entends !... Non, ce n'est pas un rêve ;
» Toulouse rompt ses fers, Toulouse se soulève.
» Un exil a pris fin. Armé de notre amour,
» Dans ces murs abattus Raymond est de retour ;
» Il marche environné de son peuple fidèle ;
» C'est un torrent de joie immense, universelle.
» On le porte en triomphe... Ecoutez, écoutez

» Ces cris : Vive Raymond ! mille fois répétés !
» Quel délire ! Je cède au feu qui me transporte ;
» De ses vaillants amis je cours grossir l'escorte.
» Croisés, défendez-vous ! nous forcerons vos murs.
» L'heure approche où vos coups seront un peu moins sûrs.
» Je proclame tout haut le seul but où j'aspire ;
» Je ne veux qu'expier la honte de ma lyre,
» Et sur les pas du Comte, enfin, cherchant la mort,
» Effacer dans mon sang l'éloge de Montfort. »

Disant ces mots, il part. L'assemblée interdite
Sent croître à chaque instant le trouble qui l'agite.
Déjà l'on entendait, montant de tous côtés,
Sous les murs du château les chants des révoltés,
Et les défis jetés par les haines farouches :
« Mort aux Franks ! » cri fatal vomi par mille bouches ;
Ce cri gronde, menace, et va toujours roulant,
Et dans chaque maison trouve un écho sanglant.
Alice, contenant ces subites alarmes,
Suspend tous les plaisirs et fait prendre les armes.
Cependant, par son ordre aussitôt prévenu,
Guy, frère de Montfort, auprès d'elle est venu ;
Sa bouche a confirmé la fatale nouvelle :
Raymond est dans ces murs, Toulouse le rappelle ;
Tout le peuple se lève, et, d'un bras furieux,
Se jette sur les Franks qu'il massacre en tous lieux. [13]
Guy court aux révoltés; Alice, toujours sage,
Dépêche vers Montfort un rapide message.

Toulouse cependant offrait, à son réveil,
Un tableau plein de trouble et d'un sombre appareil.
Sitôt que du vieux Comte il connut la présence,
Le peuple se sentit renaître à l'espérance.
Un long étonnement vint le frapper au cœur;
D'abord, il n'osait pas croire à tant de bonheur.
On voyait par essaim des femmes empressées,
Sortir de ces maisons à demi-renversées ;
Jeunes gens et vieillards, dans le trouble croissant,
S'interrogeaient l'un l'autre, et couraient s'embrassant.
A l'aspect de Raymond que le ciel leur renvoie,
C'étaient partout des cris, des chants, des pleurs de joie.
« C'est donc lui, » disaient-ils, et tous, sur son chemin,
Baisaient ses vêtements, ou lui pressaient la main. [14]
Mais bientôt, déborda l'ivresse populaire;
L'enthousiasme armait sa sublime colère;
La joie était féroce, et le même transport
Aux cris de son amour mêlait des cris de mort.
Deux démons furieux qu'aigrit l'impatience,
Dévorent tous les cœurs : l'amour et la vengeance.
L'enseigne des Raymonds, ces étendards chéris,
Des remparts abattus couronnent les débris;
Devant le vieux Raymond en triomphe on les porte;
Le peuple tout entier compose son escorte ;
Il le suit, le précède ; et mille fois malheur
Aux amis de Montfort que surprend sa fureur !
Leurs toits sont ravagés, leurs têtes abattues;
Leurs cadavres sanglants sont traînés dans les rues.



„ On le porte en triomphe Ecoutez, écoutez
„ ces cris vive Raymond ! mille fois répétés !



Au sein de son triomphe, on voit Raymond gémir
De ces premiers excès qu'il n'a pu prévenir;
Ses ordres sont donnés pour contenir la foule;
On arrête à sa voix les flots du sang qui coule.
Son triomphe est clément. Par des signes divins,
Le ciel qui le chérit protège ses destins ;
En faveur de sa cause il opère un prodige.
La multitude a vu (n'est-ce pas un prestige?)
Etienne et Saturnin qui, du ciel descendus,
Marchaient à ses côtés, portant deux glaives nus.
Ils combattront pour lui; la victoire est certaine.
Cependant, on prévoit une attaque prochaine.
On ne veut point laisser la défense au hasard ;
On fouille l'ancien mur, on prépare un rempart;
On creuse des fossés; la primitive enceinte
Par un travail rapide est bientôt hors d'atteinte :
Femmes, enfants, vieillards rivalisent d'effort;
Tous n'ont qu'une pensée : « Échapper à Montfort ! »
C'est le cri, c'est l'espoir qui soutient leur courage.
Partout, des vieux débris sort un nouvel ouvrage;
On voit sous mille mains le travail se presser,
Les murailles grandir et les tours se dresser;
Et Toulouse a semblé renaître de sa cendre,
Par un enchantement que l'on ne peut comprendre.

Semblable à ce serpent, par l'hiver refroidi,
Qu'un villageois crut mort, le voyant engourdi;
Quand le soleil de juin, réchauffant ses entrailles,

Jette un rayon de flamme à ses vertes écailles,
On voit soudain la vie en lui se ranimer,
Et frissonner sa croupe, et ses yeux s'allumer;
Il s'agite; il reprend sa souplesse première,
Ses sifflements aigus, ses poisons, sa colère;
Et se dressant, terrible, il menace, il poursuit
Le villageois troublé, qui s'épouvante et fuit.
Ainsi, Toulouse aux fers, que son joug humilie,
Longtemps dans le cercueil parut ensevelie;
Mais, sitôt que Raymond, brisant ce joug fatal,
De ses pas adorés presse le sol natal;
Au moment où l'on croit que sa force succombe,
Toulouse se ranime; et, du sein de la tombe,
Déchirant de ses mains le linceul de la mort,
S'élance, et fait pâlir le lion de Montfort.
La voilà qui renaît, prête au choc des batailles,
Avec ses étendards, ses créneaux, ses murailles,
Ses portes que protège une herse, une tour,
Et ses larges fossés à l'humide contour!
La voilà!.... c'est Toulouse avec sa face altière;
Toulouse d'autrefois, triomphante, guerrière;
Jetant à l'ennemi l'éclair de ses regards,
Et dont trente vassaux pressent les étendards.

Ils sont tous accourus à la voix de leur maître,
Ardents à le servir, prompts à le reconnaître.
Alvar, abandonnant ses châteaux d'Aragon,
A voulu partager le destin de Raymond.

Ici, Comminge et Foix, ces alliés fidèles,
De loyauté constante admirables modèles,
Sont venus; auprès d'eux, Montaut, Roger d'Aspel
Se montrent, répondant à l'honorable appel;
Lamothe, Montaigu, Gourdon, Jourdain de l'Ile,
Joannis, Amanieu, Labarthe, Gameville,
Aymar et Pestillac, Lavalette et ses fils,
Tous vassaux dévoués, chevaliers aguerris;
Ils entrent dans Toulouse, ainsi qu'aux jours de fête,
Etendards déployés, au bruit de la trompette.

Mais, pendant que Raymond voit marcher tous les jours
De nouveaux alliés et de nouveaux secours,
Le frère de Montfort armait avec prudence
Le Château-Narbonnais commis à sa défense.
Au grand jour du réveil, quel bras eût arrêté
Un peuple qui se lève et veut sa liberté?
Guy n'a pu soutenir la fureur de l'orage;
Le destin des combats a trahi son courage;
Toulouse, de son joug secouant le fardeau,
L'a rejeté vaincu dans les murs du château.
Mais bientôt vingt barons que sa cause intéresse,
Se hâtent de répondre au cri de sa détresse;
A leur tête on distingue Encontre, Lébrali,
Guy de Lucé, Valats et Bouchard de Marly.
Ils accourent; et Guy, jetant le cri d'alarmes,
Engage le combat avec cent hommes d'armes,
S'efforçant d'enlever ces murailles, ces tours,

Qui du sol toulousain surgirent en vingt jours.
Raymond, prêt à rentrer dans ce sanglant théâtre,
Voudrait garder pour lui l'honneur de le combattre;
Mais le comte de Foix déjà l'a devancé.
Il a vu l'ennemi s'approchant du fossé,
Préparant pour l'assaut d'innombrables échelles.
Jaloux de prévenir des atteintes nouvelles,
Par la porte Sardane il sort avec fracas,
Et fond sur les croisés qui ne l'attendaient pas.
Toulouse contemplait, du haut de sa muraille,
Roger-Bernard courant sur le champ de bataille;
Il lance son coursier dont il presse les flancs,
De la horde ennemie il enfonce les rangs,
Et la troupe de Guy fuit, ou tombe frappée,
Sous les coups foudroyants de sa terrible épée.
Il la prend à deux mains; en cercles inégaux,
Il la promène au loin, comme une large faux,
Et la foule des morts, sur la terre couchée,
S'élève à tas épais, comme l'herbe fauchée.

Guy, qui voit ses soldats meurtris et renversés,
Veut rallier en vain les fuyards dispersés;
Il n'a pu retenir la multitude errante,
Qu'environne la mort, que saisit l'épouvante.
Il se jette au-devant; il veut, dans son courroux,
Braver Roger-Bernard et s'offrir à ses coups.
Valats est près de lui; cœur ardent, esprit sage,
Valats dont la prudence égale le courage: [15]

« Gardez-vous, lui dit-il, en arrêtant ses pas,
» De tenter aujourd'hui le hasard des combats;
» Les hommes et le sort, contre vous tout conspire.
» Voyez sur ces remparts tout un peuple en délire;
» D'un maître qu'il adore il chante le retour.
» Voulez-vous irriter cette fièvre d'amour?
» Attendez que le temps l'ait un peu refroidie;
» L'attaque, en ce moment, serait plus que hardie.
» Un jour, qui n'est pas loin, calmera, sans efforts,
» Cette première joie et ces bruyants transports;
» Aujourd'hui, vous auriez tout un peuple à combattre.
» Voyez-les par milliers dans la plaine s'abattre,
» Comme un vol menaçant d'implacables vautours;
» Du fond de ces créneaux, du sommet de ces tours,
» Ils viendront, en poussant des clameurs insultantes,
» Enhardis par le nombre, incendier nos tentes.
» Dépouillons devant eux tout aspect menaçant;
» Gardons nos pavillons, défendons notre camp.
» Nous attendons Montfort; Alice lui demande
» L'appui de son génie et des preux qu'il commande;
» Il va nous porter aide; il ne saurait tarder. »
Guy, qu'un danger pressant ne peut intimider,
Des conseils de Valats approuve la prudence;
Il rentre dans le camp, pourvoit à sa défense;
De fossés et de pieux l'entoure, comme un fort,
Et, tout prêt à combattre, il attendra Montfort.

Montfort avait reçu, comme un amer calice,

Avec le messager les dépêches d'Alice. [16]
Sitôt qu'il l'aperçoit, il l'accueille avec soin,
L'introduit dans sa tente, écarte tout témoin,
Et l'interroge : « Ami, toi qui viens de Toulouse,
» Dis-moi ce qui s'y passe et que fait mon épouse. »
« Seigneur, la dame Alice éprouve un noir souci,
» Et c'est un triste emploi dont je m'acquitte ici.
» Tenez, voilà sa lettre. » Et le comte, au supplice,
A reconnu le sceau, l'écriture d'Alice.
Il lit : « Seigneur, Toulouse échappe de vos mains;
» Le vieux Comte est rentré. Ses soldats inhumains
» Ont massacré les Franks et soulevé la ville;
» Il triomphe, appuyé sur ce peuple indocile;
» Il relève ses murs, plus puissants que jamais,
» Et nous sommes captifs au Château-Narbonnais.
» Je vous attends. » Soudain, Montfort d'un air farouche :
« Prends garde qu'un seul mot ne sorte de ta bouche !
» Voilà deux écus d'or, dit-il au messager;
» Ris, chante; et si quelqu'un venait t'interroger,
» Réponds : Le comte Guy, que le Seigneur assiste,
» Est toujours triomphant, et rien ne lui résiste.
» Rien de plus, rien de moins. De ta discrétion
» Ta tête, entends-tu bien, ta tête me répond.
» Retire-toi. »

Bientôt Montfort sort de sa tente;
Il prend un front joyeux, une face riante,
Appelle les barons, les rassemble, et leur dit :
« Du Château-Narbonnais la Comtesse m'écrit ;

» Elle m'apprend qu'enfin la victoire est gagnée ;
» Les peuples sont pour moi ; Toulouse est résignée. »

Ainsi parle Montfort. Par ce récit menteur,
Des esprits abusés il entretient l'erreur ;
Il court en profiter pour conclure une trêve,
Et le jeune Raymond a déposé le glaive. [17]

Mais, lorsqu'au point du jour, on voit, dans tous les rangs,
Plier le lourd bagage et les tentes des Franks,
Les croisés s'éloigner en colonne confuse,
Des discours de Montfort on soupçonne la ruse.
Plus de doute ; on sait tout ; Toulouse est l'horizon
Où Montfort attendu veut devancer Raymond.
Cependant, le héros, par un autre émissaire,
Est bientôt informé des succès de son père.
Il court le seconder ; il va combler l'espoir
Du peuple toulousain qui brûle de le voir,
Se joindre aux alliés que nul péril n'arrête,
Diriger leurs efforts et combattre à leur tête.

Escorté de Marcel et de quelques amis,
Raymond court à travers les donjons ennemis ;
Sur les pas du héros, Albert, le jeune page,
Conduit son destrier, ses armes, son bagage.
Mais, au déclin du jour, et, tandis qu'à l'écart,
Il suivait, tout rêveur, le rivage du Tarn,

Un prodige inouï se présente à sa vue.
Un sillon de lumière a traversé la nue;
L'éclair s'ouvre, et du sein du lumineux foyer
S'élance, casque en tête, un superbe guerrier.
Sur des ailes d'azur il flotte et se balance;
L'escarboucle et l'onyx font rayonner sa lance;
Un large diamant forme son bouclier;
Son glaive et son haubert mêlent l'or à l'acier.
On dirait, à le voir, l'archange des batailles;
Son front semble une tour sur de fortes murailles;
L'épouvante jaillit de ce front belliqueux;
L'ouragan, de sa voix; la flamme, de ses yeux.
Toutefois, pour calmer la terreur qu'il inspire,
Il place sur sa bouche un gracieux sourire,
Et dit: « Ami, tu vois un habitant du ciel;
» Dissipe ta frayeur; j'ai nom Ituriel.
» Je suis le chef des preux et l'ange de la guerre;
» Dieu confie à ma main les flèches du tonnerre.
» Je conduirai ton maître au milieu des hasards;
» Je prendrai dans ma main ses nobles étendards;
» Ses armes oublîront leur terrestre origine;
» Ma main va les tremper dans la flamme divine.
» De combattre Montfort quand l'heure sonnera,
» Aux murs du Capitole on les retrouvera.
» Donne! » Disant ces mots, l'ange saisit les armes,
Remonte dans l'espace, et laisse tout en larmes,
Albert, qui tremble encore, et suit longtemps des yeux
La main qui lui ravit ce dépôt précieux.

Mais, l'ouvrier divin, vainqueur de la nature,
Aux célestes fourneaux va refondre l'armure.
Au métal qui bouillonne il jette à flot vermeil,
Un rayon de la foudre, un débris de soleil;
La lance sort du moule, et le glaive homicide
S'embrase d'un éclair qu'il a rendu solide.
Les ciselures d'or du riche baudrier
Enlacent pour Raymond la palme et le laurier;
D'un splendide métal il polit la surface;
Il arrondit le casque, élargit la cuirasse;
Il les plonge aux torrents d'un lumineux éther,
Qui rend leur double lame impénétrable au fer;
Enfin le bouclier, tableau plein d'harmonie,
De l'artiste divin révèle le génie. [18]

Là, brillent, merveilleux d'ensemble et de détail,
La plus riche matière et le plus beau travail.
Du bœuf de Bethléem la dépouille sacrée,
Des eaux vives du ciel par l'ange saturée,
Qu'un fil d'aimant enchaîne à l'orbe du pavois,
Quatre fois se replie et s'étend quatre fois.
De vingt clous de rubis la spirale invisible
Y fixe par dessous le cèdre incorruptible;
Les nœuds de la topaze et du saphir tressés,
Revêtent la double anse aux reflets nuancés;
Composé merveilleux, l'orbe éclatant rassemble
L'or et le diamant mêlés, fondus ensemble.
Sur la face, en dehors, le céleste burin

Des plus nobles sujets a tracé le dessin.
L'on y voit tout autour, vénérable bordure,
Des apôtres du Christ l'imposante figure,
Au front calme, paré des plus rares vertus,
Et leurs cheveux blanchis, et leurs saints attributs.
Au centre relevé, rayonne Dieu le père,
Retirant du chaos le monde et la lumière;
L'on voit autour de lui les montagnes, les mers,
Les plaines, les forêts du naissant univers;
L'Eden si frais, si pur; ses hôtes sans défense,
Si riches de jeunesse, et si beaux d'innocence!
Du centre à la bordure un espace s'étend,
Que remplit un prodige encor plus éclatant:
Les tableaux variés sont au nombre de douze,
Peignant, aux anciens jours, les grandeurs de Toulouse.

D'abord, on voit un chef entraînant sur ses pas
De nombreux combattants en de lointains climats;
A ses bonnets de poil, à ses haches de pierre,
Toulouse, on reconnaît ta phalange guerrière. [19]
La victoire sourit à leur cœur indompté;
Les hardis conquérants fondent une cité;
Semblable à l'oasis, pleine de frais ombrages,
Ancyre a consacré le nom des Tectosages,
Et l'heureux Sangaris, au front ceint de roseaux,
Berce une autre Toulouse au doux bruit de ses eaux. [20]

Plus loin, c'est la Garonne; on voit près de la grève

Du temple d'Apollon l'enceinte qui s'élève,
Superbe; et, sous l'abri du temple révéré,
Noire et fumante, dort l'onde d'un lac sacré.
Quand Rome conquérante eut imposé sa chaîne,
Les prêtres, pour tromper l'avarice romaine,
Confièrent aux flots leur immense trésor.
L'odieux proconsul cède à la soif de l'or;
Il dessèche le lac [21]; on voit des mains impies
Retirer les métaux de ses ondes taries.
Un châtiment terrible a suivi l'attentat.

La scène change. Ici, c'est Rome et son sénat.
Cépio, qui brava le divin privilège,
Sent retomber sur lui le poids du sacrilège,
Et d'un arrêt de mort le ravisseur frappé,
Mesure en expirant la roche de Tarpé. [22]

Là, c'est Rome et Toulouse, à l'autel en présence,
De deux peuples amis qui scellent l'alliance, [23]
Echangent leurs serments et se pressent les mains.
Le coq gaulois s'unit à l'aigle des Romains;
Au laurier triomphal, à la palme civique,
S'enlace avec le gui le chêne druidique;
Et Toulouse inaugure, à l'ombre des faisceaux,
Un autre Capitole et des consuls nouveaux. [24]

Mais, le ciel lui gardait des grandeurs inconnues.
Une croix lumineuse a brillé dans les nues;

L'apôtre est descendu ; sa courageuse main
Dans le champ Tectosage a répandu le grain.
A sa voix, l'Evangile agrandit ses conquêtes;
Les faux dieux sont vaincus, les idoles muettes;
Leurs prêtres, atterrés du prodige divin,
Demandent au préteur la mort de Saturnin. [25]
Ils enchaînent l'apôtre au pied de leurs statues ;
Un taureau furieux le traîne dans les rues;
Et Toulouse, qu'appelle un céleste avenir,
Fleurit, régénérée au sang de son martyr.

L'admirable ciseau mit encore en lumière,
Dans le tableau suivant, la gloire d'Exupère. [26]
Toulouse trouve en lui ses remparts les plus sûrs;
Une puissante armée enveloppe ses murs.
Farouches ennemis du divin tabernacle,
Les vandales frappés tombent sous un miracle;
L'évêque est là, debout aux créneaux toulousains,
La prière et l'eau sainte arment ses faibles mains;
Mais l'onde qu'il répand, terrible météore,
Tombe en flèches de feu, les perce et les dévore.

Puis, l'ange a figuré, comme un flot menaçant,
Vingt peuples belliqueux qu'entraîne le croissant.
Distingués au turban qui couronne leur tête,
Arabes, Sarrazins, noirs enfants du prophète,
Plus nombreux, plus serrés que les épis mouvants
Que balance l'été dans le souffle des vents,

Ils fondent sur Toulouse, et de la cité sainte
Leur sacrilège ardeur veut profaner l'enceinte.
El-Samah les commande [27]; émir victorieux,
Le triomphe rayonne à l'éclair de ses yeux.
Mais Eude est descendu; dans la poudreuse plaine,
Sa voix fait tressaillir les fils de l'Aquitaine;
Bientôt sont accourus trente peuples divers,
Que le Maure insolent voulait charger de fers.
Toulouse a consommé, sous le choc des batailles,
Un immense holocauste autour de ses murailles;
Le sang fume; on voit fuir l'Arabe frémissant,
Et l'Emir foudroyé tombe avec le croissant.

Mais, de ces régions longtemps infortunées,
Le vainqueur des Saxons fixe les destinées;
Charles, pour couronner le berceau de son fils,
Les érige en royaume et les donne à Louis;
Toulouse se relève, heureuse capitale,
Et Chorson y reçoit la couronne comtale. [28]

Voici des jours de gloire un monument pompeux;
Toulouse élève un temple au martyr glorieux;
Le corps de Saturnin, adorable relique,
Accepte pour tombeau l'immense basilique; [29]
On voit les murs grandir; le clocher, sur l'autel,
Phare de la prière élancé vers le ciel. [30]
Urbain verse l'eau sainte au sublime édifice;
Bernard prête à la nef sa voix consolatrice;

Et mille pélerins, de foi vive altérés,
Fléchissent le genou devant les murs sacrés.

Le grand Raymond paraît; conduit par la victoire,
Du Cid-Campéador il balance la gloire. [31]
Dans les champs de l'Ibère, indomptables guerriers,
Au sang de l'Infidèle ils trempent leurs lauriers;
Ils goûtent, ces héros, des transports pleins de charmes,
Dans la fraternité du triomphe et des armes;
Le Maure épouvanté jette ses étendards,
Et la Cité-Rodrigue affranchit ses remparts.

Voyez sur l'Orient quelle ardeur précipite
L'Europe, qui se lève à la voix d'un Ermite!
Pierre parle, et le monde a tressailli; les rois,
Tous les princes chrétiens ont arboré la croix;
Ils courent arracher aux mains de l'Infidèle
La tombe où refleurit l'espérance éternelle.
Raymond conduit leurs pas; ses étendards flottants
Guident aux bords sacrés cent mille combattants. [32]

Enfin, l'ange a gravé, dans son œuvre sublime,
Les monts de la Judée, et les tours de Solyme.
Il figure un assaut; on voit de toutes parts,
Les hardis Toulousains monter sur les remparts;
Raymond plante la croix, s'élançant à leur tête,
Sur la tour de David dont il fait sa conquête. [33]
Le sang des Sarrazins lave un sol profané;

Le héros, les pieds nus et le front prosterné,
Célèbre de Sion l'heureuse délivrance;
Sur le tombeau du Christ il dépose sa lance;
Le sceptre est dans sa main; mais son pieux refus
Repousse la couronne offerte à ses vertus.

L'ange ayant terminé sa riche ciselure,
D'un merveilleux éclat pare toute l'armure.
Il l'emporte; il descend au séjour des humains;
Toulouse ouvre pour lui d'invisibles chemins.
Les murs du Capitole à ses yeux se découvrent;
Devant lui les verroux cèdent, les portes s'ouvrent;
D'un pas mystérieux, dans l'ombre de la nuit,
Sous la voûte muette il se glisse sans bruit;
Dans une vaste salle, avec art décorée,
Il append aux lambris l'armure consacrée;
Et, de son doigt de feu qu'illumine un rayon,
Il écrit au-dessus : « Armes du preux Raymond. »



NOTES DU CHANT VINGT-DEUXIÈME.

—

[1] L'épouse de Montfort, femme au cœur indompté,
Au plus ferme courage unissait la beauté.

La femme de Montfort se nommait *Alix de Montmorency*; elle appartenait à cette famille illustre dont le chef a porté pendant si longtemps le titre de premier baron chrétien. La comtesse de Montfort suivit et aida son mari dans ses expéditions. Elle lui amena plusieurs fois des corps de croisés qui marchaient sous son commandement, notamment au siége du château de Pénautier, au siége de Moissac, etc.

[2] Les vaillants chevaliers, dotés par ses conquêtes....

A mesure que Montfort étendait ses conquêtes, il dépossédait et proscrivait les seigneurs qui lui avaient résisté. Ces barons déposés étaient les *faidits* dont il est si souvent parlé dans les historiens du temps. Leurs fiefs furent donnés par Montfort aux chevaliers français qui s'étaient attachés à sa bannière. Plus tard, les *faidits* se rangèrent autour des comtes de Toulouse, et ils ne contribuèrent pas peu au rétablissement des Raymonds et à l'expulsion des croisés.

[3] La *Canso* célébrait les héros de la croix,
Les prouesses des Franks vainqueurs des Albigeois.

Allusion à la *Canso de la Crozada contra els eretges albiges*, attribuée à Guillaume de Tudèle.

[4] Que faisait cependant Raymond?.... Malheureux père!
Aux murs de Saragosse, exilé volontaire....

Pendant que le jeune Raymond affermissait son pouvoir en Provence et achevait la conquête du château de Beaucaire, le vieux Raymond, retiré à Saragosse, y rassemblait un corps de troupes pour rentrer dans le pays toulousain.

« Pendent que tout aquo se fasia, lo comte Ramon arribet
» dever son nebot le comte de Cumenge an une bela et granda
» companìa de gens que menava d'Espania, et aisso a causa
» que los habitans de Tolosa lavian trametut serca per certains
» messatgiers en Espania, et adonc lodit comte Ramon a dict
» et declarat aldit comte de Cumenge tout le fait, et les mes-
» satgiers de Tolosa ly a monstrat. » (*L'anonyme langue-docien.*)

[5] Mais déjà, dans Toulouse en secret parvenu,
Bertrand court avertir les amis de son maître,
Que Raymond est près d'eux, qu'au jour il va paraître...
. . . .
Il entre dans Toulouse; un brouillard favorable
Environne ses pas d'une ombre impénétrable....

« Adonc lo comte Ramon a trametut un messatgier als de
» la bila lor fasen asaber quel era arribat et que venguam
» demvers el per le metre dins la bila, et quand es vengut
» sur le maty son se levadas de grans brumas et espessas que
» lun no vesia pas lautre. Adonc so venguts de la bila dem-
» vers lo comte Ramon so es Jean et Ramon Belinguier et au-
» tres des plus apparens, que per lors y fossan, losquals lo
» comte Ramon a ressanbuts fort joiousamen et lor a faita
» granda chera. » (*L'anonyme languedocien.*)

[6] C'était le jour d'octobre, où, dans des chants de gloire,
Rome d'un saint apôtre honore la mémoire.
Du patron de Montfort brillaient partout les traits;
Tout était fête et joie au Château-Narbonnais.

L'entrée du vieux Raymond dans Toulouse est fixée par

l'histoire au 13 septembre 1217. L'histoire dit aussi que cette entrée fut favorisée par un brouillard épais. Il était permis au poète de transporter ce fait au 28 octobre, jour où la liturgie romaine a placé la fête de Saint-Simon ; il y était d'autant mieux autorisé, que les matinées des derniers jours d'octobre sont ordinairement chargées de brouillard. Ce changement lui a fourni l'occasion de faire éclater l'insurrection au milieu d'une fête, et de lui donner un effet plus dramatique et plus saisissant.

[7] .... Alors un savant maître,
Guillaume, clerc fameux que Tudèle vit naître....
. . . .
Mais, vos riches barons ont bien mal accueilli
Les chants du troubadour.....

Le poète a voulu mettre en scène le troubadour *Guillaume de Tudèle*, auquel on attribue *la Canso de la Crozada contra els eretges albiges*. Guillaume, qui d'abord, dans son poème, avait donné les plus grands éloges aux barons de la croisade, plus tard les accabla d'injures. Il paraît qu'il avait à se plaindre de leur parcimonie. Voici comment il exprime ses plaintes dans son poème :

« Ce fut au mois de mai (1210), au temps où les buissons » fleurissaient, que maître Guillaume la composa (*la Canso*), » à Montauban, où il était ; et certes, s'il avait eu même bon- » heur et même aventure que maint extravagant jongleur, et » maint chétif vagabond, il n'y aurait point d'homme preux ou » courtois qui faillît à lui donner vêtement ou manteau de » soie, et (bon) cheval, (bon) palefroi breton, pour le porter » doucement amblant par la campagne. Mais en voyant comme » le temps tourne à mal, et que les hommes puissants, qui » devraient être généreux, ne savent plus donner la valeur » d'un bouton, je ne leur demanderais pas le plus vil charbon » de la cendre amassée à leur foyer. Que le Seigneur Dieu les » confonde, celui qui fit le ciel et le tonnerre, et sa sainte » mère Marie ! » (Traduction de M. Fauriel.)

Il est évident que cette boutade fut inspirée à maître Guillaume par quelque violent désappointement. Elle suppose une

disgrace et explique le changement de son langage à l'endroit des guerriers et des chefs de la croisade.

[8] C'est le soufflet du juif, aboli dans Toulouse,
Que je voulais chanter......

Le soufflet du juif est une légende toulousaine dont l'origine est fort ancienne. Voici comment Lafaille, l'annaliste toulousain, raconte l'établissement de cette bizarre coutume.

« Il y a une histoire de la vie de saint Théodard, archevêque » de Narbonne, de laquelle il faudrait inférer que Toulouse » fut livrée aux Sarrasins par les juifs, qui étaient alors dans » cette ville; car il est raconté dans cette histoire, qu'ancien- » nement on avait accoutumé dans Toulouse de donner pu- » bliquement un soufflet à un juif, que ceux de cette nation » étaient obligés de fournir, en mémoire et en punition de ce » qu'ils avaient autrefois donné l'entrée dans cette ville aux » Sarrasins. L'auteur de cette histoire ajoute que, sous le rè- » gne de Charlemagne, les juifs s'étant adressés à cet empereur » pour le supplier de les délivrer de cette honte, Charles com- » mit un certain nombre d'évêques pour connaître de ce dif- » férend, et donner sentence là-dessus. Selon le même écrit, » ces prélats s'étant assemblés un jour à la place de Saint- » Etienne pour donner audience aux parties, après que les » juifs eurent été ouïs, l'évêque de Toulouse fit signe à un » jeune homme de se lever et de leur répondre. Ce jeune » homme était Théodard, qui, comme je l'ai dit, fut depuis » archevêque de Narbonne, et mis au rang des saints après » sa mort. A ce signe, Théodard s'étant levé, et ayant pris la » parole, il répondit avec tant de force à celui qui répondait » pour les juifs, et avança tant de raisons pour établir la jus- » tice de cet usage, que les juifs en furent accablés, et que, » de peur d'un pire traitement, ils déclarèrent qu'ils consen- » taient de subir cette peine à l'avenir. » (Lafaille, *Abrégé de l'Histoire ancienne de la ville de Toulouse*, 4e partie, chap. 6.) Cette coutume, comme on va le voir, fut abolie vers le XIIe siècle.

[9] Mais un jour il advint que le vengeur sacré.....
. . . .
Imprima tant de force à son soufflet fatal,
Qu'on vit, le front brisé, sur la terre rougie,
Sous le coup foudroyant le juif tomber sans vie.

Voici comment dom Vaissette raconte ce fait, d'après un auteur qu'il copie :

« L'historien qui rapporte l'entreprise des Sarrasins sur la » ville de Narbonne, fait mention d'un fait singulier qui ar» riva vers le même temps (1018) à Toulouse. Il raconte * » qu'Aymeric, vicomte de Rochechouard, ayant fait un voyage » dans cette ville, accompagné d'Hugues, son chapelain, ce» lui-ci fut chargé de faire la cérémonie *de donner un soufflet* » *à un juif à la fête de Pâques, comme il avait toujours été* » *d'usage*. Il ajoute que le coup fut si violent, qu'il fit tomber » par terre la cervelle et les yeux du juif, qui expira sur le » champ, et que *la synagogue de Toulouse* enleva de la ca» thédrale de Saint-Etienne pour l'inhumer dans son cime» tière.......... Cette peine était déjà commuée au commence» ment du XIIe siècle en un *leude* ou péage que les juifs étaient » obligés de payer dans le faubourg de Toulouse, au profit » des chanoines de Saint-Saturnin. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 13, ch. 67.)

[10] .... Miraval s'est levé,
Miraval qui brillait sur un double théâtre,
Guerrier non moins habile à chanter qu'à combattre.

Tel était le double et vrai caractère du troubadour de cette époque. Les poètes qui se bornaient à faire et à chanter des vers, étaient proprement appelés *Jongleurs*. Miraval est un personnage historique. Dom Vaissette lui a consacré un assez long article. (Voir *Histoire générale de Languedoc*, liv. 23, chap. 65.)

[11] Nobles seigneurs, souffrez que je vous dise
Le sort fatal de la reine Adalgise ;
Reine aux pieds d'oie....

C'est encore une légende toulousaine fort ancienne que l'exis-

* Adem. Cab., p. 177.

tence de cette *regino pedauque*, en langue vulgaire ; en français, *reine aux pieds d'oie*. Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ce qu'en dit Lafaille, aux additions de la première partie de ses annales. Cet auteur relègue cette merveilleuse histoire au rang des fables.

« Un des faits les plus chimériques de l'histoire fabuleuse de
» Toulouse est celui de la *regino pedauque ;* c'est-à-dire de la
» reine aux pieds d'oie. Là-dessus, le vulgaire a cru, et le croit
» bien encore, qu'il y avait anciennement une reine de Tou-
» louse qui, étant née avec les pieds d'un oison, en avait aussi
» les inclinations; que, ne pouvant vivre hors du bain, elle en
» avait fait bâtir un fort somptueux joignant son palais. Ce fut
» pour cette même raison, selon eux, que pour donner de
» l'eau à ce bain, elle fit construire cet aquéduc, élevé sur
» des arceaux, dont les ruines et quelques piles sur quoi por-
» taient les arceaux paraissent encore aux avenues du bourg
» Saint-Cyprien. C'est la créance du vulgaire, comme j'ai dit ;
» et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il n'y a guère de ville
» qui n'ait ses fables qu'on a bien de la peine à déraciner de
» l'esprit même de ceux qui ne sont pas tout-à-fait peuple. Il
» y en a qui, moins littéraux, veulent que pied d'oison s'en-
» tende métaphoriquement d'une reine qui aimait extrême-
» ment le bain, et à laquelle on donna pour cela le surnom
» de la reine aux pieds d'oie. De ceux-là est Chabanel, docteur
» en théologie et curé de l'église de la Daurade *, qui a cru
» avoir découvert cette reine dans Sidonius Apollinaris; et sur
» cette belle découverte, il ose assurer que c'était Ranichildis,
» épouse d'un des rois visigoths qui régnèrent dans Toulouse.
» Mais ceux-ci, et plus qu'eux tous Chabanel, n'ont pas
» mieux rencontré que les autres. Comme il y a souvent quel-
» que principe de vérité dans ces sortes de fables, j'ai songé à
» ce qui pouvait avoir donné naissance à celle-ci, et voici ce
» que j'en ai pensé. On appelle en latin *regio*, un quartier de
» ville ou de territoire adjacent ; nous disons aussi le pied d'un
» mur, pour dire la naissance d'un mur; le pied d'un arbre,
» pour signifier le bas du tronc ; le pied d'une montagne, etc.

* Histoire de cette église.

» De là, peut venir qu'on donna le nom de pieds aux piles sur » quoi portait cet ancien aquéduc, et qu'on appela l'endroit » où sont ces piles, *regio pedum aquæ*, en latin; d'où se forma » par corruption *regino pedauque* en notre langue vulgaire, » en laquelle on dit *regino* pour reine. » (Lafaille, *Additions* à la fin du 2e volume, pag. 4.)

On peut aussi lire sur la *regina pè d'auca*, un mémoire très intéressant et rempli d'érudition, ainsi que de saine critique, qui est l'ouvrage de M. Alex. Du Mège. Ce mémoire a été publié dans le tome IVe, 3e série, *des Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*

M. Du Mège a découvert dans ce personnage fabuleux et dans les traditions qui s'y rattachent, un mythe, un souvenir de la mythologie gallo-romaine, et les traditions à demi-effacées du culte de Diane. Chabanel a cru voir dans la *regina pedauque* une reine visigothe du nom de *Ranichildis*. Bertrand Noguier et Boissonnade en ont fait une reine *Austris*, fille de Marcellus, fils premier de Thabor et cinquième roi de Toulouse. Lafaille a expliqué cette dénomination par une corruption de langage. Dans ce conflit d'opinions et cette obscurité d'origines, l'auteur de *l'Epopée Toulousaine* a bien eu le droit de composer sa légende.

[12] Figuéri, lui dit-elle, ornement de ma cour,
Vous, des murs toulousains, l'enfant et le poète,
Votre lyre aujourd'hui serait-elle muette?

FIGUÉRI est encore un nom historique, celui d'un troubadour de l'époque. Voici la note que dom Vaissette lui a consacrée :

« GUILLAUME FIGUEIRE, fils d'un tailleur d'habits de Toulouse, et tailleur lui-même, et non pas gentilhomme avignonais, comme le dit Nostradamus, qui le fait vivre dans le temps que les papes transférèrent leur résidence à Avignon, à moins que ce ne soient deux différents poètes du même nom. Le Toulousain quitta sa patrie lorsque les croisés s'en rendirent maîtres, et se retira en Lombardie, où il se fit jongleur. Il savait très bien chanter, et il fut accueilli des seigneurs et du peuple; mais il était fort libertin. Il n'y a qu'une de ses

chansons dans les manuscrits du roi. » (*Histoire générale de Languedoc*, liv. 23, ch. 65.)

« On conservait, dans la bibliothèque des Cordeliers de Tou-
» louse, un manuscrit des poésies des troubadours, dans le-
» quel, outre la chanson qui existe encore dans la bibliothè-
» que du roi, il y en avait deux autres de Guillaume Figueira. »
(Note de M. Du Mège, sur le livre 23 de *l'Histoire générale de Languedoc*.)

[13] Tout le peuple se lève, et, d'un bras furieux,
Se jette sur les Franks qu'il massacre en tous lieux.

« (En parlant ainsi ils s'arment), qui de pique ou de masse,
» qui de bâton de pommier, et dans toutes les rues s'élève un
» cri, un signal (de mort); de ceux des Français qu'ils rencon-
» trent ils font boucherie et carnage; les autres s'enfuient pré-
» cipitamment au château (Narbonnais), poursuivis de cla-
» meurs et de coups. » (*Canso*, vers 5897-5903. Fauriel.)

[14] A l'aspect de Raymond que le ciel leur renvoie,
C'étaient partout des cris, des chants, des pleurs de joie;
« C'est donc lui ! » disaient-ils, et tous, sur son chemin,
Baisaient ses vêtements, ou lui pressaient la main.

« Et adonc es intrat lodit comte Ramon an sas gens dins To-
» losa an grand joia que menavan grans et petits; car los uns
» baisavan sa rauba, los autres sas cambes, et pes coma po-
» dian, que grand causa era de so veser. » (*L'anonyme languedocien.*)

[15] Valats est près de lui; cœur ardent, esprit sage,
Valats dont la prudence égale le courage....

« Adonc ly a respondut ung fort sage et valen home, apel-
» lat per son nom Valatz. » (*Anonyme languedocien.*)

[16] Montfort avait reçu, comme un amer calice,
Avec le messager, les dépêches d'Alice...

« Cependant son messager (d'Alice) a tant cheminé, à journées si pleines et d'une allure si prompte, qu'il est arrivé devant le comte; il lui parle en roman, s'agenouille devant lui et se prend à soupirer quand il lui rend sa lettre. Le comte le

regarde et puis se met à le questionner : — « Ami, donne-moi des nouvelles : comment mes affaires vont-elles ? »—« Sei-
» gneur, dit le messager, mes nouvelles sont pénibles à ra-
» conter. » — « Ai-je donc perdu Toulouse ? » — « Oui, sei-
» gneur, sans aucun doute ; mais vous pouvez la recouvrer,
» si vous y allez tout de suite, et sans laisser aux habitants le
» temps de s'armer et de se fortifier. » — « Ami, qui donc me
» l'a enlevée ? » — « Seigneur, c'est ce qu'il est facile à tout
» le monde d'imaginer, ainsi qu'à moi. J'ai vu l'autre comte
» entrer avec grande joie dans la ville, en compagnie d'autres
» barons qui l'y ont introduit. » — « Ami, a-t-il une troupe
» nombreuse ? » — « Seigneur, je ne saurais le dire; mais ceux
» qui sont venus avec lui n'ont pas l'air de vous aimer ; car les
» Français qu'ils y ont trouvés, ils les ont taillés en pièces ; et
» ceux qui ont pris la fuite, ils les ont poursuivis. » — « Que
» font ceux de la ville ? » — « Seigneur, ils travaillent avec
» ardeur aux fossés, aux retranchements, et à dresser des
» échafaudages, ayant le projet, à ce qu'il me semble, d'as-
» siéger le Château-Narbonnais. » — « Les comtesses y sont-
» elles ? » — « Oui, seigneur, elles y sont; mais tristes,
» marries et ne faisant que pleurer, de la peur et de l'effroi
» qu'elles ont d'être égorgées. » — « Où était mon frère Guy?»
» — « Seigneur, j'ai entendu conter qu'avec la bonne compa-
» gnie (de guerre) que vous conduisiez d'ordinaire, il allait
» marcher droit sur Toulouse, pour attaquer la ville et la re-
» prendre de force ; mais il ne me semble pas qu'il puisse la
» reprendre. » — « Ami, songe à tenir bien secret tout ce
» que (tu viens de dire) ; et (songe) que si personne te voit
» faire autre chose que rire et jouer, je te fais pendre, ou
» brûler, ou mettre en pièces. A qui te demandera des nou-
» velles, sache bien répondre; dis qu'il n'y a pas au monde
» d'homme qui ose entrer dans ma terre. » — « Seigneur, ré-
» pond le messager, je n'ai pas besoin d'autre leçon. »— Après avoir entendu le contenu de la lettre, le comte se retire, et tous les autres chefs, tous les autres pairs s'en viennent à lui ; mais il est si prudent et sait si bien se contenir ; il sait si bien cacher son mal et faire valoir ses avantages, qu'il se prend à rire des lèvres, tandis qu'il soupire du cœur. Ses barons lui

demandent des nouvelles, et le voilà qui se met à plaisanter. « Seigneurs, leur répond-il, je puis bien vous le dire et vous » l'assurer : je dois bien craindre et remercier Dieu ; car ja- » mais à mon pareil Dieu ne donna si haute aventure. Mon » frère m'envoie des lettres dont je dois fort me réjouir. (Il me » mande) que nulle part personne ne peut lui résister ; que le » comte Raymond s'en est allé courir à l'aventure, en Espa- » gne, n'ayant pas un recoin pour reposer ; que les faidits » s'enfuient par Bordeaux jusqu'à la mer, de sorte que l'on » n'en trouve plus un seul sur ma terre ; que le roi d'Angle- » terre veut traiter avec moi et me céder du pays pour que je » le laisse tranquille. » (*Canso*, vers 6135-6189. Fauriel.)

[17] Il court en profiter pour conclure une trève,
Et le jeune Raymond a déposé le glaive.

« Et adonc lodit comte de Montfort a trobat moyen daver » tresvas an lo comte joune afin de s'en venir vers Tolosa dona » secors a sasditas gens. » (*L'anonyme languedocien.*)

[18] ... Enfin, le bouclier, tableau plein d'harmonie,
De l'artiste divin révèle le génie.

Hésiode a fait le bouclier d'Hércule ; c'est tout un poème. Homère a fait le bouclier d'Achille ; c'est une peinture pleine de suavité et de fraîcheur, riche de tableaux variés ; précieuse, en ce qu'elle retrace les vestiges d'une civilisation éteinte. Virgile, dans le bouclier d'Enée, a versé à grands flots les plus riches couleurs de la poésie ; il a célébré la gloire et le triomphe d'Auguste. Ç'eût été de la part de notre poète une haute témérité de vouloir entrer en lutte avec ces grands maîtres de l'art dont il fait profession de suivre et de vénérer les traces ; telle n'a pas été sa pensée ; il a fait cependant *le bouclier de Raymond;* mais ce bouclier était le complément indispensable de son œuvre. *L'Epopée Toulousaine* doit embrasser, dans son large cadre, toutes les époques glorieuses de l'histoire de Toulouse jusqu'à nos jours. A l'aide du livre du destin (chant 16e), le poète a pu dérouler l'avenir de cette ville ; il s'est servi d'un autre artifice épique, *le bouclier* de son héros, pour retracer les événements antérieurs à l'époque où l'action du poème commence.

[19] A ses bonnets de poil, à ses haches de pierre,
Toulouse, on reconnaît ta phalange guerrière.

Les Celtes, anciens habitants de la contrée, à l'époque où l'usage du fer ne leur était pas connu, taillaient le silex en forme de hache. L'on retrouve encore dans les champs qui environnent Toulouse un grand nombre de ces haches celtiques. Celles qui sont déposées dans les cabinets des archéologues, étonnent quelquefois par le poli et la manière dont le tranchant est aiguisé.

[20] Et l'heureux Sangaris, au front ceint de roseaux,
Berce une autre Toulouse au doux bruit de ses eaux.

Allusion à la fondation d'Ancyre par les Tectosages dont il a été parlé dans une note du 16e chant, à l'occasion du tableau d'Antoine Rivals, où cette fondation est représentée.

[21] L'odieux proconsul cède à la soif de l'or;
Il dessèche le lac.......

Voir une note du 2e chant dans laquelle il est question du temple d'Apollon, du lac sacré, des trésors qui lui furent confiés, et de la profanation commise par le proconsul Cépio.

[22] Et d'un arrêt de mort le ravisseur frappé,
Mesure en expirant la roche de Tarpé.

Dans la même note du 2e chant, on a transcrit le passage de Lafaille où il est dit : « Cet or fut si funeste à Cépio et à tous » ceux entre les mains desquels il passa, qu'ils périrent tous » malheureusement. » L'histoire ne s'expliquant pas sur le genre de mort de Cépio, le poète a pu supposer qu'il avait été précipité du haut de la roche Tarpéienne.

[23] Là, c'est Rome et Toulouse, à l'autel en présence,
De deux peuples amis qui scellent l'alliance.

« Il est constant, par le témoignage de Ptolomée, dans sa » géographie, que les Romains, tandis que cette ville fut sous » leur puissance, y établirent une de leurs colonies ; ce qui est » confirmé par une ancienne médaille, représentée par Trubertus Goltsius, dans son trésor des antiquités, autour de » laquelle est écrit : *Tolosa colonia*. Ajoutez à cela son amphi-

» théâtre et son ancien Capitole, qui sont des marques certai-
» nes de colonie romaine. » (Lafaille, *Noblesse des Capitouls.*)

[24] ... Et Toulouse inaugure, à l'ombre des faisceaux,
Un autre Capitole et des consuls nouveaux.

« Comme il faut tenir pour constant que Toulouse a été une
» colonie des Romains, on ne peut douter non plus que les
» capitouls ne descendent des anciens consuls ou duumvirs de
» leur ville, pendant qu'elle fut colonie. Le seul nom de *Ca-*
» *pitoul* fait assez connaître leur origine ; car il ne faut point
» douter que ce nom ne leur soit venu de la garde de l'ancien
» Capitole de cette ville, etc. » (Lafaille, *ibid.*)
Voir une note du 2e chant.

[25] Leurs prêtres, atterrés du prodige divin,
Demandent au préteur la mort de Saturnin.

Voir la note du 2e chant sur le martyre de Saint-Saturnin.

[26] L'admirable ciseau mit encore en lumière
Dans le tableau suivant la gloire d'Exupère.

La légende de Saint-Exupère le représente sur les créneaux de Toulouse, renversant avec de l'eau bénite les Vandales qui veulent escalader la muraille. Dans le village de *Blagnac*, à une lieue de Toulouse, l'on voit encore sur le mur d'une ancienne chapelle dédiée à Saint-Exupère, des peintures très curieuses et de la plus haute antiquité, qui retracent dans douze tableaux distincts les divers actes de la vie de ce saint évêque.

[27] Ils fondent sur Toulouse, et de la cité sainte
Leur sacrilège ardeur veut profaner l'enceinte ;
El Samah les commande.....

Ce tableau retrace la victoire remportée auprès de Toulouse, en 720, par Eudes, duc d'Aquitaine, sur l'émir El-Samah, chef des Arabes. Les historiens assurent que les Infidèles perdirent plus de 300,000 hommes dans cette immense défaite. Quoique ce nombre soit peut-être exagéré, il est certain que la bataille de Toulouse porta un coup terrible à l'Islamisme ; elle sauva la France et l'Europe chrétienne, comme l'ont prouvé MM. Reynaud et Fauriel, de l'Institut. Les batailles de Tours

et de Poitiers, avec lesquelles on l'a souvent confondue, eurent peut-être moins d'importance. Les Arabes ont gardé le souvenir de ce grand revers, et encore aujourd'hui ils appellent les plaines de Toulouse *la Chaussée des Martyrs*. On peut voir le beau poème de M. Firmin Jaffus, *Toulouse sauvée*, couronné par l'Académie des Jeux-Floraux, recueil de l'année 1842.

[28] Charles, pour couronner le berceau de son fils,
Les érige en royaume et les donne à Louis;
Toulouse se relève, heureuse capitale,
Et Chorson y reçoit la couronne comtale.

« Charles, à son retour (d'Espagne), trouva que la reine Il-
» degarde, son épouse, était accouchée dans le château royal
» de Cassaigneul, en Agenais, de deux jumeaux; l'un desquels
» mourut presque aussitôt qu'il fut né; l'autre fut Louis, qu'on
» nomma ensuite le Débonnaire, et qui hérita seul de l'empire
» et des autres couronnes de son père. Dès sa naissance, Charles
» le fit roi d'Aquitaine, et lui donna Arnoul pour gouverneur
» et pour chef de son conseil. Ce nouveau royaume compre-
» nait la première et la seconde Aquitaine, la ville et pays de
» Toulouse, la Gascogne, le Languedoc et les nouvelles con-
» quêtes d'Espagne. Toulouse en fut la capitale, et cette ville
» se vit par là chef de royaume pour la troisième fois. L'au-
» teur de la vie de Louis-le-Débonnaire dit que, pour assurer
» à son fils ce nouveau royaume, Charles mit des comtes dans
» les principales cités; ces villes étaient au nombre de huit,
» dont cet historien rapporte le nom, aussi bien que de leurs
» comtes, entre lesquels est Chorson pour Toulouse. Ce fut
» en l'an 778. » (Lafaille, *abrégé de l'ancienne Histoire de la ville de Toulouse.*)

« Il est pourtant assuré, à l'égard de Toulouse, que Chor-
» son, ou Torsin (car on lui donne aussi ce nom), en fut le
» premier comte. » (*Ibid.*)

[29] Toulouse élève un temple au martyr glorieux;
Le corps de Saturnin, adorable relique,
Accepte pour tombeau l'immense basilique.

Voyez au 2e chant une note sur la construction de l'église de

Saint-Sernin ou Saint-Saturnin ; ces deux noms sont également adoptés.

30 .... Le clocher, sur l'autel,
Phare de la prière élancé vers le ciel.

Le clocher de l'église Saint-Sernin se fait également remarquer par la beauté de son architecture, l'élévation et l'élégance de la flèche qui le surmonte. Nous laisserons parler l'historien de Saint-Saturnin.

« Vers le commencement du XIVe siècle, on construisit au
» point de jonction des lignes transversales de la croix d'énor-
» mes piliers destinés à recevoir la tour du clocher......... Le
» beau clocher qui domine la basilique a été construit vers la
» fin du XIIIe siècle, ou au commencement du XIVe. Sa forme
» est octogone et parfaitement régulière. Il présente dans son
» ensemble plusieurs ordres d'architecture ; le style bizantin
» règne dans la partie inférieure ; celui de la partie supérieure
» est assez difficile à déterminer. Ces arcs angulaires pourraient
» appartenir à l'architecture mauresque ou plutôt allemande,
» espèce de transition du plein ceintre à la gothique ogive ; la
» flèche qui termine cette majestueuse tour est très hardie ;
» elle est surmontée d'une boule d'airain sur laquelle est pla-
» cée une grande croix. » (*Histoire de Saint-Saturnin*, par M. l'abbé Salvan, p. 94 et 107.)

Nous ajouterons que le défaut d'unité dans le style de cette remarquable construction, démontre assez qu'elle a été faite à deux reprises et à deux époques différentes.

31 Le grand Raymond paraît ; conduit par la victoire,
Du Cid-Campéador il balance la gloire.

« Raymond fut marié à Elvire ou Gesloire, fille d'Alphonse,
» roi de Castille. Ce mariage fut la suite d'une aventure célè-
» bre dans l'histoire. Alphonse était en guerre avec les Sarra-
» sins d'Espagne, qui lui avaient enlevé la plus grande partie
» de ses états. Trois seigneurs français, amateurs de la vraie
» gloire, passèrent en Espagne au secours d'Alphonse : ces
» trois seigneurs étaient Henri de Lorraine, Raymond de

» Bourgogne, et Raymond de Saint-Gilles. Ce fut par les
» grands faits d'armes de ces fameux aventuriers qu'Alphonse
» chassa les Sarrasins de tous ses états. Ce roi avait trois filles,
» toutes trois fort belles : Thérèse, Uraque et Elvire. Il crut
» ne pouvoir mieux reconnaître les grands services de ses
» trois libérateurs, qu'en faisant épouser à chacun une de ses
» trois filles. Henri fut marié à Thérèse, à qui son père donna
» en dot le Portugal. Uraque épousa Raymond de Bourgogne,
» à qui elle porta la Galice; et notre Raymond eut pour sa
» part Elvire, avec une grosse somme d'argent, qui lui fut
» d'un grand secours pour son voyage de la Terre-Sainte. »
(Lafaille, *abrégé de l'Histoire de Toulouse.*)

> 32 Raymond conduit leurs pas ; ses étendards flottants
> Guident aux bords sacrés cent mille combattants.

L'on sait le rôle important que joua le comte Raymond de Saint-Gilles dans la première croisade, à laquelle il conduisit cent mille croisés, et dont il fut l'un des principaux acteurs et des plus puissants auxiliaires.

> 33 Raymond plante la croix, s'élançant à leur tête,
> Sur la tour de David dont il fait sa conquête.

« Je ne m'arrêterai point à décrire ce fameux siége (de Jé-
» rusalem); je dirai seulement qu'on ne peut refuser de don-
» ner à Raymond la principale gloire de la prise de cette ville
» si célèbre. C'est lui qui commandait l'attaque la plus impor-
» tante ; aussi avait-il la meilleure et peut-être la seule bonne
» infanterie de l'armée; on peut encore ajouter, la mieux
» payée.......

» Agiles assure que la royauté ayant été offerte à Raymond,
» il la refusa........ Raymond, lors de la prise de la ville,
» s'était rendu maître de la tour de David. C'était comme une
» forteresse qui commandait la ville. Godefroi, après son élec-
» tion, demanda que Raymond lui cédât cette tour, sans quoi
» il ne pouvait se dire maître de Jérusalem. Raymond en fit
» refus; et tout ce qu'on put gagner sur lui, fut que la tour
» serait mise en main neutre, jusqu'à ce que ce différend eût

» été jugé par les princes croisés. On en commit donc la garde
» à l'évêque d'Albanie ; mais ce prélat ne l'eut pas plutôt en
» son pouvoir, qu'il la livra à Godefroy. Il n'en fallait pas tant
» pour exciter la colère de Raymond ; piqué de cette perfidie,
» il se sépare de Godefroy, et se retire avec ses troupes. »
(Lafaille, *loco citato.*)



CHANT VINGT-TROISIÈME

SOMMAIRE.

Montfort prépare le siége de Toulouse. — Un conseil se réunit au Capitole. — Marcel annonce que l'attaque a commencé. — Les guerriers toulousains arrêtent les Franks. — Lévis veut tenter l'assaut. — Il est repoussé. — Pendant la nuit, un conseil s'assemble dans la tente de Montfort. — Ce chef annonce l'attaque pour le lendemain. — Préparatifs de défense. — Portes de Toulouse dont la défense est confiée par Raymond aux divers chefs. — Episode des deux frères Arnaud et Bernard. — Toulouse donne leur nom à une de ses portes. — Raymond repousse Montfort. — Montfort va délivrer son camp et secourir le Château-Narbonnais. — La nuit sépare les combattants.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

—

Toulouse, que transporte un élan populaire,
A fêté le retour du vainqueur de Beaucaire;
Lui-même a revêtu, dans un jour solennel,
L'éblouissante armure, heureux présent du ciel.
Le terrible Montfort est au pied des murailles;
Il s'apprête à donner le signal des batailles;
Il marche, accompagné de guerriers, de vassaux
Qui des plaines du Rhône ont suivi ses drapeaux.
Il a formé ses rangs en entrant à Baziège;
De la cité rebelle il prépare le siége; [1]
D'un long cercle de fer il presse ses remparts;
Les renforts attendus viennent de toutes parts.

Des cimes de Comminge on voit Joris descendre; [2]
Sur vingt pleuples du Nord, Foulque, ardent à répandre
Le fiel de ses discours et ses cris insultants,
Fait marcher avec lui cent mille combattants. [3]
Le comte de Soissons, ceux de Brie et d'Auxerre
Ont levé l'étendard pour une sainte guerre.
Ainsi, lorsque l'automne au soleil décroissant
A mûri les trésors du pampre jaunissant,
Les flots des vendangeurs descendus des montagnes,
Pour moissonner la grappe inondent nos campagnes.

Toulouse, que menace un immense appareil,
Aux murs du Capitole assemble son conseil.
Là, se sont réunis les esprits les plus sages,
Les premiers citoyens, les plus nobles courages;
Les deux Raymonds, Montaut fameux par tant d'exploits,
Le comte de Comminge et le comte de Foix.
Le chef des Capitouls préside l'assemblée.

« Notre cité, dit-il, souffre et n'est point troublée;
» Elle souffre avec joie, en combattant Montfort.
» Seigneurs, entre elle et lui, c'est un combat à mort;
» Il faut qu'elle périsse, ou que Montfort succombe;
» Vaincus, nous n'avons plus d'asile que la tombe.
» Tout ce que la cité peut vous fournir d'appui,
» Je viens donc en son nom vous l'offrir aujourd'hui.
» De nos biens, de nos jours c'est l'entier sacrifice;
» Nul ne veut s'affranchir d'un périlleux service;

» Les femmes, les enfants y prétendent leur part;
» Pour défendre Toulouse il n'est plus de vieillard;
» Ils ont tous recouvré les forces du jeune âge.
» Tandis que, hors des murs, votre brillant courage
» Dans les rangs ennemis va répandre l'effroi,
» Ces bras impatients demandent un emploi;
» Leur zèle, que réchauffe un dévoûment sincère,
» Servira sur nos murs les machines de guerre.
» Cher Comte, notre amour vous suivra jusqu'au bout;
» Acceptez notre offrande et disposez de tout. »

Le vieux Comte à ces mots : « Rien ne doit me surprendre.
» Oh! combien n'ai-je pas de grâces à vous rendre?
» Bon peuple! chers amis! un si beau dévoûment
» Me remplit de bonheur, mais non d'étonnement.
» Je vous dois tout; vos bras relèvent ma fortune;
» Votre amour a rendu notre cause commune;
» Je souffre autant que vous des maux que vous souffrez,
» Et j'accepte à mon tour tout ce que vous m'offrez.
» Montfort vient d'épaissir, fidèle à sa pensée,
» La ceinture de fer dont Toulouse est pressée;
» Sa troupe semble prête à tenter les hasards,
» Et d'un assaut prochain menace nos remparts.
» Je prétends, dès ce jour, réprimer tant d'audace,
» Et, frappant le premier, prévenir sa menace.
» Je sors à votre tête; avec vous j'accourrai;
» Je conduirai vos pas, ou bien je les suivrai;
» Ensemble, et déployant nos bannières flottantes,

» Nous irons défier les croisés dans leurs tentes,
» Arracher la victoire au lion de Montfort,
» Et porter dans son camp l'épouvante et la mort. »

Le vieux Raymond se tait, et l'assemblée entière
Applaudit avec joie à sa chaleur guerrière.
Mais le jeune Raymond se lève : « Ecoutez-moi,
» Seigneurs, et vous, mon père, à chacun son emploi,
» Dit le prince ; évitons de trompeuses amorces,
» Et sachons le grand art de disposer nos forces ;
» C'est le secret de vaincre. Ici, sur nos remparts,
» Les femmes, les enfants et même les vieillards
» Qu'enflamme un dévoûment prêt à tout sacrifice,
» Peuvent rendre à la cause un immense service.
» Mon père, il faut un guide à ces cœurs généreux ;
» Vous serez leur soutien, vous resterez près d'eux.
» Pardonnez, si j'enchaîne une ardeur que j'admire;
» Votre haute sagesse est là pour nous conduire;
» Plus jeunes, laissez-nous le hasard des combats ;
» A vous d'être la tête, à nous d'être le bras.
» Vous le voyez; du ciel l'assistance visible
» Me couvre tout entier d'une armure invincible;
» Mon poste est à l'attaque, et je l'ai réservé;
» Mais le vôtre, mon père, est bien plus élevé.
» Au-dessus de nous tous la sagesse vous place;
» C'est à vous d'éclairer, d'inspirer notre audace ;
» Et nous, exécuteurs de vos ordres chéris,
» Nous porterons les coups que vous aurez prescrits.

» Je cours, à l'instant même, où le péril m'invite;
» Mes nobles compagnons marcheront à ma suite;
» Ces guerriers pleins d'ardeur, partageant notre sort,
» Vont se précipiter aux tentes de Montfort.
» Tel est le rendez-vous que ma voix leur assigne,
» Où je les conduirai, quoique le plus indigne. »

Il achevait à peine; une sourde rumeur,
D'un danger imprévu sinistre avant-coureur,
Au-dehors du conseil commence à se répandre,
Roule, grossit; bientôt des cris se font entendre.
Marcel est accouru; haletant, effaré,
Dans le sein du conseil Marcel a pénétré;
Chacun l'interrogeait; il pousse un cri d'alarmes :
« L'ennemi!... l'ennemi!... seigneurs, prenons les armes!
» Tout le camp de Montfort s'est levé; ses soldats
» Vers nos murs menacés s'avancent à grands pas;
» Le long de nos fossés, brûlant les toits de chaume,
» La colonne de fer marche comme un seul homme.
» Montfort est à leur tête, et de ses rangs nombreux
» S'élève en tourbillon un nuage poudreux.
» Nul doute qu'il ne veuille, en poussant ses cohortes,
» Escalader nos murs, ou bien forcer nos portes.
» Déjà même on combat. »

Le conseil, à ces mots,
Se lève, et du regard consulte le héros.
« Mes amis, dit Raymond, sortons de ces murailles!

» Il luit enfin pour nous le grand jour des batailles ;
» Courons à l'ennemi ! » Le conseil tout entier
Qu'électrise sa voix, suit le jeune guerrier.
Aussitôt chacun s'arme, et les coursiers rapides
Emportent ces héros, de renommée avides ;
Ils volent hors des murs dans un fougueux transport,
Et Raymond les conduit au-devant de Montfort.
Tels des coursiers ardents que le cavalier presse,
Disputent en champ clos le prix de la vitesse,
Dévorant la distance, et laissant après eux,
Dans leur vol circulaire, un tourbillon poudreux.

Les Franks, à leur aspect, s'arrêtent et balancent ;
Les guerriers toulousains d'un pas ferme s'avancent ;
Bientôt, leurs bataillons, savamment disposés,
S'étendent et font face aux masses des croisés.
Quel spectacle ! on voyait, dans la plaine enflammée,
Mille étendards flottant sur une double armée;
Ici, de dards aigus les rangs se hérisser ;
Là, sur des fronts noircis les piques se dresser ;
Un immense appareil de guerre et d'épouvante,
Et de lances au loin une forêt mouvante,
Dont le fer scintillant à l'horizon vermeil,
Reflète en longs éclairs la flamme du soleil.
La terre resplendit sous l'éclat des armures ;
Mille confuses voix, en belliqueux murmures,
S'élèvent ; les coursiers écument sous le frein ;
Du sol retentissant que bat leur pied d'airain

Partout le feu jaillit en larges étincelles,
Et leur essor brûlant semble emprunter des ailes.
Du côté des remparts, des combattants nouveaux,
Soldats improvisés, se pressent aux créneaux;
Sur les points menacés une foule s'élance;
Un peuple tout entier travaille à sa défense;
Les femmes, sans pâlir, se mêlant aux guerriers,
Dressent les mangonneaux, détendent les pierriers,
Et sous leurs faibles mains qu'anime l'espérance,
Le trait part, siffle, vole et porte la vengeance.
Etienne et Saturnin, protecteurs glorieux,
Sur un peuple opprimé veillez du haut des cieux!
Couvrez tant de valeur d'une égide céleste!
Ecartez loin de lui toute atteinte funeste!

Mais les chefs ont donné l'homicide signal.
On voit de rang en rang courir l'ordre fatal;
De tous les combattants excitant le courage,
La trompette a sonné; c'est l'heure du carnage.
Aussitôt ces grands corps, par un mouvement prompt,
Marchent l'un contre l'autre, et se heurtent de front.
Tels deux astres rivaux se heurtent dans l'espace;
Au choc impétueux de leur pesante masse,
Ils font trembler le ciel sur son axe agité,
Et leurs vastes débris couvrent l'immensité.
Tous les bras sont levés, tous les glaives frémissent;
Les armures de fer sous les coups retentissent;
On s'attaque, on se presse, on frappe avec fureur;

Et bientôt s'offre aux yeux un spectacle d'horreur.
Le sang coule ; déjà, dans l'affreuse mêlée,
La mort se précipite ardente, échevelée,
Et la terrible faux que promène son bras
Abat les rangs entiers des plus braves soldats.
Mille guerriers sont morts ; on dirait qu'ils renaissent ;
Sur les rangs écrasés de nouveaux rangs se pressent ;
Holocaustes humains qu'immolent au hasard,
Et la pique, et la lance, et le glaive, et le dard.
Et l'on voyait au loin cette foule couchée,
Les débris palpitants dont la terre est jonchée,
Tous ces membres épars, tous ces corps mutilés,
Sous les pieds des chevaux indignement foulés.

Lévis, pour préparer l'assaut qu'on lui demande,
Etend comme un réseau les archers qu'il commande.
Tous les arcs sont bandés ; au geste impérieux,
Les traits, comme un nuage, ont obscurci les cieux. [4]
Mais, du haut des remparts, où les machines grondent,
Par mille traits rivaux les assiégés répondent,
Et les rochers sifflants qui tombent autour d'eux
Font reculer Lévis et ses archers nombreux.

Montfort s'étonne ; il sent sa puissance affaiblie ;
L'héroïque défense en secret l'humilie ;
Il voit avec douleur ses grands coups effacés,
Ses efforts impuissants et partout repoussés ;
Il voit, et c'est surtout un échec qui l'afflige,

Des terreurs de son nom s'effacer le prestige.
Toulouse lui résiste ! aujourd'hui le lion
Ne peut plus déchirer l'étendard de Raymond ;
Ses griffes et ses dents qu'émoussent les batailles,
Se brisent au contact des nouvelles murailles.

Tant qu'a duré le jour, on a vu ces guerriers
Epuiser leur constance en efforts meurtriers ;
Terribles ennemis, ils couraient dans l'orage
Faire assaut de fureurs, s'assouvir de carnage.
Oh ! combien de héros, jeunes et fortunés,
Que dans ce jour fatal le fer a moissonnés !
Combien, pour qui la vie était pleine de charmes,
A qui Montfort lui-même a donné quelques larmes !
Emules de valeur, Godefroy, de Voisins,
Presque au même moment terminent leurs destins ;
Du premier, sans respect pour sa haute origine,
La lance de Montaut traverse la poitrine ;
Du second, dont Bouvine admira les exploits,
Le crâne est partagé par le glaive de Foix ;
La mort jette à leurs fronts son hideux diadème.
Le frère de Montfort, son fils, son fils lui-même,
Dont le fer d'une lance a sillonné le corps,
Mêlent leur sang au sang des plus illustres morts.
Mais enfin, rappelant les croisés à leurs tentes,
La nuit a suspendu ces fatigues sanglantes.

Montfort, dont l'œil hagard repousse le sommeil,

Au milieu de la nuit assemble son conseil.
L'on y voit accourir un prince de l'Eglise,
Le cardinal Bertrand, Arnaud, Foulque, Thédise,
Vaux-Sernay, vingt prélats dont la voix et le cœur
S'armèrent trop souvent d'une injuste rigueur;
Et près d'eux sont rangés ces preux dont les services
Ont sillonné leurs fronts de larges cicatrices.

Montfort leur dit: « Sans vous, messeigneurs, dans ce jour,
» Toulouse m'eût peut-être échappé sans retour.
» Cette impure cité se relève puissante;
» Sous le fer qui l'abat, c'est l'hydre renaissante;
» Mais ses têtes en vain renaissent; grâce à vous,
» La dernière bientôt tombera sous mes coups.
» La dernière qu'attend la foudre vengeresse,
» C'est celle qui rugit maintenant et se dresse;
» Qui, d'un suprême effort, jette sur nos croisés
» Les flots de son venin, déjà presque épuisés.
» Toulouse a fait ici ce qu'on devait attendre;
» Sa défense n'a rien qui puisse nous surprendre;
» Mais sa force s'éteint et manque de secours,
» Et la nôtre, au contraire, augmente tous les jours.
» Ainsi, que d'entre vous nul ne se décourage!
» Demain, nouveaux combats; demain, nouveau carnage.
» Nous allons essayer, portant des coups plus sûrs,
» De forcer une porte et d'entrer dans ces murs.
» Si je puis profiter d'une heureuse surprise,
» Si j'entre un seul moment, Toulouse est reconquise.

» Voulez-vous supposer qu'on nous repousse?... Alors
» Il reste un champ plus libre ouvert à nos efforts :
» Nous traversons le fleuve ; et, si Dieu nous protège,
» Sous les murs du couchant je transporte le siége ;
» Là, s'offrent les succès que nous voulons tenter ;
» La place est découverte et ne peut résister. »

Il dit ; mais ce discours que suit un froid silence,
Excite peu d'ardeur et peu de confiance.
Foulque s'en inquiète ; au fond des cœurs éteints
Il cherche à raviver de belliqueux instincts.
« Nobles seigneurs, dit-il, que devient votre zèle ?
» La froideur que j'observe est pour moi bien nouvelle.
» Croirai-je, ô de l'Eglise héroïques vengeurs !
» Que la crainte a trouvé quelque accès dans vos cœurs?
» Non, bien sûr ; il faut donc soupçonner autre chose.
» Le doute!.... est-il permis?.... Vous servez une cause
» Que soutient le miracle et le divin secours,
» Qui chancelle un moment, qui triomphe toujours.
» Toulouse est sous le poids d'un terrible anathème ;
» Le ciel, en l'épargnant, se trahirait lui-même ;
» Toulouse doit périr ; nul effort ici-bas,
» Nul pouvoir ne saurait l'arracher au trépas.
» Même, si j'en croyais à ces clartés intimes
» Qui nous viennent parfois des régions sublimes,
» Le jour va se lever où, dans ses grands desseins,
» Dieu mettra ses remparts en vos puissantes mains.
» Alors, souvenez-vous des divins anathèmes ; [4]

» Ministres rigoureux des vengeances suprêmes,
» Dans un sang criminel vous devez vous baigner ;
» Le feu, comme le fer, ne doit rien épargner.
» Partagez la dépouille ; et pour ces toits infâmes,
» Des torches de Beziers qu'on rallume les flammes !
» Que le monde, apprenant qu'elle nous résista,
» Demande un jour la place où Toulouse exista ! »

Ce discours, cette soif de sang et de vengeance
Etonne le conseil, qui s'indigne en silence.
Pourtant l'un des barons, Amalric de Crivi, [5]
Noble esprit qu'aucun joug n'a jamais asservi,
Ne pouvant maîtriser le dégoût qui l'inspire,
Répond : « Seigneur évêque, en vérité, j'admire
» Qu'au peuple toulousain vous portiez tant d'amour,
» Et votre charité pour lui brille au grand jour.
» Votre zèle, à grands cris, demande sa ruine ;
» Pour vous être agréable, il faut qu'on l'extermine ;
» Vous voulez dans son sang baigner notre fureur....
» Pourtant, de ce troupeau l'on vous dit le pasteur !....
» Vous êtes généreux ! votre munificence
» Du plus riche butin nous comble en espérance ; [5]
» Sa dépouille est à nous ; vous daignez nous l'offrir,
» A la charge par nous d'oser la conquérir.
» C'est peu ; votre grand cœur, soigneux de notre gloire,
» Des flammes de Beziers évoque la mémoire ;
» Le glaive des combats vous paraît trop humain ;
» La torche le remplace ; il faut que notre main

» De Toulouse aujourd'hui fasse un monceau de cendre.
» Mais, d'abord, donnez-nous les moyens de la prendre?
» Je ne sais; mais je crois, sans vouloir vous blesser,
» Que de longtemps encor nous n'y devons penser. [6]
» Et puis, d'un vieux soldat excusez la franchise :
» Nous aimons à servir la cause de l'Eglise;
» Sur un champ de bataille, on nous voit, sans remord,
» Verser des flots de sang et prodiguer la mort;
» Mais, avec le combat, cesse notre furie;
» Et, vainqueurs, nous laissons le meurtre et l'incendie
» A des bourreaux payés pour ces vils attentats;
» Nous restons purs d'un sang qui ne se défend pas.
» Si le glaive ennoblit, la torche déshonore.
» Pour moi, seigneur Montfort, je dois le dire encore,
» Je ne puis concevoir qu'on obéisse à Dieu,
» En dérobant son bien au vrai maître du lieu.
» Le droit est contre vous; votre cause est injuste.
» Je déclare tout haut dans ce conseil auguste,
» Que si j'eusse connu ce qu'on fait aujourd'hui,
» J'aurais à vos drapeaux refusé mon appui. [7]
» Mais, d'un serment sacré je respecte la chaîne. »

« Je la romprai pour vous; que rien ne vous retienne !
» Reprend Montfort : partez; allez, guerrier félon,
» Mêlez-vous, j'y consens, aux soldats de Raymond;
» A ses faibles secours allez joindre les vôtres;
» Car sa cause a besoin de vous et de bien d'autres.

» Je préfère compter, vous rendant votre foi,
» Un ennemi de plus, qu'un traître auprès de moi. »

« Ah! seigneurs, arrêtez!... O funeste démence!
» Où le succès finit la discorde commence,
» Dit Vaux-Sernay. Vainqueurs, non, nous ne verrions pas
» Eclater parmi nous de si tristes débats.
» Voulez-vous des croisés consommer la ruine?
» Au nom du ciel, au nom de cette croix divine,
» Pour qui, depuis dix ans, dans mille assauts fameux
» Vous avez répandu tant de sang généreux,
» La paix!... car la discorde entre vous deux m'afflige;
» La paix!... je la demande!... et, s'il faut, je l'exige!»

Guy, malgré sa blessure, au conseil s'est traîné;
Guy, frère de Montfort, qui dit à Vaux-Sernay:
« Rassurez-vous; la paix que votre cœur souhaite,
» Prélat, vous l'obtiendrez; j'en réponds sur ma tête.
» D'un trouble passager je gémis comme vous.
» Les deux guerriers, en proie à ce fatal courroux,
» Sont deux frères pour moi; l'un, qu'implorent mes larmes,
» Donné par la nature, et l'autre par les armes;
» Ces cœurs, que l'honneur guide au milieu des combats,
» A mes vœux empressés ne résisteront pas. »

« Je ne puis cependant, car j'ai l'âme oppressée,
» Evêque toulousain, vous taire ma pensée. [8]
» Vous avez allumé, par d'injustes affronts,

» L'orage qui déborde aujourd'hui sur nos fronts ;
» Vous seul avez rendu, juge trop inflexible,
» Entre ce peuple et nous tout retour impossible.
» Trop de sang a coulé!... Savez-vous le pouvoir
» D'un peuple qui se jette aux bras du désespoir?
» Vous voulez le détruire, abolir sa mémoire....
» Si nous détruisons tout, à quoi sert la victoire?
» La haine naît du sang qui rougit nos drapeaux ;
» Demandons à la paix l'oubli de tant de maux.
» Peut-être.... »

« Il n'est plus temps, dit, d'une voix altière,
» Montfort, qui s'est hâté d'interrompre son frère.
» Un abîme sépare et Toulouse et Montfort ;
» L'abîme ne sera comblé que par la mort.
» Plus de retard ! il faut que mon sort s'accomplisse ;
» Il faut que l'un des deux sur la brèche périsse.

» De l'étroite union dont le ciel fut témoin
» Nous avons aujourd'hui plus que jamais besoin ;
» Oublions un moment d'imprudente colère;
» Que dans chaque guerrier mon cœur retrouve un frère!
» Je voudrais tous ici les presser dans mes bras.
» Une fraternité de gloire et de combats
» Dans les champs de l'honneur chaque jour nous appelle;
» Tombés ou triomphants, la palme est immortelle.

» Demain, dans les jardins qui bordent les remparts,
» Je lancerai d'abord quelques archers épars.

» Vous verrez aussitôt les Toulousains descendre;
» Je fonds sur eux; leur fuite est facile à comprendre.
» J'entre, en les poursuivant, dans ces murs pleins d'effroi;
» Je frappe ce vil peuple, et Toulouse est à moi. »

Le conseil est levé. Dans l'ombre et le silence
Sur l'aile de la nuit le sommeil se balance;
Sur l'une et l'autre armée enfin le doux repos
Descend et les dispose à des combats nouveaux.

Le vieux Raymond veillait. Ardent, plein de courage,
Du combat de la veille il saisit l'avantage.
Il prépare à Montfort des coups plus meurtriers;
Il mande auprès de lui les meilleurs ouvriers;
Là, sont Parayre et Grand, deux enfants de la ville,
Ingénieurs vantés [9]; leur industrie habile
Assemble avec le chêne un puissant appareil
Dont les siéges encor n'ont point vu le pareil;
Un triple cuir l'embrasse, et l'immense machine
Du Château-Narbonnais prépare la ruine.

L'aurore à flots de pourpre illumine les cieux;
Le soleil va paraître étincelant de feux.
Que de sang doit couler! quel deuil! combien de larmes!
Que de guerriers meurtris ou tombés sous les armes,
Avant que ce soleil qu'on ne voit pas encor,
Aille sous d'autres cieux cacher son disque d'or!
Quel démon se complaît à ces grands holocaustes!

Le héros, dès l'aurore, a parcouru les postes;
A chaque combattant, qu'il sait encourager,
Il indique un devoir, il signale un danger;
Il place plusieurs chefs à la garde des portes. [10]
Les femmes, à leur tour, se forment en cohortes;
D'une main courageuse elles vont brandissant
La pique au large fer, ou l'arc retentissant;
Les travaux, les périls n'ont rien qui les étonne.
Telle, aux remparts de Troie, on voyait l'amazone
Se mêler, intrépide, aux plus vaillants guerriers,
Et conquérir sa part de sang et de lauriers.

Raymond garde avec Foix les dehors de la ville;
Il confie à Montaut la porte Posamille; [10]
Il livre le Bazacle à Giraud de Gordon;
Villeneuve défend la porte de son nom.
Arnaud de Vilamur, couvrant la barbacane,
S'établit au-devant de la porte Sardane.
Marcel, à Montoulieu, prêt à braver la mort,
Se signale, et fait face aux tentes de Montfort.
Montgaillard, où l'attaque est toujours meurtrière,
Du valeureux Lomagne arbore la bannière;
Plus loin, le vieux Raymond, armant les mangonneaux,
Du Château-Narbonnais menace les créneaux;
Saint-Etienne est remise à Pestillac le brave;
Lascrozes pour gardien reçoit Bernard-d'Asnave;
Le perthuis voit briller Puntis, Larnothe, Alfard,
Et Matabo demeure à Jordan de Lautard.

Reste une porte au nord, nouvellement armée,
Qu'un brillant souvenir n'a pas encor nommée,
Mais que doit consacrer, dans ce jour de malheur,
Un titre trop fatal de gloire et de douleur.
Deux frères, deux héros sont là... couple sublime!
Puissent-ils maîtriser l'ardeur qui les anime!

Mais bientôt dans les airs des bruits lointains et sourds
Grondent; aux roulements, à l'appel des tambours,
Le clairon frémissant mêle son cri d'alarmes;
Tous les chefs sont debout, tout guerrier prend les armes.
Un essaim vagabond de légers fantassins,
A la voix de Montfort, occupe les jardins;
Il les jette en amorce, et, prévoyant leur fuite,
Il attend que Raymond s'oublie à leur poursuite.
Le héros voit le piège; il va, court au-devant,
Les enferme bientôt dans un réseau vivant;
Mais il laisse après lui des cœurs pleins de courage,
Qui viendront l'appuyer, si le combat s'engage.

Il s'engage en effet; Montfort veut protéger
Les croisés que menace un si pressant danger.
Il court avec Joris; ses chevaliers s'élancent;
Le comte de Soissons et ses soldats s'avancent;
Et, jaloux d'effacer de tristes différends,
Amalric de Crivi lui-même est dans les rangs.
On se mêle, on combat. Une masse profonde
Se déroule et s'étend dans les champs qu'elle inonde.

Les guerriers toulousains, de mille traits frappés,
Par les Franks à leur tour vont être enveloppés;
Le sang coule à grands flots; Raymond soutient la lutte,
Et défend pied à pied le sol qu'on lui dispute.
Bientôt, Roger-Bernard, Arcis de Montesquieu,
Comminge avec Astorg, Loup de Foix, Amanieu,
Vingt autres chevaliers, champions intrépides,
Conduisent au combat leurs colonnes rapides.
Jamais fureur plus grande, en ses coups obstinés,
N'enflamma deux partis, l'un sur l'autre acharnés.
C'est plus que de l'ardeur, c'est plus que du courage;
Partout les combattants s'attaquent avec rage;
L'un contre l'autre on voit fondre les chevaliers,
Et dans ce grand combat cent combats singuliers.
Dieu! quels torrents de sang! quel débris! quel carnage!
De membres mutilés quel hideux assemblage!
Quel lamentable amas! quels horribles monceaux
De cadavres broyés, déchirés en lambeaux!
Là, des fronts entr'ouverts sous des lances rompues;
Là, des fronts écrasés par le fer des massues;
Ici, volent dans l'air les javelots stridents,
Et les murs ont lancé mille rochers grondants.
Ainsi tombe à grand bruit de la nue orageuse,
Au milieu des éclairs, la grêle impétueuse;
Tel le cratère, armé de feux étincelants,
Lance des flots de lave et des rochers brûlants.

Dans ce choc meurtrier, la fortune sévère

Aux guerriers de Toulouse est un moment contraire.
Sous le fer d'un croisé qui lui perce le front,
Morosi tombe mort à côté de Raymond; [11]
Il emporte avec lui dans la sombre demeure,
Les regrets du héros qui le venge et le pleure;
Amalvis, Arnaudon, sont portés expirants,
Et Loup de Foix blessé se traîne hors des rangs. [12]

Montfort que réjouit un succès éphémère,
De Toulouse conquise embrasse la chimère.
Il appelle Valats: « La fortune est pour nous;
» A la porte du nord sans retard lancez-vous,
» Dit-il; les deux guerriers chargés de la défendre
» Sont jeunes; vous savez quel piège il faut leur tendre.
» Courez! c'est le moment. Bientôt victorieux,
» Nous entrerons par là dans ces murs odieux. »

Il dit. Valats s'élance, et Lévis l'accompagne;
Un escadron brillant le suit dans la campagne.
Il marche vers le nord où l'on ne l'attend pas;
Après un long détour, il revient sur ses pas,
Et découvre, au milieu d'une nombreuse escorte,
Les deux jeunes héros qui défendent la porte.

Il était dans Toulouse une antique maison,
Dont un siècle de gloire avait sacré le nom;
Des barons Luzenac la tige fécondée

Compta plus d'un héros dans les champs de Judée; [13]
Leur chef, du grand Raymond avait suivi les pas,
Prodigue de son sang, versé dans cent combats.
Dernier représentant de sa vaillante race,
Arnaud, brillant encor de jeunesse et d'audace,
Quand Muret vit tomber un roi digne d'amour,
Sous les coups de Montfort avait perdu le jour.
Blanche, sa triste épouse, au printemps de son âge,
Par les soins maternels consolait son veuvage;
On la vit cultiver, arroser de ses pleurs,
Les fruits d'un tendre hymen, si fécond en douleurs,
Deux fils, qu'à leur audace on pouvait reconnaître,
Qu'un seul baiser créa, qu'un même jour vit naître.
Celui qui le premier vit la clarté des cieux,
Reçut le nom si cher d'un père glorieux;
On le nommait Arnaud. L'autre, double espérance,
Dut le nom de Bernard au jour de sa naissance.
La nature, féconde en caprices heureux,
Les soumit, dès l'enfance à ses aimables jeux,
Et, revêtant leur front d'une beauté jumelle,
Ne créa qu'une forme en un double modèle.
C'étaient les mêmes traits; un merveilleux hasard
D'une flamme pareille anima leur regard;
Leur voix n'avait qu'un son; leur grace était rivale;
Leurs têtes s'élevaient d'une hauteur égale;
Leurs amis, leurs parents, bien dignes de pardon,
Confondaient leur personne, aussi bien que leur nom;
Et, parfois, oubliant des marques indécises,

Leur mère s'égarait dans de douces méprises.
Quand la lance et le glaive eurent armé leur bras,
Quand leur corps revêtit l'armure des combats,
Qu'un casque, au long panache ondoyant avec grâce,
De leur front belliqueux eut couronné l'audace,
Blanche, livrant son âme aux transports les plus doux,
Croyait, en les pressant, embrasser son époux.
« Chers enfants, leur dit-elle, ô vous dont le courage
» D'un héros adoré me rend la noble image;
» Vous en qui je revois, vivant ou ranimé,
» Et tout ce qui m'est cher, et tout ce que j'aimai!
» Souvenez-vous, mes fils, qu'un tigre, en sa furie,
» A répandu le sang qui vous donna la vie;
» Que la patrie expire, et que, bravant Montfort,
» Elle met son espoir dans un dernier effort.
» Frappez donc le tyran; vengez le sang d'un père,
» Les douleurs de Toulouse et les pleurs d'une mère! »
A ce vœu maternel leur courage applaudit.

Bientôt, Valats approche; un mouvement subit
Le lance avec sa troupe au-devant de la porte.
Les deux jeunes guerriers, que son aspect transporte,
Courent à sa rencontre, et, bouillants de courroux,
Echangent avec lui les plus terribles coups.
Sous le choc orageux leur cuirasse s'allume;
Les casques sont brisés, le sang ruisselle et fume.
La lance, traversant les boucliers fendus,
Déchire les hauberts: dix croisés abattus,

Que protègent en vain les heaumes de Pavie,
Sous les coups de Bernard déjà tombent sans vie. [14]
Emule de courage, Arnaud, de son côté,
Egale les exploits d'un frère redouté.
D'un regard assuré, qui mesure sa perte,
Valats compte les Franks dont la terre est couverte;
Il juge que pour lui le moment est venu
D'attirer les héros au piège convenu;
Il donne le signal. Sa troupe inquiétée
Exécute aussitôt la fuite concertée,
Et l'on voit sur ses pas courir avec bonheur
Les deux frères trompés qu'entraîne leur ardeur.
Ils se croyaient vainqueurs; à cet âge de flamme,
L'ivresse du succès emporte leur jeune âme;
Il leur semble déjà que Valats enchaîné,
Dans les murs de Toulouse en triomphe est traîné....
Imprudents!.... ô destin!.... le trépas vous menace!...
Valats qui semblait fuir, s'arrête... et leur fait face.

Tout-à-coup, d'un repli creusé dans le terrain,
On voit sortir des dards, des cuirasses d'airain,
Des casques, des coursiers, une troupe secrète
De nombreux combattants, et Montfort à leur tête.
Il s'élance; aux guerriers qu'entraîne leur destin,
Déjà de la retraite il coupe le chemin.
Dans un cercle de fer Montfort les emprisonne,
Eux et leurs compagnons que le piège environne;
Le terrible lion se rue échevelé

Sur un faible ennemi par le nombre accablé,
Se baigne dans son sang, le déchire avec joie.
En vain, pour lui ravir une si chère proie,
Quand on voit le péril qui menace leurs jours,
Des remparts toulousains s'élance un prompt secours;
Nul ne peut pénétrer l'enceinte meurtrière.
Peut-être ils auraient pu retourner en arrière,
Se frayer une issue, échapper à Montfort;
Mais fuir!.... fuir devant lui!... plutôt, plutôt la mort!..
De ces cœurs généreux toute crainte est absente;
Les voilà soutenant une lutte impuissante.
Bernard, hors de lui-même, et les yeux égarés,
Dirigeant sur Montfort ses coups désespérés,
Ose ainsi le braver : « Viens, bourreau de mon père,
» Viens aussi dans mon sang abreuver ta colère!
» Ici, sont ses deux fils qui viennent le venger;
» Si tu ne veux périr, tu dois les égorger. »
Il dit; et de sa lance appuyant sa menace,
Du terrible Montfort il frappe la cuirasse.
La lance de Bernard, qu'enflamme un long éclair,
Se brise en vingt éclats que rejette le fer.
Et Montfort : « Pauvre enfant, quelle ardeur insensée
» De t'attaquer à moi t'inspira la pensée?
» Loin d'un père adoré, c'est trop longtemps gémir.
» La main qui le frappa devait vous réunir;
» Si son fils lui fut cher, je lui rends son idole;
» Va le joindre; dis-lui que le bras qui t'immole
» Sait frapper à Toulouse aussi bien qu'à Muret. »

Il dit; le glaive brille et siffle comme un trait,
Et du jeune héros dont la tête s'incline,
Déchire la cuirasse et perce la poitrine.
Bernard cherche son frère; au moment d'expirer,
Il lui jette un regard qui semble l'implorer,
Avec le faible adieu que sa bouche murmure.
L'écume d'un sang noir souille sa riche armure;
Ses yeux se sont fermés; il tombe; ainsi la fleur
Que le soc mutila, penche la tête, et meurt.... [15]

Arnaud!.... Oh! qui dira sa douleur, sa colère!....
Sous les coups de Montfort il voit tomber son frère.
Il s'élance.... il rugit.... ses transports meurtriers
D'abord à sa vengeance immolent deux guerriers.
Thibaut est le premier qu'il frappe dans la foule;
Sous le rapide fer sa tête tombe et roule;
Le second, c'est Raoul; du terrible vengeur
Le glaive furieux lui traverse le cœur.
Puis, il frappe, il renverse, il foudroie, il dévore
Tous ceux qui de Montfort le séparaient encore.
Il l'attaque et lui dit: « Destructeur inhumain,
» Mes parents les plus chers sont tombés sous ta main;
» Tu m'as privé, barbare, et d'un père et d'un frère;
» Ta mort doit me payer les larmes de ma mère.
» Je trancherai tes jours, ou tu prendras mon sang. »
Il lui porte, à ces mots, un coup terrible au flanc.
Mais, l'espoir qui le flatte, hélas! n'était qu'un rêve;
Au choc rude du fer il a rompu son glaive.

Et Montfort lui répond : « Je vais te rendre heureux ;
» Car je puis exaucer au moins l'un de tes vœux.
» Jeune homme, y penses-tu de m'appeler barbare ?
» Je veux faire cesser l'exil qui vous sépare.
» Va rejoindre ton père au séjour de bonheur,
» Où brûle, avec Manès, l'hérétique imposteur.
» Meurs ! »... Il frappe aussitôt. L'inexorable épée
Brise, comme un jouet, l'armure mal trempée ;
Au-dessous du sein droit le fer deux fois plongé,
Fait jaillir un sang noir de ce sein partagé.
Arnaud tombe ; nul cri n'a trahi sa souffrance ;
La nuit couvre ses yeux où s'éteint la vengeance ;
Il tombe ; il s'est roulé sur son frère expirant,
Et ses bras convulsifs le pressent en mourant.
Ainsi, deux peupliers, nés au même rivage,
Se couchent l'un sur l'autre, abattus par l'orage.

Jeunes infortunés, dignes d'un meilleur sort,
La gloire a couronné votre héroïque mort ! [16]
Rien ne manque aux grandeurs de votre apothéose ;
Votre sang fut versé pour la plus sainte cause ;
Vous eûtes le plus beau de nos destins mortels :
Mourir en défendant les foyers paternels !
La patrie en pleurant vous consacre une tombe ;
Bientôt, le meurtrier servira d'hécatombe,
Et Toulouse, honorant de si hautes leçons,
Dans le nom d'une porte unira vos deux noms.
Un jour, la main du temps, dont tout subit l'outrage,

La main de l'homme, hélas ! plus féconde en ravage,
Effacera du sol cette tour, ce rempart
Qui réunit les noms d'Arnaud et de Bernard,
Et peut-être on verrait tomber de la mémoire
Un pieux souvenir d'infortune et de gloire.
Mais, si mes faibles vers, gravés dans quelques cœurs,
De l'épreuve des ans peuvent sortir vainqueurs,
Vos noms, jeunes héros dont la gloire est si pure,
D'un oubli dédaigneux repousseront l'injure,
Et nos derniers neveux les entendront vanter,
Quand ces murs abattus cesseront d'exister ! [17]

L'heureux Montfort poursuit le succès de ses armes;
Il marche dans le sang, il répand les alarmes;
Les nouveaux combattants, contre lui rassemblés,
Jusqu'au fossé profond sont bientôt refoulés;
Il disperse, il immole, il écrase, il ravage;
C'est la trombe en fureur qui vomit le carnage.
Déjà même il touchait au rempart crénelé;
Dans cet affreux tumulte, aux citadins mêlé,
Il allait s'élancer vers la porte, et peut-être
Pénétrer dans Toulouse et s'en rendre le maître.
Encor quelques instants, c'en était fait.... mais Dieu
Du terme de sa marche avait fixé le lieu.

Tout-à-coup dans les airs s'élève un long murmure;
C'est Raymond, revêtu de la céleste armure.

Il paraît ; il s'élance, il bondit.... des créneaux
Mille cris d'allégresse accueillent le héros.
On le voit, devant lui, balayer dans la plaine,
Les guerriers de Montfort, éperdus, hors d'haleine.
Comme un vent furieux, des Alpes descendu,
Chasse l'épais brouillard sur un lac étendu ;
Ainsi Raymond poursuit, disperse, écrase, broie
Les Franks épouvantés que sa lance foudroie.
Mais ce poids le fatigue ; en un rapide élan,
Il saisit à deux mains son glaive étincelant.
Non, jamais les épis dont la moisson fourmille,
Ne tombèrent épais sous l'ardente faucille,
Comme tous ces guerriers, fauchés de rang en rang,
Que frappe dans son vol cet éclair dévorant.
Les croisés étourdis, que la terreur domine,
Renversés par l'éclat de l'armure divine,
Reculent, et Montfort que cet éclat poursuit,
Cède aux flots renaissants de sa troupe qui fuit.
En vain à ce torrent on oppose une digue ;
Valats ne soutient plus les efforts qu'il prodigue ;
Alain Roussy succombe, et Lévis entraîné,
Dans ce chaos mouvant se débat consterné.

Des Toulousains vainqueurs resplendit la bannière.
Déjà mille croisés gisent dans la poussière ;
Près des soldats meurtris les chefs ont succombé ;
Plus d'un baron puissant sous le fer est tombé.
Les guerriers que Raymond conduit à la victoire,

Imitent son courage et partagent sa gloire;
Sous leurs coups redoublés les Franks sont abattus :
Foucault, Bartas, Aymard, Séguret, ne sont plus.
Montfort, à ses côtés, sous des traits qu'il dédaigne,
A vu tomber Sicard qui portait son enseigne;
Du glaive de Raymond, qui prodigue la mort,
Je ne sais quel prodige a préservé Montfort;
Une sombre vapeur, sur le Frank descendue,
Du héros toulousain a fasciné la vue;
Il échappe au vainqueur; l'arbitre des combats
Lui réserve sans doute un moins noble trépas.

Mais, qu'annonce à Montfort un rapide émissaire ?
Dieu!.... Marcel, de son camp a forcé la barrière;
Lomagne et Cahuzac, unissant leurs efforts,
Brûlent ses pavillons, enlèvent ses trésors;
Enfin, le vieux Raymond, sous le choc des machines,
Ebranle le château qu'il remplit de ruines;
Sous le poids des rochers qui volent en éclats,
La tour Ferrande penche et croule avec fracas. [18]
Mais Alice est debout; sa voix, pendant l'orage,
Des croisés incertains raffermit le courage.
Pour délivrer son camp et pour la secourir,
Montfort devant Raymond se détermine à fuir;
Il jette, en s'éloignant, sur la cité maudite,
Un regard de fureur; il fuit, mais, dans sa fuite,
Il a pour l'escorter, l'insulte et le mépris,
Qui, du haut des remparts, le suivent de leurs cris.

Il vole à Montoulieu ; la terreur l'accompagne ;
Il repousse Marcel, Cahuzac et Lomagne ;
Il délivre le camp ; pour relever ses tours,
Au Château-Narbonnais il porte des secours.
Bientôt la sombre nuit suspendant les alarmes,
Force les combattants à déposer les armes,
Et Toulouse revoit ses glorieux enfants,
Qui rentrent dans ses murs, tristes, mais triomphants.

NOTES DU CHANT VINGT-TROISIÈME.

---

[1] Il a formé ses rangs en entrant à Baziège ;
De la cité rebelle il prépare le siége.

« Et ledit comte de Montfort a tant fait, qu'il est arrivé et
» venu à Toulouse. Et quand il a été à Baziège, il a fait mettre
» ses gens en ordre de bataille. Ledit comte de Montfort leur a
» dit : « Seigneurs, l'heure est venue où nous devons nous
» venger de nos ennemis, prendre et écorcher le comte
» Raymond. » (*Anonyme languedocien.*)

[2] Des cimes de Comminge on voit Joris descendre.

Pour l'intelligence de ce vers qui est conforme à l'histoire, il faut savoir que les terres du comte de Comminges avaient été saisies par Montfort, et que ce dernier en avait investi Joris, un des barons de sa suite et de la croisade.

[3] Sur vingt peuples du Nord, Foulque, ardent à répandre
Le fiel de ses discours et ses cris insultants,
Fait marcher avec lui cent mille combattants.

L'évêque Foulque, ennemi implacable du comte Raymond, fut l'un des plus ardents promoteurs de la croisade et des plus puissants auxiliaires de Montfort.

« Et pendant que ledit comte de Montfort parlait, un mes-
» sager est arrivé, qui lui a dit : « Seigneur, vous allez rece-
» voir le grand secours que vous amène l'évêque de Toulouse.
» Il y a plus de cent mille hommes dans sa troupe. » (*An. lang.*)

[4] Alors, souvenez-vous des divins anathèmes.

Les sentiments exprimés dans ce vers et les suivants sont mis par l'anonyme languedocien dans la bouche du cardinal Bertrand. Ce prélat dit à Montfort : « Seigneur comte, ne sois
» étonné de rien ; car Dieu t'aidera, et tu recouvreras Tou-
» louse en peu de temps, et tu mettras à mort et détruiras
» tous ses habitants ; tu ne laisseras pas pierre sur pierre ; tout
» sera renversé et détruit. »

[5] Pourtant, l'un des seigneurs, Amalric de Crivi.....
« Vous êtes généreux ! votre munificence
» Du plus riche butin nous comble en espérance. »

« Or, un des barons lui (Montfort) a répondu avec tous les
» autres ; on le nommait Amalric de Crivi. « Seigneur, nous
» vous devons bien chacun aimer et servir, puisqu'avec si peu
» de façon vous nous donnez toutes les richesses qui sont
» dans Toulouse ; mais je dois bien vous dire, seigneur,
» que peut-être il est vrai que celui qui *trop se hâte, tard se*
» *repent.* » (*Anonyme languedocien.* — Traduction de M. Du Mège.)

Et plus bas, le comte de Soissons répond à Montfort :

« Seigneur, comte de Montfort, je vous remercie du plai-
» sir que vous m'avez fait ; car, en peu d'heures, vous m'avez
» grandement récompensé, si nous pouvons avoir ou prendre
» Toulouse. » (*Idem.* — Traduction de M. Du Mège.)

[6] Je ne sais ; mais je crois, sans vouloir vous blesser,
Que de longtemps encor nous n'y devons penser.

« Mais il me semble qu'elle ne sera pas prise durant cette
» année ; car, selon ce que j'ai entendu, ils ne vous craignent
» guère ; car ils ont tout ce dont ils peuvent avoir besoin, et
» ils ont de bonnes gens pour la défendre, ainsi que leur sei-
» gneur naturel. » (*Idem.*— Traduction de M. Du Mège.)

Déjà, un peu avant, Montfort arrivant devant Toulouse,

avait fait serment de ne pas décharger ses bêtes de somme, ni tendre ses tentes, avant que les siens ne fussent au milieu de la place du marché; et Valats lui avait répondu : « Seigneur, » ne faites pas un tel serment, car je vous assure qu'avant » longtemps vous parlerez tout autrement; car, si pour dé- » charger vos bêtes de somme et planter vos pavillons, vous » voulez attendre d'être, comme vous dites, dans cette ville, » je vous assure que la Noël serait arrivée. » (*Anon. lang.*)

[7] « Je déclare tout haut, dans ce conseil auguste,
» Que, si j'eusse connu ce qu'on fait aujourd'hui,
» J'aurais à vos drapeaux refusé mon appui. »

« Amalric a répliqué en disant : Seigneur cardinal, où » avez-vous trouvé que le droit est pour qui a tort, et que, » sans cause, il faut que vous laissiez déshériter le comte » Raymond et son fils et les autres barons de leur compagnie? » Pensez-vous que Dieu ne permette pas dans la suite qu'ils » recouvrent leurs terres et seigneuries? *Je vous jure que si* » *j'avais connu la querelle telle qu'elle est, jamais je ne serais* » *venu, et que mes gens ne seraient pas sortis de mes terres* » *pour cela.* » (*Anonyme languedocien.*—Traduction de M. Du Mège.)

[8] « Je ne puis cependant, car j'ai l'âme oppressée,
» Evêque toulousain, vous taire ma pensée :
» Vous avez allumé, par d'injustes affronts,
» L'orage qui déborde aujourd'hui sur nos fronts. »

Dans la *Canso*, un reproche de ce genre est mis par Guy de Montfort sur le compte de son frère.

« Don Allard, répond le comte Guy, il vous souviendra » bien comment les hommes de Toulouse vinrent à notre » merci; maintenant il semble fort que Dieu ait entendu leurs » plaintes et leurs griefs. Le comte mon frère, dur et tyran » comme il est, ne voulut jamais leur rendre son amour, et » leur a ainsi donné le bon droit. Mais, si ce mauvais vouloir » eut pu changer en lui, nous ne perdrions pas Toulouse et » n'éprouverions pas de revers. » (Vers 6082-6089.)

Mais voici les reproches que Robert de Pipin adresse directement à l'évêque Foulque : « Seigneur évêque, vous parlez

» à votre aise ; et si le comte n'eût cru ni vous, ni vos pareils,
» il ne serait pas dans la tristesse où il est, et, au contraire, il
» serait maître tranquille de Toulouse, aimé des habitants ;
» car vous êtes cause de tout ceci, et de la mort de mille hom-
» mes et plus ; et jamais terre mal conquise ne peut être gar-
» dée longtemps ; et je vous dis que quand même tout ce peu-
» ple serait à votre merci, vous ne sauriez lui nuire, ni lui
» faire du mal, car ils combattent pour leur seigneur naturel ;
» et d'autre part les secours leur viennent de tous côtés, et
» nous n'en pouvons obtenir, à cause du mal que nous leur
» avons fait. » (*Anonyme languedocien.*)

[9] Là, sont Parayre et Grand, deux enfants de la ville,
Ingénieurs vantés...............

« Et, après s'être retirés, ils ont fait venir un nommé Ber-
» nard Paraire et un autre appelé maître Grand, et leur ont
» ordonné d'aller promptement mettre les trébuchets (*trabu-*
» *quets*) et les pierrières, pour abattre ce qui restait encore
» debout du Château-Narbonnais ; ce que ces hommes firent ;
» car ils étaient les plus subtils maîtres qui fussent au monde
» pour cette chose. » (*Anon. lang.* — Trad. de M. Du Mège.)

[10] Il place plusieurs chefs à la garde des portes.....
Il confie à Montaut la porte Posamille ;
Il livre le Bazacle à Giraud de Gordon.

L'on trouve dans la *Canso* une énumération des portes de la ville avec les noms des chefs qui les défendent ; mais elle se rapporte à une époque postérieure à la mort de Montfort ; il s'agit, dans ce passage de la *Canso*, du siége de Toulouse par Louis de France, père de Saint-Louis.

[11] Morosi tombe mort à côté de Raymond.

« Et quand ceux de la ville se sont retirés, ils ont reconnu
» qu'ils avaient perdu beaucoup de gens, et entre tous les au-
» tres un vaillant homme appelé Guiraud de Morosi. » (*Ano-*
nyme languedocien. — Traduction de M. Du Mège.)

[12] ... Et Loup de Foix blessé se traîne hors des rangs.

« Et aussi ils ont eu, fort blessé, Loup de Foix, un autre

» vaillant homme, et beaucoup d'autres, dont le nom n'est pas » ici. » (*Idem.* — Traduction de M. Du Mège.)

[13] Des barons Luzenac la tige fécondée,
Compta plus d'un héros dans les champs de Judée.....

Un guerrier du nom de Luzenac est mentionné avec éloge dans la *Canso* de Guillaume de Tudèle : « Ei es W. B. de » Luzenac Marviers. » (Vers 8379.) « Guillaume Bernard de » Luzenac, l'adroit. »

[14] .... Dix croisés abattus,
Que protègent en vain les heaumes de Pavie,
Sous les coups de Bernard déjà tombent sans vie.

Il paraît qu'à cette époque les heaumes fabriqués à Pavie étaient en grande réputation. Dans la *Canso*, Montfort parle de son heaume de Pavie. « Je n'ôterai point mon haubert, ni » mon heaume de Pavie.... » (Vers 5015.) Et ailleurs on lit : « Ils revêtent leurs hauberts et leurs heaumes de Pavie. » (Vers 8003.) « Que de beaux coups frappés sur les heaumes de Pavie ! » (Vers 1215.)

[15] Ses yeux se sont fermés ; il tombe ; ainsi la fleur
Que le soc mutila, penche la tête, et meurt.

Image bien souvent reproduite et toujours gracieuse ; imitation de ces vers qui sont dans la mémoire de tout le monde :

« Purpureus veluti cum flos succisus aratro
» Languescit moriens........ » (*Enéide*, liv. 9.)

[16] Jeunes infortunés, dignes d'un meilleur sort,
La gloire a couronné votre héroïque mort....

L'épisode des frères Arnaud et Bernard est une nouvelle imitation du célèbre épisode de Nisus et Euryale, déjà imité plusieurs fois dans d'autres poèmes épiques. Ici, du reste, cet épisode n'est pas un hors-d'œuvre ; il a un mérite qui ne saurait lui être contesté ; il se lie intimement au sujet dont il amène le dénouement. C'est un coup de pierre qui doit frapper Montfort ; la pierre, d'après le récit historique, fut lancée par une femme. Maintenant la femme est trouvée ; c'est Blanche

qui sera l'instrument de la colère céleste, et qui vengera en même temps son époux et ses enfants.

> [17] ... Et nos derniers neveux les entendront vanter,
> Quand ces murs abattus cesseront d'exister !

Le rempart et la porte Arnaud-Bernard n'existent plus. Napoléon, à son passage à Toulouse, en juillet 1808, décréta la démolition des vieux remparts de cette ville. Ce décret a reçu son exécution au bout de trente ans. Le parapet de brique, la grande levée de terre qui le soutenait, et quelques tours au profil pittoresque, ont disparu du sol. Aujourd'hui, des boulevards agréables remplacent ces vieilles murailles.

> [18] Sous le poids des rochers qui volent en éclats,
> La tour Ferrande penche et croule avec fracas.

Tour Ferrande ; tel était le nom d'une des tours du Château-Narbonnais ; elle fut ruinée à l'époque du siége de Toulouse par les machines que faisaient jouer les Toulousains assiégés.

« Et ils ont tant tiré, qu'ils ont abattu une grande partie de » la tour Ferrande, dont se sont fort ébahis ceux qui étaient » dans la forteresse. » (*Anonyme lang.*—Trad. de M. Du Mège.)



CHANT VINGT-QUATRIÈME

SOMMAIRE.

Invocation et adieux à la muse. — Invocation à Toulouse. — On porte à Blanche les têtes de ses enfants. — Montfort s'empare du faubourg Saint-Cyprien. — Il est arrêté par les deux tours qui défendent le fleuve. — Une tempête retient les secours. — Pont suspendu jeté par Domingo. — Combat sur le fleuve. — Raymond vainqueur reprend le faubourg. — Montfort chassé repasse le fleuve à Muret. — Mort d'Elma. — Trève pour ensevelir les morts. — Montfort fait construire une immense tour en bois. — Il est condamné par le jugement de Dieu. — Songe de Blanche. — Songe d'Alice. — Montfort fait avancer la grande tour. — Elle est brisée. — Montfort marche au secours de son frère. — Il va sous le cormier fatal. — Blanche l'aperçoit — Montfort tombe frappé d'une pierre. — Les Croisés lèvent le siége. — Epilogue.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

—

Muse, soutiens ma voix, avançons d'un pas ferme!
Ma course est mesurée, et j'aperçois le terme;
Pour prix de ces labeurs que nul n'osa que moi,
Je sollicite encore un sourire de toi;
De mes jours de douleurs chère consolatrice,
Toi qui de mon destin corrigeais l'injustice,
Dont la main répandit quelques gouttes de miel
Dans cette coupe amère où j'ai bu tant de fiel,
Ne m'abandonne pas dans ce champ de carnage!
Sans ton appui divin que pourrait mon courage?
Viens! arrachons Toulouse à son joug odieux!
C'est le suprême chant, c'est le chant des adieux.
Avant de nous quitter, en ce jour de victoire,
Couvre mon luth pieux des éclairs de ta gloire.

Et toi dont le vieux nom, digne d'un sceptre d'or,
Sur les champs du Midi semble régner encor,
Cité qu'enorgueillit l'éclat du Capitole,
Berceau de mon enfance et ma plus chère idole,
Toulouse! oh! si mes vers peuvent dans l'avenir
Des jours de ta grandeur porter le souvenir,
Conserve, avec mes chants, le nom de ton poète!
Accorde dans tes murs une tombe secrète
A celui dont la muse à toi se consacra,
Que ton amour remplit, que ta gloire inspira.
Hélas! bien jeune encor, ma fidèle tendresse,
A dédaigné pour toi les pompes de Lutèce:
Ces palais, ces splendeurs, ces prestiges des arts
Qui des mortels séduits fascinent les regards,
Dans mon cœur, tout ému de tes douces images,
Ne purent balancer l'amour de tes rivages.
J'admirais ces grandeurs, sans pouvoir les aimer;
Ce qui n'était pas toi ne pouvait me charmer;
Dans les froides vapeurs d'une sombre atmosphère,
Je cherchais ton soleil, ton azur, ta lumière,
L'air si doux qu'en naissant ma bouche a respiré,
Et les brillantes eaux de ton fleuve sacré.
Pour prix de tant d'amour, écoute ma prière:
Conserve à tes enfants des entrailles de mère!
Tu portes dans ton sein, tant de fois agité,
Tous les germes de gloire et de fécondité;
Cultive avec amour ton superbe héritage;
Assez d'autres cités envîront ton partage.

De ton sol, de ton fleuve honore le trésor;
Invoque le travail; donne un nouvel essor
A ton ambition plus noblement placée:
Tu régnas par le fer, règne par la pensée!
Un jour, puisqu'il n'est rien qui ne doive finir,
Quand tu ne seras plus qu'un noble souvenir,
Tu paraîtras aux yeux de ces races lointaines,
Avec tes monuments, tes canaux, tes fontaines,
Et ces riches travaux que ton peuple adopta,
Qu'en tes murs rajeunis l'industrie enfanta;
Ces gloires des aïeux par le temps confirmées;
Ces noms grands à jamais, ces vastes renommées;
Et le poète obscur, qui dressa ton pennon,
Heureux d'avoir chanté tes armes et ton nom!

Mais, de nouveaux combats, un choc opiniâtre,
Me ramènent encor sur un sanglant théâtre.

Montfort, qu'aigrit toujours l'échec de ses drapeaux,
Refuse sa paupière aux douceurs du repos;
Il veille. Guy, son frère, oubliant sa blessure,
De l'orgueil irrité veut calmer la torture.
Ainsi, le médecin qu'inspire l'amitié,
Et qui cède à l'élan d'une douce pitié,
Joint au secours de l'art celui de la parole,
Assiste le blessé, le panse et le console.
Mais Montfort le repousse: « O douloureux affront!

» C'en est fait, mes lauriers sont flétris sur mon front!
» Je ne sais quelle main, que ma grandeur offense,
» Se fait un jeu cruel d'abaisser ma puissance.
» Je suis vaincu; mon nom n'inspire plus d'effroi;
» Et l'enfer, et le ciel, tout s'arme contre moi.
» Ma couronne pourtant ne fut pas usurpée;
» Car Rome consacra les droits de mon épée. [1]
» Cette ville est à moi; je la veux, je l'aurai;
» Avant de renoncer à l'avoir.... je mourrai!... »

Et pendant qu'il veillait dans l'ombre et le silence,
Le barbare médite une atroce vengeance.
Par son ordre secret, dans la foule des morts,
Des frères Luzenac on va chercher les corps.
Des cadavres sanglants les têtes détachées,
Ces têtes qu'on unit, l'une à l'autre attachées,
Front à front, bouche à bouche, et, par un jeu cruel,
Qui semblent se donner le baiser fraternel,
Par des anneaux de fer étroitement fixées,
Par-dessus les remparts dans la nuit sont lancées :
Montfort, pour se venger d'un mépris insolent,
Envoie aux Toulousains cet horrible présent.

Le peuple, au point du jour, voit ces têtes chéries
Dans la poudre rouler, sanglantes et meurtries;
On relève, on recueille avec un soin pieux,
On porte à Blanche, hélas! ce tribut douloureux.

Un mensonge prudent, dans la triste journée,
Lui cacha de ses fils la noire destinée;
Vainement sa tendresse attendit leur retour;
Une lueur d'espoir soutenait son amour.
La nuit s'écoule, et rien, dans cette nuit si lente,
N'interrompt un silence affreux pour son attente;
L'angoisse la torture; un désespoir muet
S'amasse sur son cœur qu'il dévore en secret.
Ainsi ce fruit doré, trésor de miel et d'ambre
Que mûrit de ses feux le soleil de septembre;
Par un insecte impur lentement déchiré,
Garde et nourrit le ver dont il est dévoré.
Mais, sitôt qu'elle a vu, de sang teintes encore,
Les têtes de ses fils, ces têtes qu'elle adore,
Que cet aspect confirme un malheur trop certain,
Un cri terrible, un cri s'échappe de son sein;
Elle tombe!.... On accourt; une sœur, une amie,
Par leurs soins empressés, la rendent à la vie.
Déplorable bienfait!.... Elle ouvre enfin les yeux:
« Mes fils!.. mes fils!.. dit-elle. Ils sont là!.. ce sont eux!..
» Si beaux! quand de ces murs je les voyais descendre.
» Etait-ce en cet état qu'on devait me les rendre?
» Morts! mais, que dis-je? à qui me plaindre de leur sort?
» C'est moi qui, la première, ai causé votre mort,
» Chers enfants!.. oui, c'est moi.. c'est moi seule.. ô disgrace!
» A combattre Montfort j'excitai votre audace....
» Mon Dieu! vous le voulez!.... soumise aux saintes lois,
» Je me jette expirante au pied de votre croix....

» Au Christ, dont à longs traits je bois l'amer calice,
» De tout ce qui m'est cher j'offre le sacrifice.
» Que n'ai-je pu m'offrir toute seule à vos coups!
» Si le courroux céleste éclate contre nous,
» S'il est quelque attentat que notre sang expie,
» Ne pouviez-vous, grand Dieu! m'accepter pour hostie,
» Et défendre mes fils contre un fer ennemi?
» Montfort!.... tigre abhorré que l'enfer a vomi!....
» Bourreau de tous les miens!.... fléau de ma patrie!...
» Je suis femme, et ma main est faible et peu hardie;
» Mais, que le Tout-Puissant daigne me protéger,
» Cette main sera forte et pourra les venger.
» Exaucez-moi, grand Dieu! que ma douleur vous touche!
» Je serai la Judith de ce monstre farouche!....
» Si, le fer à la main, je puis le déchirer,
» Si mon œil triomphant peut le voir expirer,
» Que la foudre du ciel tombe alors sur ma tête!
» Mes maux sont effacés, et je meurs satisfaite! »

Elle dit, presse encor ces restes précieux;
Un long torrent de pleurs ruisselle de ses yeux:
Le nard coule, et bientôt ces têtes parfumées,
Dans le cèdre odorant reposent enfermées.

Montfort, dont la fureur tente un nouveau moyen,
Franchit le fleuve et marche au faubourg Cyprien.
Avant que le soleil ramenât la lumière,
Déjà, deux cents bateaux, à la rame légère,

Sur les deux bras du fleuve en ordre disposés,
Ont transporté les Franks jusqu'aux bords opposés.
Montfort est là, suivi d'un imposant cortège;
Sous les murs du couchant il établit le siége.
La troupe de Joris, déployant l'étendard,
Au signal convenu, s'approche du rempart;
Sur un point découvert l'attaque est décidée.
L'enceinte du faubourg est faible et mal gardée;
Comminges la défend. Vainqueur jusqu'aujourd'hui,
Il vit le fier Joris reculer devant lui.
Mais, après vingt combats, brillants de renommée,
Sa troupe est peu nombreuse et presque désarmée;
De ses fiers combattants il n'a plus qu'un débris.
Qu'importe?.... Il sort et marche au-devant de Joris.
Joris sonne la charge, et le combat s'engage.
Dans les rangs opposés brille un égal courage.
Bientôt, d'un sang vermeil le sol est imbibé;
Et peut-être, en ce choc, Joris eût succombé,
Sans un secours puissant qui vole à sa défense.

Sous les pas mesurés d'une colonne immense,
La plaine se dérobe; on sent le sol trembler;
On voit les bataillons au loin se dérouler;
L'horizon se noircit d'une sombre fumée;
L'impétueux Montfort conduit sa grande armée.
Comminge, environné de ses faibles soutiens,
D'un choc trop inégal veut préserver les siens;
Il rentre, et, pressentant une fatale épreuve,

Il court armer les tours qui défendent le fleuve.
Ainsi, le laboureur, par un torrent pressé,
Qui voit le flot grossir et son champ menacé,
Sans relâche appliqué, redouble de fatigue,
Pour relever son tertre ou réparer sa digue.

Les murs cèdent bientôt à l'effort des croisés;
Les vieux toits du faubourg pétillent embrasés;
Montfort, en peu d'instants, est maître du rivage;
Mais deux puissantes tours l'arrêtent au passage.
Cet obstacle écarté, pour gagner l'autre bord,
Le trajet est facile avec le moindre effort;
La rive est sans défense, et la voile et la rame
Conduiront les croisés qui porteront la flamme;
Enfin, si les deux tours tombent en son pouvoir,
De conquérir Toulouse il conserve l'espoir.

Mais, les tours sont debout, et la défense est prête;
Les archers de Comminge en couronnent le faîte;
Par les arcs frémissants mille traits sont lancés,
Qui frappent de Montfort les soldats avancés.
Joris, pour se défendre et battre ces murailles,
Tente avec les pierriers de promptes représailles;
Le ciel est obscurci, dans ces assauts divers,
De cailloux et de traits qui traversent les airs.
Montfort presse les tours; la plus forte l'appelle;
Deux mille combattants s'entassent autour d'elle;
Ils redoublent d'ardeur; les rochers en éclats

Sur les créneaux brisés volent avec fracas ;
Au front des assiégés qu'écrase sa colère,
Tombe, tombe toujours la grêle meurtrière.
En vain, pour repousser les assaillants nombreux,
La tour vomit sans cesse un déluge de feux ;
Rien ne peut ralentir les bruyantes machines ;
La brèche s'est ouverte au milieu des ruines,
Et l'échelle se dresse, et d'un essor nouveau,
Les croisés, plus ardents, s'élancent à l'assaut.
Les assiégés, battus par ce terrible orage,
En vain à la fortune opposent le courage ;
Ils cèdent sous le nombre, et, vers la fin du jour,
Courent se retrancher dans la seconde tour.

Montfort, de ses succès poursuivant la carrière,
Sur ces débris sanglants arbore sa bannière;
Il rend la nuit témoin de ces hardis travaux;
Il a fermé la brèche, il refait les créneaux,
Et, creusant des fossés où l'onde se replie,
Dans le poste conquis bientôt se fortifie.
Sur l'horizon lointain le soleil de retour,
Le voit déjà porter ses coups sur l'autre tour;
Il l'attaque; à ses yeux, cette double conquête
De Raymond désarmé garantit la défaite.

Enfermés par les flots, de toute part pressés,
Comminge et ses soldats, par Joris menacés,
Implorent à grands cris les secours de la ville.

Un vieux pont présentait un passage facile.
Déjà les deux Raymonds, partageant leur effroi,
D'armes et de guerriers préparaient un convoi.
On accourt; mais soudain une tempête éclate,
Qui retient les secours rassemblés à la hâte.
Un orage effroyable, aux sinistres lueurs,
Enveloppe le ciel de ses noires vapeurs;
Aux éclats redoublés de la foudre qui gronde,
Au tumulte des vents, à la fureur de l'onde,
Se joignent les torrents qui, des airs tourmentés,
A grand bruit, tout un jour, tombent précipités.
Le flot s'enfle et mugit, le fleuve rompt ses chaînes,
Franchit ses larges bords et couvre au loin les plaines;
Renverse, envahit tout [2]. Les forêts, les troupeaux,
Les ouvrages de l'art, les débris des hameaux,
Emportés dans son cours, roulent mêlés ensemble.
Sous l'effort du torrent bientôt le vieux pont tremble;
Il chancelle, s'affaisse, et ses débris poudreux
Tombent avec fracas dans le fleuve écumeux.

O douleur! oh! comment, dans l'horreur qui les presse,
Des tristes assiégés assister la détresse!
Sur le fleuve orageux conduisant des secours,
A des périls certains qui dévoûra ses jours?
Un jeune Aragonais, aventureux génie,
D'un art audacieux signale l'industrie.
Domingo (c'est son nom) jette aux flots courroucés
Un énorme tissu de câbles enlacés; [3]

Du côté de la ville il l'attache au rivage ;
Puis, seul dans un esquif, et bravant le naufrage,
Sur le fleuve il s'élance, emportant avec lui
L'extrémité qui flotte et demande un appui.
Battu par le courant et la vague brisée,
Il descend, et s'arrête à la rive opposée ;
Fixe au pied de la tour le cordage tendu,
Et le fleuve mugit sous un pont suspendu.

Témoin de tant d'adresse et d'un si grand courage,
Toulouse applaudissait au merveilleux ouvrage;
Domingo s'abandonne à ces hardis travaux,
A travers les périls de la terre et des eaux ;
Le fleuve le poursuit de ses vagues rapides,
Et, plus loin, les croisés de leurs traits homicides;
Il les brave ; il échappe à leur double fureur,
Et sur l'œuvre accomplie il s'avance vainqueur.
Tel, un jôûteur hardi, dans nos fêtes publiques,
Dirige vers le but des efforts héroïques,
Etreint le mât glissant, grimpe, monte au sommet,
Et prend seul le laurier que chacun se promet.
Déjà, par cette voie, arrivent dès l'aurore
Tous ces premiers secours que le besoin implore ;
Et plus d'un combattant se hasarde à marcher
Au long balancement du flexible plancher.
Mais le fleuve s'irrite ; à son aide il appelle,
Pour secouer ce joug d'une espèce nouvelle,
Tous les fleuves amis qui grossissent son cours.

Ils arrivent. Aidé de leur bruyant concours,
Il croît encor, bouillonne, ébranle, brise, arrache
Les câbles, les poteaux, leur impuissante attache,
Et dans ses flots grondants il emporte à grand bruit,
Courageux Domingo, ton ouvrage détruit.

Les tristes assiégés, dont la détresse augmente,
Ont vu naître autour d'eux et grandir la tourmente.
Tant que le flot grossit, nul espoir de secours;
Aux efforts de Joris ils résistent dix jours.
Pendant dix jours, on vit des forces inégales
Soutenir le combat entre les tours rivales;
Toujours les assiégés se défendaient. Enfin,
Accablés par les traits, dévorés par la faim,
S'échappant tout meurtris de la fatale plage,
Ils tentent hardiment le périlleux passage.
Après de grands efforts, d'un élan empressé,
Sur de frêles esquifs l'espace est traversé;
Au sommet des deux tours, qui deviennent sa proie,
Le superbe lion se balance avec joie.

Bientôt, l'onde décroît, et le fleuve calmé
Reprend avec ses bords son cours accoutumé.
Mais, un long cri de guerre en sort; son sein mobile
A de nouveaux combats présente un champ facile.
Sur les bords opposés, d'innombrables bateaux,
Réparés ou construits, sont lancés sur les eaux;
Les armes, les soldats, les enseignes flottantes

Couvrent de leur éclat les vagues inconstantes,
Et Toulouse contemple, au sein de ses remparts,
L'ardente naumachie offerte à ses regards. [4]

Sous le vol cadencé des rames affermies,
S'élancent à grand bruit les flottes ennemies;
Leur choc impétueux fait retentir les airs;
L'ardeur des combattants rayonne en vifs éclairs;
Mais, le fleuve, fidèle à son antique gloire,
Aux armes de Toulouse a promis la victoire.
Les bateaux, deux à deux par les grappins liés,
Chancellent sous l'effort des coups multipliés;
Les haches, les poignards, les dards, les javelines
Vont partageant les fronts, déchirant les poitrines.
Partout c'est l'abordage et ses noires fureurs;
L'audace brille aux yeux, la rage est dans les cœurs;
Le sang bouillonne et fuit des blessures profondes;
Cent braves sont tombés et rougissent les ondes;
Ce sont des cris de mort et d'horribles clameurs.
Les marins de Toulouse, intrépides rameurs,
Reconnaissent un chef dont le courage habile
Manœuvre avec plus d'art leur escadre docile. [5]
Fulcrand, qui s'est rendu maître du cours des eaux,
Aux bateaux ennemis lance ses lourds bateaux;
Les barques de Montfort, trop faibles pour la lutte,
Sombrent avec les Franks entraînés dans leur chute.
De cadavres au loin les flots roulent chargés;
A peine on voit les bras de quelques naufragés

S'agiter et saisir un débris qu'ils étreignent ;
Des archers toulousains les flèches les atteignent ;
L'œil a marqué le but, et par le trait sifflant
Les membres sont cloués sur le poteau tremblant.

La flotte de Raymond triomphe ; avec ivresse,
Du fleuve qui la porte elle se rend maîtresse ;
Et déjà, dans leur camp refoulant les croisés,
Conduit ses combattants sur les bords opposés.
Point de trève ; en trois corps, du vieux pont au Bazacle,
L'armée a traversé les ondes sans obstacle ;
On la voit attaquer et l'une et l'autre tour,
Disputer à Montfort sa conquête d'un jour,
Poursuivre avec constance une lutte acharnée.
Un courage si grand vaincra la destinée.
Le superbe lion, par la honte accablé,
Sous la main des vainqueurs dans le fleuve a roulé ;
Il tombe aux yeux émus de Toulouse attentive,
Aux applaudissements qui font trembler la rive ;
Il tombe ; mais la flamme, en vengeant les croisés,
Ne laisse aux Toulousains que des murs embrasés.

Roger, Marcel, Lomagne, ainsi qu'une avalanche,
Inondent le faubourg où Montfort se retranche.
Après un long combat et des succès égaux,
La victoire flottait entre les camps rivaux.
Raymond, quand la fortune encor tient la balance,
Met dans un des bassins le poids de sa vaillance.

Il apparaît, il marche; il montre à tous les yeux
Du céleste pavois l'éclat victorieux.
L'armure a des éclairs brûlants comme la foudre;
Les Franks épouvantés se roulent dans la poudre.
Montfort veut le combattre, et ne peut avancer;
Une invisible main semble le repousser;
L'orgueil commande en vain qu'il triomphe ou qu'il meure;
Le grand juge, en ce jour, n'a pas marqué son heure;
Son pouvoir le dérobe aux plus terribles coups.
Il cède en frémissant de honte et de courroux;
Sa troupe qui s'enfuit, éparse dans la plaine,
Malgré lui, dans ses flots, comme un torrent l'entraîne;
Et, d'un sort ennemi croyant subir l'arrêt,
Pour repasser le fleuve, il court jusqu'à Muret. [6]

Ainsi, lorsque la trombe, au gré de sa colère,
Roule en un tourbillon le chêne séculaire;
Suspendu, mais surpris d'obéir à ses lois,
L'arbre résiste encor par la masse et le poids;
Entraîné malgré lui dans la force puissante,
En bonds irréguliers il cède à la tourmente,
Et la suit jusqu'aux lieux, en proie à la terreur,
Où s'arrête sa marche et tombe sa fureur.

O changement fatal de fortune et de gloire!
Montfort revoit ces murs témoins de sa victoire;
Ces murs où s'imprima, sous son glaive insolent,
D'un triomphe immortel le souvenir sanglant.

Ces flots qu'il a remplis de sang et de victimes.
Le ciel veut que lui-même en sonde les abîmes.
Le ciel l'y précipite : en leurs humides plis
Montfort et son coursier tombent ensevelis.
Toutefois, un secours l'arrachant au naufrage,
Retire le guerrier qui gagne le rivage :
Mais Montfort a pleuré son coursier le plus beau,
Qu'il a nommé Lion, du nom de son drapeau :
Ce compagnon si fier de ses grandes batailles,
Ce coursier de la mort, amant des funérailles,
Qui, d'un élan rapide, enflammé par sa voix,
Dans les rangs ennemis l'a porté tant de fois....

Au moment où Raymond se couronne de gloire,
Une douleur bien vive attriste sa victoire.
Le jeune page Albert, dont un secret profond
Dissimula le sexe aussi bien que le nom,
Sur les pas du héros que son cœur idolâtre,
Aux côtés de Marcel avait osé combattre.
D'un javelot, que lance une fatale main,
La pointe le rencontre et lui frappe le sein.
Le sang et la douleur accusent sa blessure :
Mais la pudeur plus forte a vaincu la nature.
Il se tait ; il étouffe un douloureux soupir ;
Il refuse un secours qui pourrait le trahir.
La mort est devant lui ; la mort, aux mains de glace,
Flétrit, en le touchant, ce front si plein de grâce.
Il appelle Raymond : ce maître généreux

D'un serviteur souffrant daigne exaucer les vœux.
Il approche; il a vu ses yeux près de s'éteindre :
« Jeune ami, lui dit-il, que ton sort est à plaindre!
» Combien je m'intéresse à tes jours menacés ! »

« Je vous suis chère encor plus que vous ne pensez,
» Raymond; ce sein qui souffre et que la mort réclame,
» Que le fer a percé, c'est le sein d'une femme.
» Reconnaissez Elma ! »

Ce nom cher et maudit
Fait tressaillir Raymond, qui recule, interdit,
Comme le voyageur, quand, du sein de la nue,
Eclate sur ses pas la foudre inattendue.
« Vous Elma!.. vous, grand Dieu!.. c'est donc vous que je vois!..
» Ces yeux mourants, ces traits... le son de cette voix!..
» Oui, c'est vous!.. Dans quel trouble un souvenir me plonge!..
» Sous ce déguisement, vous, près de moi!.. quel songe!..
» Est-ce un affreux prestige?... un piège du démon?... »

« J'ai peu d'instants à vivre; écoutez-moi, Raymond.
» Après des jours de honte, au repentir livrée,
» Un cloître me reçut, faible et désespérée.
» Là, Dominique, armé des célestes trésors,
» Chassa l'esprit impur qui possédait mon corps.
» Vous venez.... le combat avec Lévis s'engage;
» Parmi les morts s'offrait la dépouille d'un page;
» J'osai la revêtir. Albert, à votre insu,
» En effaçant Elma, vous suit inaperçu.

» Je vous voyais, seigneur; près de vous j'osais vivre.
» Trembler, prier pour vous, vous bénir et vous suivre,
» C'était là mon bonheur, bonheur d'autant plus doux
» Qu'il était ignoré de tous, même de vous.
» Mais, Dieu me le ravit!... j'expie ainsi mon crime!..
» Laissez-moi déposer sur ce front magnanime
» Un baiser que le ciel ne peut plus m'envier;
» Baiser pur, baiser tendre, hélas! et le dernier!...
» Que Dieu, se souvenant des pardons qu'il accorde,
» Daigne m'ouvrir les bras de sa miséricorde,
» Et qu'il fasse descendre, à ces derniers moments,
» Un regard de pitié sur mes égarements!
» Adieu!... qu'un souvenir, faible et précieux gage,
» Au fond de votre cœur consacre mon image!...
» Approchez!.. que je meure en pressant votre main!.. »

Elle dit, et ses yeux brillent d'un feu soudain.
Sur le front du héros sa bouche s'est posée;
Sa main froide saisit une main embrasée;
Elle aspire un moment ce douloureux plaisir,
Et son âme s'échappe avec un long soupir.
Ainsi, dans nos foyers, la lampe solitaire
Jette un éclat plus vif en perdant sa lumière.

Raymond, les yeux en pleurs et le cœur oppressé,
Contemple avec douleur ce front pâle et glacé;
Nul ne sait du héros le trouble et les alarmes;
La nuit a dérobé le secret de ses larmes.

Huit jours sont écoulés; les belliqueux efforts
Cèdent au soin pieux d'ensevelir les morts.
Raymond dans ses remparts, les croisés sous leurs tentes,
Ont suspendu le cours de leurs luttes sanglantes.
Mais, ces moments de calme, au travail assidus,
Les guerriers de Montfort ne les ont pas perdus.
Le superbe lion rugit de sa défaite ;
Il n'a pas abdiqué sa plus belle conquête ;
Toulouse est sous sa main ; pourquoi désespérer ?
Par des moyens nouveaux il veut s'en emparer.
Tel, autour de l'enceinte où les troupeaux mugissent,
Rôde un tigre affamé dont les poils se hérissent,
Portant de tous côtés un œil explorateur,
Et cherchant une issue ouverte à sa fureur.

Montfort a fait construire une machine immense,
Qui des plus forts remparts égale la puissance ;
Haute comme une tour, et dont le large sein
Porte mille guerriers qu'anime un grand dessein.
Une vaste forêt, dont les chênes antiques
Ombragèrent longtemps des autels druidiques,
Pendait sur ces coteaux, sommets hospitaliers,
Où Toulouse naissante abrita ses foyers. [8]
Sous les coups de la hache, aux pentes ébranlées,
Roulent avec fracas les tiges mutilées.
Le fleuve, mugissant sous les nombreux apprêts,
Les reçoit et les porte au Château-Narbonnais.
Là, d'un art tout puissant, le travail les assemble ;

La scie et les marteaux, criant, tonnant ensemble,
Préparent l'édifice, et dressent dans les airs,
L'un sur l'autre élevés, sept étages divers.
De cent taureaux choisis la dépouille puissante,
Une armure de fer qui soutient la charpente,
De la cité mobile embrassent les parois,
Et des feux ennemis la gardent à la fois.
Du lourd géant de bois la tête enfin se hausse;
La roue est impuissante à porter le colosse;
L'art vient à son secours. Par le chanvre enchaîné,
Sur d'immenses rouleaux péniblement traîné,
Il s'ébranle.... l'on voit marcher l'énorme masse,
A la voix de Montfort qui lui marque sa place;
Tout est prêt, tout annonce un carnage nouveau,
Et le soleil naissant verra le grand assaut.

La nuit étend son voile; à la voûte étoilée
S'élance une comète, ardente, échevelée,
Qui s'arrête, et suspend, ministre de terreur,
Sur le camp des croisés sa sinistre lueur.
Quel horrible fléau, quel immense désastre
Au monde plein d'effroi vient révéler cet astre;
Ce messager qui verse, avec ses feux errants,
Les flots de sa colère au front des conquérants?

Etienne et Saturnin, dans les champs de lumière,
Sondent les profondeurs du céleste mystère;
Les saints, les séraphins, tous ces esprits de feu

Attendent en tremblant le jugement de Dieu.
Un ange, des héros mesure les journées,
Et des balances d'or pèsent leurs destinées.
Par ordre du Très-Haut il les prend dans sa main;
Il a jeté deux noms dans le double bassin :
Deux mortels sont jugés. L'un, âme noble et pure;
L'autre, qui des forfaits a comblé la mesure :
C'est Raymond, c'est Montfort. Pesant le double sort,
La balance divine a condamné Montfort.
L'Eternel, qu'environne un sublime silence,
D'un signe tout puissant proclame la sentence;
Il incline son front tonnant de majesté;
Signe mystérieux, des anges redouté,
Qui jette les saints même en des terreurs profondes,
Qui fait trembler les cieux, et l'espace, et les mondes.

Fidèle exécuteur du décret solennel,
Un messager rapide est descendu du ciel;
D'un songe prophétique il revêt l'artifice; [9]
Il va consoler Blanche, il épouvante Alice.
Blanche gémit toujours; à cette mère en pleurs,
S'offre un objet chéri qui suspend ses douleurs;
Du héros qu'elle aima ses yeux ont vu l'image;
Ce sont ses traits, sa forme, et jusqu'à son langage;
C'est lui. Tel il brillait au jour de son trépas,
Lorsqu'aux champs de Muret, s'élançant aux combats,
Il attaqua Montfort dans une heure maudite.
Il s'approche; et, calmant le trouble qui l'agite :

« Blanche, rassure-toi; c'est moi, c'est ton époux.
» Le jour de la vengeance est arrivé pour nous,
» Dit-il. D'un monstre affreux il faut trancher la vie;
» Le ciel nous l'abandonne, et ta main est choisie.
» Va te mêler au peuple; accours dès le matin;
» Monte l'étroit degré du rempart Saint-Sernin;
» En face du cormier dont l'ombre se déploie,
» Va t'asseoir; le Seigneur t'amènera ta proie.
» Docile au mouvement que Dieu t'inspirera,
» Du puissant mangonneau ta main s'emparera;
» Et la pierre, instrument de vengeance suprême,
» Vengera tes enfants, ton époux, et toi-même. »

Il dit. Blanche attendrie, et l'appelant en vain,
Voudrait le retenir, le presser sur son sein;
L'ombre s'évanouit; mais cette noble image
La laisse résolue et pleine de courage.

Au Château-Narbonnais, un songe plein d'horreur
Descendait sur Alice, en proie à la terreur. [10]
Sous un ciel orageux que les éclairs sillonnent,
Au souffle déchaîné des vents qui tourbillonnent,
Il lui semblait errer; loin d'elle, son époux
Défiait la tempête et le ciel en courroux.
Tout-à-coup, déchirant la ténébreuse nue,
Sur le front du guerrier la foudre est descendue;
Il tombe. Alice accourt, poussant des cris affreux,
Et ses bras n'ont reçu qu'un cadavre hideux.

Alice se réveille en sursaut; son courage
Veut écarter le songe et la sanglante image :
Trois fois, frappant ses yeux du plus sombre appareil,
Montfort pâle et mourant a troublé son sommeil.

Elle se lève, et l'œil tout humide de larmes,
Elle aborde Montfort qui revêtait ses armes.
A peine l'aube aux cieux jette un douteux éclat,
Et déjà le héros se prépare au combat.
« Noble seigneur, dit-elle, écoutez-moi. J'ignore
» Quels périls renaissants vous attendent encore;
» Mais, j'atteste le ciel, jamais jusqu'à ce jour,
» Jamais semblable effroi n'a troublé mon amour.
» Partout je vois du sang; un songe, un songe horrible
» A pénétré mon sein d'une crainte invincible;
» Je vous ai vu trois fois, ô tableau déchirant!
» Trois fois je vous ai vu dans mes bras expirant.
» Un noir pressentiment m'assiège.... osez le croire;
» N'exposez pas des jours si chers, si pleins de gloire.
» Fuyez pour un moment les hasards des combats!
» Mes terreurs, mes conseils, ne les méprisez pas!
» Par pitié, demeurez!.... »

« Y pensez-vous, madame?
» Montfort s'arrêterait aux frayeurs d'une femme?
» Une image si vaine, un songe vous fait peur,
» Vous, si ferme d'esprit, et si noble de cœur!
» Rassurez-vous; le ciel me permettra de vivre.
» Nos destins sont écrits là-haut, dans ce grand-livre,

» Par Dieu même; un seul jour ne peut s'en retrancher,
» Et de mortelles mains ne peuvent y toucher.
» Et d'ailleurs, fût-il vrai qu'un tel sort dût m'attendre;
» Moi-même eussé-je vu tout mon sang se répandre,
» Bien loin que ce présage un instant m'arrêtât,
» Je donnerais plutôt le signal du combat.
» Plus nous sommes puissants, plus notre dette est grande;
» Je me dois en exemple aux preux que je commande.
» Calmez-vous; dissipez un puéril effroi;
» Soyez digne de vous, soyez digne de moi! »

Il dit; et cependant le jour venait d'éclore;
L'horizon rougissait des splendeurs de l'aurore;
Les chefs, les écuyers, pour ce dernier effort,
Viennent prendre à l'envi les ordres de Montfort.
Alice se retire, étouffant ses alarmes,
Et cache son visage inondé de ses larmes.
Foulque, le cardinal, Pierre de Vaux-Sernay,
Le prélat de Paris, Robert de Courtenai;
Guy, tout prêt à combattre, oubliant sa blessure,
Sont auprès de Montfort, dont l'aspect les rassure.
On lui dit que le camp a reçu, dans la nuit,
Quelque nouveau secours, par d'Aguilar conduit.
On compte les croisés; ils sont soixante mille;
Ils surpassent encor les forces de la ville.
Montfort prie un moment; puis, marchant à grands pas,
Il demande son casque et s'élance aux combats.
Il court dans tous les rangs, parle, agit, examine;

Il dispose l'armée et l'immense machine,
Et laisse, en leur jetant un élan de son cœur,
Les chefs et les soldats déjà brûlants d'ardeur.

Toulouse, que menace un si terrible orage,
De ses nobles vengeurs voit grandir le courage.
La vigilance active arme tous les remparts;
Partout des javelots, des piques et des dards;
Et l'on entasse au pied des machines mobiles
Les cailloux, les rochers, les plus lourds projectiles.
Mais, le jeune Raymond, que nul n'a devancé,
Au-devant du péril déjà s'est élancé;
Il réveille des siens l'ardente sympathie;
Sa belliqueuse voix commande la sortie.
Ivres d'un beau succès, ces héros pleins de feu,
Vont surprendre Montfort au camp de Montoulieu.

Bientôt, la tour immense et de fer hérissée,
Portant mille guerriers, par mille bras poussée,
Cratère au large flanc, par qui seront vomis
Des bataillons entiers sur les murs ennemis,
Affreux géant de bois dont le front se balance,
S'ébranle lentement et lentement s'avance.
Dès que le vieux Raymond au loin voit approcher
Cette masse qu'à peine on peut faire marcher,
Il dispose aussitôt, pour la battre en ruines,
Le concours redouté des plus fortes machines,
Et lui lance un rocher, vaste bloc que vingt bras

Unissant leurs efforts ne soulèveraient pas.
Chassé par les ressorts de la puissante fronde,
Le silex orageux dans les airs roule et gronde,
Et tombe, et frappe, et brise en éclats meurtriers
Les créneaux, les parois, le fer, les madriers.
Tout cède; les croisés que ces débris déchirent,
Au-dehors, au-dedans, courent, tombent, expirent.
Un second coup succède; à ce coup désastreux,
Le ravage est plus grand, le débris plus affreux;
La haute tour chancelle, à demi-renversée;
L'on voit fuir à grands pas sa garde dispersée.
Enfin, la foudroyant de leur immense poids,
Trois rochers monstrueux l'écrasent à la fois.
Un craquement bruyant retentit; la machine
S'affaisse, et n'offre plus qu'une vaste ruine.

La joie, à cet aspect, couronne les remparts;
Mille cris de bonheur montent de toutes parts;
Elle tombe en débris l'énorme citadelle,
Et Montfort abattu croit tomber avec elle.
O supplice! ô vengeance! un moment a détruit
Son espoir, ses travaux dont il perd tout le fruit.
Que fera-t-il? Ses yeux semblent lancer la flamme;
Un sombre désespoir s'empare de son âme.
« Allons, amis, dit-il, plus de retardement;
» De vaincre ou de mourir, c'est ici le moment.
» Point d'autre choix pour nous : ou triomphe, ou ruine;
» Le duel de dix ans aujourd'hui se termine.

» Tremblez, vils ennemis! Montfort va vous briser;
» Oui, par le nombre seul je veux vous écraser!
» Que tout marche avec moi! que tout croisé se lève!
» Que jamais tant de sang n'ait fumé sous le glaive!
» Immolons ces maudits à mon juste courroux;
» Que tous, jusqu'au dernier, expirent sous mes coups!
» Marchons! »

Il dit et part; et sa fureur transporte
Son coursier et ses preux, frémissante cohorte;
C'est le camp tout entier qui se soulève, ardent,
Et qui, devant Raymond, roule comme un torrent.

D'un choc impétueux bientôt les deux armées
Se heurtent, de courroux l'une et l'autre enflammées,
Et d'effroyables cris élevés en cent lieux,
Ebranlent les coteaux, et la terre, et les cieux.
Partout est la fureur, la rage, le délire;
C'est l'enfer qui rugit, l'enfer qui les inspire,
Qui plonge au sein des preux d'impitoyables mains,
Qui prodigue la vie et le sang des humains.
Non, depuis que la guerre, en ses haines stupides,
Arme les combattants de glaives homicides,
Jamais, dans les assauts des épais bataillons,
Massacre plus affreux n'a rougi les sillons.
Raymond, couvert de sang, à travers mille flèches,
Dans les rangs des croisés ouvrait de larges brèches;
Montfort, que semble aider un pouvoir infernal,

Broyait les Toulousains aux pieds de son cheval;
Une sueur sanglante inonde son armure;
Son glaive se fatigue et rend un sourd murmure.

Soudain, un messager pénètre jusqu'à lui:
« Votre frère, seigneur, implore votre appui,
» Dit-il; un grand danger pour lui nous inquiète;
» Sa poitrine a reçu le trait d'une arbalète;
» Il perd son sang; les siens sont prêts de succomber;
» Aux mains des ennemis lui-même il va tomber. »
— « Mon frère! » dit Montfort, et soudain il s'élance.
Il arrive, il combat; sa formidable lance
Frappe les Toulousains, dont les fronts mutilés,
A l'aspect du lion, reculent ébranlés.
La terre fume au loin de sang et de carnage;
Les Franks victorieux reprennent l'avantage.
Telle, au bord de la mer qui commence à s'enfler,
La vague qui descend et qu'on voit reculer,
Revenant sur ses pas au souffle de l'orage,
Se dresse impétueuse et couvre le rivage.

Mais, tandis que son frère est porté hors des rangs,
Montfort fuit du soleil les rayons dévorants.
Il était près des murs; l'arbre au riant feuillage
Présente à sa fatigue un séduisant ombrage;
Il cède au doux attrait. Un informe créneau
A ses yeux abusés cachait le mangonneau.
Il s'assied. Nul danger ne peut troubler son âme;

Il regarde aux remparts, et ne voit qu'une femme :
C'était Blanche!!!

Incertaine et l'esprit effrayé
De l'emploi redoutable à son bras confié,
Blanche au pied de la croix dans la nuit s'est jetée;
Vers le Dieu tout puissant sa prière est montée;
Et bientôt, dans ce cœur qu'élève son destin,
Elle a senti descendre un courage divin.
Sitôt que dans les airs la clarté se déploie,
Elle a jeté loin d'elle et le crêpe et la soie,
Et revêt, empruntant une armure d'acier,
Ses membres délicats d'un vêtement grossier.
Elle descend, se mêle aux masses populaires;
Elle affecte une allure, un langage vulgaires;
Des travaux, des dangers elle exige sa part,
Et va choisir sa place à l'angle d'un rempart.
Là, l'œil sur le cornier, disposant sa machine,
Elle attend l'ennemi que le ciel lui destine. [11]

Sa haine a reconnu Montfort. « Le doigt de Dieu,
» Enfin, pour me venger, me l'amène en ce lieu.
» Grand Dieu! soutiens mon bras... conduis ce trait rapide! »
Elle détend le câble.... et le bloc homicide,
Fatal comme la mort, comme la foudre prompt,
Avec un bruit strident, frappe Montfort au front.
Meurtri, sanglant et noir, il tombe [12].... Ame farouche,
A peine quelques mots expirent sur sa bouche....

« Toulouse!.... Alice!.... adieu!.... » Son fidèle écuyer
Couvre, en pleurant, le corps du célèbre guerrier; [13]
Il étend un manteau sur la cotte de mailles,
Et cache à tous les yeux le géant des batailles.

Toulouse, honneur à toi! gloire! jour triomphant!
Ton ennemi superbe est à tes pieds gisant!
Ce terrible lion, dont la cruelle rage
Te noya dans le sang, te remplit de ravage,
Il tombe, il est tombé! libre de tant d'effroi,
Une ère de bonheur peut commencer pour toi.
Il est tombé meurtri! la vengeance est complète;
La pierre de Lavaur retombe sur sa tête!... [14]

Aux croisés, que devait épouvanter sa mort,
L'on cachait avec soin le destin de Montfort.
Mais, Toulouse le sait; du haut de sa muraille,
Elle a jeté ce bruit sur le champ de bataille;
Et bientôt ses guerriers, par mille et mille cris,
Le jettent à leur tour dans les rangs ennemis.
Les Franks sont consternés; la croisade est vaincue;
L'âme de ce grand corps est à jamais perdue;
Dans le sein désolé de la sainte union,
Ce n'est plus que douleur, effroi, confusion.
Marcel, Roger-Bernard saisissent l'avantage;
Ce n'est pas un combat, c'est plutôt un carnage.
Mis en fuite, abattus, les malheureux croisés

Dans leurs retranchements retombent écrasés;
Enfin, pour mettre un terme à la fureur du glaive,
Avant la fin du jour on conclut une trêve.

Oh! quel beau lendemain pour un peuple sauvé!
Les Franks se retiraient, le siége était levé.
Le vieux Comte a repris les droits de sa naissance:
Le Château-Narbonnais rentre sous sa puissance.
Alice, inconsolable, Amaury, chef du deuil,
Suivis de vingt prélats, conduisent un cercueil,
Et l'armée, autour d'eux, au désespoir livrée,
Escorte lentement la dépouille honorée.
Héritier de son père, entouré de vassaux,
Amaury, tout troublé de ses destins nouveaux,
N'a pour tant de grandeurs qu'une fòrce inégale,
Qu'accable de son poids la couronne comtale;
Car son astre pâlit et touche à son déclin.
Muets, de Carcassonne ils prennent le chemin.
Là, d'éclatants honneurs, une pompe funèbre,
Attendent le guerrier si tristement célèbre;
Un marbre, œuvre de l'art et que rehausse l'or,
De ses nobles débris gardera le trésor,
Jusqu'au jour où, fuyant ces terres étrangères,
Pour rendre à leur berceau des reliques si chères,
Dans les murs d'Amaury, l'amour d'un fils pieux
Ouvrira le tombeau de ses nobles aïeux. [15]
Foulque, qu'anime encore une haine jalouse,
Sur les pas des croisés s'enfuit loin de Toulouse;

Tandis que Dominique, instrument de salut,
Des hérauts de l'Eglise y fonde l'Institut. [16]

Cependant, sur un char, de lauriers ombragée,
On portait une veuve, une mère vengée;
A ses côtés brillait un instrument de mort,
La pierre qui frappa la tête de Montfort.
Et, tandis que, plongé dans un deuil solitaire,
Raymond baignait de pleurs un marbre funéraire,
Figuéri [17] que l'on vit, se mêlant aux guerriers,
Combattre et se couvrir de sang et de lauriers,
Chantait de son pays la gloire triomphante;
Et, de l'hymne inspiré fière et retentissante,
Toulouse célébrait, dans un immense chœur, [18]
Sa liberté conquise et son héros vainqueur. [19]



NOTES DU CHANT VINGT-QUATRIÈME.

—

[1] Ma couronne pourtant ne fut pas usurpée,
Car Rome consacra les droits de mon épée.

Il leur a dit (c'est Montfort qui parle) : « Seigneurs, je ne » puis savoir d'où viennent ma mauvaise étoile et mon infor- » tune ; car le Saint-Père et l'Eglise m'avaient donné le pays » de Carcassés et autres terres, et j'avais aussi une fois gagné » Toulouse, si bien qu'aucun homme ne s'y opposait. Mais, » maintenant, je me vois si malheureux, que l'on m'a chassé » et rejeté de cette ville, et, qui pis est, tous les jours on tue » et l'on occit mes gens, si bien que je ne sais plus que faire, » ni quel conseil prendre ; car, si je tarde encore un mois à » prendre Toulouse, j'aime mieux mourir que vivre en cet » état. » (*Anonyme languedocien.* — Trad. de M. Du Mège.)

[2] Le flot s'enfle et mugit, le fleuve rompt ses chaînes,
Franchit ses larges bords et couvre au loin les plaines;
Renverse, envahit tout......

Le temps devint très mauvais, et il plut continuellement pendant trois jours et trois nuits; de sorte que l'eau s'éleva

tellement, qu'il n'y eut ni « moulin, ni barrage (ou chaussée), » qui ne fût emmené. Il ne resta debout, au pont de Saint- » Cyprien, que les deux tours dans lesquelles il y avait une » bonne garnison de ceux de la ville; et quand l'eau eut repris » son niveau ordinaire, etc.» (*Anonyme languedocien.* — Trad. de M. Du Mége.)

> [3] Un jeune Aragonais, aventureux génie,
> D'un art audacieux signale l'industrie;
> Domingo (c'est son nom) jette aux flots courroucés
> Un énorme tissu de câbles enlacés.

La construction de cette espèce de pont-suspendu, œuvre qui aurait précédé de six cents ans ceux de nos jours, de ce pont composé avec des câbles, n'est pas une invention de l'auteur de *l'Epopée Toulousaine ;* il a puisé ce fait dans la *Canso* attribuée à Guillaume de Tudèle. Voici la narration du poète roman ; nous empruntons la traduction de M. Fauriel :

« Ils ont, au bout du pont, placé des charpentiers ; mais » ceux-ci redoutent le passage, tant il est périlleux ; car le » pont a été dans l'eau renversé par quartiers. Mais don Peron » Domingo, un vaillant écuyer, natif d'Aragon, a tenté l'aven- » ture ; il traverse deux fois la rivière pour attacher des cor- » des, et jamais homme ne fut à tel péril exposé. En dedans » et en dehors, cent mille (personnes) le regardent, chacun » disant à l'autre : « (Certes) cet homme est leste! » Ils firent » ensuite un pont de corde, avec des claies en travers, de ma- » nière à former un sentier jusqu'à la tour vieille. Plus grande » est la difficulté de secourir l'autre (tour); car il n'y a, pour » y passer, ni (débris de) pont, ni échelle ; mais d'une tour à » l'autre, par de longs filets doubles que l'on descend sur un » bateau chargé de viande, on leur envoie de la nourriture et » des carreaux d'acier. » (*Canso*, vers 7628-7643.)

> [4] Et Toulouse contemple, au sein de ses remparts,
> L'ardente naumachie offerte à ses regards.

« Et quand ceux de la ville ont vu brûler ainsi cette tour, » cent cinquante d'entr'eux, des plus hardis, se sont armés, » sont entrés dans des vaisseaux et ont été tout droit à cette » tour pour éteindre le feu, et alors ceux du comte (de Mont-

» fort) se sont armés aussi, sont entrés dans des vaisseaux,
» et se sont avancés contre ceux de la ville pour les combat-
» tre; et ils se sont si bien rencontrés, que, de chaque côté,
» il en est assez tombé dans l'eau. » (*Anonyme languedocien.* — Traduction de M. Du Mége.)

[5] Les marins de Toulouse, intrépides rameurs,
Reconnaissent un chef dont le courage habile
Manœuvre avec plus d'art leur escadre docile.

« Mais ceux de la ville étaient plus forts et plus adroits sur
» l'eau; de sorte qu'ils malmenaient et tuaient les autres, et
» que mainte enseigne était emportée par le courant; et alors
» ceux qui ont pu échapper l'ont fait, et sont revenus vers
» leur seigneur le comte de Montfort..... » (*Anonyme languedocien.* — Traduction de M. Du Mége.)

[6] Sa troupe qui s'enfuit, éparse dans la plaine,
Malgré lui (Montfort), dans ses flots, comme un torrent l'entraîne;
Et, d'un sort ennemi croyant subir l'arrêt,
Pour repasser le fleuve, il court jusqu'à Muret.

« Et on les a poussés avec tant de vigueur qu'ils ne savaient
» où se retirer; et on ne saurait croire le massacre qui y a été
» fait, car un bien petit nombre ont pu se sauver; et le comte
» de Montfort, tout déconcerté, s'est mis à fuir comme les
» autres et a tiré droit à Muret, là où il avait laissé ses em-
» barcations quand il avait passé l'eau pour venir mettre le
» siége. » (*Anonyme languedocien.*)

[7] Ces flots qu'il a remplis de sang et de victimes,
Le ciel veut que lui-même en sonde les abîmes.

« Et ils se sont tellement pressés pour entrer dans l'eau, qu'un
» assez grand nombre se sont noyés dans ce moment; car le
» comte de Foix les serrait de si près, que le comte de Montfort
» est tombé dans l'eau, homme et cheval tout armés. » (*Idem.*)

[8] Une vaste forêt...........
Pendait sur ces coteaux, sommets hospitaliers,
Où Toulouse naissante abrita ses foyers.

Sur les coteaux qui couronnent la rive droite de la Garonne, au midi de Toulouse et à deux petites lieues de cette ville, on trouve un village du nom de *Vieille-Toulouse.* Un *tumulus*, des

médailles celtiques et romaines trouvées en abondance dans les champs, des débris nombreux d'antiquités, ne permettent pas de douter qu'il y a eu sur cette partie des coteaux de la Garonne un établissement considérable.

[9] Un messager rapide est descendu du ciel ;
D'un songe prophétique il revêt l'artifice.....

Les songes sont un ressort fréquemment employé dans la machine épique. On en trouve dans l'Iliade et dans l'Enéide, ces grands modèles du genre; dans l'Iliade surtout. Le Tasse en a aussi fait usage dans *la Jérusalem délivrée.* Les songes ont toujours une mission : en général, c'est de faire connaître à la terre les volontés du ciel ; c'est aussi quelquefois d'avertir un héros des dangers qu'il court, ou des fautes qu'il pourrait commettre ; en un mot, un songe est l'organe d'un arrêt, d'un ordre, ou d'un avis.

[10] Au Château-Narbonnais, un songe plein d'horreur
Descendait sur Alice, en proie à la terreur.

La comtesse de Montfort fit en effet un songe affreux qui est rapporté par Pierre de Vaux-Sernay; mais c'était quelques jours avant la bataille de Muret.

« Le mesme soir de son partement, sembla à veoir à la » contesse, par songe, qu'elle voioit couler grande abondance » de sang de sez braz, dont elle feut grandement estonnée, et » en feit rapport au conte son mary, qui lui respondit : vous » parlez comme une dez femmes sottes. Pensez-vous, qu'à la » mode des Espaignolz, je m'amuse aux songes et augures? Je » vous puis asseurer que si j'avais en nuit songé que je deusse » estre tué à la guerre que je me suis proposé, j'i irois plus » hardiment, et ne feut que pour m'opposer à ces resveries » espaignoles. — Ces choses dictes, le conte partit de Fan- » iaux, etc. » (*Histoire des Albigeois*, ch. 125. — Traduction d'Arnaud Sorbin.)

[11] Des travaux, des dangers elle exige sa part,
Et va choisir sa place à l'angle d'un rempart.
Là, l'œil sur le cormier, disposant sa machine,
Elle attend l'ennemi que le ciel lui destine.

« Il y a dans la ville une pierrière faite par un charpentier,

» qui, de Saint-Saturnin, là où est le cormier, va lancer la
» pierre ; elle est tendue par les dames, les filles et les épou-
» ses. » (*Canso*, vers 8448-8450. — Du Mège.)

[12] .... Le bloc homicide,
Fatal comme la mort, comme la foudre prompt,
Avec un bruit strident, frappe Montfort au front.
Meurtri, sanglant et noir, il tombe......

« La pierre (part); elle vient tout droit où il fallait; elle
» frappe le comte Simon sur son heaume d'acier d'un tel coup,
» que les yeux, la cervelle, le haut du crâne, le front et les
» mâchoires en sont écrasés et mis en pièces. Le comte tombe
» à terre mort, sanglant et noir..... » (*Canso*, vers 8451-8455. Fauriel.)

[13] .... Son fidèle écuyer
Couvre, en pleurant, le corps du célèbre guerrier....

« Aymar et Gaucelin piquent à lui, et l'ont couvert bien
» vite et par prudence, avec une cape bleue. Mais l'épouvante
» est déjà partout répandue..... » (*Canso*, vers 8456-8458.
Fauriel.)

Voici le récit de cette catastrophe, pris dans *l'Anonyme languedocien*. Nous empruntons la traduction de M. Du Mège.

« Alors un de ceux (des croisés) qui se trouvait à cet as-
» saut et escarmouche, a été dire au comte de Montfort comme
» ceux de la ville avaient fait une sortie contre les siens, et
» que la tuerie et le meurtre qu'ils font est si grande, que
» c'est pitié de le voir, et qu'il vienne promptement les secou-
» rir. Quand le comte a entendu cela, il a fait armer ses gens
» jusqu'au nombre de soixante mille hommes; et, quand ils
» ont été prêts, le comte est monté sur un fort et puissant
» cheval, et le premier s'est mis en marche pour seconder les
» siens. Et quand ceux qui étaient restés dans la ville ont vu
» venir le comte avec de si grandes forces, ils ont commencé
» de lâcher leurs pierrières et *trabuquets*, et frondes, contre le
» comte de Montfort; et, d'autres parts, des lices, avec les
» balistes et les arcs, tiraient tellement ceux de la ville, que
» l'on ne voyait presque plus le ciel, tant la masse des traits
» était épaisse. Ils firent là un grand meurtre de gens, et le

» cheval dudit comte de Montfort fut blessé d'un coup de trait
» à la tête, tellement que (étourdi) il le portait çà et là ; et
» alors un des défenseurs de la ville a lancé un trait au comte
» et atteint sa cuisse gauche *, qui a été percée de part en
» part, ce qui lui a fait perdre beaucoup de sang ; et alors il
» a dit au comte Guy, son frère, qu'il le retirât de la presse,
» à cause de la grande quantité de sang qu'il perdait.

» Or, l'histoire dit que, tandis que le comte parlait ainsi à
» Montfort, une femme fut détendre un pierrier, lequel était
» tendu, ne pensant point à le faire, et qu'une pierre, par-
» tant de ce pierrier, alla frapper ledit comte de Montfort,
» tellement, qu'elle lui emporta la tête de dessus les épaules
» et que le corps tomba sur la terre : ce qui fut chose bien
» merveilleuse ; et, étant tombé en terre, incontinent il fut
» couvert d'une cape blanche, afin qu'on ne le vît pas mort ;
» et ensuite son dit frère fit porter ledit corps vers le cardinal
» et l'évêque de Toulouse, lesquels en furent fort affligés, et
» le reçurent avec beaucoup de larmes et de sanglots. »

Pierre de Vaux-Sernay, qui a voulu faire de Montfort un martyr et qui le compare à Jésus-Christ, a mis d'autres variantes dans son récit, que nous rapporterons plus bas, dans un fragment de l'*Histoire générale de Languedoc.*

> 14 Il est tombé meurtri ! la vengeance est complète ;
> La pierre de Lavaur retombe sur sa tête.

Allusion au supplice que Montfort fit subir à la dame Guiraude, seigneuresse de Lavaur. L'on a vu, dans le 6e chant, qu'après la prise de ce château, cette dame fut jetée, par ordre de Montfort, dans un puits que l'on combla avec des pierres.

> 15 Jusqu'au jour où, fuyant ces terres étrangères,
> Pour rendre à leur berceau des reliques si chères,
> Dans les murs d'Amaury l'amour d'un fils pieux
> Ouvrira le tombeau de ses nobles aïeux.

« Amaury, suivi du cardinal légat, de l'évêque de Toulouse
» et du débris de son armée, se rendit à Carcassonne, et em-
» porta avec lui le corps de Simon, son père, qu'il avait fait

* Ici, la chronique n'est pas d'accord avec la *Canso.*

» ensevelir à la manière de France (*more gallico*), et qu'il mit
» en dépôt dans la chapelle de Sainte-Croix de la cathédrale de
» cette ville. Il lui fit faire ensuite des obsèques magnifiques.....
» (Plus tard) le corps de Simon de Montfort fut apporté en
» France avec celui de Guy, son fils, et inhumé dans le mo-
» nastère des Hautes-Bruières de l'ordre de Fontevraud, situé
» à une lieue de Montfort l'Amaury. On l'enterra au milieu de
» l'église de ce prieuré, devant le grand autel, sous une pierre
» plate, avec sa femme. Sa figure est sur un pilier proche la
» grande grille, la face tournée vers cet autel et les mains
» jointes. » (*Histoire générale de Languedoc,* liv. 23, ch. 30.)

[16] Tandis que Dominique, instrument de salut,
Des hérauts de l'Eglise y fonde l'Institut.

L'ordre des Frères-Prêcheurs a été fondé par saint Domini-que, à Toulouse, en 1215. A cet effet, deux habitants de Tou-louse, Pierre Cellani et Thomas, qui s'étaient rangés au nom-bre de ses disciples, lui donnèrent leurs maisons, situées dans cette ville, auprès du Château-Narbonnais.

[17] ... Figuéri que l'on vit se mêler aux guerriers.....

C'est le poète toulousain qui a proclamé l'insurrection de Toulouse à la cour d'Alice. (Voir le 22e Chant.)

[18] Toulouse célébrait, dans un immense chœur,
Sa liberté conquise et son héros vainqueur.

« Toulouse avait conservé un chant de triomphe dont la date
» remonte au temps de la guerre des Albigeois. C'est ce que
» l'on nommait *la mort del loup ;* et, par le nom de *loup*, on
» désignait Montfort, tué au *pla de Montouliu*, sous les murs
» de la capitale du Midi. » (Voir la note de M. Du Mège (12)
sur le 23e livre de *l'Histoire générale de Languedoc.*)

[19] Nous terminerons ces notes, en transcrivant le récit des événements du second siége de Toulouse, d'après dom Vais-sette.

« Montfort s'applaudissait de la prospérité de ses armes et du succès de ses négociations, lorsqu'il apprit que la ville de Toulouse et plusieurs places des environs s'étaient soulevées contre lui. Durant son absence, les Toulousains, outrés de l'extrême rigueur dont il avait usé à leur égard, appelèrent secrètement le comte Raymond, leur ancien maître, et promirent de lui livrer la ville. Ce prince, qui était alors au-delà des Pyrénées, rassemble au plutôt un corps d'Aragonais et de Catalans qu'il avait déjà engagés à son service, et, suivi du comte de Pailhas, il va joindre, dans le Comminges, Bernard *son neveu*, comte de ce pays. Roger-Bernard, fils du comte de Foix, ayant accouru d'un autre côté à son secours avec divers seigneurs, il marche vers Toulouse. En chemin faisant, le comte de Comminges, qui conduisait l'avant-garde, rencontre à la Salvetat, à quatre lieues de Toulouse, un corps de troupes de Simon de Montfort, qui, sans se douter de rien, étaient venues faire des courses dans le pays; il les charge et les pousse vivement, mais il est repoussé à son tour. Il commençait à plier, lorsque Roger de Montaut, Roger de Aspel et Roger-Bernard de Foix étant arrivés à propos, ils rétablissent le combat, et défont entièrement ce corps de troupes, qui avait soumis le château de Mazères dans le pays de Foix. Le comte Raymond ne trouvant plus d'obstacle à son passage, il arrive au voisinage de Toulouse, et fait avertir ceux des habitants qui lui étaient dévoués. Il s'avance ensuite, le matin du 13 du mois de septembre, à la faveur d'un brouillard épais, traverse la Garonne au gué qui est sous le moulin du Bazacle, et entre dans Toulouse sans être aperçu. Au bruit de son arrivée, le peuple se partage : les uns se déclarent hautement en sa faveur, et lui donnent les plus grandes démonstrations d'amitié; les autres, plus timides et sachant par expérience jusqu'à quel point Simon de Montfort portait sa vengeance, n'osent embrasser son parti et se retirent, partie avec les Français dans le Château-Narbonnais, partie dans le palais épiscopal ou dans le cloître de Saint-Etienne, et partie dans le monastère Saint-Saturnin. Raymond tâche de ramener ceux-ci, et les gagne bientôt, les uns par caresses et les autres par menaces. Enfin, les Toulousains réunis prennent les armes, se joi-

gnent à ses troupes, font main-basse sur tous les Français ou les autres partisans déclarés de Simon qu'ils rencontrent, et s'assurent de la ville. Comme elle était démantelée, Raymond s'occupa nuit et jour à la fortifier ; il fit creuser de larges fossés tout autour, les garnit de palissades et de bons retranchements qu'il affermit avec des poutres, et fit élever à la hâte des bastions et des redoutes.

» La comtesse de Montfort, qui se trouvait dans le Château-Narbonnais avec ses deux brus, la femme de Guy de Montfort, sa belle-sœur et leurs enfants, envoya aussitôt à ce dernier et au comte Simon son mari, leur faire part de ce qui venait d'arriver. Sur cet avis, Guy de Montfort, frère de Simon, et Guy son neveu, comte de Bigorre, qui étaient du côté de Carcassonne, se mettent en marche à la tête de plusieurs chevaliers; et, comptant d'emporter la ville de Toulouse d'emblée, ils y donnent assaut du côté du *plan* de Montolieu. Les Toulousains, encouragés par la présence de leur seigneur et du comte de Comminges, les repoussent, et les obligent à se retirer après leur avoir tué beaucoup de monde. Ce mauvais succès ne rebute pas les deux Montfort ; ils tentent une seconde attaque du côté du jardin de Saint-Jacques ; mais ils y sont encore plus mal reçus que dans la première, et sont contraints de se réfugier dans les maisons voisines du Château-Narbonnais. Enfin, ne pouvant espérer de forcer les Toulousains, ils implorent le secours de l'archevêque d'Auch et du comte d'Armagnac. Raymond, de son côté, ne négligea rien pour se soutenir, et donna ordre au jeune Comte son fils de le venir joindre incessamment. Divers seigneurs de Gascogne, de Quercy, d'Albigeois, de Carcassés, etc. ; entr'autres, Gaspard de La Barthe, Roger de Comminges, Bertrand-Jourdain de Lille, Geraud de Gourdon, seigneur de Caraman, Bertrand de Montaigu et son frère Gaillard, Bertrand et Guitard de Marmande, Etienne de La Valette et Aymar, son frère, Gérard de La Mothe, Bertrand de Pestillac et Géraud d'Amanieu, tous chevaliers braves et aguerris, lui amenèrent des renforts, et entrèrent dans Toulouse au bruit des trompettes et enseignes déployées.

» Simon de Montfort ayant appris cette révolution aux en-

virons du Rhône, eut grand soin de ne pas l'ébruiter, et se pressa de conclure une trève avec le jeune comte Raymond. Dès que le traité fut signé, il passe ce fleuve, et marche vers le Toulousain, suivi du cardinal légat; mais il a le chagrin de se voir abandonné en chemin par une partie de ses troupes. En arrivant à Baziège, il se met en ordre de bataille, parce que tout le pays s'étant déclaré pour son adversaire, il craignait quelque embuscade. Le comte Guy, son frère, qui était allé à sa rencontre, l'ayant joint bientôt après, ils prennent la résolution, de l'avis du légat, de brusquer de nouveau l'attaque de Toulouse, et de donner l'assaut, et, dans ce dessein, ils font provision d'échelles. Les comtes de Toulouse et de Comminges les laissent avancer jusqu'au bord du fossé; et font alors une si rude décharge sur leurs escadrons, qu'ils les mettent en désordre et les obligent de reculer. Le comte de Comminges prend en même temps une arbalète, et décoche un trait avec tant de force contre Guy, frère de Simon, qu'il lui perce les deux cuisses de part en part, et le renverse dans le fossé. Le jeune Guy, comte de Bigorre, est en même temps dangereusement blessé. Les comtes de Toulouse et de Comminges sortent ensuite des retranchements, donnent avec furie sur les Français, et les forcent enfin de prendre la fuite. Simon, déconcerté, abandonna son entreprise, et prit le parti de faire le siége de Toulouse dans les formes; pour comble de malheur, il apprit bientôt après que, sur la nouvelle de l'échec qu'il venait d'essuyer, le renfort que l'archevêque d'Auch lui envoyait s'était entièrement débandé aux environs de Toulouse.

» Cependant le cardinal Bertrand fit partir Foulque, évêque de Toulouse, pour aller chercher du secours en France. Foulque associa à sa mission divers prédicateurs, entr'autres le fameux Jacques de Vitri, et ne négligea rien pour persuader aux peuples de se croiser en faveur de Montfort. Ce général envoya de son côté la comtesse sa femme à la cour, pour solliciter le roi de le soutenir : le comte Raymond s'en inquiéta fort peu; et ayant reçu un corps de Navarrais et de Catalans que le comte de Foix lui amena, et qui entra dans Toulouse aux acclamations de tout le peuple, il se mit en état de faire une longue et vigoureuse défense.

» Simon entreprit le siége de Toulouse vers la fin de septembre de l'an 1217. Il attaqua d'abord la ville du côté du Château-Narbonnais, et de la porte Montolieu ; mais voyant que cet endroit était très fort, il résolut de tenter une seconde attaque à la porte du faubourg de Saint-Subra (lisez Saint-Cyprien), qui est de l'autre côté de la Garonne, et qui était joint à la ville par deux ponts dont les assiégés étaient les maîtres. Dans ce dessein, il partagea ses forces, et laissant à Amaury son fils le soin de continuer les travaux de la première attaque, il passa la rivière avec une partie de ses troupes, et dressa ses batteries contre cette porte ; mais il se vit aussitôt assailli par les Toulousains, qui, par leurs sorties, ne lui donnèrent pas un moment de relâche, et lui tuèrent beaucoup de monde. Cela lui fit prendre la résolution de retourner dans son premier quartier ; il s'y disposait, lorsque le comte de Foix ayant fait une nouvelle sortie, l'attaqua, le mit en fuite, et le poursuivit jusqu'à Muret, où Simon repassa la Garonne sur les mêmes bateaux dont il s'était servi pour la passer. Ce général, en entrant dans la barque, eut le malheur de tomber à cheval dans un endroit très profond ; et comme il était pesamment armé, il fut sur le point de se noyer ; mais ayant été promptement secouru, il en fut quitte pour perdre son cheval. Il ramena enfin ses troupes au camp devant le Château-Narbonnais et la porte de Montolieu, et redoubla ses efforts pour avancer le siége.

» Le comte Raymond, après avoir chassé Simon de l'attaque du faubourg Saint-Subra (lisez Saint-Cyprien), assembla les habitants de Toulouse, pour délibérer avec eux sur leur commune défense. Ils lui renouvelèrent tous les protestations d'une fidélité inviolable, et lui offrirent leurs corps, leurs vies et leurs biens. On résolut de dresser divers trébuchets, pierriers ou mangonneaux, pour attaquer et battre le Château-Narbonnais ; de relever les murailles de la ville, et de les renforcer surtout du côté de ce château. On mit aussitôt la main à l'œuvre, et tous les Toulousains, tant hommes que femmes, s'employèrent à ce travail jour et nuit avec la plus vive ardeur.

. . . .

» Raymond ayant achevé de construire toutes les machines nécessaires pour l'attaque du Château-Narbonnais, les fit jouer contre cette forteresse, qu'il ne cessa de battre pendant tout l'hiver, tandis que Simon continuait le siége de la ville, mais sans succès. Entre les divers chevaliers qui marchèrent au secours de ce dernier, furent Geraud, comte d'Armagnac et de Fezensac, Roger son frère, Anissan de Caumont et Oton de Montaut..... » (Ici dom Vaissette prouve par des énonciations extraites de plusieurs actes, que « Simon de Montfort continua le siége pendant l'hiver, quoiqu'on prétende qu'il le » changea en blocus à l'approche de cette saison, à cause qu'il » n'avait pas des forces suffisantes ; et qu'ayant reçu au prin- » temps suivant un nouveau renfort de croisés, il le reprit » seulement alors. »). . . . .

» Montfort, pour affaiblir le parti du Comte de Toulouse et lui ôter les secours qu'il tirait d'Aragon et de Catalogne, se plaignit à Honoré III des liaisons du jeune Jacques, roi d'Aragon, avec ce prince. Sur ces plaintes, le Pape ordonna, le 23 d'octobre de l'an 1217, au cardinal Bertrand, son légat, de détourner Jacques et ses sujets, de faire aucune entreprise contre Simon de Montfort ; de leur défendre de violer la trève établie par le concile général de Latran ; de leur déclarer que s'ils avaient quelque différend avec Simon, ils eussent à s'en rapporter à la décision du Saint-Siége ; et enfin de les excommunier et de jeter l'interdit sur le pays, s'ils avaient recours aux armes. Dans une autre lettre qu'Honoré écrivit au roi d'Aragon lui-même, le 28 décembre suivant, il rappelle à ce prince le souvenir des obligations qu'il avait au Saint-Siége : « qui vous a tiré, ajoute-t-il, des mains de *ceux que vous* » *appelez vos ennemis*, pour vous rendre à vos sujets. » Il se plaint ensuite à Jacques de ce qu'il avait envoyé du secours aux Toulousains, et de ce qu'il s'opposait aux desseins du légat. Il lui enjoint de rappeler incessamment ce secours, et lui défend d'en envoyer davantage, et d'attaquer directement ou indirectement les domaines possédés dans le pays, au nom de l'Eglise romaine. « Autrement, dit-il, vous pourriez tellement » nous indisposer, et l'Eglise romaine, que nous serions obli- » gés d'employer les nations étrangères pour punir votre

» royaume. » Comme le roi d'Aragon n'avait pas beaucoup de part au gouvernement, à cause de sa jeunesse, le Pape écrivit à Sanche, comte de Roussillon, grand oncle de ce prince, pour se plaindre de ce que le roi avait embrassé, par son conseil et celui des autres grands d'Aragon, le parti des Toulousains. . . . .

. . . .

. . . .

» Dans un chapitre suivant, dom Vaissette rapporte divers extraits des lettres que le Pape écrivit dans le même dessein aux consuls et aux habitants de Toulouse, d'Avignon, de Marseille, de Tarascon, de Beaucaire et de Saint-Gilles, « pour » leur ordonner de rompre leur ligue contre Simon de Mont- » fort, et de cesser de lui faire la guerre, avec promesse, s'ils » lui obéissaient, de lever la sentence d'excommunication, » d'interdit, et d'abandon de leurs biens au premier occupant, » que le cardinal Bertrand son légat avait lancée contr'eux, et » de les réconcilier à l'Eglise. » Il écrivit aussi au jeune comte Raymond une lettre remplie de reproches et de menaces ; au comte de Foix qui avait pris les armes contre Simon de Montfort, pour l'engager à les quitter ; à Philippe-Auguste, roi de France ; le Pape le sollicite fortement d'envoyer contre les Toulousains tous ceux de ses vassaux qui n'étaient pas engagés dans la croisade de la Terre-Sainte. Enfin, le Pape écrivit à tous les évêques de France, pour les exciter à encourager les fidèles de leurs diocèses à aller secourir Simon de Montfort.

» Foulque, évêque de Toulouse, se donna tant de soins en France durant tout l'hiver pour procurer du secours à ce général, qu'enfin il lui amena au printemps un corps de croisés, entre lesquels étaient Michel de Harnes et Amand de Choisin, chevaliers flamands. Simon redoubla alors ses efforts contre la ville de Toulouse. Pour témoigner sa reconnaissance à Foulque, il donna alors à ce prélat et aux évêques de Toulouse, ses successeurs, le château de Verfeil avec une vingtaine de villages qui en dépendaient, sous la redevance d'un chevalier armé, en cas qu'il eût guerre dans le pays ; donation qui augmenta considérablement le domaine temporel des

évêques de Toulouse, qui en jouissent encore aujourd'hui. Pierre, évêque de Rodez, alla aussi au secours de Simon de Montfort au siége de Toulouse, au commencement de l'an 1218.

» Simon, impatient de reprendre la ville de Toulouse, fit élever vers ce temps-là une grande machine de charpente, nommée *Cate*, tant pour s'en servir à combler le fossé, que pour battre les retranchements dont les Toulousains avaient ceint leur ville, et tenter ensuite l'assaut. Cette machine n'ayant pas réussi à son gré, il commença à se décourager. Il était d'ailleurs extrêmement rebuté, soit par la longueur et les fatigues du siége, soit par les grandes dépenses où il s'était engagé. Enfin, il était sensiblement piqué des fréquents reproches que lui faisait le cardinal légat, qui ne cessait de le presser d'avancer les travaux, et qui attribuait à un défaut de courage et à son peu d'expérience dans l'art militaire la lenteur du siége; en sorte que la vie lui étant ennuyeuse, il priait Dieu de le retirer du monde. Il fut bientôt exaucé; car étant entré le lendemain de Saint-Jean-Baptiste, le 25 de juin de l'an 1218, dans la machine dont on vient de parler, une pierre, lancée d'un mangonneau des assiégés, l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort.

» C'est ainsi que rapporte en peu de mots les circonstances de la mort du célèbre Simon de Montfort, un ancien historien *. Elles sont décrites un peu différemment, et dans un plus grand détail, par un auteur contemporain **, son zélé partisan. « Le comte Simon, dit ce dernier historien, tenait la » ville de Toulouse assiégée depuis neuf mois, lorsque les as- » siégés se disposèrent de grand matin à faire une sortie, le » lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, dans l'espérance de » trouver une partie des Français endormis. Ils se partagèrent » en deux corps, dont l'un eut ordre d'attaquer les machines, » tandis que l'autre ferait une irruption dans le camp des croi- » sés, afin de les obliger à diviser leurs forces. Simon assistait

* Guillaume de Puylaurens.

** Pierre de Vaux-Sernay, ch. 86.

» actuellement à Matines, lorsqu'on vint l'avertir que ses en-
» nemis se préparaient à faire cette sortie. Il ordonne qu'on
» lui apporte ses armes, et les ayant prises, il va entendre la
» messe. A peine est-elle commencée, que les Toulousains dé-
» filent dans le fossé, enseignes déployées, et en ordre de ba-
» taille. Ils se séparent ensuite, comme ils l'avaient projeté :
» une partie attaque ceux qui gardaient les machines, et l'au-
» tre marche droit au camp. On vient dire aussitôt à Simon
» de courir promptement au secours de ses troupes, que les
» Toulousains poussaient vivement. Ce général répond qu'il
» marchera dès que la messe sera finie. Dans l'instant, un
» nouvel exprès lui annonce que ses soldats ne peuvent plus
» soutenir le choc ; qu'ils commencent à plier, et qu'il y en
» avait déjà un grand nombre de tués ou de blessés. Je n'irai
» pas, répliqua Simon, que je n'aie vu auparavant mon Ré-
» dempteur. Enfin, le prêtre ayant levé la sainte hostie, il
» récite le *Nunc dimittis*, part, et s'avance dans la mêlée.
» Son courage ranime celui des croisés, et ayant rétabli le
» combat, il fait reculer les Toulousains jusques dans leur
» fossé. Ces peuples continuent cependant de faire pleuvoir
» sur les assiégeants une grêle de pierres et de traits de leurs
» mangonneaux et de leurs autres machines. Simon, pour se
» parer de leurs coups, se retire alors devant les siennes, à
» l'abri des claies qui les couvraient, et se tient là pour s'op-
» poser aux assiégés, supposé qu'ils revinssent à la charge ;
» mais à peine s'était-il posté dans cet endroit, qu'une pierre
» partie d'un mangonneau l'atteint à la tête, le blesse mortel-
» lement, et ne lui laisse que le temps de recommander son
» âme à Dieu; après quoi il expire, et reçoit encore cinq coups
» de flèches dans le corps. » Tel est le récit de Pierre de Vaux-Sernay, qui, étant sur les lieux, pouvait être bien informé. Quelques modernes prétendent que ce fut une femme qui lança la pierre du mangonneau dont il fut atteint ; d'autres disent que ce fut un nain ; mais nous ne trouvons rien de ces circonstances dans les anciens historiens. Après sa mort, un de ses chevaliers couvrit son corps, afin qu'on ne s'aperçût pas du malheur qui venait d'arriver. Guy son frère le fit emporter ensuite dans la tente du cardinal légat ; ce prélat et l'évêque de Tou-

louse qui s'y trouvait, furent également consternés d'une si grande perte.

» Ainsi mourut, les armes à la main, Simon de Montfort, après avoir rempli la chrétienté du bruit de ses exploits et de ses victoires. Ce fameux capitaine, dont les anciens historiens, qui sont presque tous ses panégyristes, font les plus grands éloges, fut, suivant les uns, le Judas Machabée de son siècle; et, si on en croit les autres, il doit être regardé comme un véritable martyr. Nous n'avons garde de vouloir rien diminuer de la gloire qu'il s'acquit, à si juste titre, par ses excellentes qualités; mais on ne saurait disconvenir qu'il n'ait mêlé quelques défauts à un plus grand nombre de vertus, et il est aisé de reconnaître, en lisant dans les auteurs du temps le récit de ses actions, qu'avec beaucoup de piété, un zèle ardent pour la religion, un courage invincible, une extrême valeur, une science consommée dans l'art militaire, et un cœur généreux, bienfaisant et libéral, il avait une passion démesurée de s'agrandir et d'élever sa famille au faîte des grandeurs; qu'il était dur, fier, inflexible, colère, vindicatif, cruel et sanguinaire. Enfin, divers auteurs très pieux, entre les anciens et les modernes, sont persuadés que Dieu, par sa mort, voulut punir son ambition, et sa négligence à corriger les désordres des croisés.

. . . .

» Autant la mort de Simon jeta la consternation dans le camp des croisés, autant causa-t-elle de joie dans la ville de Toulouse, dont les habitants se virent délivrés d'un ennemi extrêmement dangereux. Les Toulousains étaient, en effet, presque réduits aux abois par les fatigues qu'ils avaient essuyées durant un si long siége, et par la disette qui commençait déjà à se faire sentir dans la ville, sans espérance de la ravitailler et de pouvoir faire leur moisson. A la première nouvelle de cette mort, ils s'arment et font une vigoureuse sortie sur ceux qui avaient attaqué le faubourg et l'hôpital de Saint-Subra (Saint-Cyprien); attaque que Simon de Montfort avait reprise au commencement du printemps, après avoir reçu les renforts qui lui étaient venus de France. Les croisés ne pou-

vant tenir contre l'effort des Toulousains, prirent la fuite, après avoir eu un grand nombre des leurs tués sur la place, et laissèrent leurs tentes et leurs équipages à leurs ennemis.

» Le cardinal légat, de l'avis des évêques et des principaux chefs de l'armée, fit prêter cependant serment de fidélité et rendre hommage à Amaury de Montfort, par tous les barons, les chevaliers et les autres seigneurs, à qui Simon avait inféodé les terres du pays. Amaury, voulant ensuite tirer vengeance de la mort de son père, assemble un grand nombre de charriots, les fait remplir de paille, de sarments, et d'autres matières combustibles ; et après les avoir fait conduire le plus près qu'il était possible des portes de la ville, il y fait mettre le feu. Les assiégés accoururent aussitôt pour l'éteindre ; et donnant en même temps sur ceux qui conduisaient les charriots, les font passer au fil de l'épée, s'avancent vers le camp, y mettent le désordre, et rentrent enfin dans la ville chargés des dépouilles des croisés.

» Amaury, le cardinal légat, et les principaux seigneurs de l'armée, se rendirent quelques jours après à Pamiers, où l'abbé et les chanoines du monastère de Saint-Antoine-de-Frédelas appelèrent le premier en pariage de la seigneurie de cette ville, comme ils avaient fait à l'égard de Simon de Montfort son père. Amaury leur prêta serment de fidélité le même jour 8 de juillet, dans l'église du monastère ; et ayant pris possession de la ville et du château de Pamiers, il retourna au camp devant Toulouse, et continua encore pendant quelque temps le siége, sans oser toutefois rien entreprendre de considérable. Voyant enfin qu'il n'était pas assez fort pour se rendre maître de la ville, soit par la désertion des gens du pays qu'il avait pris à sa solde et qui se déclaraient contre lui, soit par le défaut de vivres, par l'épuisement de ses finances et l'empressement qu'avaient les croisés de s'en retourner, il se détermina à décamper, quoiqu'avec beaucoup de peine, à la persuasion de Guy son oncle et son principal conseiller, dans l'espérance de venir reprendre le siége au printemps suivant avec de plus grandes forces. Il fit mettre le feu à toutes les baraques que ses troupes avaient faites pour se loger, et se mit en marche le jour de Saint-Jacques, 25 de juillet. Il fit aussi mettre le feu

au Château-Narbonnais qu'il abandonna ; mais les assiégés l'eurent bientôt éteint. »

. . . .

(*Histoire générale de Languedoc*, liv. 23, ch. 18, 19, 20, 22; (*passim*), 23, 26; (*passim*), 27, 28, 29 et 30.)



PRÉCIS HISTORIQUE.

La croisade, si connue sous le nom de : LA GUERRE DES ALBIGEOIS, est un des événements les plus considérables du moyen-âge. Elle puise son importance également, et dans la force des mauvaises doctrines religieuses qu'elle eut pour objet de détruire, et dans sa durée, et dans ses résultats. A l'époque où la croisade fut publiée, les sectes connues sous le nom de *Vaudois* et de *Manichéens*, que l'ignorance des peuples et celle des sectaires eux-mêmes ont si souvent confondues, avaient fait d'immenses progrès dans les contrées soumises à la domination des Comtes de Toulouse. Ces sectes diverses de dogmes, de principes et de pratiques, se confondaient dans une hostilité commune contre la domination du Saint-Siége. Leur but direct était le renversement de l'autorité du Pape ; et il est juste de reconnaître qu'elles furent bien près d'atteindre ce but dans la région qui s'étend de Bordeaux à Marseille, et dont Toulouse est à peu près le centre.

Quoique ce poème, par les récits ou par l'action, n'embrasse guère qu'une période de dix années, cette guerre, dont la

religion fut d'abord la cause et plus tard le prétexte, se prolongea longtemps après la mort du comte de Montfort, fait principal où le poète s'est arrêté. Enfin, le résultat fut une nouvelle invasion des Franks dans les provinces gallo-romaines, dont ils voulurent changer les lois; la destruction de la domination des Comtes de Toulouse, la fusion de cette maison puissante dans la maison royale de France, et la réunion de ses vastes états à la couronne. Ce dernier fait doit être considéré comme un de ceux qui contribuèrent le plus à la formation de cette vaste unité de la monarchie française, qui est devenue un si grand poids dans la balance européenne.

Les commencements de l'hérésie dite des *Albigeois* remontent à Pierre de Bruïs, qui eut pour disciple le fameux Henri. Ces deux personnages donnèrent tour à tour leur nom à la secte, qui fut appelée d'abord des *Pétrobusiens*, et plus tard des *Henriciens*. Pierre de Clugni, dans sa lettre à Guillaume, archevêque d'Embrun, les accuse d'une foule d'excès : de rebaptiser les peuples, de profaner les églises, de renverser les autels, de brûler les croix, de fouetter les prêtres, d'emprisonner les moines, de les contraindre à prendre des femmes par les menaces et par les tourments. En 1147, Pierre de Bruïs fut brûlé à Saint-Gilles par les catholiques, en *punition des croix qu'il avait brûlées* (dit l'abbé Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*).

Vers la même époque, saint Bernard vint à Toulouse, dont il parcourut les environs pour combattre l'hérésie. L'on sait qu'il fut bien mal accueilli à Verfeil (*Viride Folium*), dont il maudit les habitants, et qu'il trouva un asile dans un bourg du voisinage, qui depuis a été appelé le *Bourg-Saint-Bernard*. Il avait fait précéder son apostolat d'une lettre à Alphonse, comte de Toulouse, dans laquelle il dépeignait, sous les couleurs les plus vives, la triste situation de l'Eglise dans ces contrées et les mœurs du sectaire Henri. « Les églises, y disait-il, » sont sans peuple, le peuple sans prêtres, les prêtres méprisés. Les églises ne sont plus estimées des lieux saints, ni les » sacrements des choses sacrées ; on ne célèbre point les fêtes. » Les hommes meurent dans leurs péchés, sans pénitence et » sans communion ; on refuse le baptême aux enfants. » Et

plus bas saint Bernard ajoute en parlant de Henri : « Appre-
» nez maintenant quel est cet homme. C'est un apostat qui,
» après avoir été moine, en a quitté l'habit et est retourné aux
» impuretés du siècle. N'osant ensuite demeurer avec ses
» parents, il est devenu vagabond et mendiant ; et comme il
» avait des lettres (*), il s'est mis à prêcher pour vivre. S'il
» avait quelque chose de reste, il l'employait au jeu, ou à
» des usages plus honteux ; car souvent, après qu'il avait
» attiré le jour les applaudissements du peuple, on l'a trouvé
» la nuit suivante avec des prostituées, ou avec des femmes
» mariées. Informez-vous, monseigneur, comment il est sorti
» de Lausane, du Mans, de Poitiers, de Bordeaux. Il n'osa
» retourner nulle part, tant il est décrié partout. »

Pierre de Clugni, dans sa lettre déjà citée, réduit au nombre de cinq les principales erreurs de ces sectaires, qui bientôt après furent appelés *Albigeois.* — La première erreur était de rejeter le baptême des enfants, sous prétexte qu'ils ne peuvent croire ni recevoir les instructions ; la seconde, de ne vouloir ni autels, ni églises matérielles ; la troisième, de dire qu'il ne fallait ni adorer ni honorer la croix, mais la briser et la fouler aux pieds ; la quatrième, de dire que le sacrifice de la messe n'était rien, et que les évêques et les prêtres ne consacraient point le corps et le sang de Jésus-Christ ; enfin, la cinquième et dernière erreur consistait à rejeter les prières et les autres suffrages pour les morts. Ils disaient encore que c'était se moquer de Dieu, de chanter et de le prier à haute voix.

Le lyonnais Pierre Valdo établit sa secte en 1160. Frappé de la mort subite d'un de ses amis dont il fut témoin, il distribua tout son bien aux pauvres, prit des vêtements grossiers, mit des sandales à ses pieds, pour imiter les premiers apôtres, et alla dans les campagnes prêcher la pureté évangélique. Il réunit bientôt un grand nombre de disciples qu'on appela *Vaudois* du nom de leur chef, ou *Insabbattés*, du nom de la chaussure qu'ils avaient adoptée. Cette secte, en apparence moins hostile à l'autorité du Saint-Siége, n'excita pas d'abord

(*) Traduction de l'abbé Fleury.

les mêmes poursuites, et il a fallu toute l'ignorance du moyen-âge pour qu'on la confondît avec les *Albigeois*, et pour confondre ces derniers avec les *Manichéens*, dont ils ont porté bien souvent le nom.

Après ces notions préliminaires, l'intelligence des principaux événements dont se compose (du moins dans ses rapports avec la fable du poème), la croisade publiée contre les Albigeois, deviendra plus facile.

La guerre des Albigeois a quatre phases principales, qui sont : le meurtre du légat Pierre de Castelnau, l'élection de Montfort au généralat des croisés, la bataille de Muret, et la mort de Montfort qui survint pendant le second siége de Toulouse.

Le pape Innocent III, ému par les plaintes des évêques sur les progrès de l'hérésie, avait envoyé successivement et sans beaucoup de succès plusieurs légats, munis de pouvoirs extraordinaires, dans les provinces qui en étaient infectées. On avait bien déployé quelques rigueurs : déjà, dans Toulouse, sous Raymond V, le vieux Morand, accusé d'hérésie par les légats, avait subi une pénitence publique ; il avait été fouetté de la main du bourreau ; ses châteaux avaient été rasés, ses biens confisqués. Toutefois, la mission de frère Reynier et de frère Guy n'avait produit aucun fruit ; ces légats, abreuvés de dégoût et tombés dans le découragement, résignèrent leurs pénibles fonctions. Innocent leur donna pour successeur Raoul, abbé de Fonfroide, et le fameux Pierre de Castelnau, abbé de Maguelonne. Castelnau, doué d'un caractère impérieux et plein de dévouement aux intérêts du Saint-Siége, ne tarda pas à se signaler par des actes de violence ; il se plaignit de la mollesse et de l'indulgence des prélats de la contrée envers les hérétiques. Il suscita des tracasseries à l'évêque de Beziers, à celui de Carcassonne, et à l'archevêque de Narbonne qui lui résista avec beaucoup d'énergie. Sa violence n'admit aucune mesure. Il voulut intervenir dans les différends que Raymond VI avait avec quelques seigneurs des environs du Rhône, qui s'étaient insurgés contre leur suzerain ; mais, au lieu de jouer le rôle de pacificateur qui lui était si facile, il eut la maladresse de prendre ouvertement le parti des révoltés, dont il croyait faire des partisans à l'Eglise, et d'intimer impérieu-

sement au Comte de Toulouse la cessation des hostilités. Raymond, comme il le devait, ne fit que rire de cette défense. Castelnau, dont l'autorité était méconnue, se livra à toute la fougue de son caractère ; sa fureur ne connaît plus de borne ; il outrage le Comte de Toulouse dans sa cour, à Saint-Gilles. Le pressentiment du danger auquel l'exposait son imprudence lui fit éprouver le besoin de s'éloigner pour se mettre en sûreté. Mais le lendemain de cette scène scandaleuse, dans la matinée du 15 janvier 1208, pendant qu'il traversait le Rhône, un écuyer du Comte de Toulouse qui se trouvait dans la même barque, le frappa d'une espèce de dague ou d'épieu ferré dont il était armé. Castelnau, atteint mortellement, ne survécut que quelques instants à sa blessure. — Le meurtrier, qui était de Beaucaire, se retira d'abord chez ses parents ; de là, il fuit dans d'autres contrées. On ignora le lieu de sa retraite. Raymond ne put le faire saisir ; ses ennemis répandirent qu'il n'avait pas voulu.

Ce meurtre était un fait aussi déplorable qu'impolitique. Il fallait être absurde ou aveuglé par la haine, pour croire à la complicité de Raymond. Mais ces conditions sont malheureusement trop communes dans l'esprit des hommes ; on peut bien souvent leur appliquer le mot fameux de saint Augustin : *Credo, quia absurdum.* Les légats, et par conséquent le clergé, étaient hostiles au Comte de Toulouse. Arnaud, abbé de Citeaux, homme de basse extraction, caractère d'une brutale énergie et toujours disposé à recourir aux moyens extrêmes, était à la tête des légats. Il se trouva secondé et même excité par le trop fameux Foulque, ennemi personnel de Raymond. Foulque, cet étrange personnage, qui de troubadour estimé pour son talent poétique, après avoir abandonné sa femme et ses enfants, devint prieur du Toronet et bientôt après évêque de Toulouse, était un homme violent et passionné. Il avait une dent de lait contre Raymond ; il ne pouvait lui pardonner d'avoir favorisé l'élévation de son compétiteur. Après la mort de Fulcrand, le siége de Toulouse avait été disputé entre l'évêque de Comminges, et Raymond de Rabastens, ami et aumônier du Comte. Raymond avait été élu deux fois par le chapitre de Toulouse ; et chaque fois Castelnau, qui

vivait encore, était parvenu, par ses intrigues et ses rapports envenimés, à faire casser son élection par le Pape. Castelnau n'agissait ainsi que dans l'intérêt de Foulque, avec lequel il était étroitement lié; aussi, à la troisième élection, il parvint à faire triompher la candidature de Foulque qu'il patronnait. Il est à croire que cette élection se fit contre le gré du Comte de Toulouse, qui dut s'abstenir de prendre part à de nouvelles intrigues.

Les légats adressèrent au Pape un rapport sur le meurtre de Pierre de Castelnau. Cet écrit ne pouvait pas être exempt d'exagération et de partialité. Le Comte de Toulouse n'y était pas ménagé; on le peignait sous les couleurs les plus noires; on l'y désignait comme l'auteur, ou tout au moins comme le complice très satisfait de cet affreux assassinat; on allait jusqu'à prétendre qu'il avait accueilli le meurtrier, et qu'il lui avait donné asile.

Ce rapport produisit tout l'effet qu'on en attendait. Innocent jeta les hauts cris; il crut que tout était perdu; il écrivit à tous les évêques la fameuse bulle, *rem credulam audivimus*, que Catel a rapportée, et il proclama la croisade contre les hérétiques, qui, dès ce moment, prirent le nom d'*Albigeois*.

Non content du rapport du légat, Foulque se rendit à Rome, et là, il n'eut pas de peine à obtenir du Pape la confirmation de l'excommunication déjà fulminée par les légats contre le Comte de Toulouse, pour le meurtre de Castelnau.

Raymond, qui ne pouvait pas ignorer les intrigues de ses ennemis, dut s'occuper de sa justification. Il écrivit au Pape; il envoya à Rome l'archevêque d'Auch, Raymond de Rabastens son aumônier, et un Capitoul, pour présenter sa défense, et obtenir du Saint-Père qu'il levât l'excommunication prononcée.

La cour de Rome, toujours habile, vit tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer de la situation. Raymond était puissant, mais il était effrayé. Raymond, uni à son neveu Trencavel, vicomte de Beziers, aurait formé une ligue capable de paralyser les forces de la croisade. Il s'agissait donc de les séparer, pour les combattre l'un après l'autre. Alors on donna à la croisade une direction apparente qui devait tranquilliser Raymond;

tandis que peut-être, dans la réalité, l'Eglise voulait venger le sang de son légat répandu sur les bords du Rhône, elle s'empressa de diriger ses forces contre l'hérésie, et elle les fit marcher sur Beziers qui en était regardé comme le foyer principal. Les députés de Raymond furent très bien accueillis auprès du Saint-Siége. Le Pape parut très favorablement disposé en faveur du Comte; il sembla revenir de ses préventions. Il nomma un commissaire. Milon, qui était son notaire, reçut le mandat d'examiner attentivement cette affaire, et de donner l'absolution au Comte, si celui-ci établissait qu'il fût exempt de toute participation au meurtre de Castelnau. Le Pape lui associa Théodose ou Thédise, chanoine de Gênes. Cette décision, en apparence si favorable, n'était qu'un filet tendu où Raymond se laissa prendre.

Le Comte de Toulouse n'eut pas l'intelligence de sa position; il ne fut ni homme d'état, ni homme de cœur; il ne connut ni son siècle, ni les hommes. La religion ou la politique prises isolément, pouvaient le sauver; il n'eut assez ni de l'une, ni de l'autre; et en recourant tour à tour à l'une et à l'autre, il ne fit que resserrer davantage le nœud coulant dans lequel il s'était engagé. Homme religieux, il eût franchement servi d'auxiliaire à la croisade et dissipé tous les soupçons; mais, au lieu de la servir franchement, il fut facile de voir qu'il se faisait traîner à la remorque. Homme politique, il eût accepté ouvertement l'alliance de son neveu qu'il eut le tort de repousser; et laissant de côté sa réconciliation plâtrée avec Rome, qui n'était qu'un vain palliatif, il eût combattu la croisade, dont le succès devenait alors fort incertain. Dans ces circonstances difficiles, le grand tort de Raymond fut de ne pas savoir prendre nettement un parti.

Milon, choisi si judicieusement par Innocent III, était un homme fort habile, et qui se tira admirablement de la négociation pleine d'embarras qui lui était confiée. Par ses manières douces et conciliantes, il gagna l'esprit de Raymond, qui poussa l'abandon jusqu'à se persuader qu'il avait en lui un protecteur. Avec un tel genre de confiance, Milon n'eut pas de peine à l'entraîner au concile de Montélimar, et à lui faire signer le traité de honte et de ruine dont l'absolution de Saint-

Gilles devait être le prix ; traité inexécutable pour Raymond, et dont l'acquiescement ne put être que l'effet d'une surprise inexplicable. Entre autres conditions onéreuses, Raymond consentit à livrer aux légats les sept plus forts châteaux de ses domaines, à licencier les routiers, à abolir les péages, et à livrer aux poursuites des légats ceux de ses sujets qu'ils auraient désignés comme suspects d'hérésie. Par là, Raymond allait demeurer sans places fortes, sans soldats et sans argent. L'on comprend qu'un pareil traité devait devenir pour Raymond une source éternelle d'embarras et de ruine.

Milon, après avoir obtenu la signature du traité, se montra l'ennemi le plus perfide du Comte. Il pouvait faire de l'absolution de Saint-Gilles une cérémonie de réconciliation et de paix ; il en fit une expiation humiliante, propre à manifester l'abaissement et la dégradation de Raymond aux yeux de ses sujets et de ses vassaux qu'il avait réunis avec le plus grand appareil. Il alla exhumer dans les rigueurs de la primitive Eglise, une pénitence publique, qui ne convenait ni à cette époque, ni au caractère du prince souverain auquel il en faisait l'insultante application. Raymond fut conduit nu jusqu'à la ceinture et fustigé avec des verges de la main de Milon. Le Comte renouvela ses serments sur l'autel, où le saint sacrement était exposé, et Milon prononça son absolution.

La croisade était publiée ; un grand nombre de seigneurs et de chevaliers que leur piété sincère portait à gagner l'indulgence plénière par un service de quarante jours ; un nombre infini de vagabonds, attirés par l'appât du désordre et du pillage, se réunirent à Lyon, lieu assigné pour le rendez-vous des croisés. L'on y voyait arriver de hauts et puissants seigneurs : le duc de Bourgogne, le comte de Champagne, le comte de Nevers, Saint-Pol, Montfort, à la fois comte de Montfort et de Leycestre, d'abord perdu dans la foule des barons croisés, et à qui il était réservé de jouer un si grand rôle dans la suite des événements de la croisade. Dès ce moment, Milon consent à s'effacer ; Arnaud, abbé de Citeaux, qui déjà s'était mis en évidence à l'époque du meurtre de Castelnau, est nommé d'un consentement unanime *généralissime* des croisés ; l'armée descend le Rhône ; fidèle à ses engagements,

Raymond se trouve à Valence sur son passage, et vient la grossir des combattants qu'il amène avec lui ; deux autres corps considérables se joignent à elle dans les environs de Montpellier : l'un, conduit par l'évêque d'Angoulême, avait traversé l'Agenais et emporté Chasseneuil ; l'autre, sous le commandement de l'évêque du Puy, avait parcouru le Toulousain, et rasé le château de Villemur. Ainsi, la croisade débutait par la dévastation, le pillage, l'incendie des châteaux et l'extermination de leurs défenseurs, que, sous le titre d'hérétiques, les croisés faisaient périr dans les flammes.

L'armée réunit devant Beziers un nombre infini de combattants. Les divers historiens qui ne s'accordent pas sur ce nombre, l'élèvent de cent à cinq cent mille. Les habitants de Beziers n'avaient pour se défendre qu'une faible garnison. Le vicomte Trencavel, qui ne jugeait pas la position tenable, les laissa maîtres de leur sort ; pour lui, il alla se retrancher derrière les fortes murailles de Carcassonne.

Beziers fut emporté le jour de la Magdeleine, 22 juillet 1209 ; l'on sait quel fut le sac de cette malheureuse ville. La fureur des croisés n'épargna rien ; les habitants de toute condition, de tout sexe et de tout âge, furent impitoyablement massacrés ; les enfants à la mamelle, les malheureux réfugiés dans les églises, les prêtres même revêtus de leurs ornements furent passés au fil de l'épée. L'on a écrit que le légat avait député vers les habitants de Beziers leur évêque Réginald, pour les sommer d'avoir à lui livrer les hérétiques qui se trouvaient parmi eux, et que c'était leur refus insensé qui les avait exposés aux horreurs de l'assaut. Il fallait que les Bitterois fussent frappés d'un grand aveuglement, pour croire la résistance possible, lorsque, réduits à leurs propres forces, ils avaient à lutter contre ces masses armées, et que leur protecteur naturel, le vicomte Trencavel, avait lui-même désespéré du succès. Mais il fallait mettre ce peuple dans son tort, afin qu'il ne pût imputer qu'à lui seul les fureurs dont il fut la victime.

Dans sa lettre à Innocent III, Arnaud rend compte de cette affreuse tragédie : « Pendant, dit-il, que nous délibérions en » conseil sur ce que nous avions à faire pour sauver ceux de » la ville qui étaient censés catholiques, voilà que les ribauds

» et les truands, sans attendre l'ordre des chefs, ont fait un
» coup de main sur la ville; et au grand étonnement des nô-
» tres, en criant: *Aux armes! aux armes!* dans l'espace de deux
» ou trois heures, les fossés ayant été franchis et les murs es-
» caladés, la ville de Beziers a été prise; et les nôtres ne fai-
» sant grâce ni à la condition, ni au sexe, ni à l'âge, ont passé
» au fil de l'épée environ vingt mille hommes; et ce très grand
» carnage d'ennemis ayant été fait, toute la ville a été pillée
» et brûlée, par l'effet d'une vengeance divine qui sévissait
» merveilleusement contre elle. » (V. note 9 du chant 4e, tom. 1, p. 173.)

De Beziers en cendre, les croisés marchèrent sur Carcassonne, s'acharnant toujours sur le jeune vicomte que poursuivait leur colère implacable. L'armée entoura Carcassonne, comme elle avait entouré Beziers; les faubourgs furent facilement emportés; la cité que défendaient de fortes tours et d'épaisses murailles, opposa une longue résistance; mais les fléaux vinrent accabler Trencavel et secourir la croisade: une affreuse sécheresse tarit toutes les sources; les malheureux assiégés, dévorés par la soif, réduits aux plus dures extrémités, se virent encore décimés par une terrible contagion; la capitulation devint une nécessité. Cette fois, les vaincus ne furent pas égorgés; mais une insatiable cupidité les dépouilla de leurs vêtements, et ne leur laissa que la chemise.

Après la prise de Carcassonne, la mission des croisés paraissait terminée; d'ailleurs les quarante jours de service auxquels ils s'étaient engagés étaient accomplis. Il était présumable que l'armée se disperserait presque aussi vite qu'elle s'était formée. Il tardait aux comtes de Nevers, de Saint-Pol, et à une foule de barons et de chevaliers, de rentrer dans leurs châteaux. Cette disposition contrariait singulièrement Arnaud et les autres légats, soit qu'ils craignissent que les hérétiques qu'on n'avait pas pu entièrement exterminer ne se relevassent plus forts, lorsqu'ils seraient débarrassés de la présence des croisés; soit qu'un levain d'ambition fermentât au fond de leur âme à l'aspect de ces belles et riches contrées dont ils avaient si facilement dépossédé les véritables maîtres. Les légats éprouvèrent le besoin d'affermir leurs conquêtes, en y établissant un chef

militaire, à qui ils donneraient la garde du pays. Sur le refus du duc de Bourgogne, des comtes de Nevers et de Saint-Pol, Arnaud fit procéder à une sorte d'élection par quelques délégués de son choix ; les suffrages de ces délégués se réunirent sur Simon de Montfort, qui, jusques là confondu avec les autres barons croisés, s'éleva tout-à-coup à ce haut rang dont il se montra digne, et dont il ne tarda pas à rehausser l'éclat.

Montfort, qui avait déjà fait ses premières armes en Palestine, était un des guerriers les plus distingués de son époque. La nature l'avait comblé de ses dons. Il unissait à la beauté du corps, les hautes qualités de l'intelligence ; sa taille était élevée, sa figure noble ; doué d'une intrépidité rare, d'une éloquence naturelle, d'une activité infatigable, d'une inébranlable foi dans la mission qui lui était confiée ; ami du soldat dont il partageait les fatigues et les dangers, il avait l'intelligence du champ de bataille, et ce coup-d'œil prompt et sûr qui, dans les moments où la victoire hésite, sait où doit être porté le coup décisif. Il est fâcheux que de si belles qualités aient été gâtées par une férocité quelquefois sans excuse, et par une ambition que le succès enflamma de plus en plus, et qui bientôt devint effrénée. Il parut d'abord se refuser avec modestie au redoutable emploi qui lui était confié ; mais il se rendit sans peine aux sollicitations d'Arnaud. Trencavel, gardé en ôtage, fut enfermé dans une tour de son palais de Carcassonne ; il y mourut bientôt après de la dyssenterie. Quelques auteurs prétendent qu'il fut empoisonné ; les soupçons s'élevèrent jusqu'à Montfort, qui aurait trouvé commode de se délivrer le plus tôt possible d'un prétendant, qui tôt ou tard pouvait l'inquiéter dans la possession de son nouveau domaine.

Parmi les personnages qui figurèrent à cette époque de trouble et de dévastation, il serait injuste de ne pas remarquer saint Dominique. Il était venu d'Espagne avec l'évêque d'Osma, dont il était chanoine régulier, pour remplir une mission de paix, dans le genre de celle dont saint Bernard, cinquante ans plus tôt, lui avait donné l'exemple. Saint Dominique et son évêque établirent des conférences pour confondre les chefs de l'hérésie et éclairer les peuples. Les plus célèbres furent celles de Montréal et de Pamiers. A la conférence de Pamiers, la

belle Esclarmonde, veuve de Jourdain de Lille et sœur du comte de Foix, femme renommée par son intelligence et son savoir, élève du sectaire Guillabert de Castres, voulut se mêler à la dispute et soutenir thèse contre les docteurs; l'un des légats, plus distingué par le zèle que par la politesse, la *renvoya filer sa quenouille.* La conférence de Montréal se termina par un miracle : les écrits des sectaires et ceux de saint Dominique furent jetés dans un brasier; le feu dévora l'œuvre des Albigeois, tandis que les pages de saint Dominique s'élevèrent au-dessus des flammes. Les écrivains du XVIIIe siècle ont été injustes envers saint Dominique; ils ont mis sur son compte une foule d'atrocités auxquelles il demeura complètement étranger; sa mission fut une œuvre de miséricorde et de paix. Il fonda le monastère de Prouille, devenu depuis fort célèbre; il fonda aussi à Toulouse l'ordre des Frères-Prêcheurs; mais le tribunal de l'Inquisition, qui réveille de si tristes souvenirs, ne fut institué que six ans après sa mort; il ne faut donc pas lui en imputer l'origine. Il est heureux que, dans l'intérêt de la vérité, base si respectable de l'histoire, des écrivains modernes soient parvenus à venger la mémoire de ce saint personnage.

Montfort avait amené avec lui Guy, abbé de Valcernai ou de Vaux-Sernay, qui prit rang parmi les légats, et fut élu bientôt après au siége de Carcassonne. Thédise, l'associé de Milon, se fit adjuger l'évêché d'Agde, et le fameux Arnaud devint archevêque et duc de Narbonne; de son côté, le Pape confisquait le comté de Melgueil, dont il dépouillait le Comte de Toulouse.

Le nouveau général des croisés débuta d'une manière assez fâcheuse dans son commandement : tous les barons, tous les chefs ayant atteint le terme de leur engagement, désertèrent la croisade, à l'exception d'un seul. Le duc de Bourgogne fut le seul qui céda aux instances de Montfort, dont la position devint bientôt fort critique, car il fut au moment de se trouver sans soldats et sans argent pour en lever. Cependant, Foulque de Toulouse, l'abbé de Vaux-Sernay et les légats, allaient pour le comte de Montfort, prêcher la croisade, et amenaient avec eux des bandes de pèlerins. Dans peu de jours, le chef

des croisés vit une nouvelle armée se former autour de lui, et fut en état de tenter de nouvelles entreprises.

Trois puissants châteaux étaient signalés dans la contrée comme ayant donné asile à quelques hérétiques fugitifs : c'étaient les châteaux de Minerve, de Thermes et de Cabaret. Montfort les attaqua l'un après l'autre. A force de persévérance et d'audace, surmontant les difficultés de ces siéges longs et périlleux, il parvint à s'en rendre maître. A la prise de Minerve, deux cents Albigeois, hommes et femmes, furent livrés aux flammes, ou s'y jetèrent d'eux-mêmes. Le neveu de Guy, Pierre de Vaux-Sernay, qui avait accompagné son oncle, devenu évêque, nous a laissé une histoire de la guerre des Albigeois, qui n'est autre chose qu'un continuel panégyrique de Montfort, et une satire aussi indécente qu'injuste contre le Comte de Toulouse. Sa haine contre les Albigeois l'aveugle au point de lui faire dire, en parlant de ces horribles exécutions par le feu, que tout le monde les *vit brûler avec la plus grande joie.*

Le château de Thermes était défendu par Guillaume de Thermes, chevalier renommé par son courage, et qui commandait une garnison digne de lui. La résistance fut longue ; et, sans les nombreux secours que reçut Montfort, il ne fût jamais venu à bout de sa conquête, dont il désespéra plus d'une fois. Enfin, les assiégés, réduits aux dernières extrémités, s'échappèrent par un souterrain. Montfort ne prit que des murailles vides. Toutefois, il fit prisonnier Guillaume de Thermes, qui, dans sa fuite précipitée, ayant oublié quelques objets de prix, commit l'imprudence de retourner au château dont les assiégeants avaient pris possession.

Pierre Roger, grand ami du vicomte Trencavel, commandait au château de Cabaret. Les succès multipliés de Montfort, sa réputation de guerrier invincible, la férocité qu'il déployait contre les vaincus, imprimaient à tous les commandants qui résistaient encore la plus profonde terreur. A la prise du château de Bram, il fit crever les yeux, couper le nez, les oreilles et la lèvre supérieure à cent prisonniers. Pierre Roger et sa garnison menacés du même traitement, imaginèrent un moyen assez nouveau de se soumettre à Montfort. Dans une sortie,

ils avaient fait prisonnier Bouchard de Marly, jeune chevalier auquel Montfort tenait beaucoup. Pierre Roger le fait conduire devant lui, détache ses fers, lui déclare qu'il est libre, qu'il lui livre le château, qu'avec sa garnison il se remet entre ses mains, et qu'il se borne à implorer sa générosité. Bouchard, qui éprouvait un changement d'état si grand et si subit, dut faire d'étranges réflexions sur l'inconstance de la fortune et sur les péripéties de la carrière des armes.

Ces succès non interrompus valurent à Montfort de nouvelles conquêtes sans de nouveaux combats. Casser et Puylaurens, Castres et Albi lui envoyèrent des députés et se soumirent à lui. La Guepie, Penne d'Albigeois, imitèrent cet exemple. Plusieurs places du comté de Foix, Pamiers, Saverdun, Mirepoix, subirent avec empressement la loi du vainqueur. Les historiens de l'époque assurent que, dans quelques mois, plus de deux cents châteaux arborèrent le drapeau de la croisade. Dans cet accroissement rapide de sa fortune, Montfort vit la plus brillante carrière se dérouler devant lui ; il pensa que rien ne lui était désormais impossible, et qu'il pouvait aspirer à la position la plus élevée ; l'orgueil et l'ambition le gonflèrent de leurs inspirations les plus téméraires. Il ne lui manquait que de s'emparer de Castelnau-d'Arry et de Lavaur, et Toulouse même ne serait pas en état de lui résister. Dès-lors, il conçut la pensée de faire une guerre, d'abord sourde, puis ouverte, au Comte de Toulouse ; guerre dans laquelle il fut merveilleusement secondé par l'évêque Foulque et par les légats.

Avant de passer à ce nouvel ordre de faits, nous rappellerons un trait qui fait connaître l'inflexible dureté du caractère de Montfort. Dans le pays castrais, on conduisit devant lui deux jeunes hérétiques qui paraissaient touchés de repentir et exprimaient le désir d'abjurer leur erreur. Ils inspiraient assez d'intérêt, pour qu'on hésitât à les livrer au bûcher ; on espérait que Montfort accepterait leur soumission et leur ferait grâce de la vie. Ce général les envoya à la mort, en les payant de ce dilemme : « Ou votre repentir est faux, leur dit-il, ou » il est sincère ; s'il est faux, vous méritez la mort, pour avoir » voulu nous tromper ; s'il est vrai, la flamme du bûcher achè-

» vera d'expier vos fautes, et vous sauvera de la damnation
» éternelle. »

Il ne servit de rien à Raymond de s'être laissé fouetter à Saint-Gilles, et d'avoir contribué à la ruine de son propre neveu, l'infortuné Trencavel. Les légats ne lui tinrent aucun compte de ces concessions aussi humiliantes qu'impolitiques; il les trouvait toujours hostiles et prêts à le frapper de nouvelles excommunications; pour eux, la pénitence et l'absolution de Saint-Gilles étaient comme non avenues. Il est vrai que le malheureux Comte s'était obligé à plus qu'il ne pouvait faire; il y avait de l'inhumanité à exiger de lui avec rigueur la délivrance de toutes ses places fortes, l'abandon de tous les péages, le licenciement absolu des routiers et la persécution de ses propres sujets. Mais plus Raymond était malheureux, plus les légats l'accablaient de leurs exigences; et pour peu qu'elles ne fussent pas satisfaites, c'étaient de nouveaux anathèmes qui tombaient sur lui, et toujours l'accusation du meurtre de Castelnau. Raymond demandait à se justifier de cette terrible accusation; pour comble d'injustice, les légats refusaient de l'entendre.

Le Comte de Toulouse voulait en finir, fatigué qu'il était de ces indignes tracasseries; il ne désespérait pas de consolider sa paix avec l'Eglise. Dans cette pensée, il fait le voyage de Rome. Il se présente à Innocent qui l'accueille avec bonté, et lui prodigue des témoignages de bienveillance. Le Saint-Père lui donne un riche manteau, de plus une bague avec une pierre de grand prix. Accédant aux vœux de Raymond, il signe un bref par lequel il est enjoint à Arnaud, à Thédise et aux autres légats de l'entendre dans sa justification. Raymond part de Rome croyant avoir obtenu un plein succès; il ne soupçonnait pas ce que lui réservait la correspondance active d'Arnaud avec Innocent III, les instances incessantes du légat et la condescendance du Pape qui finissait toujours par faire la volonté d'Arnaud. Le Comte de Toulouse, à son retour, visite les cours d'Allemagne et de France; il obtient des deux souverains dont il était l'allié les plus belles protestations de secours, et il rentre dans ses états bercé des plus douces espérances.

Raymond presse sa justification. Les légats, feignant

d'obtempérer aux injonctions du Pape, assemblent successivement plusieurs conciles, et ils refusent chaque fois d'admettre le Comte à se justifier. A chaque concile, ce sont de nouvelles exigences et de nouvelles accusations : Raymond n'exécute pas les traités de Montélimar et de Saint-Gilles ; il garde des routiers auprès de lui ; il lève des péages ; il laisse maltraiter les croisés, etc. Il est difficile d'imaginer la tyrannie des prétentions des légats. Le roi d'Aragon, Pierre II, beau-frère de Raymond et plein d'amitié pour lui, voulut assister au concile d'Arles. Les légats commencèrent par défendre à Raymond et à Pierre de sortir d'Arles sans leur permission ; puis ils voulurent taxer la nourriture des sujets du Comte, leur prescrire les vêtements les plus grossiers, dépouiller Raymond de toute autorité et l'obliger à aller pendant un fort long temps faire la guerre en Palestine. Pierre sortit indigné, en reprochant au Comte sa faiblesse qui l'avait réduit à un tel degré d'abaissement. Les légats ne cherchaient qu'à rendre impossible par tous les moyens la réhabilitation de Raymond. Il faut convenir qu'il n'y a pas d'injustice plus criante au monde que celle d'accuser celui qu'on refuse d'entendre. Un dernier concile fut convoqué à Lavaur, à la sollicitation du roi d'Aragon, qui avait obtenu du Pape une nouvelle injonction. Cette dernière assemblée n'eut pas plus de résultat que les précédentes ; les légats s'y montrèrent aussi exigeants, aussi implacables que par le passé : malgré les ordres d'Innocent, ils refusèrent d'entendre Raymond.

Mais pendant que les légats mettaient en œuvre cette stratégie dangereuse, Montfort étendait sa puissance par de nouvelles conquêtes. Il occupait le château de Castelnau-d'Arry. Baudouin, frère naturel de Raymond, guerrier estimé jusqu'alors, commettait une indigne trahison, en lui livrant le château de Montferrand, place importante dont la défense lui avait été confiée, et en se rangeant sous la bannière des croisés. Enfin, Montfort mettait le siége devant Lavaur.

Lavaur était la seigneurie de la dame Guiraude, sur laquelle l'historiographe de Montfort a écrit les plus dégoûtantes calomnies, apparemment pour rendre moins odieuse la conduite de son héros envers elle. La place, munie de fortes murailles,

était défendue par Aymeric, ou Amaury, frère de cette dame et seigneur de Montréal. Entre Aymeric et Montfort, l'inimitié était grande. A l'époque des premiers succès du général des croisés, Aymeric était venu se rendre à lui et lui faire hommage de sa seigneurie. Cet hommage, fruit de la peur, n'était pas trop volontaire. Aussi, pendant le siége de Thermes, dans un moment où la fortune de Montfort parut chancelante, Aymeric fit volte-face, et se déclara contre les croisés. Montfort, maître de Thermes, emporta Montréal. Aymeric fut obligé de se sauver à Lavaur. La vengeance du chef des croisés l'y poursuivit. Aymeric avait avec lui quatre-vingts chevaliers pleins de courage et de dévouement; la résistance fut longue et vigoureuse.

Ce fut pendant le siége de Lavaur qu'éclata ouvertement la sourde inimitié qui existait depuis longtemps entre Montfort et le Comte de Toulouse. Raymond empêcha que les Toulousains ne portassent des vivres au camp des croisés. Mais Foulque, qui était vendu à Montfort, usa envers Raymond de terribles représailles; il organisa dans Toulouse la confrérie des Blancs contre le Comte. Bientôt, il se forma une association rivale, la confrérie des Noirs, et chaque jour des rixes sanglantes troublaient la ville. L'évêque, continuant son œuvre de persécution, enrôla les habitants de la banlieue; en les réunissant aux membres de sa confrérie, il envoya un secours de cinq à six mille combattants au camp des croisés. Puis, saisissant le prétexte d'une ordination à faire, il enjoint à Raymond de quitter la ville, par la raison qu'il était excommunié, et que l'ordination ne pouvait avoir lieu en sa présence. Raymond, indigné, renvoie à l'évêque l'invitation de sortir de Toulouse. L'évêque, feignant de prendre au sérieux ce qui n'était qu'une repartie, ordonna à son clergé de le suivre. Les prêtres sortent processionnellement, les pieds nus, emportant les vases sacrés; Foulque jette l'interdit sur la ville et va se retirer dans le camp de Montfort.

Ce général, au moyen de la croisade, avait constamment à sa disposition des ressources intarissables. A chaque instant, les légats conduisaient des bandes de pèlerins; et, de cette façon, son armée se recrutait avec la plus grande facilité.

Tantôt c'était Arnaud, tantôt Guy de Vaux-Sernay, tantôt le chantre de Paris, tantôt sa femme elle-même, Alix de Montmorency, comtesse de Montfort, qui lui amenaient de nouveaux combattants. Cependant les alliés du Comte de Toulouse, voyant que le même orage les menaçait, commencèrent à se rallier autour de lui. Il faut compter au premier rang de ces alliés le comte de Foix et le comte de Comminges, qui étaient eux-mêmes de très puissants seigneurs. Le comte de Foix ne tarda pas à faire une levée de bouclier contre les croisés. Il surprit à Montjoire et tailla en pièces six mille Allemands qui marchaient au siége de Lavaur sous la conduite de Nicolas de Bazoche. Montfort, furieux de cet échec, voulut en tirer vengeance contre le bourg même qui en avait été le théâtre; il brûla Montjoire, mais les habitants avaient pris la fuite; en sorte que le général des croisés ne punit que des murs de terre et des toits de chaume.

Cependant Montfort pressait le siége. Les habitants et la garnison de Lavaur se défendaient avec un courage héroïque. Mais il fallut céder au nombre: les machines de guerre brisèrent les remparts; les croisés montèrent à l'assaut; Lavaur fut pris. Ici, la vengeance de Montfort fut aussi atroce qu'indigne de lui. Il fit dresser autour de la place autant de potences qu'il avait fait de chevaliers prisonniers; il les fit pendre avec Aymeric, leur chef, à qui la plus haute potence fut réservée. Les potences étant tombées, Montfort fit couper la gorge aux chevaliers. La dame Guiraude fut l'objet d'un rafinement de barbarie: par ordre de Montfort, elle fut jetée dans un puits, et écrasée avec des pierres dont on le combla. Le siècle rétrogradait; au lieu de marcher vers la civilisation, il reculait vers la barbarie.

Le masque était jeté; il y avait rupture ouverte entre Simon de Montfort et le Comte de Toulouse. Montfort marcha vers cette capitale et en entreprit le siége. Mais ce premier siége n'eut pas le succès qu'il s'en était promis; les Toulousains se défendaient avec courage; les comtes de Foix et de Comminges vinrent à leur secours. Toutes ces forces réunies repoussèrent les croisés. Le famine se mit dans leur camp. Eustache Quen, qui conduisait chez eux un convoi de vivres, fut attaqué

et mis en déroute ; lui-même perdit la vie, et le convoi fut pris par les Toulousains. Enfin, après quelques échecs assez graves, Montfort leva honteusement le siége.

Raymond voulut profiter de ces avantages ; il marcha à la poursuite de Montfort ; une foule de châteaux qui s'étaient rendus aux armes victorieuses des croisés, n'attendaient que ce moment pour secouer un joug odieux. Leurs seigneurs se rangèrent avec empressement sous les drapeaux du Comte de Toulouse. Celui-ci voulut recouvrer Castelnau-d'Arry ; il mit le siége devant cette place importante. Son armée était nombreuse et pleine d'ardeur ; le succès paraissait certain. Montfort appela à son secours toutes les forces qu'il avait éparpillées dans le pays de Castres et dans le Carcassonnais ; il obtint même un secours des habitants de Narbonne. Plusieurs combats furent livrés dans le voisinage, ou sous les murs de Castelnau-d'Arry. La fortune fut d'abord favorable au comte de Foix ; mais ses soldats s'étant dispersés pour faire du butin, Guy de Lévis, le maréchal de Montfort, les surprit et leur fit éprouver de grandes pertes. Montfort saisit le moment favorable pour porter l'épouvante dans le camp de Raymond ; celui-ci, découragé par l'inutilité de ses tentatives, leva le siége au bout de quelques jours.

Après cet avantage, Montfort reprit facilement tout le terrain qu'il avait perdu. Les châteaux qui s'étaient affranchis de sa domination, s'empressèrent de se soumettre ; ils eurent à supporter la colère d'un vainqueur irrité qui croyait avoir à se plaindre de leur défection. Du reste, c'était là une alternative qui s'accomplissait journellement, suivant que la fortune faisait pencher la balance en faveur de Raymond, ou en faveur de Montfort. Le vainqueur de la veille voyait accourir sous sa bannière une foule de vassaux que leur faiblesse appelait à lui, et qu'il cédait aussi vite au vainqueur du lendemain.

Raymond VI avait ajouté par ses alliances de vastes domaines à ses états héréditaires. Jeanne d'Angleterre, sœur de Richard-Cœur-de-Lion et troisième femme du Comte de Toulouse, avait apporté en dot à ce dernier l'Agenais, le Périgord et le Quercy. Cette princesse mourut jeune, laissant un fils, qui prit le nom de Raymond VII, et qui est le héros du

poème. Elle n'existait déjà plus, à l'époque de la croisade contre les Albigeois. Raymond VI possédait ce riche douaire, qui était, en réalité, l'apanage de son fils. Il n'y avait nul prétexte pour autoriser Montfort à porter la guerre dans ces contrées ; les odieuses imputations dont on poursuivait Raymond le père, ne pouvaient pas être étendues à son fils ; la croisade n'avait aucun droit de confisquer les états de ce prince ; c'eût été le punir des prétendus crimes de son père, auxquels il était étranger, ne fût-ce qu'à cause de son extrême jeunesse. Néanmoins, contre toute espèce de raison et de justice, Montfort voulut s'en emparer. Il assiégea et prit tour à tour les châteaux de Biron, de Chasseneuil, de Penne (en Agenais), et la ville de Moissac. Ce général fut singulièrement aidé dans cette campagne par l'évêque d'Agen, qui l'appela, lui livra cette dernière ville, et le suivit dans le camp des croisés, pour faciliter la reddition des autres places.

La prise du château de Biron fut signalée par une cruauté gratuite ; le supplice de Martin Algaï, espagnol, gouverneur du château pour Raymond. Montfort qu'il avait abandonné, après l'avoir servi pendant quelque temps, notamment aux combats de Castelnau-d'Arry, le fit tirer à quatre chevaux. Le château de Penne fut vaillamment défendu par Hugues Alfard, qui avait épousé une fille naturelle de Raymond. Le siége de Moissac arrêta Montfort pendant quelque temps. La défense lui présenta des difficultés sérieuses dont il ne triompha qu'avec l'assistance de Baudouin, frère de Raymond, qui se vengeait ainsi de l'accueil sévère que lui avait fait le Comte de Toulouse, après la reddition du château de Montferrand. La résistance pouvait encore être prolongée ; mais les habitants de Moissac, pressés par la famine, livrèrent la place et les routiers qui la défendaient. Ces malheureux, au nombre de quatre cents, furent massacrés sans pitié.

Ce triomphe de Baudouin le fit grandir dans l'amitié et la faveur de Montfort ; mais sa prospérité ne fut pas de longue durée. Il ne tarda guère à recevoir le prix de sa trahison. Pour suivre l'ordre chronologique, nous remettons à parler de sa mort après la bataille de Muret, où il devait encore être bien funeste aux armes du Comte de Toulouse.

Montfort avait mis a découvert le fond de sa pensée ; ses projets étaient connus ; son ambition insatiable n'était plus un mystère pour personne. Il voulait chasser Raymond de ses états et se rendre maître de Toulouse. A cet effet, il s'emparait successivement, et sous divers prétextes, des fiefs qui relevaient du Comte, dont la puissance était singulièrement affaiblie par cette infernale politique. Sa combinaison était infaillible ; la croisade lui fournissait des soldats ; les soldats lui procuraient du butin ; avec le butin il faisait de nouvelles levées de troupes, et il augmentait progressivement ses forces. Sous le prétexte de poursuivre l'hérésie, il attaquait isolément un château ; et Raymond ne pouvait pas marcher au secours de l'opprimé, sans voir aussitôt les légats s'élever contre lui et le frapper de nouvelles excommunications. C'était un cercle d'intrigues et d'usurpations dans lequel se roulait Montfort, et dont il élargissait indéfiniment la circonférence.

Il était urgent de mettre un terme à ces entreprises odieuses et chaque jour renouvelées. Raymond n'était plus assez fort pour arrêter la marche de l'envahisseur. Son beau-frère, le roi d'Aragon, touché d'une situation si triste, n'hésita pas à prendre sa défense. Il sollicita d'abord du Pape la réunion d'un nouveau concile, pour recevoir la justification de Raymond et lui procurer sa réconciliation avec l'Eglise. Le Pape parut accéder à cette demande. Le concile eut lieu ; ce fut le concile de Lavaur dont nous avons déjà parlé. L'on sait quel en fut le résultat ; les légats ne firent qu'y renouveler leurs précédentes injustices. Les voies de la conciliation étaient épuisées ; il fallut recourir à la voie des armes.

Nous arrivons à la bataille de Muret. Cette bataille est le fait culminant de la guerre des Albigeois. Gagnée par le roi d'Aragon, la croisade était peut-être à jamais anéantie ; perdue, elle livra à Montfort les états du Comte de Toulouse, et investit le général des croisés d'une puissance qui ne put être sapée, au bout de cinq ans, que par une oppression insupportable et des fautes multipliées. Si Montfort se perdit plus tard, c'est que la victoire, qui produit le plus grand enivrement de l'esprit humain ; la conquête, qui est l'œuvre de la violence, croient ne pouvoir se soutenir que par la violence.

Pierre II avait rassemblé son armée ; il franchit les sommets des Pyrénées et vint camper dans les plaines de Toulouse et de Muret. Il fut bientôt accompagné des comtes de Foix et de Comminges, ces alliés naturels du Comte de Toulouse, qui vinrent lui prêter le concours de leurs milices. Raymond lui-même et les seigneurs du pays toulousain qui lui étaient restés fidèles, accoururent avec des troupes fraîchement levées. Le siége fut mis devant Muret.

Muret, aujourd'hui petite ville, chef-lieu d'arrondissement, avec environ quatre ou cinq mille âmes de population, était alors un bourg qui n'avait d'importance que par son château, sa position sur la Garonne et son voisinage de Toulouse. Montfort, qui avait le tact et l'instinct des choses de la guerre, comprit le parti qu'il pouvait tirer de ce poste ; aussi, il avait fortifié le château et il l'avait muni d'une excellente garnison qu'il tenait là comme un glaive levé sur le cœur de son ennemi. Les sorties fréquentes des croisés ravageaient le champ toulousain, et s'avançaient quelquefois jusqu'aux portes de la ville. Raymond qui en était singulièrement incommodé, tenait beaucoup à la prise de ce château, qui se dressait devant lui comme une menace perpétuelle.

Malgré sa vigilance ordinaire, Montfort s'était laissé surprendre par la rapidité de la marche du roi d'Aragon. Le chef des croisés était à Fanjaux, à environ dix-huit lieues de Muret, lorsqu'il apprit que le château était investi par l'armée combinée du roi d'Aragon et des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges. Il part à l'instant même avec quelques chevaliers qui, de Carcassonne, étaient venus le joindre ; il précipite sa marche, et parvient à entrer dans le château de Muret, sans qu'on lui dispute le passage de la Garonne. Les confédérés firent la faute de ne pas profiter de l'avance qu'ils avaient sur Montfort ; déjà, ils avaient emporté le faubourg de Muret, et il leur était facile d'enlever le château, lorsqu'on leur annonça l'arrivée prochaine de Montfort. Alors ils suspendirent leur attaque ; ils voulurent laisser leur redoutable ennemi s'enfermer dans une enceinte d'où ils pensaient qu'il lui serait impossible de leur échapper, certains qu'ils étaient de triompher, ne fût-ce que par le nombre. Ils s'estimaient heureux de trouver une occa-

sion de se débarrasser d'un adversaire si puissant. Mais bien souvent l'événement trompe les calculs qui paraissent les mieux établis.

La bataille de Muret ne fut qu'une échauffourée qui dura à peine quelques heures ; la mort du roi d'Aragon, survenue au commencement de l'action, jeta l'épouvante et la confusion dans les rangs des confédérés ; la déroute fut complète. Le reste de la journée ne fut plus un combat, mais un massacre. On porte à vingt mille le nombre des assiégeants tués ou jetés dans le fleuve. Après la victoire, Montfort rechercha le cadavre du roi d'Aragon dans la foule des morts ; il le trouva nu. La garnison qu'il avait laissée dans le château, était sortie après la déroute, et avait dépouillé les cadavres sur le champ de bataille. On dit que Montfort versa quelques larmes en voyant le corps de ce prince ; il le fit recueillir avec soin ; mais il ne put pas faire rendre à Pierre les honneurs funèbres, parce qu'il était mort excommunié. La bataille fut livrée le 12 septembre de l'an 1213.

Les historiens se sont livrés à une foule de conjectures pour expliquer le succès de Montfort, qui, d'après quelques-uns, fut un effet sensible de l'assistance divine. A cette époque, les miracles étaient acceptés avec une grande facilité ; il n'est donc pas étonnant que l'on ait cru voir un miracle dans la victoire de Montfort. D'après eux, ce général n'avait sous ses ordres que mille ou douze cents combattants, et l'armée qu'il défit s'élevait à cent mille hommes. Certes, nous ne prétendons pas atténuer le mérite de Montfort, ni l'éclat de sa victoire qui fut étonnante, mais nous pensons que l'on peut l'expliquer sans recourir aux miracles.

Nous croyons d'abord qu'il y a eu tout à la fois exagération et fausse appréciation des circonstances de la part des historiens. Il faut tenir pour constant que les renseignements exacts ont manqué. Le récit de cette bataille a été fait par un écrivain passionné, panégyriste outré de Montfort, et détracteur acharné de ses adversaires. Pierre de Vaux-Sernay a évidemment exagéré deux choses, et le petit nombre des guerriers de Montfort, et le grand nombre des ennemis qu'il eut à combattre. Il ne donne à Montfort que mille combattants, huit cents

chevaux et deux cents fantassins. Or, il est impossible que la troupe de Montfort ne fût pas beaucoup plus considérable. Le château de Muret avait déjà une garnison. Montfort, informé qu'il était attaqué par une grande armée, était arrivé de Fanjaux avec tous les secours qu'il avait pu ramasser. Il avait constamment un corps de troupes à Carcassonne, qui était son quartier-général. Pour le besoin du moment, il avait pu dégarnir une foule de châteaux, où il tenait habituellement garnison : Castelnau-d'Arry, Minerve, Thermes, Cabaret, qui étaient dans son voisinage ; Saverdun, Auterive, qui se trouvaient sur son passage ; Mirepoix et Pamiers qui n'étaient pas éloignés ; et toutes ces garnisons réunies devaient composer une armée.

Il y aurait même un autre calcul à faire. Lorsque l'historiographe de Montfort parle de huit cents chevaux, ce qui veut dire huit cents chevaliers, peut-être a-t-il entendu parler de huit cents lances. Or, la lance, surtout la lance garnie, était l'homme d'armes, accompagné d'un certain nombre de valets et d'archers ; en ne portant ce nombre qu'à dix, l'on aurait déjà un corps de huit mille combattants.

D'un autre côté, il y a une énorme exagération dans l'évaluation de l'armée des confédérés. A cette époque, à moins d'une croisade, on ne réunissait pas une armée de cent mille hommes. Les guerriers commandés par le prince d'Aragon avaient franchi les sommets des Pyrénées ; il ne devait donc avoir avec lui que fort peu ou point de cavalerie ; c'est dire beaucoup que de supposer qu'il avait amené vingt ou vingt-cinq mille combattants. A leur tour, les comtes de Foix, de Comminges et de Toulouse, épuisés par une guerre incessante qui durait depuis quatre ans, avaient rassemblé à la hâte des milices peu nombreuses et mal armées. Si l'on veut tenir compte de toutes ces circonstances, et si l'on considère qu'avec une perte de vingt mille hommes l'armée combinée fut à peu près anéantie, l'on arrivera à cette conclusion, qu'il faut porter les forces des confédérés tout au plus à quarante mille hommes.

Enfin, la conduite de Montfort, pendant la bataille, donne une nouvelle autorité à nos conjectures. L'histoire rapporte que ce général laissa une garnison dans le château de Muret, d'où il sortit par la porte du levant, et qu'après avoir fait un long

détour, il se porta vivement sur l'armée des confédérés. Ceux-ci, qui pensaient que Montfort cherchait son salut dans la fuite, furent surpris par cette brusque attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas. Or, il y a dans ce fait deux circonstances qui prouvent à la fois, et que la troupe de Montfort était plus nombreuse, et que l'armée des confédérés était moins considérable qu'on n'a dit. En effet, pour que cette troupe pût être divisée de manière à fournir à la garnison du château et à l'attaque, il faut supposer un assez grand nombre de combattants, et dans tous les cas un nombre bien supérieur au nombre indiqué, mille hommes; il faut aussi supposer que Montfort avait avec lui des forces quelque peu imposantes, puisqu'il osait essayer un choc contre une armée d'au moins quarante mille hommes. Eût-il osé tenter une entreprise aussi périlleuse avec une poignée de soldats ? Ce célèbre aventurier ne poussait pas l'audace jusqu'à la folie; et l'on sait que le plus souvent la victoire demeure aux gros bataillons.

Il faut d'ailleurs remarquer que Montfort commandait des chevaliers aguerris, parfaitement armés, et qu'il n'avait guère à combattre que des milices rassemblées à la hâte et mal armées. Que l'on ajoute à ces circonstances la mort du roi d'Aragon, le trouble et la confusion que cette catastrophe répandit dans toute l'armée, et l'on s'expliquera sans peine la défaite des confédérés. Le roi d'Aragon eut le tort de combattre comme un simple soldat. Ce prince, d'une complexion fort galante, avait passé, comme le raconte son fils, la nuit qui précéda la bataille, avec une de ses maîtresses; le lendemain, il était si faible, qu'ayant voulu entendre la messe, il fut obligé de s'asseoir pendant l'Evangile. Dans cet état d'énervation, il alla au combat sous un déguisement; mais quelques mots d'un chevalier français ayant excité son amour-propre, il eut le malheur de se faire connaître. Aussitôt Alain Roussy et Florent Deville, obéissant à une consigne donnée, fondirent sur lui et le tuèrent, ainsi que plusieurs seigneurs aragonais qui, cherchant à le défendre, succombèrent sous la violence de leur attaque.

Il est bon de noter un fait singulier : pendant que Pierre et Montfort se livraient un si terrible combat sous les murs de Muret, Jacques, fils du roi d'Aragon, à peine âgé de cinq ans,

était à Carcassonne, comme un ôtage remis entre les mains de Montfort. Ce général le garda longtemps et lui donna pour gouverneur saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. Ce ne fut que plus d'un an après la mort de Pierre, que les Aragonais, à force de supplications et grâce à l'intervention du Pape, obtinrent que le jeune roi leur fût rendu.

La victoire de Muret ouvrit les portes de Toulouse au général des croisés ; toute lutte était désormais impossible. Les Capitouls se rendirent au camp de Montfort, et capitulèrent pour la ville. Raymond abandonna son palais du Château-Narbonnais. Il passa encore quelques jours à Toulouse, où il eut pour demeure la maison d'un riche particulier du nom de Roaix. Bientôt après, il partit pour la Guienne et alla chercher un asile à la cour de son beau-frère, le roi d'Angleterre. Toutefois, une place lui resta ; ce fut Montauban qui résista constamment aux efforts des croisés. Ici vient se placer le récit de la mort de son frère Baudouin ; cette catastrophe peint les mœurs féroces de l'époque.

Montfort, reconnaissant des services que ce guerrier lui avait rendus à la prise de Moissac et à la bataille de Muret, en fit un haut et puissant seigneur. Il lui donna notamment, dans le Quercy, plusieurs fiefs dont Baudouin se hâta d'aller prendre possession. Baudouin se rend au château de l'Olme. Le commandant lui fait l'accueil le plus empressé. Mais celui-ci entretenait des intelligences avec le seigneur de Montratier, dans le voisinage. Ce seigneur tenait pour Raymond, et il avait avec lui une forte compagnie. Le commandant de l'Olme le fit avertir dans la nuit que Baudouin était sans défense et qu'il pouvait le lui livrer. Le seigneur de Montratier se rend aussitôt au château de l'Olme qu'il investit. On monte à la chambre où Baudouin dormait ; la sentinelle qui le gardait est égorgée. Baudouin est pris dans son lit et attaché avec de forts liens ; on le conduit chez le seigneur de Montratier, et quelques jours plus tard à Montauban. Là, le Comte de Toulouse son frère, procède à son jugement. Baudouin est déclaré traître et félon ; Raymond prononce la sentence de mort, et aussitôt les deux comtes de Foix, le père et le fils, et Bernard de Portelle, qui assistaient au jugement, s'empressent de l'exécuter ; Baudouin

est pendu par eux à un arbre. Ainsi finit ce frère naturel du Comte de Toulouse, pour lequel on assure que Raymond n'avait jamais eu un grand attachement. Pierre de Vaux-Sernay, qui s'apitoie beaucoup sur le sort de Baudouin, le représente comme un martyr. Cet historien prétend qu'on lui fit souffrir pendant deux jours le supplice de la faim, et qu'on lui refusa d'abord un confesseur, que cependant on lui aurait accordé plus tard. Il faut se méfier beaucoup des assertions de Pierre de Vaux-Sernay, dont l'incroyable partialité se trahit à chaque page.

Possesseur de fait des états du Comte de Toulouse, Montfort voulut y joindre le droit : il voulut que sa possession fût consacrée par l'Eglise. Un concile, assemblé à Montpellier, prononça en sa faveur l'investiture provisoire. Mais les légats, poursuivant pour lui l'investiture définitive du Pape, sollicitèrent une décision du concile de Latran. Le vieux Comte de Toulouse, et son fils, qui, trop jeune encore, n'avait pas pu prendre une part active à la terrible bataille de Muret, mais que l'on verra bientôt figurer parmi les guerriers les plus distingués, se rendirent à Rome, pour y défendre leur patrimoine. Le concile fut agité par de longs débats ; la discussion y fut vive et orageuse ; la passion l'emporta sur la justice. Innocent, longtemps incertain, se laissa entraîner par la violence des prélats qui l'entouraient ; il prononça la spoliation de Raymond et l'exhérédation de son fils. Mais comme, à l'égard de ce dernier dont la parfaite innocence était reconnue, l'injustice était trop flagrante quant au douaire de sa mère, la princesse Jeanne d'Angleterre, Innocent se crut obligé de lui assigner un apanage, à titre de dédommagement ; il lui donna Avignon, le comtat Vénaissin, Argence et Beaucaire ; le tout accompagné de touchantes bénédictions et d'excellents conseils, dont, heureusement pour lui, le jeune Raymond se garda bien de faire usage.

Déclaré par l'autorité du concile maître légitime des états du Comte de Toulouse, Montfort en prit de nouveau la possession légale. Il reçut le serment de fidélité des habitants et des Capitouls de Toulouse ; il fit plus, il voulut jouer le rôle de législateur d'un pays dont il était le conquérant ; en conséquence,

il donna de nouvelles coutumes aux peuples obligés de le reconnaître pour souverain. Ici se découvre le côté politique de l'invasion qui se cachait sous l'étendard religieux de la croisade. Au fond, cette guerre n'était autre chose que la lutte du Nord contre le Midi, que l'antagonisme de la féodalité contre le régime municipal, dernière trace de la domination romaine dans ces états des Comtes de Toulouse, qui, à travers tant d'invasions et de péripéties, avaient conservé leurs franchises et une ombre de liberté.

Ce fut une grande maladresse de la part de Montfort de changer les lois des peuples nouvellement soumis à sa domination. Il y a trois choses auxquelles les conquérants devraient se garder de toucher; ce sont : le culte, les lois et les biens des vaincus. Il est impossible qu'ils n'attaquent pas les biens; mais ils doivent au moins entourer du plus grand respect le culte et les lois. La législation du Nord importée dans le Midi ne pouvait pas y prendre racine. Ce fut une tentative inutile : l'établissement de Montfort tomba avec lui; les Toulousains retournèrent bientôt à leur ancienne coutume, qui fut rédigée par écrit et promulguée en 1283, sous le règne de Philippe-le-Hardi. Mais en tourmentant ses nouveaux sujets dans leur fortune dont il les dépouilla, et dans leur législation qu'il voulut abolir, Montfort n'obtint d'autre résultat que d'inspirer à ces peuples qui subissaient son joug, une haine indélébile contre lui et contre les siens. Les traces de cette antipathie pour les hommes du Nord, sont encore restées dans le fond de la population des contrées envahies, qui les désigne par l'épithète de *franciman*, terme de dénigrement. L'on reconnaît encore aujourd'hui les routes stratégiques qui furent pratiquées par Montfort pour faciliter les communications entre les garnisons qu'il entretenait; on les appelle, dans le patois du pays, *lé cami francés*, le chemin français.

Les deux Raymonds ne tardèrent pas à se rendre en Provence; il était naturel que le père accompagnât et assistât son fils dans la prise de possession de son nouvel apanage. La restauration des Raymonds s'opéra dans la Provence avec une merveilleuse facilité. Leurs malheurs, l'acharnement des légats, l'injustice du concile, les excès de la

croisade, et jusqu'à la jeunesse et l'innocence de Raymond le fils, tout prévenait les peuples en leur faveur. Marseille leur ouvrit ses portes avec enthousiasme ; la cité d'Avignon, au premier bruit de leur arrivée, leur envoya ses députés, avec les plus vives protestations d'amour et de dévouement. Leur marche à travers ces populations faciles à émouvoir, de Marseille à Avignon, d'Avignon à Tarascon et à Beaucaire, fut une marche triomphale. Mais le château de Beaucaire était gardé par Lambert de Limoux, guerrier intrépide, lieutenant de Montfort. Lambert commandait une forte garnison, et il fallait s'attendre à la plus vigoureuse résistance de sa part. Le jeune Raymond dut donc s'apprêter à faire le siége du château, tandis que son père allait en Espagne, à la cour du jeune roi d'Aragon, organiser quelques moyens d'attaque du côté de Toulouse.

Après plusieurs tentatives de sortie qui furent vivement repoussées par le jeune Raymond, Lambert et sa troupe, en proie à toute sorte de besoins, furent obligés de se renfermer dans le château, et d'attendre que Montfort vînt les délivrer. Montfort vint en effet à leur secours ; mais le siége était si bien établi, qu'il lui fut impossible de se mettre en communication avec la place. Le jeune Comte de Toulouse avait réuni une armée nombreuse dans un camp fortifié : le château était pressé de toute part entre cette armée et le Rhône ; le fleuve était gardé par les bateaux armés de Tarascon, et un grand mur d'enceinte, construit avec une merveilleuse rapidité, défendait la ville de Beaucaire et l'armée provençale des attaques extérieures. Montfort se vit dans la nécessité d'assiéger Raymond, comme Raymond lui-même assiégeait Lambert, et Beaucaire offrit le spectacle d'un double siége, l'un dans la partie intérieure de la ville, et l'autre au dehors. Plusieurs combats furent livrés par Montfort, mais sans succès. Le Rhône était toujours occupé par les bateaux du Comte de Toulouse ; le pays était hostile aux croisés ; les provisions manquaient, la famine menaçait leur camp. Dans le fort, les compagnons de Lambert se trouvèrent réduits aux dernières extrémités ; ils avaient mangé leurs chevaux, et ils étaient au moment de désigner par le sort ceux d'entr'eux qui devraient

nourrir leurs camarades, plutôt que de se rendre à discrétion, tant ils craignaient la vengeance du vainqueur ! Enfin, Montfort, convaincu de l'impossibilité de son entreprise, conclut une trêve avec le jeune Raymond ; il lui abandonna le château de Beaucaire, et sauva par ce moyen la vie de Lambert et de ses compagnons, qui sortirent en livrant leurs armes aux Provençaux.

Montfort n'était pas homme à se tenir pour battu. Pour le moment, il avait cédé à la nécessité, mais il comptait bien prendre sa revanche le plus tôt possible. Il se rend à Toulouse avec une troupe armée, et frappe de fortes contributions pour enrôler de nouveaux soldats, se proposant, avec ces nouveaux secours, de reprendre ses avantages sur le Rhône. Mais, comme il avait à craindre que, pendant qu'il serait occupé en Provence, il ne prît fantaisie aux Toulousains de s'insurger contre lui, il voulut se procurer des garanties de soumission, au moyen de nombreux ôtages qu'il garderait dans ses mains. Il désirait s'assurer des notabilités de la ville. L'opération était délicate et difficile ; mais il fut merveilleusement aidé par l'évêque Foulque. Voici comment ils s'y prirent.

Montfort, afin d'ôter aux Toulousains l'envie de se révolter contre lui, avait déjà depuis longtemps fait raser les murs tant de la cité que du bourg ; il avait comblé les fossés, enlevé les chaînes des rues et démoli les tours des maisons fortes qui se trouvaient dans l'enceinte de la ville. Dans cet état de choses, l'évêque persuade aux habitants de Toulouse d'aller rendre hommage à Montfort qui avait assis son camp en dehors de la porte Montoulieu. Les Toulousains, sans aucune méfiance, obéissent à l'invitation de leur évêque. Mais pendant qu'ils accouraient en foule vers les tentes de Montfort, certains remarquent qu'on ne voyait point revenir les premiers arrivés. Tout-à-coup, le bruit court qu'ils sont tombés dans un piège, que les croisés chargent de chaînes les trop confiants citadins, retenus comme ôtages. Aussitôt l'alarme se répand ; on crie à la trahison ! Les Toulousains s'enfuient dans la ville et s'y retranchent de leur mieux. La troupe de Montfort les poursuit ; on se bat dans les rues. Les croisés mettent le feu à plusieurs quartiers ; mais les Toulousains parviennent à l'étein-

dre. Sur ces entrefaites, l'évêque intervient; il interpose sa médiation. Il fait conclure un accord par lequel les Toulousains se rendront en armes au Capitole et signeront la paix avec Montfort. L'accord est exécuté de la part des Toulousains; mais, contre la foi du traité, les croisés envahissent le Capitole, désarment les Toulousains qui s'y étaient rendus et les enchaînent. Montfort met le comble à sa perfidie en frappant sur Toulouse une contribution de trente mille marcs d'argent.

Cependant, Montfort ne négligeait aucun moyen de donner un plus grand relief à sa famille et d'affermir sa puissance dans les pays nouvellement soumis à sa domination. Il travaillait à s'agrandir et à se consolider par les alliances. Il établit Amaury, son fils aîné, avec la fille unique du Dauphin de Viennois; il fait épouser à Guy, son autre fils, l'héritière du vicomte de Bigorre. Il semblait que ce conquérant dût posséder à jamais par lui, ou par ses descendants, les vastes contrées dont la croisade lui avait procuré l'investiture. Mais les entreprises de l'homme, en apparence les plus solides, sont toujours tracées sur le sable.

A l'aide du butin que lui avait procuré le pillage des plus riches quartiers de Toulouse, Montfort arma de nouveaux corps de troupes, et il reprit la route de Beaucaire, bien résolu de venger les affronts que son jeune rival lui avait fait subir. Il établit de nouveau son champ de bataille sur les bords du Rhône; il était même au moment de réparer son échec précédent et de poursuivre d'importants avantages, lorsqu'une complication sérieuse survenue du côté de Toulouse, le força de revenir sur ses pas, et de se reporter en toute hâte vers cette capitale.

Ces derniers actes de spoliation et de férocité brutale qui opprimaient les Toulousains, avaient allumé dans leur âme la plus violente inimitié et un insatiable besoin de vengeance. Le peuple n'attendait qu'une occasion pour se soulever et briser un joug qu'il avait en horreur. Il crut la trouver dans l'absence de Montfort, dont la guerre de Provence avait causé et nécessitait encore l'éloignement. — Des émissaires secrets informèrent de cette disposition le vieux Comte de Toulouse, qui, retiré dans les murs de Saragosse, à la cour de son

neveu, n'attendait qu'une circonstance favorable, pour reprendre le chemin de ses états. Raymond ne se le fit pas dire deux fois : il se mit en route avec quelques compagnies d'Aragonais, suivi du comte de Pailhas et de quelques autres seigneurs espagnols, qui voulurent s'associer à sa fortune. Il rallia sur son passage le comte de Comminges et le comte de Foix, ses anciens et fidèles alliés, qui vinrent avec de nombreux renforts grossir son escorte. Raymond arriva vers le milieu de septembre de l'année 1217 dans la campagne de Toulouse. Il passa la nuit, gardant un sévère incognito, dans une maison de campagne au couchant de cette ville. Le lendemain matin, à la faveur d'un brouillard épais, il traverse la Garonne à un gué au-dessous du Bazacle ; il entre dans Toulouse à l'insu des partisans de Montfort, et se découvre à ses amis. Ceux-ci s'arment en secret. Le bruit de la présence de Raymond se répand bientôt parmi le peuple qui ne peut contenir les transports de son enthousiasme, et s'insurge contre l'autorité de Montfort. Raymond est porté en triomphe ; l'ivresse de la population est poussée jusqu'au délire ; on embrasse les jambes de son cheval ; on couvre de baisers ses vêtements, et en même temps on se rue sur les Franks avec fureur ; on les massacre sans pitié ; on les force à chercher un asile dans le Château-Narbonnais. La comtesse Alix y résidait avec le cardinal Bertrand ; elle dépêche aussitôt un exprès à Guy, frère de Montfort, qui se trouvait dans les environs. Guy vient au secours de la croisade ; mais le petit nombre de combattants qu'il amène avec lui ne soutient la lutte contre les Toulousains, ni dans la plaine où ils sont écrasés, ni dans l'intérieur de la ville où il leur est impossible de pénétrer. Guy se borne à défendre le château, en attendant que Montfort revienne avec son armée, et se mette en mesure de reconquérir tout le terrain qu'il a déjà perdu.

On se figure facilement la surprise et la colère de Montfort, lorsqu'il apprit les événements de Toulouse. Contraint d'abandonner une seconde fois les terres de Provence, il se hâte de conclure une trève avec le jeune Raymond, et il précipite la marche de ses troupes vers cette ville, afin d'y arriver avant son ennemi. Il lui fut facile d'obtenir ce résultat ; mais l'activité

qu'il déploya fut en pure perte. Il trouva Toulouse déjà fortifiée et parfaitement défendue. Tous les vassaux du vieux Comte s'étaient levés ; les populations entières avaient volé à son secours. La haine des Franks et des croisés faisait marcher tous les hommes en état de porter les armes ; les femmes et les vieillards avaient voulu prendre part à cette lutte suprême ; c'était une guerre d'extermination, un duel à outrance entre les étrangers et les indigènes.

Ici, commence le second siége de Toulouse, qui dura plus d'un an, se compliqua d'une foule d'assauts et de combats, porta le ravage dans les fertiles campagnes de cette contrée, et amena la catastrophe la plus funeste à la croisade, la mort de Montfort. Il serait trop long d'énumérer tous les incidents, toutes les péripéties qui signalèrent cette longue suite d'attaques, de succès, ou de défaites. Les comtes de Foix et de Comminges se montrèrent ce qu'ils avaient toujours été, les fidèles alliés de Raymond, et des guerriers pleins de dévouement et de courage. La croisade, souvent battue et repoussée, semblait prendre une nouvelle vie sous le fer des combats qui la mutilait. A chaque moment, les légats, Foulque, Guy de Vaux-Sernay, amenaient à Montfort de nouveaux combattants. Mais ce général des croisés ne devait plus compter sur le concours d'Arnaud, l'ancien abbé de Citeaux. Depuis que ce prélat avait ceint la mitre de Narbonne, et que Montfort avait été fait comte de Toulouse, l'intérêt et l'orgueil les avaient divisés ; chacun d'eux s'arrogeait le titre de duc de Narbonne, et le disputait par conséquent à son compétiteur. Il éclata entr'eux une violente animosité, qui fut entretenue par un procès que la mort du général des croisés vida au profit de l'archevêque de Narbonne.

Le jeune Raymond avait aussi quitté les bords du Rhône, et était venu joindre ses efforts à ceux de son père, pour résister à l'attaque de son ennemi. La croisade d'un côté, les Comtes de Toulouse de l'autre, avaient réuni toutes leurs forces sous les murs de cette ville, dernier théâtre de leurs longs débats. Là se préparait la lutte décisive qui devait se terminer par la ruine totale de l'un ou de l'autre parti. Montfort avait établi son camp du côté de la porte Montoulieu. Il livra dans cette

localité plusieurs assauts qui furent constamment repoussés. Il passa le fleuve, et essaya une nouvelle attaque au couchant, sur les murs de Saint-Cyprien. A l'aide d'un débordement de la Garonne qui enleva un pont et empêcha l'arrivée des secours de la ville, il pénétra dans ce quartier, s'y établit, et s'empara de deux tours qui défendaient la rive gauche du fleuve. Mais le fleuve étant rentré dans son lit, et les Toulousains ayant forcé le passage, après un combat de bateaux qui se termina à leur avantage, les secours arrivèrent en foule et les croisés furent obligés de battre en retraite; ils abandonnèrent les tours, après y avoir mis le feu. Bientôt, on les chassa de Saint-Cyprien. Montfort, mis en fuite et poursuivi vivement, fut obligé de remonter jusqu'à Muret pour passer la Garonne. Ce passage même, exécuté avec précipitation, faillit lui être singulièrement funeste; il broncha en entrant dans le bateau, et tomba dans le fleuve avec son cheval dont il n'était point descendu. Montfort parvint à sortir de l'eau, grâce aux secours qui lui furent prodigués; mais son cheval de bataille se noya. Cet accident parut à Montfort une sorte de mauvais présage dont son esprit fut frappé, et il commença à perdre la confiance qu'il avait dans sa fortune.

Ce général, voulant en finir avec Toulouse, fit construire une grande machine que les historiens de l'époque ont appelée *gate* ou *cate*, à l'aide de laquelle il devait lancer ses bataillons sur les remparts nouvellement construits. La machine, dès qu'on voulut la mettre en jeu, fut attaquée et démontée par les assiégés, qui lui jetèrent avec leurs propres machines une grêle de pierres et de rochers. Montfort voyant ses espérances trompées, et réduit au désespoir, trouva la mort qu'il appelait de tous ses vœux. Une pierre, lancée par un mangonneau, le frappa au front et le tua sur le coup. La tradition rapporte que le mangonneau fut détendu par une femme. Cet accident arriva le 25 juin de l'an 1218.

Ici, se terminent les événements qui font le sujet du poème. Nous allons néanmoins retracer en peu de mots les suites de cette guerre, qui ne finit, à proprement parler, que par la réunion du comté de Toulouse à la couronne de France; ce qui n'arriva qu'environ cinquante ans plus tard, en 1270.

Cette catastrophe jeta le découragement dans l'armée des croisés. Amaury Montfort succéda immédiatement à son père, et fut reconnu Comte de Toulouse par les légats et par tous les barons croisés. Mais après quelques tentatives infructueuses, il fut obligé de lever le siége. Le jeune Raymond le poursuivit dans sa retraite; il l'atteignit à Baziège, où un combat sanglant et opiniâtre fut engagé. Le jeune Raymond y combattit en héros; les croisés furent battus; ils poursuivirent leur marche jusqu'à Carcassonne, emportant avec eux le corps de Montfort. Arrivé dans cette ville, Amaury lui fit de pompeuses funérailles dans l'église de Saint-Nazaire; mais, quelques années plus tard, il transporta les restes de ce grand guerrier, au château de Montfort-l'Amaury, près Paris, pour le déposer dans le tombeau de ses ancêtres.

Le jeune Raymond ne tarda pas à s'emparer du château de Castelnau-d'Arry. Amaury Montfort essaya de recouvrer cette place; il vint l'assiéger; mais, après de nouveaux échecs, au nombre desquels il dut compter la mort de son frère Guy, vicomte de Bigorre, il se détermina à lever le siége. Poursuivi par un adversaire victorieux et craignant pour ses possessions de Beziers et de Carcassonne, il se hâta d'en faire hommage au roi de France dont il implora le secours. Philippe envoya son fils Louis avec une puissante armée, qui s'avança sans résistance jusqu'à Toulouse. Louis en commença le siége; mais la défense des Toulousains fut si vigoureuse, que Louis, découragé, ne tarda pas à le lever. * Ce beau succès fut suivi de la mórt du vieux Raymond; c'était en 1222. Il mourut subitement dans une maison près de l'abbaye de Saint-Sernin. L'abbé Jordan vint à temps pour lui donner l'absolution. Les frères de Saint-Jean-de-Jérusalem, à la confrérie desquels il appartenait, levèrent son corps et le portèrent dans leur cloître où il n'a jamais été enterré, faveur qui fut refusée aux vives instances de son fils, parce que Raymond était mort en état d'excommunication. Lafaille rapporte que, de son temps

* Un historien (*præclara francorum facinora*), affirme que Louis entra dans Toulouse à la suite d'un traité, et qu'il en rasa les fortifications.

encore (1650), on montrait la tête de ce prince dans le palais de Saint-Jean-de-Toulouse ; il remarque que le crâne offrait l'empreinte parfaitement tracée d'une fleur-de-lis. Les esprits avancés de l'époque durent considérer ce jeu de la nature comme un présage que les états du Comte de Toulouse devaient être réunis à la couronne de France.

Saint Dominique était mort l'année précédente (1221). Il avait fondé à Toulouse l'ordre des Frères-Prêcheurs. Il les établit d'abord dans deux maisons qui lui avaient été données par deux sectaires albigeois, Thomas Lupis et Pierre Cellani, chez lesquels il s'était logé à son arrivée, et qu'il eut le bonheur de convertir aux saintes croyances. Plus tard, cet ordre s'agrandit et habita la maison de Saint-Rome. Saint Dominique fonda aussi le monastère de Prouille, qui eut une grande célébrité. Le tribunal de l'inquisition fut établi six ans après sa mort ; mais ce ne fut pas sans une forte opposition et sans de grands dangers pour les membres qui le composèrent. Les inquisiteurs se montrèrent fort rigoureux dans l'exercice de leurs fonctions ; la haine publique les poursuivit. Quatorze d'entr'eux furent surpris et brûlés dans le château d'Avignonet. L'on peut compulser, dans les archives de la préfecture de la Haute-Garonne, les nombreuses procédures suivies de condamnation qui furent l'ouvrage de ce tribunal.

La guerre continua entre le jeune Raymond et le fils de Montfort. Raymond assiégea Carcassonne. Louis VIII vint au secours d'Amaury. Il descendit dans la Provence avec une puissante armée. Il se rendit maître d'Avignon après un long siége. Cependant, un concile tenu à Narbonne venait d'excommunier les comtes de Toulouse et de Foix. Louis marcha sur Beziers qu'il occupa ; de là, il se rendit à Carcassonne ; il prit aussi Pamiers et s'avança vers Toulouse. Mais se trouvant atteint d'une maladie grave, il confia à Baujeu le commandement de ses troupes, et voulut se retirer à Paris en traversant l'Auvergne. La violence du mal l'obligea de s'arrêter au château de Montpensier, où il mourut.

Baujeu continua la guerre et dévasta les environs de Toulouse. Le ravage fut si grand, dit l'annaliste Lafaille, que dans toute la campagne on ne laissa aucun arbre, ni aucun

buisson. Dans cette extrémité, Raymond consentit à traiter de la paix. Le Comte se rendit auprès de la reine Blanche, régente du royaume pendant la minorité de Louis IX. Il signa le fameux traité de Paris, par lequel il remettait ses états et sa famille entre les mains de la régente. Il se soumit à une cérémonie humiliante, semblable à celle que son père avait subie à Saint-Gilles. Cette pénitence accomplie, on lui rendit l'administration de ses états; mais il était stipulé que la reine disposerait seule de la main de Jeanne, fille unique de Raymond. A ces conditions, le Comte fut réconcilié avec l'Eglise par le légat. La reine, bientôt après, maria Jeanne avec Alphonse de Poitiers, un de ses fils. Raymond VII était dans l'intention de se croiser et de partir avec Saint-Louis pour la Palestine; mais, dans une tournée qu'il faisait dans le Rouergue, il fut surpris par une violente maladie, et il mourut en 1249, sans avoir accompli ce projet.

Par le décès de Raymond, Alphonse, frère de Saint-Louis et mari de Jeanne de Toulouse, devint comte de cette ville. Il ne naquit point d'enfants de ce mariage. Alphonse se croisa avec Saint-Louis, et partit avec sa femme pour l'Afrique, en 1270. Après la mort du saint roi, ils s'embarquèrent pour l'Italie, où ils moururent, quelques jours après leur arrivée, de la peste qu'ils avaient apportée de Damiette. Avec Jeanne s'éteignit la lignée des Comtes de Toulouse. En exécution d'une clause du traité de Paris, le comté fut réuni à la couronne. Du reste, il faut dire, à la louange de ce traité, que c'est à lui qu'est due la fondation de l'ancienne et glorieuse Université de Toulouse.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

CHANT TREIZIÈME.

CHANT QUATORZIÈME.

CHANT QUINZIÈME.

CHANT SEIZIÈME.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

CHANT DIX-HUITIÈME.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

CHANT VINGTIÈME.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

OMIS AU 1er VOLUME.

Lisez :

INTRODUCTION, pag. IXe, lig. 5. — *Fundamentum.*
CHANT 3e, pag. 105, v. 20. — Loin de ces bords.
— 4e, pag. 150, v. 14. — Jusqu'au pied des autels, etc.
— 6e, pag. 250, v. 2 — A ces pompes qu'il aime, etc.
— 6e, Notes, p. 279, lig. 11. — Ses machines, etc.
— — lig. 14. — Ces machines, etc.
— 8e, pag. 340, v. 2. — Mais l'atteindre.... jamais!
— 8e, pag. 343, v. 17. — Telle, au pied des côteaux, etc.
— 9e, pag. 354, v. 9. — Un messager fidèle, etc.
— 11e, pag. 434, v. 13. — Dont ce prince volage, etc.
— 12e, pag. 464, v. 27. — Ardent, impétueux, il franchit, etc.
— 12e, Notes, p. 475, lig. 6. — Récit d'Eudore.

TOME II.

CHANT 13e, pag. 17, v. 10. — Du palais des Raymonds, etc.
— 13e, pag. 18, v. 7. — Que chaque cœur recèle, etc.
— 14e, pag. 42, v. 25. — .... D'un bois qui la recèle, etc.
— 14e, pag. 66, v. 14. — Recèle dans ses flancs, etc.
— 16e, Sommaire, pag. 112, lig. 3. — Abailard.
— 16e, pag. 118, v. 21. — Vous voyez Abailard, etc.
— 16e, pag. 119, v. 17. — .... Descendait jusqu'à moi.
— 16e, pag. 120, v. 8. — Abailard, dans son âme, etc.
— 16e, Notes, au bas de la page 148. — *Non inficianda*, etc.
— 17e, pag. 163, v. 16. — Les essaims radieux, etc.
— 17e, pag. 176, v. 2. — Aux armes de Montfort, etc.
PRÉCIS HISTORIQUE, pag. 505, lig. 31. — Ce que lui réservaient, etc.
— pag. 523, lig. 9. — Près d'un an, etc.



LISTE DES SOUSCRIPTEURS

POUR LA PUBLICATION DE

L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU LA GUERRE DES ALBIGEOIS.

TOULOUSE.

Subvention du *Conseil général de la Haute-Garonne*. 2000f

Subvention du *Conseil municipal de Toulouse*. 1000

—

MM. Piou, premier président. . . . . 1 ex.
Dufrêne, procureur-général. . . 1
Besson, préfet de la Haute-Gar. 1
F. Sans, maire de Toulouse. . . 1
Martin (Adolphe), présid. de ch. 1
Pech (Hippolyte), présid. de ch. 1
de Carbonnel, receveur-général. 1
Mourier, recteur de l'Académie. 1
Chalvet, directeur de l'enregist. 1
Dabeaux, représentant de la H.-G. 1
de Rémusat, *idem.* 1
Fourtanier, *idem.* 1
Colonel de l'Espinasse, *idem.* 1
Gasc, *idem.* 1
Tron, *idem.* 1
Malbois, *idem.* 1
de Roquette, *idem.* 1
de Limairac, *idem.* 1
de Castillon, *idem.* 1
Albert (Auguste), avocat. . . . 1
Assiot, chef d'institution. . . . 1
Babois (Stanislas), rentier. . . . 1
Bahuaud, avocat. 1
de Bastoulh, cons. à la c. d'appel. 1
de Bastoulh (Hugues). 1
Bonnald, avoué. 1

MM. de Boyer (Casimir) ch. d'esc. d'art. 3 ex.
de Bigouse, rentier. 1
de Barbot (Théophile), anc. mag. 1
Boutan, avoué. 1
Cany, direct. du comptoir d'esc. 1
Caze (Adolphe), cons. à la c. d'ap. 1
Capelle, notaire. 1
Caubet (Casimir), cons. à la cour. 1
Chamayou (Louis), avocat. 1
Combes (Hippolyte), doct.-médec. 1
Cuson aîné, ancien cons. de préf. 1
Courtois, propriétaire. 1
Calvet-Besson, négociant. . . . 1
Clausade, conseiller de préfect. 1
de Cambolas, propriétaire. . . . 1
de Cayeux, colonel retraité. . . . 1
Comte de Castelbajac, c. à la c. 1
Darnaud (Hilaire). 1
Delquié (Auguste), cons. à la cour. 1
d'Aldéguier (Auguste), *idem.* 1
d'Aldéguier (F), anc. of. s. de cav. 1
Despaignol-Lapujade, anc. avoué. 1
Doumeng, avocat. 1
Duffour, pr. à la Faculté de Droit. 1
Druille (Aug.), juge au tr. de com. 1
Mlle Des Plats. 1
Dutour (Achille), ag.-voyer en chef. 1
Dugabe (Casimir), avocat. 1
Decamps (Eugène), avocat. 1
Dougnac (Ferdinand), doct.-méd. 1
Dieulafoy, docteur-médecin. . . 1

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

MM. Du Mège, membre de plus. acad. 1 ex.
Fonquernie (Auguste). 1
Fraisse, juge de paix. 1
Feral père, avocat, président du Conseil général du département. 1
Farre, avocat. 3
Mme veuve Fauré (Ursule). 1
Ferradou, curé de la Daurade. . . 1
Ferradou (Prosper), anc. magist. 1
Guillot (Charles), anc. négociant. 1
Gautier (Joseph), avocat. 1
Mme Garretta. 1
Guiral (Louis). 1
Garrigou (Adolphe). 1
Guittou (Léopold), propriétaire. 1
Mme de Gestas, née de Lostange. . . . 1
Gleyzes, colonel de génie en retr. 1
Mme veuve Hermil, née Albert. . . . 1
Hubert, chef de l'octroi. . . . 1
Heloin, juge au tribunal civil. 1
Mme Jamme, née Thomassin. 1
Lafont, avoué. 1
Mme Laval, née Bentalou. 1
Mme veuve Lauret, née Bousquet. . . 1
Lacombe, prêtre. 1
Lignières (Frédéric). 1
Marquis de Lostanges. 1
Lacaze (Henri). 1
Langlade père, négociant. 1
Laurens père, ancien avoué. . . 1
Mazoyer (Henri), avocat. 1
Mazel, avocat. 1
Magre (Théodore), négociant. . 3
Maguès père, ingénieur en chef du Canal du Midi. 1
Mallet, curé du Taur. 1
Meyran (Alphonse). 1
de Mauvaizin. 1
Marre (Auguste), receveur. . . . 1
de Marsac (Victor). 1
Vicomte de Mac-Carthy. 2
Marquis de Nolivos. 1
Perpessac (Armand). 1
Pratviel (Urbain), avoué. . . . 1
Petit (Frédéric), direct. de l'Ob. 1
Marquis de Pins Monbrun. . . . 1

MM. Pagès, ancien député. . . . . . . 1 ex.
Mlle Pascal (Théonie). 1
Pujol, sec. gén. de la préfecture. 1
Vicomte de Raynaud. 1
Ressigeac, avocat, anc. proc. gén. 1
Comte Jules de Rességuier. . . 1
de Resseguier (Fernand). . . . 1
Roily, professeur. 1
Saint-Agne, propriétaire. . . . 1
de Saint-Simon, père. 1
Sudre, avoué. 1
Soum, prêtre. 1
Simounet, propriétaire. 1
Marquis de Saint-Lieux. 1
Samson, fabricant en orfèvrerie. 1
Mme Tellier, née Milhès. 1
Tarbes, avoué. 1
Mme veuve Terrin, née Albert. . . 1
Comte de Tauriac (Adolphe). . 1
Thomas-Latour, ancien magis. 1
Mme de Vacquié, née de Saget. . . . 1
Mme Viguerie (Caroline). 1
Viguerie (Augustin). 1
Vaysset aîné. 2
Marquis de Villeneuve Arifat. 1
Comte Pons de Villeneuve . . . 1
Mme de Villeneuve. 1
de Voisin-Lavernière. 1

AGDE.

Bousquet (Pierre), négociant. . . 1
Balguerie (Saint-Aubin), négoc. 1
Rigaud-Camsat, maire. 1

AGEN.

Donnodevie, présid. de chambre 1
Dreme, avocat-général. 1
Hugon, ancien avoué. 1
Labastie, conseiller à la cour. . . 1
Lébé, 1er présid. de la cour. . 1
Phiquepal d'Arusmon, anc. pr-gén. 1

AUCH.

Dieusède, avocat, ancien magist. 1

AUTERIVE.

Lassalle (Auguste), propriétaire. 1

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

MM. FONTAN (Amédée), docteur-méd. 1 ex.

BESANÇON

BOURGON, prés. de ch. à la cour. . 1
BRETILLOT, banquier. 1
CLERC (Edouard), conseiller à la c. 1
DU SILLET (Auguste), c. à la c. . 1
GUENARD, cons. adj. de la biblioth. 1
DE RONCAUD (Louis). 1
DE SAINT-JEAN, membre de l'académie de Besançon. 1
VIANCIN (Charles), secrétaire général de la mairie. 1

BORDEAUX.

CAPELLE (Félix). 1
DELBOS (Sylvestre). 1
B. MARIA LLUS. 1
OLDECOP (Frédéric). 1

CARBONNE.

CAROL, propriétaire. 1

CHATEAUROUX.

BORREL (Félix), ingénieur en chef du chemin de fer. 1

DIJON.

DUCOS (Edouard), ingénieur en chef du chemin de fer. 1

EAUZE.

DE CORTADE, prêtre. 1
DAT (Louis). 1
DAT (Paul). 1
Mme THORE, née Léontine de Mibielle. 1

GRENADE.

CORNAC, notaire. 1

LYON.

BONNES (M[1]), régis. de l'école vétér. 4

MURET.

HENRI, ancien magistrat. 1
LAY, docteur-médecin. 1
MONTANE DE LARROQUE, substitut du procureur de la république. 1

MM. NIEL, président du trib. civil. . 1 ex.
D'OLIVIÉ, memb. du cons. d'arron. 1
Mme PASCAL RODELOSE (Elise). 1
PETIT, sous-préfet. 1
SARRANS, juge d'instruction. . . . 1
SEVENE (Charles). 1
SEVENE (Raymond), receveur part. 1

MARMANDE.

BROUSTAUD, présid. du trib. civil. 1

MONTAUBAN.

BOUTFROY, avoué. 1

MONTPELLIER.

BEDARRIDES, avocat. 1
BERTRAND, avocat. 1
DIGEON, avocat. 1
MASSIP, avoué. 1
SERRES SOLIGNAC, direct. de dilig. 1

NANTES.

AUDIFFRET, receveur-général. . . . 1
LEZIAN (Ar.), insp. des contrib. 2
MABIT, 1er commis de la direction. 1

NÉRAC.

LESUEUR PÉRÈS, président du tribunal civil. 1

PARIS.

BLANCHEMAIN (Prosper), employé au ministère de l'intérieur . . . 1
BOYER, président à la cour de cassation, ancien pair de France. . . 1
BOILLY (Jules), artiste. 1
BOUBEE (Simon). 1
Vte DUCHATEL (Nap.), anc. préfet. 1
DULAURIER (Edouard), professeur de langues asiatiques. 1
DUFLOT DE MOFFRAS. 1
DURAT-LASSALLE. 1
LEGAGNEUR, cons. à la cour de cas. 1
MASSENET. 1
PIJON (Gabriel), avocat. 1
SAINT-LÉON, chef de service au chemin du nord. 1
SOULERY, adm. de l'enregistrem. . 1

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

PONTACQ.

MM. Bataille (Vincent). . . . . 1 ex.
Bataille (de Serignac). 1
Hourné (Joseph). 1
Méliande. 1
Nouthes (Jules). 1

RIEUX.

Binet. 1
Lafont Cazeing (Eliacin), membre du conseil-général. 1

RIEUMES.

Pendaries, curé. 1

SAINT-PONS.

Bouisson, ancien sous-préfet. . 1

TONNEINS.

Descoubés (Alphonse). 1

MM. Ducasse. . . . . 1 ex.
Druilhet de Sigalas (Paul). . . 1
Druilhet de Sigalas (Léon). . . 1
Fabre (Adolphe), doct.-médecin. 1
de Lavalgagne (Alban). 1
Laperche. 1
Lavigne. 1
de Montplaisir. 1
Patissié (Jude). 1
Sylvestre. 1

VALENCE (Drôme).

Le général Lapène. 6

VILLEFRANCHE (Lauragais).

Bonay cadet, cafetier. 1
Miquel, avocat-avoué. 1



Toulouse, Typ. de Veuve DIEULAFOY








PQ2220 .D74E6 v.2
L'Epopee toulousaine : ou, La guerre des
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00080 7851